U d'/of OTTAWA
39003004431887

31-1-69

LA

LITTÉRATURE CANADIENNE

2

LA

LITTÉRATURE CANADIENNE

DE

1850 À 1860

PUBLIÉE PAR LA DIRECTION DU « FOYER CANADIEN »

TOME II

QUEBEC
G. ET G. E. DESBARATS, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
Coin des Rues Sainte-Anne et des Jardins

1864

Universitas
BIBLIOTHECA

1821 117
#69

PS
8231
.L57
1863
v.2

AVANT-PROPOS

Le premier volume de la *Littérature Canadienne* ayant été consacré exclusivement à la reproduction d'ouvrages en prose, nous avons dû, dans le présent volume, faire une assez large part à la poésie.

Nous nous sommes abstenus de reproduire en entier les poésies de MM. Garneau, Lenoir et Fiset, parce qu'elles doivent, nous assure-t-on, être publiées en volumes séparés.

On trouvera, parmi les ouvrages en prose, *Le Chercheur de Trésors ou L'Influence d'un Livre*, par Philippe Aubert de Gaspé, fils ; nous l'avons réimprimé à la sollicitation d'un grand nombre d'amis, quoique cet opuscule ait paru à une date antérieure à

l'année 1850. Nous avons cru devoir faire précéder le titre original d'un nouveau titre qui indique mieux la nature de l'ouvrage, et faire quelques légères corrections qui, nous l'espérons, contribueront encore à la perfection de cet intéressant récit.

Afin de mettre plus de variété dans les matières, nous avons réuni les œuvres les plus remarquables d'un bon nombre d'auteurs différents, et, en particulier, de nos poètes, qui se trouvent ainsi presque tous représentés dans ce volume.

Plusieurs d'entre eux ont enrichi la littérature canadienne de charmantes productions, depuis l'année 1860 ; la mort en a enlevé d'autres qui inspiraient les plus belles espérances pour l'avenir.

Sans parler d'un excellent prosateur, M. Lacombe, qui s'était fait remarquer, il y a quelques années, par une très-belle étude de mœurs canadiennes, intitulé : *La Terre Paternelle ;* un véritable poète, M. Lenoir, a été ravi aux lettres dans toute la force de l'âge et du talent. Un autre jeune poète, M. Ophir Peltier, est mort presque au sortir de ses études classiques. Quoique la pièce de vers

que nous donnons de lui soit loin d'être parfaite, elle révèle cependant un talent poétique que l'âge et l'étude n'auraient pu que développer.

Enfin d'autres littérateurs, après avoir débuté avec succès, détournés tout-à-coup par les entraînements de la politique ou les nécessités de la vie, sont rentrés dans le silence. Espérons que l'impulsion nouvelle donnée à la littérature, dans ces dernières années, réveillera leur inspiration, et les rendra à leurs amis et aux lettres.

LA

LITTÉRATURE CANADIENNE

LE JOUR DE L'AN

1852

Entendez-vous au loin, la tempête qui gronde ?
Par delà l'océan, voyez-vous le vieux monde,
Fatigué de combats, dormir sur un volcan ?
De la paix, un instant, il rétablit l'empire
Que brisera bientôt l'implacable délire
Qui reprendra demain son invincible élan.

Qui peut dire la fin de ce drame terrible ?
Et qui peut demander au pouvoir invisible
Qui mène les humains, quel sera l'avenir ?
" D'un soleil bienfaisant, salut brillante aurore !
" Sainte démocratie ! ô reine que j'adore !
" Tu vas enfin combler mon plus ardent désir

" Depuis dix-huit cents ans, l'affreuse tyrannie
" Tenait l'humanité dans les fers asservie.
" Mais le jour est venu ! Les peuples glorieux,
" Renversant pour toujours les trônes séculaires
" Vont vivre désormais en véritables frères ;
" Un nouvel âge d'or va paraître à nos yeux."

Le vieux républicain chante ainsi la victoire.
Des siècles écoulés interrogeant l'histoire,
Un sage méditait. Attentif à ce bruit
De trônes et de rois qui roulent dans l'abîme,
Laissant flotter son âme en un rêve sublime,
Il cherchait une étoile à cette triste nuit

Qui glaçait de frayeur sa forte intelligence.
Ses yeux cherchaient en vain. Nulle part l'espérance,
N'apportait à son cœur son parfum consolant.
Plus son regard plongeait dans cet avenir sombre,
Plus son âme tremblait, plus épaisse était l'ombre.
Mais voilà que soudain, éclair éblouissant,

D'une immense clarté, l'horison s'illumine.
Aux sinistres lueurs de la foudre divine,
Il aperçoit au loin tout le vieux continent
De ruines jonché. Le Czar de la Russie,
Sous son sceptre glacé, tient l'Europe sans vie.
Alors, sa bouche exhale un prophétique accent :

" O magnanime Espagne ! au pouvoir du Tartare
" Tu tomberas aussi. Le Cosaque barbare
" Viendra boire les eaux du fier Guadalquivir.
" Et ce noble pays, le foyer du génie,

" Que tout mortel toujours désira pour patrie,
" La fleur des nations, la France va mourir."

Non ! la France vivra. Dans la jeune Amérique,
Aux jours les plus heureux de sa splendeur antique,
La France avait jeté sur des bords inconnus,
Quelques nobles enfants, quelques prêtres sublimes,
Intrépides héros, et premières victimes,
Dont les noms glorieux nous sont tous parvenus.

Et depuis ce temps-là, malgré bien des tempêtes,
Qu'une race ennemie attirait sur leurs têtes,
Produisant chaque jour un effort surhumain,
Les fils de ces héros ont gardé l'héritage
De leur lointain pays, pur de tout alliage,
Sans jamais rien laisser aux ronces du chemin.

Oui ! la France vivra. Car tandis que l'Europe
Dans son linceul de mort, lentement s'enveloppe,
Aux bords du Saint-Laurent, le Canada-Français,
Grandissant chaque jour, en honneur, en puissance,
A reconquis ses droits par sa forte vaillance,
Et domine aujourd'hui sous l'étendard anglais.

Dans les âges futurs, cette grande victoire
Couvrira notre nom d'une immortelle gloire.
Sous un noble drapeau, réunis à jamais,
Malgré tous les efforts d'une caste ennemie
Pour jeter dans nos rangs la triste zizanie,
Restons toujours unis, restons toujours Français.

Et si la France un jour, au tombeau descendue,
Après mille combats noblement abattue,
Tombait sous le pouvoir d'un invincible bras,
Qu'il se trouve du moins, dans sa douleur profonde,
Un Canadien-Français qui puisse dire au monde :
La France ne meurt pas.

Trafiquant pour de l'or les souvenirs de France,
Des hommes ont osé, dans leur lâche démence,
Oubliant en un jour l'histoire de cent ans,
Nous dire, à nous Français : " De frivoles chimères
" Vous font rêver encor la gloire de vos pères,
" Abandonnez plutôt tous ces hochets d'enfants

" Que vous nommez vos lois, vos antiques usages,
" Votre langue immortelle. En politiques sages,
" Reniez le passé ; puis suivez hardiment
" La route du progrès, obéissant aux maîtres
" Qui savent bien payer les lâches et les traîtres ;
" Car avec moins d'honneur, on gagne plus d'argent."

Que leur nom soit maudit ! L'impartiale histoire
Aux yeux de l'univers flétrissant la mémoire
Du traître patriote et du lâche soldat,
De sa plume de fer, ô déshonneur suprême !
Sur leur tombe écrira ce sanglant anathème :
" *Il trahit sa patrie en un jour de combat.*"

Salut, nobles enfants de la verte Hibernie,
O race de Martyrs dans le sang rajeunie !
Sur ces bords plus heureux, nous vous tendons la main.
Sous les mêmes drapeaux, nous combattrons ensemble,

Et sous ce ciel plus pur où la foi nous rassemble,
Vous n'aurez plus à craindre un pouvoir inhumain.

Naguère on a voulu briser cette alliance.
Des hommes pour de l'or vendant leur influence,
Ont trahi leur devoir. Incrustant dans leur front
Le stigmate infamant de leur ignominie,
Ils ont *avant le temps devancé* l'infamie,
Coupables d'un forfait que leurs fils maudiront.

Pour nous, qui conservons dans le fond de notre âme,
La féconde chaleur de cette vive flamme
A qui l'Irlande doit ses prodiges nouveaux
Qu'enfante chaque jour sa sublime souffrance,
Toujours nous préférons l'honneur à la puissance,
Les martyrs aux bourreaux.

Et la harpe d'Erin d'érable couronnée,
De drapeaux Canadiens toujours environnée,
Frémissant sous les doigts d'un poète inspiré
Dira dans l'avenir, sur un rythme sonore,
Ces mots que Dieu bénit et que tout homme adore
PATRIE ET LIBERTÉ !

1er janvier, 1852.

LE JOUR DE L'AN

1853

Quand après la tempête où la mer en furie
A menacé cent fois leur fortune et leur vie,

Répondant à l'appel du hardi timonier
Les braves matelots ont retrouvé leur nombre
Ils répètent gaîment, quoique le ciel soit sombre,
Les doux refrains du nautonnier.

Pourquoi donc nous aussi, qui saluons l'aurore
Du premier jour de l'an, ne pas chanter encore?
C'est qu'au touchant appel qui se fait aujourd'hui ;
Dans ces vœux de bonheur qu'avec joie on prononce
Plus d'un nom bien-aimé restera sans réponse ;
Nos larmes répondront pour lui.

Sans regrets on te quitte, ô douloureuse année,
Toi, qui chargeant le poids de notre destinée,
D'intarissables pleurs et de malheurs nouveaux,
Toi, qui lançant sur nous les vengeances divines,
N'a pour toute faveur semé que des ruines
Et n'a laissé que des tombeaux.

Salut, ô nouvel an! Seras-tu le tonnerre
Qui vient pendant l'orage épouvanter la terre?
Ou seras-tu pour nous, ranimant notre espoir,
Comme est au voyageur dont la force brisée
Par la chaleur du jour se repose épuisée,
L'air pur et parfumé du soir.

Si le malheur encor doit courber notre tête,
Gardons, gardons toujours au fort de la tempête,
En subissant des maux l'irrévocable loi,
Ces trois hôtes du cœur, ces trois parfums de l'âme
Que Dieu seul a donnés et que le ciel réclame
L'amour, l'espérance et la foi.

COLONISATION

1853

Amis, vous souvient-il de ce jeune lévite,
De ce noble Irlandais, de cette âme d'élite,
De BERNARD O'REILLY ? Jamais un Canadien
N'oublîra ce génie à l'ardente parole,
Qui brillait à nos yeux de la double auréole
De prêtre catholique et de grand citoyen.

Il vous souvient qu'un soir, en un discours sublime,
Des maux de l'avenir entrevoyant l'abîme,
Il nous montrait au bord de notre Saint-Laurent,
Ces incultes forêts, cette sombre nature,
Où le castor va seul chercher sa nourriture,
Et nous disait : " Amis, la forêt vous attend !

" Devant vous se déroule un monde magnifique
" Qui veut de vos efforts l'aide patriotique.
" Votre langue et vos lois, votre religion,
" L'avenir tout entier de la race française
" Voulant se conserver sur une terre anglaise,
" Tout est dans ce seul mot : COLONISATION."

Et depuis O'Reilly, lutteurs infatigables
Dans ce combat sacré, des prêtres admirables
MAILLOUX, BOUCHER, HEBERT, noms que l'on doit bénir,
Le modeste PILOTE y consacrant ses veilles,
Et du beau Saguenay nous montrant les merveilles,
Nous redisent encor : " C'est-là qu'est l'avenir ! "

Ces généreuses voix nous trouvent insensibles.
De leurs nobles travaux spectateurs impassibles,
Nous semblons résignés à notre triste sort :
Et nous ne voyons pas, ô sinistre présage !
Que chaque flot qui vient mourir sur le rivage,
Jette au milieu de nous un élément de mort.

Pourtant le flot grossit, monte, monte sans cesse,
Chaque jour agrandi nous entoure et nous presse,
Et dans quelques instants viendra nous engloutir ;
Enfants dégénérés d'une race guerrière,
De ses enseignements méprisant la lumière,
Sans honte et sans remords nous nous laissons mourir.

Réveillons-nous enfin, le devoir nous appelle.
Ranimons dans nos cœurs dont la force chancelle
Des combats d'autrefois le puissant souvenir.
Pour garder le dépôt de grandeur et de gloire
Légué par nos aïeux au jour de la victoire,
Fiers de notre passé, sauvons notre avenir.

Pour le jeune colon la vie est difficile,
Dans la vieille forêt. Son travail est stérile
Si dans les premiers jours qu'il passe en défrichant
Le sol dont il fera de fertiles prairies,
Il n'a pour ranimer ses forces affaiblies
D'une main protectrice un secours bienveillant.

Soyons pour ses besoins cette main bienfaitrice,
Et faisons avec joie un léger sacrifice,
Pour garder au pays le jeune Canadien.
A l'exemple d'Erin, qui malgré sa misère,

Trouvait pour O'Connell l'obole journalière,
Donnons pour le colon un denier quotidien.

Donnons, pour qu'arrêtant la vague envahissante
De la mer étrangère, une digue puissante
De la race française assure le salut.
Donnons pour consoler notre belle patrie
Qui par les déserteurs chaque jour appauvrie,
Pleure, comme Rachel, ses fils qui ne sont plus.

Vous pour qui la fortune a fait la vie heureuse,
Vous qui recevez d'elle, amante généreuse,
De ses fruits les plus beaux, les parfums les plus doux,
Vous dites en vos cœurs ; " l'existence est facile,
" Dans l'or et les plaisirs elle coule tranquille.
" L'avenir des forêts ! Que nous importe à nous ?"

C'est bien. Mais cet enfant dont la grâce naïve
Fait brûler votre cœur d'une tendresse vive,
De l'infortune un jour connaissant les douleurs,
Dans ces sombres forêts exilé misérable,
Fuyant d'un sort cruel la haine impitoyable,
Sera peut-être heureux de cacher ses malheurs.

Donnez pour votre enfant, afin que l'espérance
Souriant dans ces bois à sa dure indigence,
Il y devienne heureux du travail de ses bras.
Donnez, pour que le ciel écoutant la prière
De ceux qui vous devront une noble carrière,
Vous donne le bonheur que l'or ne donne pas.

O pauvres ! vous aussi, donnez-la cette obole
Dont parle du Seigneur la sainte parabole.
Donnez, pour que le ciel vous rende un peu d'espoir,
Pour que de la misère un jour brisant les chaînes,
Par delà le grand fleuve, à l'ombre des vieux chênes,
Après un mauvais jour vous ayiez un beau soir.

Canadiens, donnons tous, afin que de la France
La langue et le grand nom, consolante espérance !
Aux bords du Saint-Laurent se conservent toujours,
Donnons avec bonheur, pour que notre foi sainte
Se maintienne à l'abri de toute lâche atteinte
Qu'on voudrait lui porter en de malheureux jours.

Loin de vos vieux parents, phalange dispersée,
O jeunes Canadiens, qu'une fièvre insensée
Entraîne loin de nous aux régions de l'or,
Avez-vous bien compris ce grand mot : la patrie ?
Ce ciel que vous quittez pour une folle envie,
Ce ciel du Canada, le verrez-vous encor ?

Oh ! pourquoi donc quittant le pays de vos pères,
Aller semer vos jours aux rives étrangères ?
Leur ciel est-il plus pur, leur avenir plus beau ?
Et peut-être, ô douleur ! ces lointaines contrées,
Dans vos illusions tant de fois désirées,
Ne vous donneront pas l'aumône d'un tombeau !

Quand vous auriez de l'or les faveurs adorées,
Ces biens rempliraient-ils vos âmes altérées ?
Car l'homme ne vit pas seulement d'un vil pain :
C'est un Dieu qui l'a dit. Cette sainte parole,

Dans les maux d'ici bas nous calme et nous console,
Et d'un séjour plus pur nous montre le chemin.

Il nous faut quelque chose, en cette triste vie,
Qui nous parlant de Dieu, d'art et de poésie,
Nous élève au-dessus de la réalité.
Quelques sons plus touchants dont la douce harmonie,
Echo pur et lointain de la lyre infinie,
Transporte notre esprit dans l'idéalité.

Or, ces sons plus touchants et cet écho sublime
Qui sait de notre cœur le sanctuaire intime,
C'est le ciel du pays, le village natal ;
Le fleuve au bord duquel notre heureuse jeunesse
Coula dans les transports d'une pure allégresse ;
Le sentier verdoyant où chasseur matinal,

Nous aimions à cueillir la rose et l'aubépine ;
Le clocher du vieux temple et sa voix argentine ;
Le vent de la forêt glissant sur les talus
Qui passe en effleurant les tombeaux de nos pères,
Et nous jette au milieu de nos tristes misères
Le parfum consolant de leurs nobles vertus.

Loin de son lieu natal l'insensé qui s'exile,
Traîne son existence à lui-même inutile.
Son cœur est sans amour, sa vie est sans plaisirs
Jamais pour consoler sa morne rêverie,
Il n'a devant les yeux le ciel de la patrie,
Et le sol sous ses pas n'a point de souvenirs.

Au nom de vos aïeux, qui moururent pour elle,
Au nom de votre Dieu, qui pour vous la fit belle,
Restez dans la patrie où vous prîtes le jour.
Gardez pour ses combats votre ardeur enivrante,
Gardez pour ses besoins votre force puissante,
Pour ses saintes beautés gardez tout votre amour.

Aimez ce beau pays, où la vie est si pure,
Où du vice hideux fuyant la joie impure,
Des austères vertus on respecte la loi ;
Où, trouvant le bonheur, notre âme recueillie,
Des plaisirs insensés méprisant la folie,
Respire un doux parfum d'espérance et de foi.

Salut, ô ma belle patrie !
Salut, ô bords du Saint-Laurent ;
Terre que l'étranger envie,
Et qu'il regrette en la quittant.
Heureux qui peut passer sa vie,
Toujours fidèle à te servir ;
Et dans tes bras, mère chérie,
Peut rendre son dernier soupir.

Calme, quand la tempête gronde
Sur la terre de nos aïeux,
Loin des périls de l'ancien monde
Tu gardes leurs dons glorieux.
Conserve bien dans ta mémoire
Le souvenir de leurs bienfaits,
Et que le culte de leur gloire
De ton cœur ne sorte jamais.

J'ai vu le ciel de l'Italie,
Rome et ses palais enchantés,
J'ai vu notre mère-patrie,
La noble France et ses beautés ;
En saluant chaque contrée
Je me disais au fond du cœur :
Chez nous la vie est moins dorée,
Mais on y trouve le bonheur.

O Canada ! quand sur ta rive
Ton heureux fils est de retour,
Rempli d'une ivresse plus vive,
Son cœur répète avec amour :
Heureux qui peut passer sa vie,
Toujours fidèle à te servir,
Et dans tes bras, mère chérie,
Peut rendre son dernier soupir.

La forêt vous attend. Défricheurs intrépides,
La fortune naîtra de vos travaux rapides ;
Dans ce noble combat soyez au premier rang ;
L'avenir est à vous. Travaillez sans relâche,
Fécondez de vos bras, dans cette noble tâche,
Ce sol que vos aïeux arrosaient de leur sang.

Allez. Des vieux Hurons les mânes ranimés
Se levant tout-à-coup dans la forêt sonore,
Frémiront de bonheur en revoyant encore
Les fils de ces Français qu'ils avaient tant aimés.

GUERRE

Du sommet de l'Hémus aux rives du Bosphore,
Des plaines de la Thrace aux lieux où naît l'aurore,
Sur les hauts minarets où règne le Muphti,
Dans l'antique cité, berceau du vieil Homère,
Poussé par mille voix, plus fort que le tonnerre
Le cri de guerre a retenti.

" Aux armes ! fils d'Allah." Cette noble parole
Sur les ailes du vent jusqu'au désert s'envole
Et retrouve un écho dans ce monde vieilli.
A ces cris de combats, qui réveillent leur cendre
Dans leurs tombeaux poudreux, sur les bords du Sca-
Les vieux Troyens ont tressailli. [mandre,

Plus prompt que le Simoun, l'Egyptien fidèle,
Des bords du Nil accourt à la voix qui l'appelle.
Dans le frais oasis, à l'ombre du palmier,
L'indomptable Bédouin a replié sa tente :
Il s'élance rapide et sème l'épouvante,
Sous les pas de son fier coursier.

Ombre de Mahomet, tressaille d'allégresse !
Ton peuple a retrouvé l'ardeur de sa jeunesse,
Cette ardeur des combats qui l'a rendu si grand.
Entends-tu cette voix, qui dans les airs s'élance ?
C'est l'Uléma qui chante, et l'écho de Byzance
Répètera ce noble chant.

Fils des Croyants, le tyran Moscovite
Veut aujourd'hui nous courber sous ses lois.

Des bords du Don déjà se précipite
La horde impure accourue à sa voix.
Forts de nos droits, forts de notre vaillance,
A cette mer qui veut nous engloutir,
De notre épée opposons la puissance,
Et pour Allah sachons vaincre ou mourir.

Souvenons-nous des exploits de nos pères,
Les compagnons du brave Soliman ;
N'ont-ils pas vu devant leurs cimeterres
Tous les chrétiens fuir au nom du Sultan ?
Dans les combats gardons purs et sans tache
Les verts lauriers qu'ils ont su recueillir ;
Sur leurs tombeaux où l'honneur nous attache,
Enfants d'Allah, sachons vaincre ou mourir.

Des Polonais le vaillant capitaine,
Devant Choczim a vu fuir nos drapeaux ;
Mais aujourd'hui le tyran de l'Ukraine
Tient dans les fers les fils de ces héros.
Les fiers soldats du sultan de la France
Pour Mahomet combattraient sans frémir:
De ces chrétiens refusons l'assistance,
Seuls, pour Allah, sachons vaincre ou mourir.

Si de nos mains arrachant la victoire,
Fatalité, tu quittais tes enfants,
Dans le désert nos souvenirs de gloire
Feront surgir de nouveaux combattants.
Là, d'Ismaël les tribus invincibles
Que l'ennemi jamais ne vit pâlir,

A notre appel accourront plus terribles,
Et pour Allah sauront vaincre ou mourir.

Si dans Stamboul, notre sainte maîtresse,
Le Russe un jour renversait le Croissant,
C'est à Lameck que dans notre détresse
Nous chercherons un secours plus puissant.
Dernier débris sauvé de la tempête,
Gage sacré d'un céleste avenir,
Nous porterons le tombeau du prophète,
Et pour Allah nous reviendrons mourir.

Mais au chant du combat, aux souvenirs de gloire
A succédé déjà le chant de la victoire
Que les enfants d'Allah répètent en concert.
Déjà le Musulman, ardent à la poursuite,
Voit le coursier du Don précipiter sa fuite
Devant le coursier du désert.

Que toujours l'Eternel, à vos desseins propice,
Recule loin de vous l'heure du sacrifice,
O fils de Mahomet ! Que le Russe dompté
Par votre bras vainqueur qui déjà le terrasse,
Ne revienne jamais poser sa main de glace
Sur l'astre de la liberté !

Guerre ! notre pays jusqu'à présent paisible
N'a-t-il pas entendu pousser ce cri terrible,
Sinistre avant-coureur d'un funèbre avenir ?
Lugubres jours de juin, rappelant votre histoire,
Chacun de nous, hélas ! retrouve en sa mémoire
Un sanglant souvenir.

Proscrit pour ses forfaits de sa noble patrie,
Un homme parmi nous est venu d'Italie.
D'un révoltant cynisme il promenait l'éclat,
Et sur son front impur où la haine étincelle,
Portait le double sceau de l'ignoble rebelle
Et du lâche apostat. (1)

Il venait pour de l'or exploiter le scandale,
Du lévite qui fut, ô honte sans égale !
Deux fois traître à son Dieu, deux fois traître à son roi,
Et qui, pendant vingt ans, monstre d'hypocrisie,
S'abreuva chaque jour à la source de vie
Sans amour et sans foi.

Dépouillant tout honneur pour assouvir sa rage,
Sur le Pontife saint osant verser l'outrage,
Insultant aux vivants, sans respect pour les morts,
Il tâchait d'étouffer, à force d'infamie,
Ces sombres compagnons de toute apostasie,
La honte et le remords.

Des hommes insensés, aveuglés par la haine
Qu'ils portent dans leur cœur à l'Eglise Romaine,
Entourent l'apostat de leur affection.
Ils placent son théâtre aux lieux de leur prière
Et se pressent en foule à la face grossière
De ce moine histrion.

Quand cet homme eut parlé, quand sa parole infâme
A pleins bords eut versé tout le fiel de son âme,

(1) Gavazzi.

Ce peuple l'applaudit de ses cris insolents ;
Puis en dehors du temple une voix foudroyante,
Répondit en jetant à l'émeute béante,
Dix cadavres sanglants !

O prêtre, quelque soit le nom que l'on te donne,
Parmi tous les forfaits qui forment ta couronne,
Celui-là pour toujours prenant le premier rang,
A laissé sur ton front, par dessus tous tes crimes,
Comme un dur souvenir de tes pâles victimes,
Une tache de sang.

Mais quand parmi les morts, ce peuple fanatique
Voit ses fils étendus, un transport frénétique
Change en cris de fureur ses accents triomphants.
Dans la cité de l'Ouest marchant comme un seul homme,
Il s'assemble en criant : *Guerre éternelle à Rome,*
Maudits soient ses enfants !

O vous tous qui, voulant exciter cette guerre,
Nourrissez votre cœur de l'espoir téméraire
Qu'un jour il nous faudra plier sous votre loi,
Les fastes de l'histoire auraient dû vous apprendre
Que les fils de la France ont toujours su défendre
Leur patrie et leur foi.

Québec, 15 Décembre, 1853.

LE VIEUX SOLDAT CANADIEN (1)

Vous souvient-il des jours, vieillards de ma patrie,
Où nos pères luttant contre la tyrannie
Par leurs nobles efforts sauvaient notre avenir ?
Frémissant sous le joug d'une race étrangère,
Malgré l'oppression, leur âme toujours fière,
De la France savait garder le souvenir.

Or, dans ces tristes temps où même l'espérance
Semblait ne pouvoir plus adoucir leur souffrance,
Vivait un vieux soldat au courage romain,
Descendant des héros qui donnèrent leur vie,
Pour graver sur nos bords le nom de leur patrie,
La hache sur l'épaule et le glaive à la main.

Mutilé, languissant, il coulait en silence
Ses vieux jours désolés, réservant pour la France,
Ce qui restait encor de son généreux sang ;
Car dans chaque combat de la guerre suprême
Il avait échangé quelque part de lui-même
Contre les verts lauriers conquis au premier rang.

Alors Napoléon, nouveau Dieu de la guerre,
De l'éclat de son glaive éblouissant la terre,
Avait changé l'Europe en un champ de combats.
Puis, si vite il allait, fatiguant la victoire,

(1) Cette pièce de vers a été composée à l'occasion de l'arrivée à Québec de "*La Capricieuse*," corvette française envoyée en 1855, par l'empereur Napoléon III, pour nouer des relations commerciales entre la France et le Canada.

Qu'on eût dit que bientôt, trop petit pour sa gloire,
Le vieux monde vaincu manquerait sous ses pas.
Quand les fiers bulletins des exploits de la France
Venaient des Canadiens ranimer l'espérance,
On voyait le vieillard tressaillir de bonheur,
Et puis il regardait sa glorieuse épée,
Espérant que bientôt cette immense épopée
Viendrait sous nos remparts réveiller sa valeur.

Quand le vent, favorable aux voiles étrangères,
Amenait dans le port des flottes passagères,
Appuyé sur son fils, il allait aux remparts :
Et là, sur ce beau fleuve où son heureuse enfance,
Vit le drapeau français promener sa puissance,
Regrettant ces beaux jours, il jetait ses regards !

Et puis il comparait, en voyant ce rivage,
Où la gloire souvent couronna son courage,
Le bonheur d'autrefois aux malheurs d'aujourd'hui :
Et tous les souvenirs qui remplissaient sa vie,
Se pressaient tour à tour dans son âme attendrie,
Nombreux comme les flots qui coulaient devant lui.

Ses regards affaiblis interrogeaient la rive,
Cherchant si les Français que, dans sa foi naïve,
Depuis de si longs jours il espérait revoir,
Venaient sous nos remparts déployer leur bannière :
Puis, retrouvant le feu de son ardeur première,
Fier de ses souvenirs, il chantait son espoir.

—

CHANT DU VIEUX SOLDAT CANADIEN

AIR : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?*

" Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,
" Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps ;
" Je viens encor dans ma triste vieillesse,
" Attendre ici vos guerriers triomphants.
" Ah ! bien longtemps vous attendrai-je encore
" Sur ces remparts où je porte mes pas ?
" De ce grand jour quand verrai-je l'aurore ?
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

" Qui nous rendra cette époque héroïque
" Où, sous Montcalm, nos bras victorieux,
" Renouvelaient dans la jeune Amérique
" Les vieux exploits chantés par nos aïeux ?
" Ces paysans qui, laissant leur chaumière,
" Venaient combattre et mourir en soldats,
" Qui redira leurs charges meurtrières ?
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

" Napoléon, rassasié de gloire,
" Oublîrait-il nos malheurs et nos vœux,
" Lui, dont le nom, soleil de la victoire,
" Sur l'univers se lève radieux ?
" Serions-nous seuls privés de la lumière
" Qu'il verse à flots aux plus lointains climats ?
" O ciel ! qu'entends-je ? une salve guerrière !
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

" Quoi ! c'est, dis-tu, l'étendard d'Angleterre,
" Qui vient encor, porté par ses vaisseaux,
" Cet étendard que moi-même naguère,
" A Carillon j'ai réduit en lambeaux.
" Que n'ai-je, hélas ! au milieu des batailles
" Trouvé plus tôt un glorieux trépas,
" Que de le voir flotter sur nos murailles !
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

" Le drapeau blanc, la gloire de nos pères,
" Rougi depuis dans le sang de mon roi,
" Ne porte plus aux rives étrangères
" Du nom français la terreur et la loi.
" Des trois couleurs l'invincible puissance
" T'appellera pour de nouveaux combats ;
" Car c'est toujours l'étendard de la France.
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

" Pauvre vieillard, dont la force succombe,
" Rêvant encor l'heureux temps d'autrefois,
" J'aime à chanter sur le bord de ma tombe
" Le saint espoir qui réveille ma voix.
" Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
" Le fier drapeau qui couronne leurs mâts ?
" Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue !
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Un jour pourtant que grondait la tempête,
Sur les remparts on ne le revit plus.
La mort, hélas ! vint courber cette tête
Qui tant de fois affronta les obus.

Mais, en mourant, il redisait encore
A son enfant qui pleurait dans ses bras :
" De ce grand jour tes yeux verront l'aurore,
" Ils reviendront ! et je n'y serai pas !"

Tu l'as dit, ô vieillard ! la France est revenue.
Au sommet de nos murs, voyez-vous dans la nue
Son noble pavillon dérouler sa splendeur ?
Ah ! ce jour glorieux où les Français, nos frères,
Sont venus, pour nous voir, du pays de nos pères,
Sera le plus aimé de nos jours de bonheur.

Voyez sur les remparts cette forme indécise,
Agitée et tremblante au souffle de la brise :
C'est le vieux Canadien à son poste rendu !
Le canon de la France a réveillé cette ombre
Qui vient, sortant soudain de sa demeure sombre,
Saluer le drapeau si longtemps attendu.

Et le vieux soldat croit, illusion touchante !
Que la France, longtemps de nos rives absente
Y ramène aujourd'hui ses guerriers triomphants,
Et que sur le grand fleuve elle est encor maîtresse :
Son cadavre poudreux tressaille d'allégresse,
Et lève vers le ciel ses bras reconnaissants.

Tous les vieux Canadiens moissonnés par la guerre,
Abandonnent aussi leur couche funéraire,
Pour voir réalisés leurs rêves les plus beaux.
Et puis on entendit, le soir, sur chaque rive,
Se mêler au doux bruit de l'onde fugitive,
Un long chant de bonheur qui sortait des tombeaux.

ENVOI AUX MARINS DE "LA CAPRICIEUSE."

Quoi! déjà nous quitter? Quoi! sur notre allégresse
Venir jeter sitôt un voile de tristesse?
De contempler souvent votre noble étendard
Nos regards s'étaient fait une douce habitude.
Et vous nous l'enlevez! Ah! quelle solitude
Va créer parmi nous ce douloureux départ!

Vous partez. Et bientôt voguant vers la patrie,
Vos voiles salûront cette mère chérie!
On vous demandera, là bas, si les Français
Parmi les Canadiens ont retrouvé des frères?
Dites-leur que, suivant les traces de nos pères,
Nous n'oublîrons jamais leur gloire et leurs bienfaits.

Car, pendant les longs jours où la France oublieuse
Nous laissait à nous seuls la tâche glorieuse
De défendre son nom contre un nouveau destin,
Nous avons conservé le brillant héritage
Légué par nos aïeux, pur de tout alliage,
Sans jamais rien laisser aux ronces du chemin.

Enfants abandonnés bien loin de notre mère,
On nous a vus grandir à l'ombre tutélaire
D'un pouvoir trop longtemps jaloux de sa grandeur.
Unissant leurs drapeaux, ces deux reines suprêmes
Chacune a maintenant une part de nous-mêmes:
Albion notre foi, la France notre cœur.

Adieu, noble drapeau! Te verrons-nous encore?
Déployant au soleil ta splendeur tricolore,

Emportant avec toi nos vœux et notre amour,
Tu vas sous d'autres cieux promener ta puissance.
Ah ! du moins en partant laissez-nous l'espérance
De pouvoir, ô Français, chanter votre retour.

Ces naïfs paysans de nos jeunes campagnes
Où vous avez trouvé vos antiques Bretagnes,
Au village, de vous parleront bien longtemps.
Et quand viendra l'hiver et ses longues soirées
Des souvenirs français ces âmes altérées
Bien souvent rediront le retour de *nos gens* !

Comme ce vieux soldat qui chantait votre gloire,
Et dont, barde inconnu, j'ai raconté l'histoire,
Sur ces mêmes remparts nous porterons nos pas ;
Là, jetant nos regards sur le fleuve sonore
Vous attendant toujours, nous redirons encore :
Ne paraissent-ils pas ?

Québec, 19 août, 1855.

CHANT DU TROUBADOUR AU CONCILE DE CLERMONT

Composé pour le Séminaire de Québec.

Salut, ô Rois ! ô guerriers intrépides,
Que le Seigneur rassemble dans Clermont,
Vous accourez sur vos coursiers rapides
Pleins de l'ardeur dont brille votre front ;
Au bruit du glaive, aux nobles cris de guerre,
Qui dans les airs s'élèvent triomphants,
Echo plaintif d'une rive étrangère,
Barde inconnu, je viens mêler mes chants.

Gai Troubadour, enfant de la Provence,
Souventes fois, j'ai chanté les combats
Des héros d'Arle et des preux de la France,
Dont, jeune encor, j'avais suivi les pas.
Mais en ce jour un plus noble délire
Vient animer et mon cœur et ma voix ;
Contre les Turcs je veux que de ma lyre,
Les fiers accents réveillent tous les rois.

Sous ce beau ciel où se lève l'aurore,
Où le soleil brille plus radieux,
Triste et pensif au pied du sycomore,
Des pleurs amers ont coulé de mes yeux.
Vieux Troubadour sans or, comme sans armes,
Du gai savoir comptant au dernier rang,
Je ne pouvais qu'arroser de mes larmes
Ce sol où Dieu pour nous versa son sang.

Du Golgotha la glorieuse cime
Voit ondoyer l'étendard du croissant,
Et nous, chrétiens, dans les murs de Solyme,
Nous gémissons sous le joug du croyant.
De son tombeau, cette relique sainte,
Que le Sauveur en mourant nous légua
Les Musulmans ont profané l'enceinte
En le livrant à l'impur Uléma.

Touchant enfin au but de son voyage,
Comme Moïse au sommet du Nébo,
Le pèlerin, victime de leur rage,
Meurt sans pouvoir vénérer le tombeau.

Si, dans le temple, au maître de la terre,
Les fils du Christ adressent leur encens,
Des Musulmans le fatal cimeterre,
Sur le parvis les rejette sanglants.

Sombre et pleurant sur le sort de mes frères,
Pour eux priant la clémence de Dieu,
J'ai dit alors aux pompes mensongères,
Aux chants de joie un éternel adieu.
Et de mon luth brisant les notes vives,
Qui sous mes doigts rendaient un son joyeux,
Je n'ai gardé que les notes plaintives
Pour raconter leurs malheurs et leurs vœux.

Rois d'Occident, sur les rives lointaines,
Le nom du Christ appelle des vengeurs,
Vos frères là, soupirant dans les chaînes,
Tournent vers vous leurs yeux mouillés de pleurs.
Ah! trop longtemps vos luttes fratricides
Ont de la croix affaibli les soutiens,
Unissez-vous contre les Seljoucides,
Et dans leur sang vengez tous les chrétiens.

Pour conquérir cette gloire immortelle,
Le Pape ici vient enflammer vos cœurs;
La voix du ciel et la brise qui mèle
A ses parfums l'écho de leurs douleurs,
Ces pèlerins qui demandent vengeance,
Et ces récits dont votre cœur s'émeut,
Le cri du monde et l'honneur de la France,
Tout nous redit: Dieu le veut! Dieu le veut!

Québec, juillet, 1856.

LES MORTS

O morts ! dans vos tombeaux vous dormez solitaires,
Et vous ne portez plus le fardeau des misères
Du monde où nous vivons.
Pour vous le ciel n'a plus d'étoiles ni d'orages,
Le printemps, de parfums, l'horizon, de nuages,
Le soleil, de rayons.

Immobiles et froids dans la fosse profonde,
Vous ne demandez pas si les échos du monde
Sont tristes ou joyeux ;
Car vous n'entendez plus les vains discours des hommes,
Qui flétrissent le cœur et qui font que nous sommes
Méchants et malheureux.

Le vent de la douleur, le souffle de l'envie,
Ne vient plus dessécher, comme au jour de la vie,
La moelle de vos os ;
Et vous trouvez ce bien au fond du cimetière,
Que cherche vainement notre existence entière,
Vous trouvez le repos.

Tandis que nous allons, pleins de tristes pensées,
Qui tiennent tout le jour nos âmes oppressées,
Seuls et silencieux,
Vous écoutez chanter les voix du sanctuaire
Qui vous viennent d'en haut et passent sur la terre
Pour remonter aux cieux.

Vous ne demandez rien à la foule qui passe,
Sans donner seulement aux tombeaux qu'elle efface
Une larme, un soupir ;

Vous ne demandez rien à la brise qui jette
Son haleine embaumée à la tombe muette,
Rien, rien qu'un souvenir.

Toutes les voluptés où notre âme se mêle,
Ne valent pas pour vous un souvenir fidèle,
Cette aumône du cœur,
Qui s'en vient réchauffer votre froide poussière,
Et porte votre nom, gardé par la prière,
Au trône du Seigneur.

Hélas ! ce souvenir que l'amitié vous donne,
Dans le cœur, meurt avant que le corps n'abandonne
Ses vêtements de deuil,
Et l'oubli des vivants, pesant sur votre tombe,
Sur vos os décharnés plus lourdement retombe
Que le plomb du cercueil !

Notre cœur égoïste au présent seul se livre,
Et ne voit plus en vous que les feuillets d'un livre
Que l'on a déjà lus ;
Car il ne sait aimer dans sa joie ou sa peine
Que ceux qui serviront son orgueil ou sa haine :
Les morts ne servent plus.

A nos ambitions, à nos plaisirs futiles,
O cadavres poudreux vous êtes inutiles !
Nous vous donnons l'oubli.
Que nous importe à nous ce monde de souffrance
Qui gémit au-delà du mur lugubre, immense
Par la mort établi ?

On dit que souffrant trop de notre ingratitude,
Vous quittez quelquefois la froide solitude,
Où nous vous délaissons ;
Et que vous paraissez au milieu des ténèbres
En laissant échapper de vos bouches funèbres
De lamentables sons.

Tristes, pleurantes ombres,
Qui dans les forêts sombres,
Montrez vos blancs manteaux,
Et jetez cette plainte
Qu'on écoute avec crainte
Gémir dans les roseaux ;

O lumières errantes !
Flammes étincelantes,
Qu'on aperçoit la nuit
Dans la vallée humide,
Où la brise rapide
Vous promène sans bruit ;

Voix lentes et plaintives,
Qu'on entend sur les rives
Quand les ombres du soir
Epaississant leur voile
Font briller chaque étoile
Comme un riche ostensoir ;

Clameur mystérieuse,
Que la mer furieuse
Nous jette avec le vent,
Et dont l'écho sonore

Va retentir encore
Dans le sable mouvant ;

Clameur, ombres et flammes,
Etes-vous donc les âmes
De ceux que le tombeau,
Comme un gardien fidèle,
Pour la nuit éternelle
Retient dans son réseau ?

En quittant votre bière,
Cherchez-vous sur la terre
Le pardon d'un mortel ?
Demandez-vous la voie
Où la prière envoie
Tous ceux qu'attend le ciel ?

Quand le doux rossignol a quitté les bocages,
Quand le ciel gris d'automne, amassant ses nuages,
Prépare le linceul que l'hiver doit jeter
Sur les champs refroidis, il est un jour austère,
Où nos cœurs, oubliant les vains soins de la terre,
Sur ceux qui ne sont plus aiment à méditer.

C'est le jour où les morts abandonnant leurs tombes,
Comme on voit s'envoler de joyeuses colombes,
S'échappent un instant de leurs froides prisons ;
En nous apparaissant, ils n'ont rien qui repousse ;
Leur aspect est rêveur et leur figure est douce,
Et leur œil fixe et creux n'a pas de trahisons.

Quand ils viennent ainsi, quand leur regard contemple
La foule qui pour eux implore dans le temple
La clémence du ciel, un éclair de bonheur,
Pareil au pur rayon qui brille sur l'opale,
Vient errer un instant sur leur front calme et pâle
Et dans leur cœur glacé verse un peu de chaleur.

Tous les élus du ciel, toutes les âmes saintes,
Qui portent leur fardeau sans murmure et sans plaintes
Et marchent tout le jour sous le regard de Dieu,
Dorment toute la nuit sous la garde des anges,
Sans que leur œil troublé de visions étranges
Aperçoive en rêvant des abîmes de feu ;

Tous ceux dont le cœur pur n'écoute sur la terre
Que les échos du ciel, qui rendent moins amère
La douloureuse voie où l'homme doit marcher,
Et, des biens d'ici-bas reconnaissant le vide,
Déroulent leur vertu comme un tapis splendide,
Et marchent sur le mal sans jamais le toucher ;

Quand les hôtes plaintifs de la cité pleurante,
Qu'en un rêve sublime entrevit le vieux Dante,
Paraissent parmi nous en ce jour solennel,
Ce n'est que pour ceux-là. Seuls ils peuvent entendre
Les secrets de la tombe. Eux seuls savent comprendre
Ces pâles mendiants qui demandent le ciel.

Les cantiques sacrés du barde de Solyme,
Accompagnant de Job la tristesse sublime,
Au fond du sanctuaire éclatent en sanglots ;
Et le son de l'airain, plein de sombres alarmes,

Jette son glas funèbre et demande des larmes
Pour les spectres errants, nombreux comme les flots.

Donnez donc en ce jour, où l'église pleurante,
Fait entendre pour eux une plainte touchante,
Pour calmer vos regrets, peut-être vos remords,
Donnez, du souvenir ressuscitant la flamme,
Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
Ces deux parfums du ciel qui consolent les morts.

Priez pour vos amis, priez pour votre mère,
Qui vous fit d'heureux jours dans cette vie amère,
Pour les parts de vos cœurs dormant dans les tombeaux.
Hélas ! tous ces objets de vos jeunes tendresses
Dans leur étroit cercueil n'ont plus d'autres caresses
Que les baisers du ver qui dévore leurs os.

Priez pour l'exilé, qui, loin de sa patrie,
Expira sans entendre une parole amie ;
Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,
Personne ne viendra donner une prière,
L'aumône d'une larme à la tombe étrangère !
Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

Priez encor pour ceux dont les âmes blessées,
Ici-bas n'ont connu que les sombres pensées
Qui font les jours sans joie et les nuits sans sommeil ;
Pour ceux qui, chaque soir, bénissant l'existence,
N'ont trouvé, le matin, au lieu de l'espérance,
A leurs rêves dorés qu'un horrible réveil.

Ah ! pour ces parias de la famille humaine,
Qui, lourdement chargés de leur fardeau de peine,
Ont monté jusqu'au bout l'échelle de douleur,
Que votre cœur touché vienne donner l'obole
D'un pieux souvenir, d'une sainte parole,
Qui découvre à leurs yeux la face du Seigneur.

Apportez ce tribut de prière et de larmes,
Afin qu'en ce moment terrible et plein d'alarmes,
Où de vos jours le terme enfin sera venu,
Votre nom, répété par la reconnaissance,
De ceux dont vous aurez abrégé la souffrance,
En arrivant là haut, ne soit pas inconnu.

Et prenant ce tribut, un ange aux blanches ailes,
Avant de le porter aux sphères éternelles,
Le dépose un instant sur les tombeaux amis ;
Et les mourantes fleurs du sombre cimetière,
Se ranimant soudain au vent de la prière,
Versent tous leurs parfums sur les morts endormis.

Québec, 2 novembre, 1856.

LA PAIX

1er janvier, 1857.

Adieu, chants de combat, adieu, cris de victoire,
Récits éblouissants d'une héroïque histoire,
Que les âges futurs nommeront fabuleux.
Adieu, bouches de feu vomissant la mitraille,
Glaives, qui rayonnez quand gronde la bataille,
Comme des éclairs lumineux.

Hier, on entendait la trompette d'alarmes,
La plainte des blessés, le cliquetis des armes,
Le clairon du Zouave et le cri des spahis !
Hier, comme un héros d'une antique épopée,
Brillait du fier pacha la formidable épée,
Etincelante de rubis.

Hier, les lourds canons épouvantant la terre,
Retentissaient au loin comme un glas funéraire,
Qui couvre l'agonie et l'adieu des mourants ;
Hier, les nations muettes, dans l'attente,
Regardaient en tremblant cette arène sanglante
Où se mesuraient trois géants.

Mais aujourd'hui la paix, divinité sereine,
Découvrant de ses biens la source toujours pleine,
Aux regards du vaincu, comme à ceux du vainqueur,
Vient offrir les douceurs, chères à leur mémoire,
De la patrie absente. Hier c'était la gloire,
Mais aujourd'hui c'est le bonheur.

C'est le jour des héros, qui, repliant leur tente,
S'éloignent en vainqueurs de la scène éclatante,
Où leurs noms ont brillé dans un drame immortel.
Ils s'en vont radieux, conduits par l'espérance,
Suspendre les lauriers conquis par leur vaillance
Au toit du foyer paternel.

Comme le naufragé, sauvé de la tempête,
Les fils de Mahomet, en ce grand jour de fête,
Aux vivats des chrétiens viennent mêler leurs chants,
Et les nobles accents de cette voix sonore

S'élèvent solennels des rives du Bosphore
Aux sommets glacés des Balkans.

—

CHANT DES MUSULMANS.

" Allah ! Dieu seul est grand et gloire à son prophète !
" Il exauce toujours, au fort de la tempête,
" La prière du vrai croyant.
" Des fils de Mahomet il protège la race,
" Et, du haut de son trône, il abaisse l'audace
" Du Giaour de l'Orient.

" Comme aux jours de Sélim, l'éclatant cimeterre
" Ne savait plus courber les peuples de la terre
" Devant la splendeur du Croissant.
" Contre le Russe impur, le Sultan magnanime
" Pour défense n'avait que sa douleur sublime
" Et son désespoir impuissant.

" Comme le voyageur, égaré dans la plaine,
" Qu'au milieu de la nuit l'ardent simoun entraîne,
" Nous avons crié vers le Ciel,
" Et la source qui coule au pied des térébinthes,
" Aux échos du désert a murmuré les plaintes
" De tous les enfants d'Ismaël.

" De ses fils menacés écoutant la prière,
" Le Seigneur a prêté sa force et son tonnerre,
" Aux nobles guerriers d'Occident ;
" Ils sont venus vers nous, ces soldats intrépides,
" Les fils de ces héros qui sur les pyramides
" Ont gravé leur nom triomphant.

« Du grand Bounaberdi, dont les Kalmouks nos frères
« Virent étinceler les armes meurtrières
« Dans les déserts égyptiens,
« De ce Sultan du feu la race glorieuse
« A fait briller pour nous dans sa main radieuse
« Le glaive vainqueur des chrétiens.

« L'aigle et le léopard qui, sur les mers lointaines,
« Promène en padisha ses voiles souveraines,
« Pour nous ont marché de concert ;
« Remplis à leur aspect d'une frayeur mortelle,
« Les Cosaques ont fui comme fuit la gazelle
« Devant le lion du désert.

« Apportant le tribut de ses ondes rapides,
« Quand le Nil a versé sur les plaines arides
« La sève et la vie en passant,
« Retrouvant sa vigueur l'antique sycomore
« Sous le ciel africain voit reverdir encore
« Son feuillage resplendissant.

« Telle Stamboul la sainte, après les jours d'orage,
« Dans le sang ennemi retrempant son courage,
« Fait briller son nom rayonnant ;
« Et forte désormais de l'appui de Dieu même,
« Son front porte toujours l'immortel diadème
« De la reine de l'Orient.

« Allah ! Dieu seul est grand et gloire à son prophète !
« Il exauce toujours au fort de la tempête
« La prière du vrai croyant.
« Des fils de Mahomet il protège la race

" Et du haut de son trône il abaisse l'audace
" Du Giaour de l'Orient."

Et découvrant au loin les horizons splendides
Qui s'ouvrent devant eux, aux luttes fratricides
Les peuples dès ce jour renonçant pour jamais,
Voguent vers l'avenir en prenant pour boussole,
Ces deux astres bénis et leur douce auréole :
L'INDUSTRIE ET LA PAIX.

—

De la foi, de l'idée ardente pionnière,
Aux rivages lointains apportant la lumière
La France a su donner son génie et son sang ;
Ecrivant ses exploits aux pages de l'histoire
Elle a laissé partout, de son nom, de sa gloire,
Quelque chose en passant.

Mais sous nul autre ciel cette héroïque race,
N'a laissé derrière elle une plus forte trace,
Un plus grand souvenir qu'au bord du Saint-Laurent.
Comme un phare éclairant la vague qui l'inonde
Son astre jette encore au ciel du nouveau monde
Son éclat rayonnant.

Pour conserver intact le grand nom de la France
Puissent toujours la paix et sa douce influence
Dominer parmi nous, O Canadiens-Français !
Et jaloux d'accomplir cette tâche si belle,
Puissent nos rangs garder l'union fraternelle
Si féconde en bienfaits.

Et fiers de conserver sur le sol d'Amérique
Des souvenirs français le trésor magnifique,
Renonçant pour jamais aux luttes d'autrefois,
Sachons garder toujours ce brillant héritage
Transmis par nos aïeux malgré les jours d'orage :
NOTRE LANGUE ET NOS LOIS !

LE DRAPEAU DE CARILLON

Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux
Où seuls, abandonnés par la France, leur mère,
Nos aïeux défendaient son nom victorieux
Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère ?
Regrettez-vous encor ces jours de Carillon,
Où, sur le drapeau blanc attachant la victoire,
Nos pères se couvraient d'un immortel renom,
Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire ?

Regrettez-vous ces jours où lâchement vendus
Par le faible Bourbon, qui régnait sur la France,
Les héros canadiens, trahis, mais non vaincus,
Contre un joug ennemi se trouvaient sans défense ?
D'une grande épopée ô triste et dernier chant !
Où la voix de Lévis retentissait sonore,
Plein de hautes leçons ton souvenir touchant
Dans nos cœurs oublieux sait-il règner encore ?

Montcalm était tombé comme tombe un héros,
Enveloppant sa mort dans un rayon de gloire,

Au lieu même où le chef des conquérants nouveaux,
Wolfe, avait rencontré la mort et la victoire.
Dans un effort suprême en vain nos vieux soldats
Cueillaient sous nos remparts des lauriers inutiles ;
Car un roi sans honneur avait livré leurs bras,
Sans donner un regret à leurs plaintes stériles.

De nos bords s'élevaient de longs gémissements,
Comme ceux d'un enfant qu'on arrache à sa mère ;
Et le peuple attendait plein de frémissements,
En implorant le ciel dans sa douleur amère,
Le jour où pour la France et son nom triomphant,
Il donnerait encore et son sang et sa vie ;
Car privé des rayons de ce soleil ardent,
Il était exilé dans sa propre patrie.

Comme au doux souvenir de la sainte Sion,
Israël en exil avait brisé sa lyre,
Et du maître étranger souffrant l'oppression,
Jetait au ciel le cri d'un impuissant délire,
Tous nos fiers paysans de leurs joyeuses voix
N'éveillaient plus l'écho qui dormait sur nos rives ;
Regrettant et pleurant les beaux jours d'autrefois,
Leurs chants ne trouvaient plus que des notes plaintives.

L'intrépide guerrier que l'on vit des lys d'or
Porter à Carillon l'éclatante bannière,
Vivait au milieu d'eux. Il conservait encor
Ce fier drapeau qu'aux jours de la lutte dernière,
On voyait dans sa main briller au premier rang.
Ce glorieux témoin de ses nombreux faits d'armes,
Qu'il avait tant de fois arrosé de son sang,
Il venait chaque soir l'arroser de ses larmes.

Et le dimanche, après qu'aux voûtes du saint lieu
Avaient cessé les chants et l'ardente prière
Que les vieux Canadiens faisaient monter vers Dieu,
On les voyait se rendre à la pauvre chaumière
Où fidèle gardien, l'héroïque soldat
Cachait comme un trésor cette relique sainte.
Là, des héros tombés dans le dernier combat
On pouvait un instant s'entretenir sans crainte.

De Lévis, de Montcalm on disait les exploits,
On répétait encor leur dernière parole ;
Et quand l'émotion, faisant taire les voix,
Posait sur chaque front une douce auréole,
Le soldat déployait à leurs yeux attendris,
L'éclatante blancheur du drapeau de la France ;
Puis chacun retournait à son humble logis,
Emportant dans son cœur la joie et l'espérance.

Un soir que réunis autour de ce foyer,
Ces hôtes assidus écoutaient en silence
Les longs récits empreints de cet esprit guerrier
Qui seul adoucissait leur amère souffrance ;
Ces récits qui semblaient à leurs cœurs désolés
Plus purs que l'aloès, plus doux que le cinname,
Le soldat rappelant les beaux jours envolés
Découvrit le projet que nourrisait son âme.

" O mes vieux compagnons de gloire et de malheur,
" Vous qu'un même désir autour de moi rassemble,
" Ma bouche, répondant au vœu de votre cœur,
" Vous dit, comme autrefois, nous saurons vaincre en-
[semble.

" A ce grand roi pour qui nous avons combattu,
" Racontant les douleurs de notre sacrifice,
" J'oserai demander le secours attendu
" Qu'à ses fils malheureux doit sa main protectrice.

" Emportant avec moi ce drapeau glorieux
" J'irai, pauvre soldat, jusqu'au pied de son trône,
" Et lui montrant ici ce joyau radieux
" Qu'il a laissé tomber de sa noble couronne,
" Ces enfants qui vers Dieu se tournant chaque soir,
" Mêlent toujours son nom à leur prière ardente,
" Je trouverai peut-être un cri de désespoir
" Pour toucher son grand cœur et combler votre attente."

A quelque temps de là, se confiant aux flots,
Le soldat s'éloignait des rives du grand fleuve,
Et dans son cœur bercé des rêves les plus beaux,
Chantait l'illusion dont tout espoir s'abreuve.
De Saint-Mâlo bientôt il saluait les tours
Que cherche le marin au milieu de l'orage,
Et retrouvant l'ardeur de ses premiers beaux jours,
De la vieille patrie il touchait le rivage.

Comme aux jours du Grand Roi, la France n'était plus
Du monde européen la reine et la maîtresse,
Et du vieux sang Bourbon les héritiers déchus,
L'abaissaient chaque jour par leur lâche faiblesse.
Louis-Quinze cherchant des voluptés nouvelles,
N'avait pas entendu dans sa torpeur étrange,
Deux voix qui s'élèvaient plaintives, solennelles,
L'une du Canada, l'autre des bords du Gange.

Sous ce ciel toujours pur où fleurit le lotus,
Où s'élèvent les murs de la riche Golconde,
Dupleix, portant son nom jusqu'aux bords de l'Indus,
A l'étendard français avait conquis un monde.
Le roi n'avait pas d'or pour aider ce héros,
Quand il en trouvait tant pour ses honteuses fêtes.
Abandonné, Dupleix, aux mains de ses rivaux
Vit tomber en un jour le fruit de ses conquêtes.

De tout ce que le cœur regarde comme cher,
Des vertus dont le ciel fit le parfum de l'âme,
Voltaire alors riait de son rire d'enfer ;
Et d'un feu destructeur semant partout la flamme,
Menaçant à la fois et le trône et l'autel,
Il ébranlait le monde en son délire impie ;
Et la cour avec lui, riant de l'Eternel,
N'avait plus d'autre Dieu que le dieu de l'orgie.

Quand le pauvre soldat avec son vieux drapeau
Essaya de franchir les portes de Versailles,
Les lâches courtisans à cet hôte nouveau
Qui parlait de *nos gens*, de gloire, de batailles,
D'enfants abandonnés, des nobles sentiments
Que notre cœur bénit et que le ciel protège,
Demandaient, en riant de ses tristes accents,
Ce qu'importaient au roi *quelques arpents de neige ?*

Qu'importaient, en effet, à ce prince avili,
Ces neiges où pleuraient, sur les plages lointaines,
Ces fidèles enfants qu'il vouait à l'oubli !....
La Dubarry règnait. De ses honteuses chaînes
Le vieux roi subissait l'ineffaçable affront ;
Lui livrant les secrets de son âme indécise,

Il voyait, sans rougir, rejaillir sur son front
Les éclats de la boue où sa main l'avait prise.

Après de vains efforts, ne pouvant voir son roi,
Le pauvre Canadien perdit toute espérance.
Seuls, quelques vieux soldats des jours de Fontenoi,
En pleurant avec lui consolaient sa souffrance.
Ayant bu jusqu'au fond la coupe de douleur,
Enfin il s'éloigna de la France adorée.
Trompé dans son espoir, brisé par le malheur,
Qui dira les tourments de son âme navrée ?

Du soldat poursuivi par un destin fatal,
Le navire sombrait dans la mer en furie,
Au moment où ses yeux voyaient le ciel natal.
Mais, comme à Carillon, risquant encor sa vie,
Il arrachait aux flots son drapeau vénéré,
Et bientôt retournant à sa demeure agreste,
Pleurant, il déposait cet étendard sacré,
De son espoir déçu, touchant et dernier reste.

A ses vieux compagnons cachant son désespoir,
Refoulant les sanglots dont son âme était pleine,
Il disait que bientôt leurs yeux allaient revoir
Les soldats des Bourbons mettre un terme à leur peine.
De sa propre douleur il voulut souffrir seul ;
Pour conserver intact le culte de la France,
Jamais sa main n'osa soulever le linceul
Où dormait pour toujours sa dernière espérance.

Pendant que ses amis ranimés par sa voix,
Pour ce jour préparaient leurs armes en silence

Et retrouvaient encor la valeur d'autrefois,
Dans leurs cœurs altérés de gloire et de vengeance,
Disant à son foyer un éternel adieu,
Le soldat disparut emportant sa bannière ;
Et vers lui, revenant au sortir du saint lieu,
Ils frappèrent en vain au seuil de sa chaumière.

—

Sur les champs refroidis, jetant son manteau blanc,
Décembre était venu. Voyageur solitaire,
Un homme s'avançait d'un pas faible et tremblant
Aux bords du Lac Champlain. Sur sa figure austère,
Une immense douleur avait posé sa main.
Gravissant lentement la route qui s'incline,
De Carillon bientôt il prenait le chemin,
Puis enfin s'arrêtait sur la haute colline.

Là dans le sol glacé, fixant un étendard,
Il déroulait au vent les couleurs de la France.
Planant sur l'horizon, son triste et long regard
Semblait trouver des lieux chéris de son enfance.
Sombre et silencieux il pleura bien longtemps,
Comme on pleure au tombeau d'une mère adorée,
Puis à l'écho sonore envoyant ses accents,
Sa voix jeta le cri de son âme éplorée :

" O Carillon, je te revois encore,
Non plus hélas ! comme en ces jours bénis
Où dans tes murs la trompette sonore
Pour te sauver nous avait réunis.
Je viens à toi, quand mon âme succombe

Et sent déjà son courage faiblir.
Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

" Mes compagnons, d'une vaine espérance,
Berçant encor leurs cœurs toujours français,
Les yeux tournés du côté de la France,
Diront souvent : reviendront-ils jamais ?
L'illusion consolera leur vie ;
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
Et sans entendre une parole amie,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

" Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
Naguère, hélas ! je déployais en vain,
Je le remets aux champs où de ta gloire
Vivra toujours l'immortel souvenir,
Et dans ma tombe emportant ta mémoire,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

" Qu'ils sont heureux ceux qui dans la mêlée
Près de Lévis moururent en soldats !
En expirant, leur âme consolée,
Voyait la gloire adoucir leur trépas.
Vous qui dormez dans votre froide bière,
Vous que j'implore à mon dernier soupir,
Réveillez-vous ! Apportant ma bannière,
Sur vos tombeaux, je viens ici mourir."

A quelques jours de là, passant sur la colline,
A l'heure où le soleil à l'horizon s'incline,
Des paysans trouvaient un cadavre glacé,
Couvert d'un drapeau blanc. Dans sa dernière étreinte
Il pressait sur son cœur cette relique sainte,
Qui nous redit encor la gloire du passé.

O noble et vieux drapeau, dans ce grand jour de fête,
Où, marchant avec toi, tout un peuple s'apprête
A célébrer la France, à nos cœurs attendris
Quand tu viens raconter la valeur de nos pères,
Nos regards savent lire en brillants caractères,
L'héroïque poème enfermé dans tes plis.

Quand tu passes ainsi comme un rayon de flamme,
Ton aspect vénéré fait briller, dans notre âme,
Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.
Leurs grands jours de combats, leurs immortels faits-
[d'armes,
Leurs efforts surhumains, leurs malheurs et leurs larmes,
Dans un rêve entrevus, passent devant nos yeux.

O radieux débris d'une grande épopée !
Héroïque bannière au naufrage échappée !
Tu restes sur nos bords comme un témoin vivant
Des glorieux exploits d'une race guerrière ;
Et sur les jours passés répandant la lumière,
Tu viens rendre à son nom un hommage éclatant.

Ah ! bientôt puissions-nous, ô drapeau de nos pères !
Voir tous les Canadiens unis, comme des frères,

Comme au jour du combat se serrer près de toi !
Puisse des souvenirs la tradition sainte
En règnant dans leur cœur, garder de toute atteinte,
Et leur langue et leur foi !

1er janvier, 1858.

LE CANADA

Il est sous le soleil une terre bénie,
Où le ciel a versé ses dons les plus brillants,
Où, répandant ses biens la nature agrandie,
A ses vastes forêts mêle ses lacs géants.

Sur ces bords enchantés, notre mère, la France,
A laissé de sa gloire un immortel sillon,
Précipitant ses flots vers l'océan immense,
Le noble Saint-Laurent redit encor son nom.

Heureux qui la connait, plus heureux qui l'habite,
Et, ne quittant jamais pour chercher d'autres cieux
Les rives du grand fleuve où le bonheur l'invite,
Sait vivre et sait mourir où dorment ses aïeux.

Québec, 12 janvier, 1858.

L'ALOUETTE

> Voici le jour ; n'entends-tu pas
> le chant de l'alouette qui s'élève
> sur la rive ?
>
> SHAKSPEARE.

Alouette
Gentillette,
Ta voix jette
Chaque matin un chant si radieux,
Si sonore
Que l'aurore
Doute encore
S'il naît sur terre ou s'il descend des cieux.

Dans le bois solitaire
D'un chant mélodieux
Le rossignol, ton frère,
Jette ses sons joyeux.
Toi, sur la rive humide
Où s'arrêtent les flots,
Ta voix douce et rapide
Vient consoler nos maux.

C'est pour toi que l'aurore
Vient dissiper la nuit ;
Pour toi le soleil dore
Chaque fleur, chaque fruit,

C'est pour toi que la rose,
Ouvrant ses yeux pourprés,
Répand, à peine éclose,
Ses parfums dans les prés.

Car ta voix matinale
Saluant le soleil,
Et la fleur virginale,
A son premier réveil,
Répand dans la nature
Tous ses brillants accords,
Et se mêle au murmure
Des vagues sur nos bords.

Quand la nuit de son voile
Assombrit l'horizon,
A la première étoile
Tu redis ta chanson ;
Ainsi, douce alouette,
Ta voix chante toujours,
Et la mort seule arrête
Tes chants et tes amours.

Au matin de nos jours, quand l'avenir en fleurs
Déroule devant nous ses riantes couleurs,
Nous trouvons dans notre âme,
Pour saluer la vie, un chant pur et joyeux,
Car le bonheur alors vient briller à nos yeux,
Comme un rayon de flamme.

Mais comme l'alouette, à l'approche du soir,
Brisés par la douleur, trompés dans leur espoir,

Nos cœurs pleins de tristesse
Ne trouvent plus, hélas ! leurs accents du matin,
Car ils ont vu se perdre, aux ronces du chemin,
Les chants et les vertus qui charmaient leur jeunesse.

Québec, 3 février, 1858.

LE PRINTEMPS

O Primavera ; Gioventu dell' anno !
O Gioventu, primavera della vita !

Salut, ô doux printemps !
La voix fraiche et sonore
De l'oiseau dans les champs
Au lever de l'aurore
Annonce ton retour.
Tu parais, et la terre,
Dans un long cri d'amour
Te chante et te vénère.

De parfums et d'accords
Parsemant ton passage,
Tu reviens sur nos bords
Montrer ton frais visage.
Enfin se réveillant
L'immortelle nature
Retrouve, en te voyant,
Ses fruits et sa verdure.

O printemps, d'où viens-tu,
Dans des flots de lumière
Lorsque, l'hiver vaincu,
Tu pares ta bannière
De verdoyantes fleurs ?
Sous quel ciel sont cueillies
Les riantes couleurs
De tes roses fleuries.

Les parfums enivrants
Que la brise attiédie
Nous jette avec tes chants
Dans des flots d'harmonie,
Viennent-ils du ciel pur
De Médinah la sainte ?
Où de la mer d'azur
Où se mire Corinthe.

Qu'importe d'où tu viens,
Jeunesse de l'année !
La source de nos biens
Par toi nous est donnée ;
Comme tout ce qui vit
Ta vue est consolante,
Notre cœur te bénit
Et notre voix te chante.

Beaux jours de la jeunesse ! ô printemps de la vie !
O charmante saison à notre amour ravie,
Ne reviendrez vous pas ?
Pour consoler un peu nos longs jours de tristesse,
N'avez-vous pas encor quelques fleurs d'allégresse
A semer sous nos pas ?

Plus heureuse que nous, la terre rajeunie
Peut boire chaque année à la coupe bénie
De ses jeunes amours.
Retrouvant le bonheur, sa voix toujours sonore
En montant vers le ciel sait retrouver encore
Ses chants des premiers jours.

Printemps ! quand tu reviens, ces rayonnantes flammes
Qui brillaient autrefois dans le fond de nos âmes
D'espoirs éblouissants, ineffable trésor
Qui vibrait dans nos cœurs comme une harpe d'or,
Saintes affections, illusions perdues,
Comme tes fleurs hélas ! ne nous sont pas rendues.

Québec, 7 juin, 1858.

AUX CANADIENS-FRANÇAIS

Qu'ils étaient beaux ces jours où tous les Canadiens,
Pour conquérir leurs droits, unis comme des frères,
Aux bords du Saint-Laurent, comme autrefois leurs pères,
Savaient donner encore et leur vie et leurs biens ;

Ces jours où, défendant Albion qui tombait,
Ils savaient oublier sa haine meurtrière,
Et valeureux soldats couraient à la frontière,
Sauver à Chateauguay la main qui les frappait ;

Qui nous rendra ces jours de lutte et de grandeur,

Où toujours réunis sous la même bannière,
Ils bravaient les efforts d'une race étrangère,
Et gardaient fièrement leurs droits et leur honneur ?

Forts de cette union, ces cœurs vraiment français,
Pendant un demi-siècle, ont soutenu la guerre ;
Avec tout son pouvoir la main de l'Angleterre
A pu les opprimer, les asservir, jamais !

Héroïques aïeux, aujourd'hui vos enfants
Ont recueilli le fruit d'un si noble courage ;
On les voit s'avancer, sans redouter l'orage,
Sous l'étendard anglais, libres et triomphants.

Ah ! si levant soudain le voile des tombeaux,
Vous pouviez un instant contempler votre race,
Vous diriez, la voyant si grande et si vivace,
Nous ne regrettons pas nos larmes et nos maux.

Mais hélas ! vous verriez aussi vos descendants,
Etalant au grand jour leurs jalouses querelles,
Ne savoir plus trouver, dans nos luttes nouvelles,
La force et la grandeur des cœurs indépendants.

De vos saintes vertus perdant le souvenir,
Vous les verriez briser l'union fraternelle ;
Et se faisant entre eux une guerre mortelle,
Oublieux du passé, perdre leur avenir.

De vos tristes enfants ces indignes combats
Trouveraient dans vos cœurs des larmes trop amères ;

Ah ! pour votre bonheur, dans vos funèbres bières,
Mânes de nos aïeux, ne vous réveillez pas !

—

Ne reviendront-ils plus ces jours trois fois bénis,
Où nous chantions en chœur la gloire de nos pères ?
Ces doux chants d'union des fêtes populaires
Ne les savez-vous plus, échos de mon pays ?

Salut, ô ciel de ma patrie !
Salut, ô noble Saint-Laurent !
Ton nom dans mon âme attendrie
Répand un parfum enivrant.
O Canada, fils de la France,
Qui te couvrit de ses bienfaits,
Toi, notre amour, notre espérance,
Qui pourra t'oublier jamais ?

Sur les plages du nouveau monde,
Pareil au phare radieux
Qui guide sur la mer profonde
Le nautonnier aventureux,
Tu fais rayonner la lumière
De tes souvenirs glorieux,
Et tu racontes à la terre
Les grands exploits de nos aïeux.

Dans tes verdoyantes campagnes,
Où séjourne le vrai bonheur,
Le canadien a pour compagnes
Les plus saintes vertus du cœur ;
Fidèle au culte de ses pères,
De leur exemple il suit la loi,

Il garde sa langue et sa foi.
Et fuyant les mœurs étrangères,

Ah! puisse cette union sainte
Qui fit nos ancêtres si grands,
Ne recevoir jamais d'atteinte
Par les crimes de tes enfants.
Et si jamais pour te défendre
Sonnait le grand jour du combat,
Comme autrefois qu'ils sachent prendre
Le glaive vainqueur du soldat.

Heureux, qui dévouant sa vie,
A la gloire de te servir,
Sous ton beau ciel, ô ma patrie!
Peut dire, à son dernier soupir:
O Canada, fils de la France,
Toi, qui me couvris de bienfaits,
Toi, mon amour, mon espérance,
Qui pourra t'oublier jamais!

—

Comme un soleil brillant, parcourant sa carrière,
La France à l'univers apportant la lumière,
L'éblouit chaque jour par des rayons nouveaux.
Aux bords du Saint-Laurent promenant sa puissance,
Un jour elle a mêlé dans la forêt immense,
Au sang de ses martyrs celui de ses héros.

Fécondé par son sang, défendu par son glaive,
Canada, c'est à toi dont l'étoile se lève
Splendide et rayonnante au ciel américain,

De conserver intact, malgré les temps d'épreuve,
Le trésor glorieux, qu'aux rives du grand fleuve
Elle a laissé tomber de sa prodigue main.

Et ce trésor acquis au prix de tant de larmes,
D'une lutte incessante et d'immortels faits d'armes,
Pourrait nous échapper par nos dissensions !
Quoi ! ce dépôt sacré, ce brillant héritage
Conservé jusqu'à nous pur de tout alliage,
A d'ignobles objets nous le sacrifîrions !

Réveillons nous enfin, le devoir nous appelle ;
Au firmament encor notre étoile étincelle :
Demain, demain, peut-être, il ne serait plus temps.
Oubliant pour jamais nos futiles querelles,
Dans ce jour d'union, d'amitié fraternelles,
De la douce patrie écoutons les accents.

Les grandes voix sortant des tombeaux de nos pères,
Ce sol couvert du sang de leurs luttes dernières,
Le temple du village où dans leurs chants pieux
Ils venaient au Seigneur demander la victoire,
Où leurs mains apportant les gages de leur gloire
Les déposaient aux pieds de la Reine des Cieux ;

Le vent de la forêt, l'écho de nos montagnes
Qui chantent nos aïeux dans nos vertes campagnes,
Les flots du Saint-Laurent disant leurs noms bénis ;
Des souvenirs sacrés l'indestructible empire
Dans nos cœurs attendris vibrant comme une lyre,
Tout nous redit : Soyez unis !

1er janvier, 1859.

LE RETOUR DE "L'ABEILLE." (1)

Me reconnaissez-vous ? Aux rivages lointains,
Pauvre abeille, j'osai chercher d'autres destins
Et je voulus aussi connaître et voir le monde.
Inconstante, trouvant, en touchant chaque fleur,
Rarement le plaisir, bien souvent la douleur,
J'ai promené longtemps ma course vagabonde.

Sous les cieux étrangers mon bonheur s'envola,
Car malgré leurs beautés mon cœur n'était pas là.
Voyez, d'un manteau blanc mes ailes sont couvertes.
Ah ! pour vous voir encor j'ai bravé les frimas,
Heureuse de quitter ces radieux climats
Au ciel toujours serein, aux feuilles toujours vertes.

Comme l'enfant prodigue implorant mon pardon,
Honteuse, je reviens. Ah ! votre cœur est bon
Et vos bras recevront la pauvre fugitive.
Sous ce toit vous avez guidé mes premiers pas ;
Car je suis votre enfant, et vous ne pouvez pas
Plus longtemps repousser ma voix faible et plaintive.

Donc j'ai votre pardon. Oh ! j'ai bien voyagé !
Voyez, de sucs nouveaux mon bagage est chargé.
Puis, le soir, réunis dans notre vieille salle,
Je vous dirai comment, pour composer mon miel,
A Ceylan j'ai cueilli la feuille du bétel,
La violette en Chine et la rose au Bengale,

---

(1) Cette pièce de vers a été composée lors de la réapparition de l'*Abeille*, charmante petite feuille rédigée par les élèves du séminaire de Québec.

Sur les bords italiens la fleur de l'amandier,
Sous le ciel espagnol celle du grenadier.
Précipitant plus loin ma course aventureuse
Et ramenant mon vol sur les bords de l'Indus,
J'ai surpris ton secret, mystérieux lotus,
Entr'ouvrant au soleil ta corolle frileuse.

Et, de tous ces parfums, faisant un nouveau miel,
Quand viendra du Jeudi le retour solennel,
Peut-être mes récits charmeront votre oreille.
Je travaillerai tant pour remplir vos loisirs,
Que retrouvant bientôt tous vos vieux souvenirs,
Comme aux jours d'autrefois vous aimerez *l'Abeille*.

Et maintenant, amis, que notre accord est fait,
Recevez un conseil sous forme de souhait.
De vivre et de mourir où vécurent vos pères
Vous faisant pour toujours un sublime devoir,
N'allez pas comme moi, remplis d'un fol espoir,
Perdre vos plus beaux jours aux rives étrangères.

1er janvier, 1859.

UN SOLDAT DE L'EMPIRE (1)

Qu'ils étaient grands ces jours où l'Europe tremblante
Devant l'invincible guerrier,

(1) Cette pièce est dédiée à la mémoire de M. Evanturel, vieux soldat de Napoléon, émigré au Canada.

Né à Beaucaire, en Provence, M. Evanturel vit les noyades du Rhône et l'installation de la Déesse Raison dans l'église de sa ville natale.

Appelé par la conscription sous les drapeaux de l'Empire, il fit les campagnes d'Espagne et de Portugal. Poursuivi dans la forêt par les brigands

Qui passait sur le monde en semant l'épouvante
Sous les pas de son fier coursier,
Comme devant un dieu se courbait en silence
Au nom seul de Napoléon,
Et, malgré tous ses rois, subissait la puissance
De cet indomptable lion.

Ainsi pendant vingt ans promenant la victoire
Sur les pas de ses escadrons,
L'immortel Empereur sut obliger la gloire
A lui donner tous ses rayons ;
Et sa puissante main sema cette auréole,
Des champs sablonneux d'Aboukir
Aux murs de l'Alhambra, des rivages d'Arcole
Aux bords du vieux Guadalquivir.

Pourtant un jour il vit, sur la rive étrangère,
La victoire l'abandonner ;
Il voulut la forcer, mais la gloire, sa mère,
N'avait plus rien à lui donner ;
Car pour orner son front du brillant diadème,
Qui rayonne comme un saphir,
Elle avait épuisé, dans cet amour suprême,
Tous les lauriers de l'avenir.

---

espagnols, fait prisonnier par eux, il fut livré aux anglais qui l'envoyèrent en garnison à Demérara. Il vint en Canada avec le 60e carabiniers.

Admirateur enthousiaste de l'Empereur, il conserva toute sa vie le culte du héros, et ce fut un bonheur suprême pour lui d'apprendre de la bouche de son fils, quelques instants avant sa mort, l'avénement de Napoléon III, au trône impérial.

S'il eut vécu encore quelques années il eût reçu, comme notre concitoyen, M. Blanc, la médaille de Sainte-Hélène, à laquelle il avait droit, comme soldat de l'armée d'Espagne.

Enterré à Sainte-Foye, M. Evanturel fût porté à sa dernière demeure par ses vieux camarades de la guerre de la Péninsule.

C'est là que le poète le fait se réveiller quand le commandant Belvèze vint, avec les marins de la *Capricieuse*, assister à la pose de la première pierre du monument élevé aux héros de la bataille de Sainte-Foye.

Quand de la trahison et de l'ingratitude
Il eut bu le calice amer,
Il s'en fut demander asile et solitude
A l'immensité de la mer.
C'est là qu'il s'éteignit sur le roc solitaire,
Dans sa gloire et dans son malheur,
Et les nains couronnés qu'il foudroyait naguère,
Jetèrent un cri de bonheur.

Puis quand il disparut de cette haute cime,
Où lui seul ait jamais atteint,
Bien des vaillants acteurs de ce drame sublime
Dont le soleil était éteint,
Pour calmer la douleur de leur âme accablée
Cherchèrent un monde nouveau ;
Et, pleurant son enfant, la Gloire désolée
Alla veiller sur son tombeau.

—

Quand le fier paladin des jours de Charlemagne
Enfin eut succombé sur la haute montagne,
Léguant à Roncevaux un nom resplendissant,
Tous les preux échappés au sanglant cimeterre
Se firent troubadours pour redire à la terre
La gloire et la mort de Roland.

Ainsi quand fut tombé le géant des armées,
Dédaignant de servir sous les tristes pigmées
Qu'à la France imposaient les Cosaques du Don,
Des soldats d'Austerlitz, vieillis par la victoire,
Sous les cieux étrangers furent chanter la gloire
Et la mort de Napoléon.

Sur les bords Africains, dans les jungles de l'Inde,
Sous le ciel radieux où combattit Clorinde,
Dans les climats glacés où règne encore Odin,
Laissant sur l'univers une trace profonde,
Ils ont gravé ce nom qui brille sur le monde
Comme l'étoile du matin.

Aux bords du Saint-Laurent jetés par la tempête,
D'héroïques débris de ces jours de conquête,
Ont chanté parmi nous le culte du Héros.
En trouvant sous le ciel de la Nouvelle-France
Les mêmes souvenirs et la même espérance,
Ils semblaient oublier leurs maux.

Québec a conservé la touchante mémoire
Du vieux soldat français dont l'humble et noble histoire
Occupera longtemps les récits du foyer.
Souvent on redira les bienfaits populaires,
L'honneur, la modestie et les vertus austères
Du soldat et du jardinier.

Le sombre Escurial et l'alcazar Mauresque
L'avaient vu prendre part au drame gigantesque
Que le soleil d'Espagne éclaira de ses feux ;
Sous le ciel canadien trouvant une patrie,
Aux travaux des jardins il consacra sa vie,
Dont les jours s'écoulaient heureux.

Que de fois appuyé sur sa bêche immobile,
Fixant sur l'horizon son œil doux et tranquille,
Il semblait contempler tout un monde idéal.
Oh ! sa jeunesse alors avec sa sève ardente,

Déroulant les anneaux de cette vie errante,
Lui montrait le pays natal.

Les souvenirs charmants des beaux jours de sa vie,
En passant tour à tour dans son âme ravie,
Apportaient avec eux les parfums du printemps.
Le ciel éblouissant de sa douce Provence,
Rajeunissant son cœur comme l'eau de Jouvence,
Lui ramenait ses premiers ans.

O rivages du Rhône ! ô bords de la Durance !
Beaucaire où s'écoulaient les jours de son enfance,
Donjon du roi Réné s'élançant vers le ciel,
O mistral soulevant les ondes fugitives,
A l'heure où, chaque soir, s'élève sur les rives
Le chœur de l'hymne universel ;

O champs toujours couverts de fruits et de verdure,
Etalant au soleil votre fraîche parure,
Forêt où s'élançait la meute des chasseurs ;
En vous voyant revivre en ce rêve sublime
Son âme s'emplissait de cette joie intime
Et ses yeux se mouillaient de pleurs.

Sur ce riant tableau, bientôt passait une ombre ;
Il voyait s'avancer un géant à l'œil sombre,
La terreur conduisant ses hideux bataillons ;
Mêlant les flots du Rhône au sang de ses victimes
Elle portait la mort sur les plus hautes cimes,
Et dans les plus humbles vallons.

Puis, dans le temple saint, tout un peuple en délire
Amenait en triomphe, aux accents de la lyre
Se joignant sous la voûte aux accords du clairon,
Et plaçait sur l'autel, que son aspect profane,
Une femme flétrie, impure courtisane ;
C'était la Déesse Raison !

Jetant sur ces horreurs le manteau de sa gloire,
Bonaparte venait, conduit par la victoire,
Ecrire avec son glaive un drame de géant ;
Son front illuminé de ces rayons splendides,
Qu'on nomme Marengo, Lodi, les Pyramides,
Brillait comme un phare éclatant.

Du sceptre impérial armant sa main puissante,
Le héros apprenait à la terre tremblante
Que Charlemagne enfin avait un successeur ;
Déployant aux regards la pourpre triomphale,
A l'univers muet la vieille cathédrale
Montrait le Pape et l'Empereur.

Puis il était acteur dans ce poëme immense ;
Fils unique, il allait combattre pour la France,
Et disait à sa mère un éternel adieu.
A la gloire il offrait la fleur de ses années,
Et des enfants du Cid, au pied des Pyrénées,
Il affrontait le premier feu.

Ses yeux te revoyaient, beau pays des Espagnes,
Avec ton ciel ardent et tes hautes montagnes,
Tes doux chants que l'écho répète chaque soir,
Et tes fiers hidalgos de Léon, de Castille,

Tes senoras faisant briller, sous leur mantille,
Un œil étincelant et noir.

Puis il suivait le cours de sa propre épopée ;
La victoire à Burgos guidait sa jeune épée.
Rodrigo, Badajoz, Figueras, Almeida,
Salamanque, où Marmont, entre tous grand et brave,
Vit tourner le destin jusque-là son esclave ;
Ronda, Margalef, Lérida,

Siége de Saragosse, ô funèbre prodige,
Dont le souvenir seul nous donne le vertige,
Avec ses morts sans nombre et ses fleuves de sang ;
Vous passiez devant lui toujours aussi vivaces
Qu'aux jours où, de ses chefs suivant les nobles traces,
Il combattait au premier rang.

Suchet, Ney, qui deux fois lui conserva la vie,
Victor et Masséna, le duc de Dalmatie,
Lui jetaient, en passant, un glorieux rayon ;
Son œil suivait toujours, dans sa course rapide,
Brillant comme un soleil dans ce groupe splendide,
L'image de Napoléon.

Il vous voyait encore, ô longs jours de souffrance,
Où l'Espagnol, sans cesse altéré de vengeance,
Les frappait isolés, sans appui, sans secours.
Quelquefois la victoire, au fort de la bataille,
Fuyait loin de leurs rangs dans des flots de mitraille,
Mais la gloire y restait toujours.

De la captivité les angoisses sans nombre,
Chaînes brisant le corps et cachot toujours sombre,
Avec ses compagnons, la douleur et la faim,
Où jamais le sommeil ne fermait sa paupière,
Où le ciel refusait souvent à sa prière,
Une onde pure, un peu de pain ;

Epouvantables nuits dans la forêt passées,
Où des hordes sans frein, sur sa trace empressées,
Le poursuivaient toujours de leur glaive vengeur ;
De tous ces mauvais jours le souvenir terrible,
Dont son cœur conservait la trace inextinguible,
Le glaçait encore d'horreur.

Bientôt apparaissaient du nouvel hémisphère
Les rivages baignés dans des flots de lumière ;
Alors Démerary s'offrait à son regard.
Transporté sur ces bords des rives hispaniques,
Le malheur le faisait, sous le ciel des tropiques,
Le défenseur du Léopard.

Démerary passait ; une terre nouvelle....
Mais ce long rêve ici, miroir toujours fidèle,
Se fondait tout à coup dans la réalité.
Ce ciel pur et serein, ces splendides montagnes,
Ce fleuve grandiose et ces vertes campagnes
Fières de leur fécondité,

Montmorency roulant sa vague mugissante,
Le clocher dans le ciel jetant sa voix vibrante,
(Du français, du chrétien, ô souvenirs pieux !)

Etaient là comme au jour, où saluant des frères,
Il trouvait sur nos bords et la foi de ses pères,
Et la langue de ses aïeux.

Des glorieux combats où passa sa jeunesse
Ainsi le rêve encor lui redonnait l'ivresse,
Et de ses premiers jours rallumant le flambeau,
En versant dans son cœur une pure allégresse,
Venait illuminer son heureuse vieillesse
Des feux plus doux de son berceau.

Rêve ! baume divin, voix d'en haut, bien céleste !
Du bonheur de l'Eden touchant et dernier reste !
Quand Adam, en péchant, se fut fermé les cieux,
Dieu, pour le consoler, Dieu lui donna le rêve,
Rayon cent fois plus pur que l'astre qui se lève
Au sein des grands horizons bleus.

Puis, quand venait le soir, à sa jeune famille
Qui se groupait autour de l'âtre qui pétille,
Souvent il racontait ses jours aventureux.
Plein de ses souvenirs, d'une voix forte encore,
Des vieux chants provençaux qui berçaient son aurore,
Il répétait les sons joyeux.

Un jour pourtant la mort, qu'au sein de la mêlée
Il avait quelquefois vainement appelée,
D'elle-même s'en vint s'asseoir à son chevet ;
Soldat toujours vaillant, chrétien toujours fidèle,
Il sut voir, sans pâlir, sa main froide et cruelle
Lui montrer le tombeau muet.

A cet instant suprême où déjà l'agonie
Des ombres de la mort enveloppe la vie,
De bonheur dans ses yeux on vit naître un rayon.
Près du soldat mourant, plus douce qu'une lyre,
Une voix murmurait le grand nom de l'Empire
Et celui de Napoléon.

Porté dans son tombeau par ses compagnons d'armes,
Il dort, le vieux soldat, et le canon d'alarmes
Ne réveillera plus son courage endormi.
Il dort, sans avoir eu l'héroïque médaille
Qu'il mérita cent fois sur le champ de bataille,
Devant le feu de l'ennemi.

—

Ecoutez ! un grand bruit se fait sur le rivage ;
Les vieux chênes joyeux inclinent leur feuillage
Pour fêter le retour des maîtres d'autrefois,
Dont le fier étendard dans les airs se déploie.
Le rossignol pour eux chante un hymne de joie,
Et les salue au fond des bois.

Aux champs de Sainte-Foy reparaissant encore,
La France voit flotter son drapeau tricolore
Où, vainqueurs, sont tombés ses derniers défenseurs.
De ce fait immortel consacrant la mémoire,
Deux grands peuples rivaux, fils aînés de la gloire,
Mêlent en ce jour leurs couleurs.

Et pendant que la foule immense, rayonnante,
A la voix du canon mêle sa voix bruyante,

Un huzza solennel s'élève d'un tombeau.
Réveillé par l'écho de la salve guerrière,
C'est le soldat français qui, du fond de sa bière,
Salue aussi son vieux drapeau.

—

ENVOI.

Madame, ce soldat à l'existence austère,
Ce débris des grands jours, c'était votre vieux père.
D'une époque héroïque il conserva le feu,
Et divisant sa vie en deux parts magnifiques,
Il sut toujours donner, homme des temps antiques,
L'une à l'honneur et l'autre à Dieu.

Jamais, quand il reçut les dons de la fortune,
La voix de l'indigent ne lui fut importune ;
Son cœur, en l'écoutant, sentait se ranimer
Le souvenir amer de ses propres détresses,
Et sa main, d'où coulaient d'innombrables largesses,
Savait toujours s'ouvrir et jamais se fermer.

Des Français malheureux il fut la providence,
Et combien d'exilés, brisés par la souffrance,
Durent à ses bienfaits un instant de bonheur.
D'un nom pur et sans tache il laissa l'auréole,
Et ce nom parmi nous reste comme un symbole
De la charité, de l'honneur.

Et quand, à vos enfants, heureuse et tendre mère,
Sur la carte indiquant ces sillons de la guerre

Qu'on nomme Higueras, Burgos, Talavera,
Vous leur raconterez cette histoire sublime,
Alors, le cœur rempli d'un orgueil légitime,
Vous leur direz : Enfants, votre aïeul était là !

Québec, février, 1859.

DEUX-CENTIÈME ANNIVERSAIRE

DE L'ARRIVÉE DE

Mgr. de Montmorency-Laval, en Canada.

—

O Canada, plus beau qu'un rayon de l'aurore,
Te souvient-il des jours où tout couvert encore
Du manteau verdoyant de tes vieilles forêts,
Tu gardais pour toi seul ton fleuve gigantesque,
Tes lacs plus grands que ceux du poème dantesque
Et tes monts dont le ciel couronne les sommets ?

Te souvient-il des jours où, mirant dans les ondes
Le feuillage orgueilleux de leurs branches fécondes,
Tes immenses sapins saluaient ton réveil ?
Où déployant les dons de la grande nature,
Tu montrais, reposant sur un lit de verdure,
Ta sauvage grandeur aux rayons du soleil ?

Te souvient-il des jours où l'écho des montagnes
Chantait, comme un clairon, au milieu des campagnes,
L'hymne de l'Iroquois scalpant ses ennemis ?
Où tes vieux héros morts, assemblés sur les grèves,
Venaient, pendant la nuit, illuminer les rêves
De tes sombres guerriers sur la rive endormis ?

Te souvient-il des jours où passant dans l'orage,
Les dieux de tes forêts portés sur un nuage,
De leurs longs cris de guerre enivrant tes enfants,
Leur montraient dans la mort une vie immortelle,
Où leur âme suivrait une chasse éternelle
D'énormes caribous et d'orignaux géants ?

Un jour, troublant le cours de tes ondes limpides,
Des hommes étrangers, sur leurs vaisseaux rapides,
Vinrent poser leur tente au pied de tes grands bois.
Ils pliaient les genoux en touchant ton rivage ;
Puis, au maître du ciel, adressant leur hommage,
Plantaient un drapeau blanc à côté d'une croix.

Et prenant ce drapeau, ces hommes au teint pâle,
Portèrent les rayons de sa couleur d'opale
Jusqu'aux bords sablonneux du vieux Meschacébé ;
Et devant cette croix, qui brillait dans tes ombres,
Tu vis tes dieux vaincus pleurer sur les décombres
Amoncelés autour de leur autel tombé !

Te souvient-il des jours où, prêtres et victimes,
Les fils de Loyola, missionnaires sublimes,
Fécondant de leur sang ton sol régénéré,

Rappelaient de la croix les splendeurs primitives ;
Et d'un martyre affreux sanctifiant tes rives
Laissaient à tes enfants leur souvenir sacré ?

—

Pourquoi donc tous ces cris de bonheur et de fête ?
Tes guerriers, apportant les fruits de la conquête,
Rentrent-ils dans tes murs, jeune Stadacona ?
L'Iroquois terrassé par la valeur huronne
A-t-il laissé tomber la terrible couronne
Qu'au sein de la bataille Areskoui lui donna ?

L'Iroquois n'a pas vu de sa main affaiblie
Tomber le tomahawk ; dans son âme remplie
Des farouches instincts légués par ses aïeux,
La peur n'a pas encore pu trouver une place.
De l'étendard français il brave la menace
Et garde fièrement et sa gloire et ses dieux.

Ce n'est pas un héros illustre dans l'histoire,
Qui vient tout rayonnant des feux de la victoire,
Déposer à Québec son glaive triomphant,
Celui vers qui s'élève, en ce jour d'allégresse,
Ce concert solennel de joie et de tendresse,
Est un homme encor jeune, au regard bienveillant ;

Le signe rédempteur brillant sur sa poitrine
Annonce à tous les yeux sa mission divine.
Il s'en vient commander les combats du seigneur
Dans les vastes forêts où domine la France ;
Et sans craindre jamais l'obstacle ou la souffrance,
Il s'avance où l'appelle une pieuse ardeur.

De cet amour divin qui dévore son âme
Partout il fait briller la bienfaisante flamme ;
Sa sainte voix, troublant le silence éternel
Des grands bois canadiens, fait surgir dans les nues
Ces clochers rayonnants dont les flèches aïgues
Au sauvage étonné montrent du doigt le Ciel.

Affrontant les dangers des vagues mugissantes,
On le voit ranimer les églises naissantes
Qui s'élèvent aux bords du Saguenay lointain ;
Comme un soleil ardent répandant sa lumière,
En passant il console et la pauvre chaumière
Et le grand chef huron pleurant sur son destin.

Quand Mésy, d'Avaugour, abusant de leur force,
Osent donner appui, sous la hutte d'écorce,
Au trafic infâmant de la liqueur de feu,
Intrépide gardien de la morale austère,
Il sait faire gronder, sans craindre leur colère,
Sur leurs coupables fronts les foudres de son Dieu.

Des bords Gaspésiens au lac des Deux-Montagnes,
Quand il a fait briller ces trois saintes compagnes,
La douce Charité, l'Espérance et la Foi,
Comme un vainqueur chargé des dépouilles opimes,
Il montre cent tribus, ô conquêtes sublimes !
Qui des leçons du Christ reconnaissent la loi.

Mais bientôt s'arrêtant au milieu de sa course,
Des saints enseignements il vient ouvrir la source,
Et fonde la maison, ce foyer immortel,
Qui verse encore sur nous ses torrents de lumière ;

Où des saintes vertus suivant la règle austère,
On apprend à servir la patrie et l'autel.

Ce fruit de ses travaux, cet objet de sa joie,
Deux fois un feu cruel le saisit pour sa proie.
Ce malheur qui le frappe au plus profond du cœur,
Ne peut faire fléchir son courage indomptable :
De ces débris fumants, un monument durable
S'élève sous sa main rayonnant de splendeur.

Deux siècles sont passés sur cet illustre asile,
Deux siècles sont passés, et toujours immobile
Comme un roc au milieu des vagues en fureur,
Il a vu s'élever, grandissant sous son ombre,
Ces temples du vrai Dieu, ces colléges sans nombre
Qui sont de la patrie et la force et l'honneur.

Mais déjà ce héros voit sa force tarie,
Dans ses nombreux combats où s'épuise sa vie.
Donnant à Saint-Valier son glorieux fardeau,
Il s'en va reposer les jours de sa vieillesse,
Dans ce paisible asile, objet de sa tendresse,
Où son cœur se prépare à la paix du tombeau.

Et quand la mort parut au sein de sa retraite,
Elle n'eut qu'à cueillir cette fleur toute prête,
Pour les jardins bénis du séjour éternel.
Et sur les bords heureux où son nom brille encore,
Les chênes attristés, dans la forêt sonore,
Chantèrent ses vertus aux archanges du ciel.

—

ENVOI

A MESSIEURS DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

Ce grand homme, Messieurs, cette gloire sereine,
Fut le premier anneau de cette noble chaîne,
Que vous continuez aux bords du Saint-Laurent.
Gardant comme un trésor, loin de toutes atteintes,
De l'immortel Laval les traditions saintes,
Vous êtes, parmi nous, un soleil bienfaisant.

Du peu que nous savons vous êtes l'origine.
Si nous pouvons encore à la source divine,
D'où s'échappe à grands flots l'enseignement humain,
Approcher quelquefois nos lèvres altérées,
Nous le devons à vous, dont les mains vénérées
Nous ont de la science aplani le chemin.

Si nous avons gardé, pur de tout alliage,
Des pionniers français l'héroïque héritage,
Notre religion, notre langue et nos lois ;
Si, dans les mauvais jours de notre jeune histoire,
Nous avons, avec nous, vu marcher la victoire,
Nous vous devons encor ces glorieux exploits.

Car fécondant toujours le sol de la patrie,
Des grandeurs de la foi, des éclairs du génie,
Vous gardiez ce dépôt, source de tous les biens,
Où puisant les leçons des histoires antiques
Nos pères ont appris ces vertus héroïques
Qui font les nobles cœurs et les grands citoyens.

Si, du séjour céleste, où son âme immortelle
S'enivre des clartés de la vie éternelle,
Laval peut contempler ces murs resplendissants,
Où, lançant tous ses feux, l'intelligence humaine,
Des travaux de l'esprit embrasse le domaine,
Fait briller des rayons sans cesse renaissants :

S'il a vu comme nous vos nobles sacrifices,
Les arts encouragés par vos mains bienfaitrices ;
S'il entend aujourd'hui ces hymnes triomphants
Qui chantent votre nom dans ce concert immense
Que fait monter au ciel notre reconnaissance,
Il doit dire de vous : ils sont bien mes enfants !

Québec, le 15 juin, 1859.

CHANT POUR LA FÊTE DE MGR. DE LAVAL

1859

Connaissez-vous sous le soleil
Un fleuve à nul autre pareil,
Dont les rivages enchantés
Encadrent les flots argentés ;
Sous ce ciel brillant et serein,
Fils de Laval et de Champlain,
Le canadien de ses aïeux
Garde le souvenir pieux.

Protégé par la croix
Brillant sur nos montagnes,

Dans nos vertes campagnes,
Il conserve ses droits ;
Et fier de son destin
Français et catholique,
Il montre à l'Amérique
Deux noms, Laval, Champlain.

Ouvrant tes portes immortelles,
Gloire, couronne ces héros,
Et que tes pages éternelles
Gardent à jamais leurs travaux.
Soleil, qui vis sur nos parages
Mourir ces deux héros français,
Tu vois aujourd'hui nos rivages
Couverts des fruits de leurs bienfaits.

Et de la croix et de l'épée
Ces deux champions glorieux,
Font briller dans notre épopée
L'éclair de leurs noms radieux,
Sur les bords de la jeune France,
O Laval ! ton nom respecté
S'élève comme un phare immense
Rayonnant d'immortalité.

Vive, vive Laval ! que notre voix sonore
Sache redire encore
La gloire et les bienfaits
Des deux héros français.
Amis, chantons :
Vive, vive Laval,
Vive Champlain, vive Laval !

FÊTE NATIONALE

Québec, 24 juin, 1859.

Jour de Saint Jean-Baptiste, ô fête glorieuse !
Tu portes avec toi la trace radieuse
De nos vieux souvenirs français ;
Rappelant à nos cœurs les vertus de nos pères,
Tu montres, rayonnant de feux et de lumières,
Leur gloire et leurs nobles bienfaits.

Douce et fraîche oasis, par le Seigneur donnée,
Tu vois les Canadiens revenir chaque année,
A l'ombre de tes verts rameaux,
S'abreuver à longs traits à ta source bénie,
En chantant à la fois l'hymne de la patrie
Et les grands noms de ses héros.

—

Il est sur le sol d'Amérique
Un doux pays chéri des cieux,
Où la nature magnifique
Prodigue ses dons merveilleux.
Ce sol fécondé par la France
Qui régna sur ses bords fleuris,
C'est notre amour, notre espérance,
Canadiens, c'est notre pays.

Pour conserver cet héritage
Que nous ont légué nos aïeux,
Malgré les vents, malgré l'orage,

Soyons toujours unis comme eux.
Marchant sur leur brillante trace,
De leurs vertus suivons la loi,
Ne souffrons pas que rien efface
Et notre langue et notre foi.

O de l'union fraternelle,
Jour triomphant et radieux,
Ah ! puisse ta flamme immortelle
Remplir notre cœur de ses feux :
Oui, puisse cette union sainte,
Qui fit nos ancêtres si grands,
Garder toujours de toute atteinte
L'avenir de leurs descendants.

Les vieux chênes de la montagne
Où combattirent nos aïeux ;
Le sol de la verte campagne
Où coula leur sang généreux ;
Le flot qui chante à la prairie
La splendeur de leurs noms bénis,
La grande voix de la patrie,
Tout nous redit, soyez unis.

—

O Canadiens-Français, dans ce jour solennel
Marchons donc fièrement sous la vieille bannière
Qui vit de Carillon le combat immortel.
Nous sommes les enfants de la race guerrière
Qui fait briller partout son nom resplendissant.
En martyrs, en héros, race toujours féconde,
Elle tire aujourd'hui ce glaive étincelant
Dont les larges rayons illuminent le monde.

Entendez-vous au loin, sous les murs des Sforza,
Retentir dans les airs l'hymne de la victoire ?
Voyez-vous ces héros, vainqueurs de Magenta,
Se couronner encor des palmes de la gloire,
Aux champs de Marignan, illustrés par Bayard ?
Soyons fiers aujourd'hui du beau nom de nos pères,
Soyons fiers de marcher sous leur vieil étendard,
Car ces guerriers vainqueurs, ces héros sont nos frères.

A LA MÉMOIRE DE M. DE FENOUILLET (1)

Loin des lieux enchantés où coula votre enfance,
Et sans avoir revu votre douce Provence,
Sur les bords canadiens pour toujours endormi,
Vous avez achevé votre sombre voyage.
Sans craindre désormais la foudre ni l'orage,
Dormez en paix, mon vieil ami !

Dormez sous cette terre, où l'amitié fidèle,
Cet odorant parfum que notre âme recèle,

(1) M. de Fenouillet naquit à Hyères, département du Var, en France, fit son droit à Aix, et après une courte résidence à Montpellier, alla séjourner à Paris, où il eut quelque rapport avec l'*Epoque* dont il était un des actionnaires. Plus tard, il voyageait sur le Rhin et demeura trois ans à Bonn, comme professeur de l'Université. C'est de là qu'il fournissait à l'*Univers* une correspondance sur l'Allemagne. Dans l'été de 1854, il s'embarqua pour l'Amérique et arriva à Québec à la fin d'octobre, et fut pendant deux ans attaché à la rédaction du *Journal de Québec* de 1854 à 1856 ; il devint plus tard professeur d'histoire et de littérature à l'école normale Laval.

M. de Fenouillet avait cinquante-trois ans lorsque la mort est venue le frapper au milieu de tous les secours et de toutes les consolations de la religion, au mois de juin de l'année 1859.

Homme instruit, honorable et bon, il a emporté avec lui le respect et les regrets de tous ceux qui l'ont connu.

Gravera votre nom dans notre souvenir.
Dormez sous cette terre où la mort froide et pâle
A brisé de sa main, dans une heure fatale,
Tous vos projets de l'avenir.

Sous le ciel radieux de la vieille patrie,
Ah ! vous aviez rêvé la vieillesse embellie,
Par tous les souvenirs de votre doux printemps.
Vous espériez dormir aux bords de la Durance
Votre dernier sommeil, et donner à la France
Ce qui restait de vos vieux ans.

Comme le voyageur dont la force succombe,
Avant la fin du jour vous trouvez votre tombe ;
Dans la coupe de vie, aux bords couverts de fiel,
Où vous vous abreuviez sans murmure et sans plainte,
La mort vous a laissé boire toute l'absinthe,
Sans vous laisser goûter au miel.

On eût dit, en voyant, plein de sombres pensées,
Votre front réfléter bien des douleurs passées,
Que jamais le bonheur ne vous avait souri !
Une douleur secrète avait brisé votre âme ;
Nulle main n'a donc pu verser un pur dictame,
Sur votre cœur endolori ?

Aviez-vous éprouvé la malice des hommes ?
Ou plutôt, trouviez-vous qu'ici-bas nous ne sommes
Qu'un jouet d'un instant dans les mains du malheur ?
Aviez-vous donc appris que l'existence avide,
Hélas ! ne pouvait pas combler l'immense vide,
De ce gouffre sans fond que l'on nomme le cœur ?

Venus bien après vous dans cette sombre arène,
Où partout la douleur domine en souveraine,
Nous avons moins vécu, nous avons moins souffert.
Déjà l'illusion à notre espoir ravie,
A fui loin de nos cœurs, et nous trouvons la vie
Plus aride que le désert.

Vous laissez parmi nous une trace durable.
Fidèle à vos amis, aux pauvres secourable,
Des plus nobles vertus vous suivîtes la loi.
Le ciel des plus beaux dons avait orné votre âme,
Dont vous saviez toujours entretenir la flamme,
Aux éclairs du génie, aux rayons de la foi.

Votre esprit s'élevait à la hauteur sereine,
Où planent tous les rois de la pensée humaine.
Et Dante, Bossuet, Goëthe, Chateaubriand,
Etaient la source vive où votre intelligence,
S'enivrait chaque jour de force et de silence,
Et goûtait les splendeurs de ce concert géant.

Esclave du devoir, votre parole ardente
Voulut user trop tôt sa sève fécondante ;
Comme un soldat debout qui meurt l'arme à la main,
Vous luttiez corps à corps avec la maladie.
Vous disiez, ranimant votre force affaiblie :
Aujourd'hui le travail et le repos demain !

Demain, c'était la tombe où la mort dure et sombre,
Vous donnait ce repos plein de silence et d'ombre,
Où nous irons un jour dormir à vos côtés ;
Demain, c'était la mort sur la terre étrangère,

Loin du beau ciel natal où mourut votre mère,
Où dorment vos aïeux sur des bords enchantés.

Vous êtes maintenant dans le royaume morne,
Où, plaisir ou douleur, toute chose est sans borne.
Mais, au seuil du tombeau, dans votre cœur pieux
Vous reçûtes le pain de l'éternelle vie ;
Sous ce divin soleil votre âme épanouie
Sur l'aile de la foi s'est envolée aux cieux !

Lundi, 27 juin, 1859.

LA FIANCÉE DU MARIN

LÉGENDE CANADIENNE

I

C'était un pâle soir d'automne ;
Sur la vague qu'elle talonne,
Comme un coursier,
Une barque, svelte et légère,
Glissait, suivant l'étoile chère
Au nautonnier.

A la nef, d'une voix plaintive,
Deux femmes, pleurant sur la rive,
Dirent adieu ;

Quittant la plage solitaire
Elles vinrent à leur chaumière
En priant Dieu.

Quand le soleil au flot limpide
Vint montrer, se levant splendide,
Son disque d'or,
La nef poursuivait son voyage
Et les deux femmes du rivage
Priaient encor.

"—O mon Dieu, disait la plus vieille,
" Sur tous ses jours que votre œil veille,
" C'est mon seul fils !
" Son frère un jour quitta sa mère ;
" Hélas ! sur la rive étrangère
" Je le perdis.

" Dans les misères de ma vie,
" Il est de ma force affaiblie
" Le seul soutien !
" Faites, Seigneur, que dans son âme,
" Il conserve la sainte flamme
" Du vrai chrétien."

"—Mère de Dieu, ma protectrice,
" Au matelot Vierge propice,
" Disait tout bas
" Une voix fraîche et gémissante,
" Sur les flots, dans sa course errante,
" Guidez ses pas.

" C'est mon fiancé, c'est mon frère,
" Et pour moi, pour elle, sa mère,
" Gardez-le nous ;
" Pour nous, par la douleur glacées,
" Qui prions, pauvres délaissées,
" A vos genoux."

Or, cette voix fraîche et sonore
Qui mêlait au chant de l'aurore,
Ses purs accents,
C'était une pauvre orpheline,
Trouvée au pied de la colline,
Sur les brisants.

Un soir, après un jour d'orage,
On entendit sur le rivage
De faibles cris ;
La mer, roulant comme une lave,
Avait apporté cette épave
Dans ses débris.

Sous le toit de la pauvre femme,
Qui près d'elle exhalait son âme
En longs sanglots,
Elle avait passé son enfance,
Auprès du marin dont l'absence
Causait ses maux.

Aux premiers jours de sa jeunesse,
Des rêves d'or de la tendresse
Son cœur bercé,

Répondant aux vœux de sa mère,
Lui montra bientôt dans son frère
Un fiancé.

A cet amour toujours fidèle,
Elle était douce, elle était belle,
Comme Lia ;
Et comme toi parant sa tête,
Elle semblait pour le ciel prête,
Ophélia.

Quand elle allait dans les prairies,
A l'heure où des roses fleuries
Luit la splendeur,
Devant cette pure auréole
Le lys, inclinant sa corolle,
Disait : Ma sœur !

Quand elle allait au champ agreste,
Seule avec son gardien céleste,
Divin appui,
Du ciel l'immortelle phalange
Se demandait quel était l'ange,
D'elle ou de lui.

La vertu dans ce cœur candide
Coulait comme le flot limpide
D'un lac d'azur ;
Et le mal, qui partout s'attache,
Ne put jamais mettre une tache
Sur son front pur.

Car cette âme chaste et sereine
Ne ressentit jamais la peine
D'un seul remords ;
Au souffle de Dieu qui l'inspire,
Son cœur rendait, comme une lyre,
De doux accords.

II

Avril était venu ; la terre
Chantait sa chanson printanière,
Dans les grands bois,
Le rossignol, dans la verdure,
Mêlait au chant de la nature
Sa douce voix.

Le front rayonnant d'espérance,
Vers un navire qui s'avance
Sur les flots bleus,
Les deux femmes, sur cette rive
Où s'éleva leur voix plaintive,
Jetaient leurs yeux.

Touchant au but de son voyage,
L'équipage sur le rivage
Portait ses pas ;
Mais dans la foule qui se presse,
Celui que cherchait leur tendresse
Ne parut pas.

Hélas ! comme son pauvre frère,
Les flots d'une mer étrangère,
Brisant ses jours,

L'avaient jeté loin de la rive
Qui vit sa jeunesse naïve
Et ses amours.

A quelque temps de là, sa mère
Trouvait aussi, dans l'onde amère,
Un froid cercueil ;
La jeune fille anéantie
Vit s'affaisser dans la folie
Son âme en deuil.

III

C'est encor par un soir d'automne ;
La lune pâle qui rayonne
Aux champs déserts,
Dessine, comme une arabesque,
La silhouette gigantesque
Des sapins verts.

La rive est triste et solitaire ;
Les flots apportent à la terre
Des bruits confus ;
Sortant de la forêt immense,
Le vent du soir glisse en silence
Sur les talus.

Une forme blanche, indécise,
Pareille aux vapeurs que la brise
Chasse en passant,
Paraît sur un rocher sauvage
Qui s'élève sur le rivage
Comme un géant.

Ainsi que les brunes almées,
Elle a paré de fleurs aimées
Son front charmant ;
Elle jette un regard avide,
Et semble chercher dans le vide
Un être absent.

Bientôt la pâle fiancée,
Dont la poitrine est oppressée
Par les sanglots,
S'arrête au-dessus de la grève
Où sa mourante voix s'élève,
Et dit ces mots :

" Au fond des vagues murmurantes,
" Là-bas dans les algues mouvantes
" M'entendez-vous,
" Objets bénis de ma tendresse,
" Vous qui remplissiez d'allégresse
" Mes jours si doux ?

" M'oubliez-vous, pauvre isolée,
" Que personne n'a consolée
" Dans ses douleurs ?
" Car je suis seule sur la terre,
" Seule et mêlant à l'onde amère
" Mes tristes pleurs.

" Chaque soir ma voix gémissante
" Vient répéter à l'onde errante
" Vos noms chéris,

" Nul ne répond à ma prière,
" Et l'écho seul de la rivière
" Redit mes cris.

" Puisque sans vous je ne puis vivre,
" Ah! je saurai du moins vous suivre
" Au sein des flots.
" Si vous saviez comme je souffre!....
" Mais des chants s'élèvent du gouffre,
" Du fond des eaux!

" Est-ce votre voix qui m'appelle,
" Mère, ma compagne fidèle?
" Est-ce donc toi,
" Que j'entends là-bas, ô mon frère?....
" J'y vais... Ah! dans vos bras, ma mère,
" Recevez-moi!"

—

On dit que le soir, sous les ormes,
On voit errer trois blanches formes,
Spectres mouvants,
Et qu'on entend trois voix plaintives
Se mêler souvent sur les rives
Au bruit des vents.

Québec, 29 décembre, 1859.

GUERRE D'ITALIE

Italie, en combats terre toujours féconde,
Toi, dont l'antique gloire illumine le monde ;
Foyer resplendissant de génie et de foi,
Toi, dont le front serein domina les orages
Et qui toujours as vu, dans l'histoire des âges,
Les siècles qui passaient s'incliner devant toi ;

Du divin Raphaël immortelle patrie,
Toi, dont le nom suave est une mélodie,
Et dont le ciel est plein d'harmonieuses voix
Qui remplissent d'accords ta rive enchanteresse ;
O toi, des nations constamment la maîtresse,
Autrefois par le glaive, aujourd'hui par la croix ;

Italie, entends-tu mugir dans tes campagnes,
Ainsi qu'un fier torrent qui descend des montagnes,
La formidable voix du fer et de l'airain ?
Entends-tu s'élever les grands cris de bataille,
Le canon vomissant la mort dans la mitraille,
Grondant comme l'écho d'un tonnerre lointain ?

Est-ce pour le drapeau de la vieille Allemagne
Que tonnent ces obus ? Un nouveau Charlemagne
Vient-il devant Pavie asservir les Lombards ?
Petit fils de Sigurd, un guerrier scandinave
Vient-il, chassant tes rois que son audace brave,
Déchirer de sa main la pourpre des Césars ?

Universitas
BIBLIOTHECA

Déployant dans les airs sa splendeur tricolore,
C'est l'étendard français qui, pour toi, vient encore
Ecrire ces deux mots : Patrie et Liberté !
Sur ce fier étendard attachant la victoire,
La France fait briller, dans un monde de gloire,
Du soleil d'Austerlitz l'immortelle clarté.

Magenta ! Marignan ! où trouver une lyre
Pour oser célébrer le généreux délire
Des glorieux vainqueurs de ces combats géants ?
Jour de Solferino ! seul, le divin Homère
Pourrait dire ta gloire, ô lutte meurtrière !
Car lui seul peut chanter les combats des Titans.

—

Ainsi qu'un chant lointain entendu dans un rêve,
Aux champs de Marengo la voix des morts s'élève ;
Aux cris de la victoire, immenses, triomphants,
Quand l'astre de Hapsbourg devant l'aigle succombe,
Les soldats de Desaix s'éveillent dans leur tombe,
Et la brise du soir apporte leurs accents.

" D'où s'élève ce bruit, cette clameur immense,
" Qui vient nous arracher à l'éternel silence ?
" Qui passe ainsi sur nos tombeaux ?
" Sont-ils donc revenus ces jours remplis de gloire,
" Ces jours où chaque lutte était une victoire,
" Et chaque soldat un héros.

" Ecoutons ! Mais au loin c'est le canon qui gronde.

" Vengeresse du droit et maîtresse du monde,
" La noble France a-t-elle encor
" Sur son front radieux l'auréole invincible,
" Qui la fit autrefois si belle et si terrible
" Dans les grands jours de Messidor ?

" Est-ce encor l'Autrichien, au fort de la mêlée,
" Qui fait vibrer sa voix, là-bas, dans la vallée ?
" Mélas est-il donc revenu ?
" Chassant ses bataillons dans notre course ardente,
" Pourtant nous l'avons vu pâlissant d'épouvante,
" Devant nous s'enfuir éperdu ?

" Mais les bruits ont cessé ; seul, l'écho de la rive
" Apporte à notre oreille une note plaintive
" De pleurs et de soupirs mêlés.
" Qui donc est le vainqueur ? Ah ! Seigneur, si la France
" En ce jour a perdu sa gloire et sa puissance,
" Pourquoi nous avoir réveillés ?

" On dirait que là-bas tout un peuple s'assemble ;
" S'élevant vers le ciel, cent mille voix ensemble,
" Prononcent le nom du vainqueur.
" Napoléon ! La France ! Ah ! la vieille patrie
" N'a donc pas encor vu sa puissance obscurcie,
" Ni s'affaiblir son bras vengeur.

" Il vit toujours celui, qu'au pied des Pyramides,
" Les Mameloucks, fuyant sur leurs coursiers numides,
" Avaient nommé Sultan de Feu.
" La mort n'a pas osé mettre sa main de glace,

" Sur cet homme géant, dont le regard terrasse,
" Et que nous pensions être un dieu !

" Car lui seul peut ainsi marcher à la conquête
" De la fière Italie, et couronner sa tête
" Des palmes de Solferino.
" Et qui donc, entre tous les héros de la terre,
" Pouvait, si ce n'est lui, réveiller dans leur bière
" Les vieux soldats de Marengo ?

" Seigneur, soyez béni ! Dans nos demeures sombres,
" La France a fait entendre, au milieu de nos ombres,
" L'écho de ses cris triomphants ;
" Douce mère qui sait, au sein de la victoire,
" Faire toujours veiller un rayon de sa gloire
" Sur les tombeaux de ses enfants."

—

France, doux pays de nos pères,
Comme ton nom est radieux.
Sur les nations étrangères,
Tu verses l'éclat de tes feux.
Tu parles, l'Europe tremblante
Au seul bruit de ta grande voix,
Se tait, muette d'épouvante,
En voyant pâlir tous ses rois.

Pour tes étendards, la victoire
Semble garder tous ses lauriers,
Et tous les fastes de l'histoire

Sont pleins des noms de tes guerriers.
Tu fais surgir avec ton glaive,
Qui voit s'enfuir l'aigle autrichien,
Un nouveau monde qui se lève
Sur les débris d'un monde ancien.

Dans les plaines de l'Italie
Chassant l'ennemi devant toi,
Aux yeux de la terre éblouie,
Tu viens encor dicter ta loi !
Tu déchires, dans ta puissance,
Tous ces vieux traités vermoulus,
Qu'autrefois la Sainte Alliance
Imposait aux peuples vaincus.

Comme l'astre qui sur le monde
Répand à grands flots ses rayons,
Ta pensée ardente féconde
L'univers comblé de tes dons.
Dans le malheur, c'est toi qu'implore
La voix des peuples opprimés,
Comme soupire après l'aurore
Le chantre des bois embaumés.

Sur les plages les plus lointaines
Tes marins vont porter ta loi ;
Déjà les tribus africaines
Devant ton nom tremblent d'effroi.
Ton drapeau, sur le fleuve Jaune,
En vengeant tes droits méconnus,
Verra bientôt trembler le trône
Du sectateur de Mencius.

Ainsi, toujours puissante et fière,
Tu t'avances comme un géant,
Et tous les grands cœurs de la terre
Bénissent ton nom bienfaisant.
Tu vas, sans craindre les années,
Rayonnant comme un saphir,
Vers les sublimes destinées
Que Dieu garde à ton avenir.

—

Dans ce siècle d'argent où l'impure matière
Domine en souveraine, où l'homme, sur la terre,
A tout ce qui fut grand semble avoir dit adieu;
Où d'un temps héroïque on méprise l'histoire,
Où, toujours prosternés devant une bouilloire,
Les peuples vont criant: la Machine, c'est Dieu!

Dans ce siècle d'argent, où même le génie
Vend aussi pour de l'or sa puissance et sa vie,
N'est-ce pas qu'il est bon d'entendre dans les airs
Retentir, comme un chant d'une immense épopée,
Les accents du clairon et ces grands coups d'épée
Qui brillent à nos yeux ainsi que des éclairs?

Guerriers des temps anciens, Paladins magnifiques,
Héros éblouissants des poèmes épiques
Dont les récits charmaient nos rêves de quinze ans,
Quand la fièvre de l'or, comme un torrent, l'inonde,
Vous êtes revenus pour consoler le monde
En montrant à ses yeux vos exploits éclatants.

De ce foyer de foi, d'art et de poésie,
Qui sauvait autrefois l'autel et la patrie,
Et brillait comme un glaive au milieu du combat,
Deux rayons sont restés pour le bonheur de l'homme,
Rayons que Dieu bénit et que l'univers nomme :
Le Prêtre et le Soldat !

Québec, 1er janvier, 1860.

QU'IL FAIT BON D'ETRE CANADIEN

Composé pour le Club Dramatique des Typographes.

O Canada ! douce patrie,
Toi, dont les flots du Saint-Laurent
Disent à la rive fleurie
Le nom sonore et bienfaisant,
En voyant ta grande nature,
Pour nous la source de tout bien,
Notre cœur doucement murmure :
Qu'il fait bon d'être Canadien !

La grande voix de nos montagnes
Qui vibre au milieu des sapins,
Et que l'écho de nos campagnes
Répète aux rivages lointains ;
La fleur de la verte prairie
Pareille à celles de l'Eden,
Tout chante à notre âme attendrie :
Qu'il fait bon d'être Canadien.

Quand, sur les tombeaux de nos pères,
La brise du soir, en passant,
De leurs vertus calmes et fières
Cueille le parfum odorant,
Elle répand, comme un dictame,
Les souvenirs du temps ancien,
Et chante, elle aussi, dans notre âme
Qu'il fait bon d'être Canadien !

Là-bas, quand le tonnerre gronde
Sur les rives de nos aïeux,
Loin des orages du vieux monde,
Sur nos bords nous vivons heureux ;
Et quand nous voyons la tempête
Briser monarque et citoyen,
Avec bonheur chacun répète :
Qu'il fait bon d'être Canadien !

—

AU PUBLIC.

Pour nous, les enfants de la Presse,
Qui venons montrer à vos yeux,
La grandeur d'âme et la noblesse
D'un cœur fidèle et généreux,
De la beauté de notre rôle,
Nous croirons n'avoir omis rien,
Si vous dites cette parole :
Ils ont bien le cœur Canadien !

Québec, 26 janvier, 1860.

LES MILLE ILES

Si j'étais la douce hirondelle
Qui vole en chantant dans les airs,
Quand viendrait engourdir mon aile
Le vent glacé de nos hivers ;

Fuyant ces plages refroidies
Où la neige tombe à flocons,
Sur des rives plus attiédies
J'irais redire mes chansons.

J'irais au pays des Espagnes,
Là-bas où fleurit l'amandier,
Cueillir dans les vertes campagnes
La fleur rouge du grenadier.

J'irais, me posant sur le dôme,
Le dôme d'or de l'Alcazar,
Voir la perle du beau royaume
Où régnait le Calife Omar.

Cordoue et la vieille Castille,
Léon et ses portes d'airain,
Et Séville dont la tour brille
Comme un rubis dans un écrin ;

L'Escurial immense et sombre
Comme un remords au fond du cœur,
Et l'Alhambra qui fait dans l'ombre
Etinceler son front vainqueur ;

Me verraient sur ces douces rives,
Trouvant un bonheur sans pareil,
M'abreuver à leurs sources vives
De fleurs, de parfums, de soleil.

J'irais dans la fière Vénise,
La ville de Faliero,
Me plaçant sur la tête grise
Des vieux lions de San Marco,

Ecouter dans les sérénades,
La voix des amours infinis,
Se mêlant dans les mascarades
Aux rires des *fantoccinis*.

J'irais sur la rive sonore
Où le divin Tasso mourant,
Rêvant toujours d'Eléonore,
Fit entendre son dernier chant ;

J'irais, ô plage de Sorrente !
Demander à tes doux échos,
Demander à ta vague errante
Le triste récit de ses maux.

Milan, dont le dôme splendide
Fait monter le regard au ciel,
Como, qui dans son lac limpide
Reflète un printemps éternel ;

Gênes, la cité de porphyre,

La ville aux palais radieux,
Où l'homme à chaque pas croit lire
L'histoire d'un peuple de dieux ;

O Florence, ingrate patrie
De Dante, le vieux Gibelin,
Toi qui brilles sur l'Ausonie
Comme l'étoile du matin ;

Rome, deux fois reine du monde,
Qui toujours tend les bras vers toi,
Rome, source sainte et féconde
De l'héroïsme et de la foi ;

Naples, toujours riante et belle,
Toi qui t'endors au double chant
Qui vient de ta mer immortelle
Et qui descend de ton volcan ;

Vous toutes, reines d'Italie,
Oui, vous me verriez sur vos bords,
Nageant dans des flots d'harmonie,
M'enivrer de vos doux accords.

Et dans mes courses vagabondes
Saluant les enfants d'Allah,
J'irais me mirer dans les ondes,
Où se baigne Sétiniah.

J'irais, à l'ombre des platanes,
Qui bordent la fraîche oasis,

Voir passer les fières sultanes
Aux yeux noirs comme les houris.

Puis j'irais voir, quand la nuit sombre
Descend au ciel des Osmanlis,
Le doux vallon perdu dans l'ombre
Où dansent les blanches Péris.

Sur les bords enchantés du Gange
D'Allahabad jusqu'à Delhi,
J'irais voir tout ce monde étrange
Où soupire le bengali.

J'irais dans la jungle mouvante,
A l'heure où vers le Kailaça,
Monte la fumée odorante
Des parfums offerts à Siva.

J'irais dans Bénarès la Sainte
Quand vient le pélerin Hindou
Franchir la redoutable enceinte
Du temple sacré de Vichnou.

J'irais mesurer la grande ombre
Que fait le vieux Sphynx de granit,
Et compter les îles sans nombre
Où l'ibis blanc pose son nid.

Oui, j'irais sur ces vieilles rives
De Pharaon, de Sésostris,

Suivre les ondes fugitives
Qui portaient la conque d'Isis.

Mais quand dans les flots de lumière,
Viendrait le printemps embaumé
Etendre, en chantant, sur la terre
Son manteau vert et parfumé,

Avec les chansons printanières,
Avec le soleil matinal,
Avec les fraîches primevères
Je reviendrais au ciel natal.

—

Quand Ève à l'arbre de la vie
De sa main eut cueilli la mort,
Sur la terre à jamais flétrie
On vit paraître le remord.

Puis Adam s'en fut sur la terre,
Qui déjà pleurait avec lui,
S'abreuver à la source amère
Où nous allons boire aujourd'hui.

Et les Archanges sur leurs ailes,
Prenant l'Eden silencieux,
Au haut des sphères éternelles
Le déposèrent dans les cieux ;

Mais, en s'élançant dans l'espace,

Ils laissèrent sur leur chemin
Tomber, pour indiquer leur trace,
Quelques fleurs du jardin divin.

Et ces fleurs aux couleurs mobiles,
Tombant dans le fleuve géant,
Firent éclore les Mille Iles,
Ce paradis du Saint-Laurent.

Au retour de mon long voyage,
Saluant le ciel canadien,
Je viendrais là, dans le feuillage,
Bâtir mon nid aérien.

La douce voix de la patrie
Chantant au milieu des sapins,
Bercerait mon âme attendrie
Au bruit de ses accords divins.

J'écouterais, quand du rivage
Mille voix s'élèvent en chœur,
Ce que la fleur dit au nuage,
Ce que le flot dit à la fleur,

Ce que dit la rose embaumée,
Quand, aux premiers rayons du jour,
La brise fraîche et parfumée
Vient tout bas lui parler d'amour.

Mille Iles, collier magnifique
De diamant et de saphir,

Qu'eût préféré le monde antique
A l'or le plus brillant d'Ophir ;

O belle et sublime couronne
Que pose sur son large front
Le Saint-Laurent, quand sur le trône
Que ses lacs immenses lui font,

Il vient, en montrant à la terre
Son arc-en-ciel éblouissant,
Faire retentir le tonnerre
Du Niagara bondissant.

Mille Iles ! riante merveille,
Oasis sur les flots dormant,
Que l'on prendrait pour la corbeille
Qu'apporte la main d'un amant,

Dans vos pittoresques asiles,
Trouvant la paix et le bonheur,
Je coulerais des jours tranquilles
En chantant au fond de mon cœur :

Ni l'orgueilleuse Andalousie,
Ni les rivages de Cadix,
Ni le royaume de Murcie
Etincelant comme un rubis ;

Ni cette rive poétique
Où brillent Florence et Milan,

Ni Rome et sa splendeur antique,
Ni Naples avec son volcan ;

Ni cette mer enchanteresse
Où Stamboul élève ses tours :
Ni ces vallons pleins de tristesse
Où passent les fiers Giaours ;

Ni l'Inde et sa riche nature
Où resplendit Para-Brahma,
Ni ces océans de verdure
Que célébrait Kalidasa ;

Ni la terre des pyramides,
Ni tous les trésors de Memphis,
Ni le Nil et ses flots rapides
Où vient se mirer Osiris,

Ne sauraient jamais me redire
Ce que me disent vos échos,
Ce que soupire cette lyre
Qui chante au milieu des roseaux.

O patrie ! ô rive natale
Pleine d'harmonieuses voix !
Chants étranges que la rafale
Nous apporte du fond des bois !

O souvenirs de la jeunesse,
Frais comme un rayon du printemps !

O fleuve, témoin de l'ivresse
De nos jeunes cœurs de vingt ans !

O vieilles forêts ondoyantes
Teintes du sang de nos aïeux !
O lacs ! ô plaines odorantes
Dont le parfum s'élève aux cieux !

Bords, où les tombeaux de nos pères
Nous racontent le temps ancien,
Vous seuls possédez ces voix chères
Qui font battre un cœur canadien !

Québec, mai, 1860.

CASTELFIDARDO

Prenant pour Dieu l'argent, et pour guide le doute,
Des antiques vertus abandonnant la route
Et foulant à leurs pieds les droits les plus sacrés,
Quand les peuples, courbés sous le vent de leurs crimes,
S'arrêtent frémissants au bord des noirs abîmes
Et jettent vers le ciel leurs regards effarés,

Alors, pour ranimer la vertu qui chancelle,
De grands cœurs, dévorés de la flamme éternelle
Qui donnait aux martyrs les ardeurs de son feu,
Pour l'honneur et le droit sacrifiant leur vie,

Montrent qu'il est encore, à la terre éblouie,
Ici-bas, des héros, et dans le ciel, un Dieu.

Dans les sombres forêts de la vieille Armorique,
Au milieu des dolmens du monde druidique,
Avez-vous vu briller le vieux glaive breton ?
Avez-vous entendu l'héroïque Vendée,
Terre par les martyrs tant de fois fécondée,
A l'appel de ses fils bondir comme un lion ?

Triste comme Israël exilé de Solyme,
Quand Rome a fait entendre une plainte sublime,
A ces récits navrants dont leur âme s'émeut,
Ces enfants des Croisés, comme autrefois leurs pères
Allant des Sarrazins braver les cimeterres,
Prennent leur forte épée en criant : Dieu le veut !

La trompette a sonné l'heure de la bataille.
Au bruit des lourds canons vomissant la mitraille ;
Comme ces paladins que célébrait Tasso,
Ils font étinceler leur glaive formidable,
Et pendant tout un jour leur ardeur indomptable
A fait trembler le sol de Castelfidardo.

Enveloppant leur mort dans un linceul de gloire,
Ils tombent en léguant leurs grands noms à l'histoire,
Comme tombait Roland aux champs de Roncevaux.
La victoire, en pleurant, délaisse leurs bannières ;
Car la gloire, fidèle à ces âmes guerrières,
Refuse de la suivre et garde leurs tombeaux !

Pimodan ! ô héros digne d'une épopée !
Homme des temps anciens, dont la puissante épée
Pour ceux que l'on opprime a toujours combattu :
Toi, que Rome païenne eût mis au Capitole,
Les siècles salûront l'immortelle auréole,
Qui couronne ton front, ô glorieux vaincu !

—

Fille des chevaliers, ô vieille et forte race,
Comme aux jours de Bayard, sans reproche et sans peur,
Tu gardes fièrement le drapeau de l'honneur,
Sans craindre les clameurs de la foule qui passe.

Dans cette sombre nuit qui pèse sur nos têtes,
Toi seule a retrouvé l'éclat des anciens jours ;
Dans les cieux assombris ton nom brille toujours,
Aussi grand, aussi pur qu'au temps de tes conquêtes.

Tu n'as pas oublié les leçons immortelles
Que te donnaient les preux aux grands jours des combats,
Ni les saintes vertus qui marchaient sur leurs pas,
Belles comme la gloire, et comme elle éternelles.

Non, tu n'as pas appris ces funestes doctrines,
Qui faussent les esprits et flétrissent le cœur,
Et qui sèment partout le doute et la douleur
Pour moissonner la mort au milieu des ruines.

Ah ! qu'il nous soit permis de chanter votre gloire,
O vous, dont les aïeux, en répandant leur sang

Pour le nom de la France aux bords du Saint-Laurent,
Ont fait les plus grands jours de notre jeune histoire.

Car ce vieux drapeau blanc, aux splendeurs séculaires,
Qui vit tant de combats et brava tant de feux,
A gardé, confondu dans ses plis glorieux,
Le sang de vos aïeux et celui de nos pères.

Ces enfants des Normands et ces fils des Bretons,
Que la France a laissés aux rives canadiennes,
En chantant les grandeurs de leurs luttes anciennes,
Diront avec orgueil vos exploits et vos noms.

—

O dix-neuvième siècle, époque de merveilles !
Ton génie a créé des forces sans pareilles ;
Tu prends la foudre au ciel et la tiens dans ta main ;
Prompte comme l'éclair, la vapeur condensée,
Emporte dans ses bras une foule pressée,
Et détruit pour jamais les longueurs du chemin.

La matière, ton Dieu, t'a donné sa puissance,
Les trésors de son sein et toute sa science ;
Les éléments vaincus s'inclinent devant toi ;
Tes marins ont sondé la mer et ses abîmes,
Sous tes pieds dévorants les monts n'ont plus de cîmes,
Et, glorieux, tu dis : l'avenir est à moi.

Eh bien ! dans l'avenir, ce qui fera ta gloire
Ce n'est pas ce progrès que l'on a peine à croire,

Ni tes chemins de fer, ni leurs réseaux de feu :
Ce sera la légende, immortelle et bénie,
De ces cœurs pleins de foi qui donnèrent leur vie
Pour le droit et pour Dieu.

Dans vos asiles solitaires,
Vous qui priez, vous qui pleurez,
Offrant l'encens de vos prières,
A l'ombre des parvis sacrés,
Consolez-vous, bientôt le monde
Qui vient d'enfanter ces héros,
Reverra dans sa nuit profonde
Resplendir les divins flambeaux.

Foyer de force et de science,
O vieille et sainte papauté,
Qui brille comme un phare immense
De gloire et d'immortalité ;
Malgré les fureurs de la haine,
Malgré les peuples ameutés,
Toujours ta majesté sereine
Domine les flots irrités.

Bien souvent les rois en délire
Frappant la main qui les bénit,
Ont voulu briser ton empire
Plus solide que le granit.
Ils s'écriaient dans leur démence :
Renversons ce faible vieillard
Qui n'a, contre notre puissance,
Que sa faiblesse pour rempart.

Mais rendus au pied de ce trône
Qui brille d'un éclat divin,
Quand ils eurent sur ta couronne
Porté leur sacrilége main,
Ces fiers souverains de la terre
Eperdus, s'arrêtèrent là ;
Derrière la chaire de Pierre
Ils venaient de voir Jéhova.

Et quand le vieux monde en ruines
Sombrait dans les gouffres ouverts,
Debout sur les saintes collines
Ta voix bénissait l'univers.
Et dans cette nuit sans aurore
Que feront les soleils mourants,
Seule tu resteras encore
Pour fermer les portes du Temps.

Québec, 27 décembre, 1860.

LE CHANT DES VOYAGEURS

A nous les bois et leurs mystères,
Qui pour nous n'ont plus de secrets,
A nous le fleuve aux ondes claires
Ou se reflète la forêt,
A nous l'existence sauvage
Pleine d'attraits et de douleurs,

A nous les sapins dont l'ombrage
Nous rafraîchit dans nos labeurs.
Dans la forêt et sur la cage
Nous sommes trente voyageurs.

Bravant la foudre et les tempêtes
Avec leur aspect solennel,
Qu'ils sont beaux ces pins dont les têtes
Semblent les colonnes du ciel;
Lorsque privés de leur feuillage
Ils tombent sous nos coups vainqueurs,
On dirait que dans le nuage
L'esprit des bois verse des pleurs.
Dans la forêt et sur la cage
Nous sommes trente voyageurs.

Quand la nuit de ses voiles sombres
Couvre nos cabanes de bois,
Nous regardons passer les ombres
Des Algonquins, des Iroquois.
Ils viennent ces rois d'un autre âge,
Conter leurs antiques grandeurs
A ces vieux chênes que l'orage
N'a pu briser dans ses fureurs.
Dans la forêt et sur la cage
Nous sommes trente voyageurs.

Puis sur la cage qui s'avance
Avec les flots du Saint-Laurent,
Nous rappelons de notre enfance
Le souvenir doux et charmant.
La blonde laissée au village,

Nos mères et nos jeunes sœurs
Qui nous attendent au rivage,
Tour à tour font battre nos cœurs.
Dans la forêt et sur la cage
Nous sommes trente voyageurs.

Quand viendra la triste vieillesse
Affaiblir nos bras et nos voix,
Nous conterons à la jeunesse
Nos aventures d'autrefois.
Quand enfin pour ce grand voyage,
Où tous les hommes sont rameurs,
La mort viendra nous crier " nage,"
Nous dirons bravant ses terreurs :
Dans la forêt et sur la cage
Nous étions trente voyageurs.

O. Crémazie.

Québec, janvier, 1862.

LE

CHERCHEUR DE TRÉSORS

OU

L'INFLUENCE D'UN LIVRE

PREFACE

Ceux qui liront cet ouvrage, le cours de Littérature de Laharpe à la main, et qui y chercheront toutes les règles d'unité requises par le critique du dix-huitième siècle, seront bien trompés. Le siècle des unités est passé ; la France a proclamé Shakspeare le premier tragique de l'univers et commence à voir qu'il est ridicule de faire parler un valet dans le même style qu'un prince. Les romanciers du dix-neuvième siècle ne font plus consister le mérite d'un roman en belles phrases fleuries ou en incidents multipliés ; c'est la nature humaine qu'il faut exploiter pour ce siècle positif, qui ne veut plus se contenter de Bucoliques, de tête-à-tête sous l'ormeau, ou de promenades solitaires dans les bosquets. Ces galanteries pouvaient amuser les cours oisives de Louis XIV et de Louis XV ; maintenant c'est le cœur humain qu'il faut développer à notre âge industriel. La pensée ! voilà son livre.

Il y a quelques années, j'avais jeté sur le papier le plan d'un ouvrage, où, après avoir fait passer mon héros par toutes les tribulations d'un amour contrarié, je terminais en le rendant heureux durant le reste de ses jours. Je croyais bien faire ; mais je me suis aperçu que je ne faisais que reproduire de vieilles idées, et des sensations qui nous sont toutes connues. J'ai détruit mon manuscrit et j'ai cru voir un champ plus utile s'ouvrir devant moi. J'offre à mon pays le premier roman de mœurs canadien, et en le présentant à mes compatriotes je réclame leur indulgence à ce titre. Les mœurs pures de nos campagnes sont une vaste mine à exploiter ; peut-être serais-je assez heureux pour faire naître, à quelques uns de mes concitoyens, plus habiles que moi, le désir d'en enrichir ce pays. Le Chercheur de Trésors ou l'Influence d'un Livre est historique, comme son titre l'annonce. J'ai décrit les événements tels qu'ils sont arrivés, m'en tenant presque toujours à la réalité, persuadé qu'elle doit toujours remporter l'avantage sur la fiction la mieux ourdie. Le Canada, pays vierge, encore dans son enfance, n'offre aucun de ces grands caractères marqués, qui ont fourni un champ si vaste au génie des romanciers de la vieille Europe. Il a donc fallu me contenter de peindre des hommes tels qu'ils se rencontrent dans la vie usuelle. Mareuil et Amand font seuls des exceptions : le premier, par sa soif du sang humain ; le second, par sa folie innocente. L'opinion publique décidera si je dois m'en tenir à ce premier essai. En attendant, j'espère qu'en terminant cet ouvrage mon lecteur aura une pensée plus consolante, pour l'auteur, que celle de Voltaire :

Tout ce fatras fut du chanvre en son tems.

CHAPITRE PREMIER.

L'ALCHIMISTE.

Sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent, dans une plaine qui s'étend jusqu'à une chaîne de montagnes, dont nous ignorons le nom, se trouve une petite chaumière, qui n'a rien de remarquable par elle-même; située au bas d'une colline, sa vue est dérobée aux voyageurs par un bosquet de pins qui la défend contre le vent du nord, si fréquent dans cette partie de la contrée. Autrefois cette misérable cabane était habitée par trois personnes : un homme, son épouse, jeune femme vieillie par le chagrin, et un enfant, fruit de leur union. Cet homme, que nous appellerons Charles Amand, la possédait au temps dont nous parlons, en ayant éloigné ses autres habitants afin de vaquer secrètement à des travaux mystérieux auxquels il avait dévoué sa vie. C'était le quinze août de l'année 182— ; Charles Amand était debout au milieu de l'unique pièce que contenait ce petit édifice presqu'en ruine. D'un côté, un méchant lit sans rideau ; vis-à-vis, un établi de menuisier, couvert de divers instruments, parmi lesquels on remarquait deux creusets, dont l'un était cassé : aussi, différents minéraux que Charles considérait d'un air pensif sur un âtre ; au côté droit de l'appartement, brûlaient, épars çà et là, quelques morceaux de charbon de terre. Près de l'âtre, sur une table, un mauvais encrier, quelques morceaux de papier et un livre ouvert absorbaient une partie de

l'attention de l'Alchimiste moderne ; ce livre était : *les ouvrages d'Albert le Petit.*

L'homme dont nous parlons était d'une taille médiocre ; son vêtement, celui des cultivateurs du pays ; son teint livide et pâle, ses cheveux noirs et épars qui couvraient un beau front, son œil brun, presqu'éteint dans son orbite creux, tout son physique annonçait un homme affaibli par la misère et les veilles. Il rassembla les charbons, les souffla et y posa un creuset contenant différents métaux ; puis s'étant couvert la bouche d'un mouchoir, il se mit à l'ouvrage. Après un travail opiniâtre, qui dura près de trois heures, il s'assit presqu'épuisé et contemplant la composition nouvelle qui se trouvait devant lui, il se dit à lui-même : Travail ingrat ! Faut-il enfin que je t'abandonne ? Ne me reste-t-il plus d'espoir ? J'ai pourtant suivi à la lettre toutes les directions, ajouta-t-il en prenant le livre, oui : étain, zinc, arsenic, vif-argent, sulphate de potasse. Ah ! s'écria-t-il en regardant de plus près : soufre ! Je l'avais oublié et il se remit à l'ouvrage. Après une demi-heure de travail il tira du creuset une composition qu'à sa couleur on eût prise pour du fer—Malédiction ! murmura-t-il, et il laissa tomber la nouvelle substance métallique. Peu importe, j'aurai recours à l'autre voie ; celle-là me réussira, j'en suis sûr ; il me coûte d'en venir là ; mais il me faut de l'or, oui : de l'or ; et l'on verra si Amand sera toujours méprisé, rebuté comme un visionnaire comme un.... oui, comme un fou ; pourquoi me cacher le mot ? ne me l'ont-ils pas dit, ne me l'ont-ils pas répété jusqu'à ce que j'aie été près de le croire ; mais ces mots de l'écriture : *cherchez*, *vous trouverez*, je les ai gravés là (et il touchait sa tête) ; ils y

étaient au moment où je paraissais sourire à leurs plaisanteries, si agréables pour eux, et si amères au malheureux qui manque de pain. Je ne le leur ai pas dit ; je n'ai pas besoin de pitié ; car c'est tout ce qu'ils m'auraient prodigué.

Il se leva, fit quelques pas et puis ajouta : Il doit pourtant être près de minuit et Dupont ne vient pas ; s'il allait renoncer à son projet ? mais non, c'est un homme de cœur.

Au même instant on frappa à la porte.

—Qui va là ? dit-il, en donnant un accent menaçant à sa voix.

—Un ami, fut la réponse.

—Ah ! c'est lui. Ouvrez ; et l'inconnu entra aussitôt. —Je commençais à craindre que tu n'eusses oublié notre rendez-vous.

—Il n'est que minuit, dit Dupont.

—C'est vrai.

—N'était-ce pas l'heure convenue.

—Tu as raison.

—Alors, pourquoi me faire des reproches ?

—Tu te trompes, Dupont, ce ne sont pas des reproches ; j'étais seul et je m'ennuyais. Dis-moi, as-tu songé à ce que tu m'as promis ?

—Oui et plus j'y songe et plus je m'en dégoûte : sais-tu que c'est mal ?

—Pshaw ! enfant, je m'engage à prendre toute la responsabilité. Voyons, sois homme. Tu sais ce dont il s'agit ; notre fortune ! Tu dois être persuadé de l'infaillibilité de notre moyen. Qu'est-ce qui peut donc te faire balancer encore ?

—Cette poule noire.

—Eh bien, ce n'est rien ; tu n'as qu'à la voler et moi je me charge du reste.

—Pourquoi ne pas l'acheter ?

—Imbécile ! tu sais bien qu'alors elle serait inutile. Veux-tu que je te lise encore le passage ? Est-ce que tu ne t'en rappelles plus ? Qu'est-ce au fait, que de voler une poule noire ! Quand bien même tu serais découvert ? tu diras à ton voisin que tu voulais lui faire une plaisanterie ; et puis, tout sera dit.

—Pourquoi ne le fais-tu pas toi-même ?

—Pas mauvais ! D'abord, tu sais qu'il faut être deux, nous le sommes ; mais crois-tu que je vais courir tous les risques et puis ensuite partager avec toi ? Il faudrait être fou ! J'aimerais autant tout garder moi-même.

—Ecoute, Charles, tu connais M. B * * * ; te rappelles-tu comme il s'est moqué de nous, quand tu lui as parlé de ton projet ?

—D'accord ; mais écoute à ton tour : cet homme est riche, n'est-ce pas ? N'est-il pas de son intérêt de nous cacher les moyens par lesquels il est parvenu à la fortune ? Tu sais qu'il a tous les livres du monde, excepté un ? (1)

—Oui.

—Eh bien, pourquoi a-t-il refusé de me les prêter ? C'est qu'il craignait que je ne fisse comme lui. Comme je puis me fier à toi, je vais te confier un secret : Tu connais cette petite rivière qui serpente derrière son domaine. Je l'ai vu, moi-même, de mes yeux, à minuit, avec son fils, tous deux occupés à conjurer des esprits de l'autre monde. J'avais le

(1) Beaucoup de Canadiens ont cette croyance : qu'un homme peut posséder tous les livres du monde, excepté un.

cœur faible alors. Aussi je m'éloignai. Si je pouvais retrouver une aussi bonne occasion de m'instruire, je t'assure que je ne la perdrais pas à présent.

—Je consens, dit Dupont.

—Touche là, dit Amand ; à demain, vers minuit. Et les deux amis se séparèrent.

La nuit était sombre, le vent faisait trembler la chaumière, mal assurée sur ses fondements, et quelques gouttes de pluie poussées par l'orage suintaient au travers des planches mal jointes de son toit. Le tonnerre se faisait entendre au loin. Tout présageait une nuit horrible. Amand avait froid. Dans l'enthousiasme de son zèle pour s'assurer de son compagnon irrésolu, il avait oublié d'alimenter son feu qui se trouvait maintenant éteint. Il fit inutilement tous ses efforts pour le rallumer ; enfin, accablé de fatigue, il se dépouilla de ses vêtements et se mit au lit. Il s'endormit facilement ; car depuis longtemps il avait pour habitude de ne prendre que deux heures de sommeil par nuit. Heureux moments où son âme s'élança dans ce monde idéal pour lequel il était né ! Que n'aurait pas fait cet homme si son imagination fertile eût été fécondée par l'éducation ?

Cette nuit il eut un songe : (1) il lui sembla être près de l'astre du jour, qui d'un côté lui présentait un vaste jardin au milieu duquel, sur un trône, était assis un esprit céleste qui l'excitait du geste et de la voix à le rejoindre. Amand, enivré de joie, s'élançait vers lui et celui-ci lui faisait place à ses côtés et lui disait : " Sans nul secours, tu t'es frayé un chemin au travers du sentier rude et épineux de la science, tu as

(1) Il l'a raconté lui-même à l'auteur.

pénétré dans les secrets les plus profonds de la nature, tu as approfondi des mystères que le vulgaire regarde de l'œil de l'indifférence ; les difficultés ne t'ont pas rebuté : pas même la dérision à laquelle tu t'exposais. Viens jouir maintenant de ta récompense. Tu vas retourner sur cette terre où l'on t'appelait visionnaire ; mais tu n'y seras plus pauvre et sans asile. Suis-moi." Et, accompagnant l'esprit céleste, il passait sur la surface opposée du dieu de la lumière, et il lui semblait qu'il était sur un miroir d'or et de rubis et que tout cela était à lui. Puis il se retrouvait sur notre globe, on l'adorait, on l'aimait, on l'enviait... Il était heureux !

Le jour mit fin à cette douce erreur, et la froide réalité vint rappeler à notre héros qu'il était seul, couché sur un misérable grabat, et presque mourant d'inanition au fond d'une chaumière.

CHAPITRE SECOND.

When shall we three meet again ?
In thunder, lightning, or in rain ?

MACBETH.

LA CONJURATION.

Dupont, en se jetant sur sa couche, n'avait pas trouvé des rêves aussi agréables ; l'idée de l'action qu'il allait commettre le lendemain ne l'abandonnait pas, et le sommeil fuyait sa paupière. Lorsque le jour parut, il se leva fiévreux et fatigué, et s'étant assis près du foyer, il alluma sa pipe. Livré à ses réflexions,

il songeait s'il ferait bien de suivre, à la lettre, les injonctions d'Amand. Il était honnête ; et ce crime lui répugnait. Après avoir délibéré près d'une heure, il prit son chapeau, sortit et traversa le champ qui le séparait de la ferme voisine en se disant à lui-même :— Bah, je vais l'acheter et je lui ferai accroire que je l'ai volée.

Etant arrivé chez son ami Dubé, il frappa à sa porte ; une voix au-dedans lui répondit : *ouvrez*, (1) et il entra ; il manifesta le désir d'acheter une poule noire. Le marché fut bientôt conclu, et, moyennant la somme d'un franc, Dupont retourna chez lui muni de cet être magique qui devait lui ouvrir les mines du Pérou. Il la cacha dans sa grange et délivré de toute inquiétude de ce côté, il put vaquer tranquillement, le reste du jour, à ses travaux habituels en attendant la nuit avec impatience.

Amand n'était pas resté oisif pendant cette longue matinée ; dès l'aurore il s'était rendu à la montagne voisine pour se procurer de la verveine, chose indispensablement nécessaire à la réussite de la conjuration qu'il devait exécuter pendant la nuit ; et muni de ce précieux talisman il était revenu exténué de fatigue, pour prendre son seul repas ; et, quel repas ! du pain.. qui devait le soutenir pendant le cours de cette journée où il serait soumis à tant d'émotions diverses.

Si mon lecteur a été au Port-Joli, il a dû visiter le lac de ce nom. Qui pourrait donner une idée de sa splendeur à ceux qui ne l'ont jamais vu ! Quel coup-d'œil que l'aspect de ces eaux argentées, à travers les

(1) Les cultivateurs canadiens ne disent jamais *entrez* ; mais *ouvrez*. Cet usage est fondé sur une vieille légende qui rapporte qu'une jeune femme ayant un jour répondu à quelqu'un qui frappait : "entrez" le diable entra et s'empara d'elle.

érables, à une distance d'un mille, pour le voyageur fatigué qui est parvenu au haut de la montagne qui le limite au côté nord ! Qu'il paraît riche avec ses nombreux îlots, en forme de couronne, chargés de pins verts qui semblent autant d'émeraudes parsemées sur une toile d'argent ! Qu'il est propre à rendre pensif et mélancolique, lorsqu'aucune voix importune ne réveille les nombreux échos de ses rivages ! Qui aurait pu croire, en le voyant, le seize août, balancer au souffle léger d'un vent d'est ses eaux azurées, que dans la nuit, qui devait suivre cette belle journée, il vomirait de son sein des esprits infernaux, qui troubleraient sa tranquillité céleste pour enrichir un chétif mortel ! Qui pourrait se figurer en effet que cette oasis était le lieu choisi par Amand pour tracer ses cercles nécromantiques.

Neuf heures sonnaient lorsque deux hommes partirent de leurs demeures respectives pour se rendre sur ses rives, lieu marqué du rendez-vous ; mais qu'elles étaient différentes les sensations qui les animaient ! Amand, certain de son élévation future, se rendait, joyeux, sans aucune crainte, vers le lieu où il croyait devoir échanger le salut éternel de son âme pour une poignée d'or. Il calculait même déjà les jouissances qu'il allait acheter ; une pensée surtout lui souriait : il pourrait donc enfin se livrer, sans interruption, à ses études chéries. Et puis.... s'il pouvait donc trouver la pierre philosophale.... La postérité ! Cette idée le faisait avancer rapidement. Dupont, au contraire, marchait lentement et songeait que, quoique Amand lui eût promis de prendre toute la responsabilité du crime, il se pourrait bien, qu'en y participant, il aurait aussi part au châtiment qui

devait en être la conséquence. Plusieurs fois il fut près de rebrousser chemin ; mais l'idée de manquer à sa parole, et une fausse honte le firent continuer. Comme il entrait dans le bois situé au pied de la montagne, son âme se resserra en lui-même et son cœur se prit à battre avec violence ; il lui sembla que l'atmosphère était plus étroite, une sueur froide coulait sur son front, et il se sentait exténué, ses jambes pouvaient à peine le supporter.——Il avait peur !.... Chaque arbre lui semblait un fantôme, et le vent, qui bruissait dans le feuillage, lui semblait un gémissement qui tombait sur son esprit comme le râle de la dernière agonie d'un mourant. Il s'arrêta, ôta son chapeau, et, s'étant essuyé le front, il respira plus à l'aise. Il se mit à chanter la chanson suivante, pour se distraire des idées sinistres qui l'accablaient ? (1)

Quand vous passerez par chez nous,
Oua, oua,
N'oubliez pas Madelaine,
Falurondondaine,
N'oubliez pas Madelaine,
Falurondondé.

Elle avait un jupon blanc,
Oua, oua,
Tout garni de dentelle,
Falurondondaine,
Tout garni de dentelle,
Falurondondé.

Chez nous y a du pain, du vin,
Oua, oua,

(1) Les cultivateurs canadiens ont pour habitude de chanter, "lorsqu'ils ne sont pas trop rassurés," pour me servir de leurs expressions.

Et pour ton bidet de l'avoine,
Falurondondaine,
Et pour ton bidet de l'avoine,
Falurondondé.

J'ai débridé mon bidet,
Oua, oua,
Et je l'ai mené à la fontaine,
Falurondondaine,
Et je l'ai mené à la fontaine,
Falurondondé.

Il en but cinq ou six seaux,
Oua, oua,
Il a vidé la fontaine,
Falurondondaine,
Il a vidé la fontaine,
Falurondondé.

Il fut ici interrompu par une voix qui l'appelait par son nom, ce qui lui fit faire trois pas en arrière. Il était arrivé, sans s'en être aperçu, jusqu'à la fourche de chemin où Amand devait l'attendre pour se rendre avec lui au lieu désigné ; il se remit aussitôt qu'il l'eut reconnu, et le salua, d'un ton bref, en lui disant : Bonsoir, Amand.

Ils poursuivirent leur route, en silence, sous les immenses érables qui bordent le sentier.

—Beaucoup de personnes marchent plus gaîment à la fortune que toi, Dupont, observa enfin Amand.

—C'est qu'ils y vont par d'autres voies, répondit brusquement celui-ci ; je suis à toi, qu'as-tu à désirer de plus ?

—Je désirerais te voir plus gai.

—Il faut avouer que tout doit nous porter à la gaîté ; puisque dans une heure, tout au plus, nous serons dans la société du diable.

—Ce n'est que pour un moment ; après tout, une nuit est bientôt passée.

Dupont demeura silencieux. Ils étaient arrivés au sommet de la montagne et ils commençaient à distinguer le lac qui, par cette nuit sombre, ressemblait à un immense voile noir. Ils descendirent rapidement le peu de chemin qui leur restait à faire et se trouvèrent enfin sur sa rive.

Amand tira aussitôt de sa poche une lame d'acier vierge, qu'il avait préparée à cet effet, et s'en servit pour couper une branche de coudre vert, en forme de fourche qu'il trempa trois fois dans les eaux du lac, en prononçant une formule cabalistique à voix basse (1) Puis il la planta en terre, et, à l'aide d'un briquet et de *tondre*, (2) il alluma un petit feu ; s'étant emparé de la poule que Dupont lui présentait, il lui coupa le cou avec le même instrument dont il s'était servi pour couper la branche ; il fit dégoutter le sang sur le brasier qu'il recouvrit de verveine et y répandit une poudre sulphureuse qu'il avait dans sa poche. Le soufre s'étant enflammé, une épaisse fumée s'éleva entre Dupont et lui. A peine son malheureux compagnon l'eut-il vue et sentie qu'il porta la main à son front en prononçant les mots : "Au nom du Père" etc. Amand lui saisit le bras, en le toisant d'un air menaçant, et recula lui-même de quelques pas pour voir l'effet que produirait sa nécromancie. Quelle fut sa consternation, lorsqu'il vit le dernier tourbillon de fumée se

(1) Je dois avertir mon lecteur que cette formule de conjuration, ainsi que la manière de changer les métaux en argent, dont nous avons parlé plus haut, ne se trouve pas dans les ouvrages d'Albert-le-Petit tels qu'on les vend ordinairement. Mais ce sont des éditions contrefaites. Amand m'a assuré, lui-même, qu'il tenait un véritable exemplaire de l'original qui lui avait été donné par un Français.

(2) Les cultivateurs canadiens se servent de loupes d'érables sèches, pour allumer du feu à l'aide d'un briquet et d'une pierre à fusil.

perdre dans les nuages, et la nature qui l'environnait plongée dans la même apathie ! Sa tête tomba sur sa poitrine et il demeura quelques instants pensif, puis s'adressant avec amertume à Dupont :

—Il y a ici quelque tour de votre façon, Monsieur. Dupont garda le silence.—Voyons, avouez-le donc : vous vous êtes muni de quelques saintes reliques pour faire avorter mes projets. Vous auriez aussi bien fait de rester chez vous, homme faible et pusillanime. Pourquoi faut-il que ma malheureuse destinée m'ait fait jeter les yeux sur vous, au préjudice d'une centaine d'hommes (et il appuya sur ce mot) qui auraient pris votre place avec tant de joie !

—Je n'ai point de reliques, mais j'ai une conscience pure, et je remercie Dieu qu'il m'ait donné assez de force pour ne pas suivre tes conseils pernicieux. Je ne suis pas un voleur ! J'ai acheté la poule noire !

Et sans attendre aucune réponse, il se mit à remonter le flanc de la montagne.

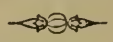
—Que le diable puisse te rendre tout le mal que tu me fais ! lui cria notre héros, sans bouger de sa place.

Dès qu'il fut seul, il s'assit et demeura plongé dans un profond abattement, qui dura près d'une heure, puis s'étant levé tout-à-coup :

—Plus de confiance dans les hommes désormais, s'écria-t-il. Je ne me fierai plus qu'à moi-même. Je vais me procurer une *Main-de-Gloire* et la véritable chandelle magique, (1) aussitôt que possible, et alors qui pourra me tromper ? Cette pensée parut le fortifier,

(1) La main-de-gloire est une main de pendu desséchée, avec laquelle on peut pénétrer où l'on veut ; et la chandelle magique est composée de sa graisse fondue avec du cierge pascal. Un homme qui se promène la nuit, avec ce flambeau, doit trouver un trésor à l'endroit où elle s'éteint.

il regarda tristement le lac et reprit lentement le chemin de sa chaumière, non sans laisser échapper quelques soupirs, en songeant à la mauvaise fortune qui le poursuivait.



CHAPITRE TROISIEME.

C'est le meurtre qui vient, froidement médité,
Flairer ta gorge nue et t'ouvrir le côté.

(BERTAUD.)

Murder, most foul.

(SHAKSPEARE.)

LE MEURTRE.

Je conçois bien que l'espagnol vindicatif surprenne son ennemi au détour sombre d'une forêt et lui plonge son poignard dans le cœur ; que le corse sauvage attende sur le bord d'un ravin l'objet de sa *vendette*, et, d'un coup de sa carabine, l'étende à ses pieds ; que l'impétueuse italienne porte un stylet à sa jarretière et perce le sein d'un amant infidèle ; il y a quelque chose d'émouvant dans leur action. Le premier appelle sa vengeance " le plaisir des dieux," et dit avec le poète anglais que " c'est une vertu." Le second a une dette sacrée à payer : son père peut-être la lui a laissée ! La troisième a son excuse dans la passion la plus puissante du cœur humain, l'amour, source de tant d'erreurs. Elle ne conçoit pas qu'on puisse aimer et supporter de l'indifférence ; elle veut que le jeune anglais, aux cheveux blonds, boive la coupe des

passions, comme elle, fille du midi, à la longue chevelure noire, à l'âme de feu !.... Mais ce que je ne puis concevoir et ce qui répugne à la raison, c'est qu'un être, auquel on ne peut refuser le nom d'homme, puisse s'abreuver du sang de son semblable pour un peu d'or....

Sur les bords de la charmante rivière des Trois-Saumons, est une jolie maison de campagne, peinte en rouge, qui touche, du côté sud, à la voie publique et, du côté nord, au fleuve Saint-Laurent; les arbres qui la couvrent de leur feuillage, sur le devant, invitent maintenant le voyageur fatigué à se reposer ; car c'est à présent une auberge. Autrefois ce fut la demeure d'un assassin, et ses murs, maintenant si propres et si blancs, ont été rougis du sang du malheureux qu'un destin fatal avait conduit sous son toit.

Au temps dont je parle, elle était occupée par Joseph Mareuil, homme chez lequel deux passions seulement s'étaient concentrées ; l'une qui n'a de nom que chez la brute, et l'autre, celle du tigre : la soif du sang. Il pouvait, comme la tigresse d'Afrique se reposer près du cadavre qu'il avait étendu à ses pieds et contempler, de son œil sanglant, sa victime encore palpitante.

Qui pourrait peindre cette malédiction de Dieu incarnée ? Personne.... Essayons au moins d'en donner une faible esquisse. Cet homme était d'une taille et d'une force prodigieuses : il eût été bien proportionné sans son immense poitrine ; son front était large et proéminent ; deux sourcils épais couvraient deux os d'une grandeur démesurée, sous lesquels étaient ensevelis, dans leur orbite creux, ses yeux sombres et étincelants. Son nez aquilin couvrait une bouche

bien fendue, sur laquelle errait sans cesse un sourire de bagne, ce sourire qu'on ne voit guère que sur le banc des prévenus, qui les abandonne dès qu'ils entrent au cachot, et qu'ils reprennent lorsque les prisons les revomissent au sein de la société. Deux protubérances, qu'il avait derrière les oreilles, l'auraient fait condamner sans témoins par un juge phrénologiste. Ses manières, quoique engageantes, inspiraient la défiance ; et l'enfance même, qu'il cherchait à captiver, s'enfuyait à sa vue.

Il était assis sur le seuil de sa porte, vêtu d'une longue robe de chambre, le six septembre 182—, lorsqu'un colporteur s'approcha de lui pour lui demander s'il désirait acheter quelques marchandises. Il se leva aussitôt et le pria d'entrer ; après l'avoir fait asseoir et invité à se rafraîchir, il l'engagea, vu que le soleil était bientôt près de se coucher, à passer la nuit chez lui. Le jeune homme, qui s'appelait Guillemette, refusa d'abord ; mais l'hôte ayant fait observer qu'il y avait beaucoup de chasse aux environs et lui ayant offert un fusil, il se décida à rester et accepta ses offres. Il prit le fusil et sortit accompagné du maître du logis. Ils aperçurent un jeune homme, en habit de voyageur, qui venait à eux et qui s'arrêta lorsqu'il les eut joints.

Le nouvel arrivé était d'une belle taille et sa mise très-recherchée ; les traits de son visage, d'une beauté rare, annonçaient la fatigue jointe à une mélancolie habituelle. Il salua le compagnon de Mareuil qui, le reconnaissant, lui rendit son salut, en lui disant :

—Vous paraissez fatigué, M. de Saint-Céran ; venez-vous de loin ?

—J'arrive des pays d'en-haut, répondit ce dernier ; allez-vous plus loin ce soir, François ?

—Non, je profite de l'offre obligeante de monsieur, et je vais coucher chez lui ; et vous ?

Ici la physionomie de Mareuil se rembrunit. Il avait intérêt à ce que personne ne sût que le malheureux colporteur passait la nuit dans sa demeure.

—Je vais marcher encore une demi-heure et je crois que je logerai ce soir chez un de mes amis. Adieu je suis pressé.

Il continua sa route. Guillemette prit le chemin du rivage et après avoir chassé, pendant une heure, il rentra au logis pour souper. Il trouva la table mise et commença à manger de bon appétit. La conversation roula pendant le repas sur ses spéculations, et il avoua franchement à son hôte qu'il n'avait vendu que pour onze louis, depuis son départ de la capitale. Après avoir pris quelques verres de vin, qui contenaient un fort narcotique que Mareuil y avait jeté à son insu, il manifesta le désir de se reposer, et se jeta sur un petit lit, où il ne tarda pas à s'endormir.

Alors commença le drame horrible dont nous allons entretenir nos lecteurs. Mareuil, jusqu'alors accoudé sur la table et enseveli dans ses rêveries, se leva et fit quelques tours dans la chambre à pas lents, puis s'arrêta près de l'endroit où dormait sa victime. Il écouta, d'un air inquiet, son sommeil inégal et entrecoupé de paroles sans suite. " Il n'est pas encore entièrement " sous l'influence de l'opiat," se dit-il, et il retourna s'asseoir sur un sofa. La lumière qui brûlait sur la table laissait échapper une lueur lugubre, qui donnait un relief horrible à son visage sinistre enfoncé dans

l'ombre ; relief horrible, non par l'agitation qui se peignait sur des traits d'acier, mais par le calme muet et l'expression d'une tranquillité effrayante. Il se leva de nouveau, s'avança près d'une armoire et en tira un marteau, qu'il contempla avec un sourire infernal : le sourire de Shylock, lorsqu'il aiguisait son couteau et qu'il contemplait la balance dans laquelle il devait peser la livre de chair humaine qu'il allait prendre sur le cœur d'Antonio. Il donna un nouvel éclat à sa lumière, puis, le marteau d'une main et enveloppé dans les plis de son immense robe, il alla s'asseoir près du lit du malheureux Guillemette.

Il considéra, pendant quelque temps, son sommeil paisible, avant-coureur de la mort qui ouvrait déjà ses bras pour le recevoir ; il écouta un moment les palpitations de son cœur :—quelque chose d'inexprimable, qui n'est pas de ce monde mais de l'enfer, passa sur son visage ; il resserra involontairement le marteau, écarta la chemise du malheureux étendu devant lui, et, d'un seul coup de l'instrument terrible qu'il tenait à la main, il coupa l'artère jugulaire de sa victime. Le sang rejaillit sur lui et éteignit la lumière. Alors s'engagea dans les ténèbres une lutte horrible ! lutte de la mort avec la vie. Par un saut involontaire Guillemette se trouva corps-à-corps avec son assassin, qui trembla, en sentant l'étreinte désespérée d'un mourant et en entendant, près de son oreille, le dernier râle qui sortait de la bouche de celui qui l'embrassait avec tant de violence, comme pour faire un cruel adieu à la vie. Il eut néanmoins le courage d'appliquer un second coup et un instant après il entendit, avec joie, le bruit d'un corps qui tombait sur le plancher ; le silence vint augmenter l'horreur

de ce drame sanglant, et la pendule sonna onze heures.

Il ralluma sa bougie avec peine et revint dans le cabinet où il s'efforça, en vain, d'arrêter le sang qui sortait de la blessure : " Faisons disparaître aussitôt que possible toutes ces traces qui pourraient me trahir," se dit-il. " Et, quant à toi, ton linceul c'est l'onde." Il dépouilla ensuite le corps et lui attacha les pieds avec une corde, fit le tour de chaque fenêtre pour voir s'il n'entendrait rien au dehors, et ouvrit sa porte ; mais aucune voix étrangère ne troublait le silence de la nuit : la tempête régnait dans toute son horreur, et le sifflement du vent, mêlé au bruit de la pluie et au mugissement des vagues, se faisait seul entendre. Il referma la porte avec précaution, ouvrit la fenêtre qui donnait sur le rivage, y jeta le corps et le rejoignit aussitôt. La force du vent le faisait chanceler et l'obscurité de la nuit l'empêchait de voir la petite embarcation dans laquelle il se proposait de se livrer avec sa victime à la merci des flots. Il la trouva enfin, et quoiqu'il eût fallu la force de deux hommes pour la soulever, il la fit partir de terre d'un bras vigoureux, y déposa le corps et la porta jusqu'à l'endroit où la vague venait expirer sur le rivage. Il attacha alors le cadavre derrière le canot, et, s'y étant placé, il fit longtemps de vains efforts pour s'éloigner : le vent qui soufflait avec force du nord et la marée montante le rejetaient sans cesse sur la côte. Enfin, par une manœuvre habile, il parvint à gagner le large, et après un travail pénible de deux heures, épuisé de fatigue et se croyant dans le courant du fleuve qui court sur la pointe de Saint-Roch, il coupa la corde et dirigea sa course vers le

rivage. Il trouva tout chez lui dans le même ordre qu'il l'avait laissé, referma la fenêtre et se mit à l'ouvrage. Il déposa l'argent dans son coffre, brisa la cassette dans laquelle le colporteur transportait ses marchandises, les mit dans un sac qu'il serra, jeta les planches dans la cheminée, mit de côté les habits, lava les taches de sang du mieux qu'il put, puis se jeta sur son lit, où il ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil. La fatigue le fit reposer pendant quelques heures ; mais, vers le matin, son imagination, frappée des scènes de la veille, vint les lui rappeler avec des circonstances horribles.

Il lui sembla que sa demeure était transformée en un immense tombeau de marbre noir ; que ce n'était plus sur un lit qu'il reposait, mais sur le cadavre d'un vieillard octogénaire, auquel il était lié par des cheveux d'une blancheur éclatante. Des milliers de vermisseaux qui lui servaient de drap mortuaire le tourmentaient sans cesse. Tout-à-coup, au pied de sa couche glacée se levait lentement l'ombre d'une jeune fille, enveloppée d'un immense voile blanc, qui l'invitait à la rejoindre ; et il faisait d'inutiles efforts pour se soulever. La jeune fille levait son voile, et sur son corps, d'une beauté éblouissante, il voyait un visage dévoré par un cancer hideux. Puis l'ombre de Guillemette se présentait à son chevet pâle et livide ; de son crâne fracassé s'écoulait une longue trace de sang et sa chemise entr'ouverte laissait voir une profonde blessure à son col. Il se sentait près de défaillir ; mais l'apparition lui jetait quelques gouttes de sang sur les tempes et ses forces s'augmentaient malgré lui. Il voulait se fuir lui-même ; mais une voix intérieure lui répétait sans cesse : seul avec tes souvenirs !

CHAPITRE QUATRIEME.

Enfin, Dieu l'a voulu et l'heure est décidée.
BERTAUD.

Mais lorsqu'à ses côtés le sépulcre s'entrouvre
Et que la mort surgit, c'est alors qu'il a peur.
GRATOT.

LE CADAVRE.

L'homme coupable peut dormir quelque temps en sécurité ; mais lorsque la coupe du crime est remplie, une dernière goutte y tombe, et, une voix qui semble descendue du ciel, vient faire retentir aux oreilles du criminel ces terribles paroles : c'est assez ! Puis alors, adieu tous les rêves de bonheur fondés sur cette base impure ; le remords commence son office de bourreau et chaque espérance est détruite par une réalité. Oh ! qu'il doit être horrible le remords qui présente aux malheureux, comme dernière perspective, le gibet ! Le gibet, avec toute sa solennité, sa populace silencieuse, ses officiers en noir, son ministre de l'évangile, le bourreau et sa dernière pensée—la mort ! Telles étaient les idées qui devaient troubler Mareuil dans sa profonde sécurité. Il ne se doutait guère, lorsqu'il fut réveillé en sursaut, sur les huit heures du matin, par la voix qui lui criait que désormais, il serait seul avec sa pensée, qu'avant minuit cette sentence serait accomplie.

Sa préoccupation de la veille lui avait fait oublier qu'à une demi-lieue de chez lui, une jolie anse de sable avançait à une grande distance dans le fleuve,

et qu'au baissant de la marée le courant y portait avec beaucoup de force. C'est là, qu'après avoir été longtemps le jouet des flots, le corps de Guillemette fut se reposer sur le sable, derrière la maison où Saint-Céran avait passé la nuit. Au point du jour, la fermière courut à sa pêche afin de chercher du poisson pour le déjeûner de son hôte. Qui pourrait peindre son horreur lorsque sa marche fut arrêtée par un cadavre qu'elle heurta ! Elle rebroussa chemin aussitôt et courut donner l'alarme chez elle. Son mari, accompagné de Saint-Céran et de plusieurs domestiques, s'y rendit sur le champ. Quel fut l'étonnement de notre jeune voyageur lorsqu'il reconnut son ami ; il allait jeter un cri de surprise, lorsqu'il aperçut une blessure au crâne. Il devint alors calme et observa seulement.

—Malheureux jeune homme ! Il faut le transporter immédiatement chez vous, M. Thibault.

Ayant déposé silencieusement le cadavre sur une planche, ils prirent le chemin de la maison, accompagnés de la femme et des domestiques qui suivaient en pleurant : car c'était une émotion violente pour des âmes vierges, qui n'avaient jamais eu occasion d'aller se blaser, dans les théâtres, même sur l'idée de la mort. Pauvres créatures ! elles n'auraient pas versé de larmes, si elles avaient eu l'avantage immense dont on a si bien su profiter, celui d'ensevelir leur sensibilité sous le rideau qui termine un des drames de Victor Hugo ou d'Alexandre Dumas.

Le corps fut déposé dans le plus bel appartement de la maison, sur deux planches appuyées à chaque bout sur des chaises, puis recouvert d'un drap blanc. Deux cierges, une soucoupe remplie d'eau bénite avec

un rameau de sapin vert furent posés à ses pieds, et le père, accompagné de sa famille, récita à haute voix les prières des morts.

Saint-Céran, après leur avoir recommandé le secret sur cet évènement (secret qui fut gardé jusqu'à ce qu'ils purent se rendre chez leurs voisins), alla trouver un magistrat respectable du lieu et lui communiqua ce qu'il savait ; ajoutant qu'il était prêt à faire le serment voulu : qu'en son âme et conscience il croyait Mareuil l'auteur du meurtre. Toutes les formalités remplies, il ne restait plus qu'à exécuter l'ordre d'arrestation, chose d'autant moins facile qu'ils connaissaient tous deux le caractère désespéré de ce dernier. Après avoir consulté un homme de loi très-éclairé, qui demeurait près de là, ils résolurent de faire tous leurs efforts pour empêcher que la nouvelle ne lui parvînt, et en même temps aviser quelque expédient pour s'assurer de sa personne.

Onze heures sonnaient lorsqu'une vingtaine de personnes partirent de la demeure du magistrat, précédées d'une voiture, et marchant dans le plus profond silence. Arrivées au but, la maison fut entourée et tous attendirent le dénouement de leur stratagème. Le jeune homme qui conduisait la voiture l'arrêta et frappa à la porte. Cinq minutes après, une voix forte demanda : Qui va là ?

—Je viens vous chercher pour la mère Caron, qui a ben rempiré, M le docteur, (1) fut la réponse.

—Je suis malade, je ne puis sortir.

—Eh ben, elle demande si vous pourrez pas y donner de quoi la faire dormir ?

(1) Je dois informer mes lecteurs que Mareuil pratiquait la médecine, sans licence, depuis six mois dans la paroisse, et jouissait d'une haute réputation d'habileté.

—Attends un peu. Cinq minutes après, le charlatan entr'ouvrait sa porte de manière à y passer le bras seulement et présentait une fiole. Le jeune homme avait bien joué son rôle jusque là, mais n'avait pas reçu d'autres instructions ; car ceux qui lui avaient dicté ce qu'il devait faire croyaient que cela suffirait pour leur livrer celui qu'ils attendaient. Mais il sentit que le coup était manqué s'il ne trouvait quelqu'expédient : une idée lumineuse le frappa.

—J'ai peur de la casser, monsieur, dit-il ; je vas embarquer, car la jument est mal commode, voudrez-vous me la donner dedans la voiture. Et il accompagnait ses paroles de l'action. Mareuil sortit pour la lui donner, et fut aussitôt saisi par un bras vigoureux et entouré ; il essaya en vain de s'emparer d'une hache et d'un fusil qu'il avait près de la porte, il fut obligé de succomber au nombre, et se laissa lier en demandant, d'un air calme, ce qu'on lui voulait. Il fut alors informé, par le magistrat, de quelle nature était l'accusation portée contre lui.

—S'il n'y a que cela, dit-il, mon innocence est ma sauvegarde.

—" C'est ce que nous verrons, " reprit aussitôt le diseur de bons mots de la paroisse, qui se trouvait là ; et il allait commencer ses plaisanteries sans fin, lorsqu'il fut averti par le magistrat, homme sévère, que le prisonnier n'était pas encore trouvé coupable par un jury de son pays, que quand bien même il le serait, sa situation devait inspirer la pitié plutôt que le persifflage, et, que pour le présent, il devait être traité avec égard. Il le fit ensuite asseoir et le plaça sous la garde de quatre hommes. Mareuil demanda si on voulait lui permettre de se reposer ; sur la

réponse affirmative il se coucha à terre ; et, quelques minutes après, il feignait d'être enseveli dans un profond sommeil. Le magistrat se retira ensuite après avoir donné l'ordre qu'il y eût pendant toute la nuit une garde armée près de lui.

La tempête qui, la nuit précédente, avait cessé lorsque le corps du malheureux Guillemette était devenu le jouet des flots, ébranlait de nouveau la petite maison où gisait le meurtrier, et quelques gouttes de grosse pluie frappaient de temps à autre les vitres. Sur un matelas, dans un coin de la chambre encore teinte de sang, était couché Mareuil, le dos tourné aux assistants et la tête enveloppée d'une couverture Trois des gardiens, armés de fusils, n'avaient rien de remarquable : leurs regards annonçaient la bonhomie du cultivateur canadien, et contrastaient avec leur occupation ; quant au quatrième, il paraissait à sa place : ce personnage, gros et trapu, avait le regard farouche ; et une immense paire de favoris rouges qui lui couvraient la moitié du visage donnait quelque chose d'atroce à sa physionomie. Il tenait dans sa main droite, avec l'immobilité d'une statue, un grand sabre écossais qu'il appuyait sur sa cuisse. Plusieurs habitants fumaient tranquillement leur pipe, et au milieu d'eux était un voyageur qui, ayant passé trente ans au service de la compagnie du Nord-Ouest, n'était revenu que depuis quelque temps au sein de sa famille, étonnée de son retour. Saint-Céran écrivait assis près d'une table.

Cependant la tempête mugissait avec fureur, la pluie tombait par torrents, les éclairs sillonnaient la nue et le tonnerre grondait comme au jugement dernier. Tous les regards se tournèrent vers Mareuil,

qui paraissait insensible à ce qui se passait autour de lui, sur la terre et dans les cieux.

—Il dort, dit Saint-Céran, il dort paisiblement, tandis que l'ange vengeur plane au-dessus de lui et semble exciter la fureur des éléments.

—C'est plutôt le diable, dit François Rigault, qui se réjouit d'avance de la bonne prise qu'il va faire ; je suis certain qu'il y aura fête, pendant quinze jours, à son arrivée au pays de Satan.

—Paix ! dit Saint-Céran, paix ! mon cher François ; ceci n'est point matière à badinage, et le malheureux, teint du sang de son frère, doit inspirer une pitié mêlée d'horreur plutôt que des plaisanteries.

—M. Saint-Céran a raison, dit Joseph Bérubé ; laissons le diable tranquille ; pour moi je n'aime pas à en parler dans cette maison, et par le temps qu'il fait.

—As-tu peur qu'il nous rende visite ? dit François d'un air goguenard.

—Eh ! eh ! je n'en sais trop rien, dit le vieux voyageur, il a visité des maisons où il semblait avoir moins de droits qu'ici.

—Racontez-nous cela, père Ducros, dit Saint-Céran qui n'était pas fâché, comme tous les jeunes gens, d'entendre une légende, et qui d'ailleurs voulait mettre fin aux plaisanteries de François.

—Ecoutez, M. Saint-Céran, je suis vieux, je raconte longuement, à ce qu'ils me disent tous ; je crains de vous ennuyer.

—Non, non, père Ducros ; et tant mieux si vous êtes diffus, ça nous fera passer le reste de la nuit, répliqua le jeune homme.

—Puisque vous le voulez, je vous raconterai l'his-

toire telle qu'on me l'a racontée ; je la tiens d'un vieillard très-respectable.

CHAPITRE CINQUIEME.

Descend to darkness, and the burning lake :
False fiend, avoid !
SHAKSPEARE.

L'ÉTRANGER.

C'était le mardi gras de l'année 17—. Je revenais à Montréal, après cinq ans de séjour dans le Nord-Ouest. Il tombait une neige collante, et, quoique le temps fut très-calme, je songeai à camper de bonne heure ; j'avais un bois d'une lieue à passer, sans habitation ; et je connaissais trop bien le climat pour m'y engager à l'entrée de la nuit. Ce fut donc avec une vraie satisfaction que j'aperçus, au bord de ce bois, une petite maison où j'entrai demander à couvert. Il n'y avait que trois personnes dans ce logis lorsque j'y arrivai : un vieillard d'une soixantaine d'années, sa femme et une jeune et jolie fille de dix-sept à dix-huit ans, qui chaussait un bas de laine bleue dans un coin de la chambre, le dos tourné à nous, bien entendu ; en un mot, elle achevait sa toilette. "Tu ferais mieux de ne pas y aller, Marguerite," avait dit le père, comme je franchissais le seuil de la porte. Il s'arrêta tout court en me voyant, et, me présentant un siége, il me dit avec politesse :

—Donnez-vous la peine de vous asseoir, monsieur ;

vous paraissez fatigué. Femme, rince un verre ; monsieur prendra un coup, ça le délassera.

Les habitants n'étaient pas aussi cossus dans ce temps-là qu'ils le sont aujourd'hui ; oh ! non. La bonne femme prit un petit verre sans pied, qui servait à deux fins, savoir : à boucher la bouteille et ensuite à abreuver le monde ; puis, le passant deux à trois fois dans le seau à boire suspendu à un crochet de bois derrière la porte, le bonhomme me le présenta encore tout brillant des perles de l'ancienne liqueur, que l'eau n'avait pas entièrement détachée, et me dit :

—Prenez, Monsieur, c'est de la franche eau-de-vie, et de la vergeuse ; on n'en boit guère de semblable depuis que l'anglais a pris le pays.

Pendant que le bonhomme me faisait des politesses, la jeune fille ajustait une fontange autour de sa coiffe de mousseline en se mirant dans le même seau qui avait servi à rincer mon verre ; car les miroirs n'étaient pas communs alors chez les habitants. Sa mère la regardait en-dessous, avec complaisance, tandis que le bonhomme paraissait peu content.

—Encore une fois, dit-il en se relevant de devant la porte du poèle et en assujétissant sur sa pipe un charbon ardent d'érable, avec son couteau plombé, tu ferais mieux de ne pas y aller, Marguerite.

—Ah ! voilà comme vous êtes toujours, papa ; avec vous on ne pourrait jamais s'amuser.

—Mais aussi, mon vieux, dit la femme, il n'y a pas de mal, et puis José va venir la chercher, tu ne voudrais pas qu'elle lui fît un tel affront ?

Le nom de José sembla radoucir le bonhomme.

—C'est vrai, c'est vrai, dit-il entre ses dents : mais promets-moi toujours de ne pas danser sur le mer-

credi des cendres : tu sais ce qui est arrivé à Rose Latulipe....

—Non, non, mon père, ne craignez pas : tenez, voilà José.

Et en effet, on avait entendu une voiture ; un gaillard, assez bien découplé, entra en sautant et en se frappant les deux pieds l'un contre l'autre ; ce qui couvrit l'entrée de la chambre d'une couche de neige d'un demi-pouce d'épaisseur. José fit le galant ; et vous auriez bien ri, vous autres qui êtes si bien nippés, de le voir dans son accoutrement des dimanches : d'abord un bonnet gris lui couvrait la tête, un capot d'étoffe noire dont la taille lui descendait six pouces plus bas que les reins, avec une ceinture de laine de plusieurs couleurs qui lui battait sur les talons ; et enfin une paire de culottes vertes à mitasses, bordées en tavelle rouge, complétait cette bizarre toilette.

—Je crois, dit le bonhomme, que nous allons avoir un furieux temps ; vous feriez mieux d'enterrer le Mardi-Gras avec nous.

—Que craignez-vous, père, dit José en se tournant tout-à-coup et faisant claquer un beau fouet à manche rouge, et dont la mise était de peau d'anguille, croyez-vous que ma guevale ne soit pas capable de nous traîner ? Il est vrai qu'elle a déjà sorti trente cordes d'érable, du bois ; mais ça n'a fait que la mettre en appétit.

Le bonhomme fut réduit enfin au silence ; le galant fit embarquer sa belle dans sa *cariole*, sans autre chose sur la tête qu'une coiffe de mousseline, par le temps qu'il faisait ; l'enveloppa dans une *couverte* ; car il n'y avait que les gros qui eussent des robes de peaux dans ce temps-là ; donna un vigoureux coup de fouet

à Charmante, qui partit au petit galop, et dans un instant ils disparurent gens et bête dans la *poudrerie*.

—Il faut espérer qu'il ne leur arrivera rien de fâcheux, dit le vieillard en chargeant de nouveau sa pipe.

—Mais, dites-moi donc, père, ce que vous avez à craindre pour votre fille ; elle va sans doute le soir chez des gens honnêtes.

—Ha ! monsieur, reprit le vieillard, vous ne savez pas ; c'est une vieille histoire, mais qui n'en est pas moins vraie ! tenez : nous allons bientôt nous mettre à table ; et je vous conterai cela en frappant la fiole. Je tiens cette histoire de mon grand-père, ajouta le bonhomme ; et je vais vous la conter comme il me la contait lui-même :

Il y avait autrefois un nommé Latulipe, qui avait une fille dont il était fou ; en effet, c'était une jolie brune que Rose Latulipe : mais elle était un peu scabreuse pour ne pas dire éventée. Elle avait un amoureux nommé Gabriel Lepard, qu'elle aimait comme la prunelle de ses yeux ; cependant, quand d'autres l'accostaient, on dit qu'elle lui en faisait passer ; elle aimait beaucoup les divertissements, si bien qu'un jour de Mardi-Gras, un jour comme aujourd'hui, il y avait plus de cinquante personnes assemblées chez Latulipe ; et Rose, contre son ordinaire, quoique coquette, avait tenu, toute la soirée, fidèle compagnie à son prétendu : c'était assez naturel ; ils devaient se marier à Pâques suivant. Il pouvait être onze heures du soir, lorsque tout-à-coup, au milieu d'un cotillon, on entendit une voiture s'arrêter devant la porte. Plusieurs personnes coururent aux fenêtres, et frappant avec leurs poings sur les chassis, en dé-

gagèrent la neige collée en dehors, afin de voir le nouvel arrivé, car il faisait bien mauvais. " Certes ! cria quelqu'un, c'est un gros ; comptes-tu, Jean, quel beau cheval noir ; comme les yeux lui flambent ; on dirait, le diable m'emporte, qu'il va grimper sur la maison." Pendant ce discours, le monsieur était entré et avait demandé au maître de la maison la permission de se divertir un peu. " C'est trop d'honneur nous faire, avait dit Latulipe, dégrayez-vous, s'il vous plait, nous allons faire dételer votre cheval." L'étranger s'y refusa absolument, sous prétexte qu'il ne resterait qu'une demi-heure, étant très-pressé. Il ôta cependant un superbe capot de chat sauvage et parut habillé en velours noir et galonné sur tous les sens. Il garda ses gants dans ses mains, et demanda permission de garder aussi son casque ; se plaignant du mal de tête.

—Monsieur prendrait bien un coup d'eau-de-vie, dit Latulipe en lui présentant un verre.

L'inconnu fit une grimace infernale en l'avalant ; car Latulipe, ayant manqué de bouteilles, avait vidé l'eau bénite de celle qu'il tenait à la main, et l'avait remplie de cette liqueur. C'était bien mal au moins. Il était beau cet étranger, si ce n'est qu'il était très-brun et avait quelque chose de sournois dans les yeux. Il s'avança vers Rose, lui prit les deux mains et lui dit :

—J'espère, ma belle demoiselle, que vous serez à moi ce soir et que nous danserons toujours ensemble.

—Certainement, dit Rose à demi-voix, et en jetant un coup d'œil timide sur le pauvre Lepard, qui se mordit les lèvres à en faire sortir le sang.

L'inconnu n'abandonna pas Rose du reste de la soirée, en sorte que le pauvre Gabriel, renfrogné dans

un coin, ne paraissait pas manger son avoine de trop bon appétit.

Dans un petit cabinet qui donnait sur la chambre de bal, était une vieille et sainte femme qui, assise sur un coffre, au pied d'un lit, priait avec ferveur; d'une main elle tenait un chapelet, et de l'autre se frappait fréquemment la poitrine. Elle s'arrêta tout-à-coup, et fit signe à Rose qu'elle voulait lui parler.

—Ecoute, ma fille, lui dit-elle ; c'est bien mal à toi d'abandonner le bon Gabriel, ton fiancé, pour ce monsieur. Il y a quelque chose qui ne va pas bien ; car chaque fois que je prononce les saints noms de Jésus et de Marie, il jette sur moi des regards de fureur. Vois comme il vient de nous regarder avec des yeux enflammés de colère.

—Allons tante, dit Rose, roulez votre chapelet, et laissez les gens du monde s'amuser.

—Que vous a dit cette vieille radoteuse, dit l'étranger ?

—Bah, dit Rose, vous savez que les anciennes prêchent toujours les jeunes.

Minuit sonna et le maître du logis voulut alors faire cesser la danse, observant qu'il était peu convenable de danser sur le mercredi des cendres.

—Encore une petite danse, dit l'étranger.

—Oh ! oui, mon cher père, dit Rose ; et la danse continua.

—Vous m'avez promis, belle Rose, dit l'inconnu, d'être à moi toute la veillée : pourquoi ne seriez-vous pas à moi pour toujours ?

—Finissez-donc, monsieur, ce n'est pas bien à vous de vous moquer d'une pauvre fille d'habitant comme moi, répliqua Rose.

—Je vous jure, dit l'étranger, que rien n'est plus sérieux que ce que je vous propose ; dites : Oui... seulement, et rien ne pourra nous séparer à l'avenir.

—Mais, monsieur !...et elle jeta un coup d'œil sur le malheureux Lepard.

—J'entends, dit l'étranger d'un air hautain, vous aimez ce Gabriel ? ainsi n'en parlons plus.

—Oh ! oui....je l'aime...je l'ai aimé.... mais tenez, vous autres gros messieurs, vous êtes si enjoleurs de filles que je ne puis m'y fier.

—Quoi ! belle Rose, vous me croiriez capable de vous tromper, s'écria l'inconnu, je vous jure par ce que j'ai de plus sacré.... par....

—Oh ! non, ne jurez pas ; je vous crois, dit la pauvre fille ; mais mon père n'y consentira peut-être pas ?

—Votre père, dit l'étranger avec un sourire amer ; dites que vous êtes à moi et je me charge du reste.

—Eh bien ! Oui, répondit-elle.

—Donnez-moi votre main, dit-il, comme sceau de votre promesse.

L'infortunée Rose lui présenta la main qu'elle retira aussitôt en poussant un petit cri de douleur ; car elle s'était senti piquer ; elle devint pâle comme une morte, et prétendant un mal subit, elle abandonna la danse. Deux jeunes maquignons rentraient dans cet instant, d'un air effaré, et prenant Latulipe à part ils lui dirent :

—Nous venons de dehors examiner le cheval de ce monsieur ; croiriez-vous que toute la neige est fondue autour de lui, et que ses pieds portent sur la terre ? Latulipe vérifia ce rapport et parut d'autant plus saisi d'épouvante, qu'ayant remarqué, tout-à-coup, la pâleur de sa fille auparavant, il avait obtenu d'elle un demi

aveu de ce qui s'était passé entre elle et l'inconnu. La consternation se répandit bien vite dans le bal, on chuchotait, et les prières seules de Latulipe empêchaient les convives de se retirer.

L'étranger, paraissant indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, continuait ses galanteries auprès de Rose, et lui disait en riant, et tout en lui présentant un superbe collier en perles et en or : Otez votre collier de verre, belle Rose, et acceptez, pour l'amour de moi, ce collier de vraies perles. Or, à ce collier de verre, pendait une petite croix et la pauvre fille refusait de l'ôter.

Cependant une autre scène se passait au presbytère de la paroisse, où le vieux curé, agenouillé depuis neuf heures du soir, ne cessait d'invoquer Dieu : le priant de pardonner les péchés que commettaient ses paroissiens dans cette nuit de désordre, le Mardi-Gras. Le saint vieillard s'était endormi, en priant avec ferveur, et était enseveli, depuis une heure, dans un profond sommeil, lorsque s'éveillant tout-à-coup, il courut à son domestique, en lui criant : Ambroise, mon cher Ambroise, lève-toi, et attèle vite ma jument. Au nom de Dieu, attèle vite. Je te ferai présent d'un mois, de deux mois, de six mois de gages.

—Qu'y a-t-il ? monsieur, cria Ambroise, qui connaissait le zèle du charitable curé ; y a-t-il quelqu'un en danger de mort ?

—En danger de mort ! répéta le curé ; plus que cela, mon cher Ambroise ! une âme en danger de son salut éternel. Attèle, attèle promptement.

Au bout de cinq minutes, le curé était sur le chemin qui conduisait à la demeure de Latulipe, et, malgré le temps affreux qu'il faisait, avançait avec une

rapidité incroyable ; c'était, voyez-vous, Sainte-Rose qui aplanissait la route.

Il était temps que le curé arrivât ; l'inconnu en tirant sur le fil du collier l'avait rompu, et se préparait à saisir la pauvre Rose, lorsque le curé, prompt comme l'éclair, l'avait prévenu en passant son étole autour du cou de la jeune fille, et, la rapprochant de sa poitrine où il avait reçu son Dieu le matin, s'écria d'une voix tonnante :

—Que fais-tu ici, malheureux, parmi des chrétiens ?

Les assistants étaient tombés à genoux à ce terrible spectacle, et sanglotaient en voyant leur vénérable pasteur qui leur avait toujours paru si timide et si faible, et maintenant si fort et si courageux, face à face avec l'ennemi de Dieu et des hommes.

—Je ne reconnais pas pour chrétiens, répliqua Lucifer en roulant des yeux ensanglantés, ceux qui, par mépris de votre religion, passent, à danser, à boire et à se divertir, des jours consacrés à la pénitence par vos préceptes maudits ; d'ailleurs cette jeune fille s'est donnée à moi, et le sang, qui a coulé de sa main, est le sceau qui me l'attache pour toujours.

—Retire-toi, Satan, s'écria le curé en lui frappant le visage de son étole, et en prononçant des mots latins que personne ne put comprendre. Le diable disparut aussitôt avec un bruit épouvantable et laissant une odeur de soufre qui pensa suffoquer l'assemblée. Le bon curé, s'agenouillant alors, prononça une fervente prière en tenant toujours la malheureuse Rose, qui avait perdu connaissance, et tous y répondirent par de nouveaux soupirs et par des gémissements.

—Où est-il ? où est-il ? s'écria la pauvre fille en recouvrant l'usage de ses sens.

—Il est disparu, s'écria-t-on de toutes parts. Oh ! mon père ! mon père ! ne m'abandonnez pas ! s'écria Rose en se jetant aux pieds de son vénérable pasteur ; emmenez-moi avec vous...Vous seul pouvez me protéger....je me suis donnée à lui....Je crains toujours qu'il ne revienne....un couvent ! un couvent !

—Eh bien, pauvre brebis égarée, et maintenant repentante, lui dit le vénérable pasteur, venez chez moi, je veillerai sur vous, je vous entourerai de saintes reliques, et si votre vocation est sincère, comme je n'en doute pas après cette terrible épreuve, vous renoncerez à ce monde qui vous a été si funeste.

Cinq ans après, la cloche du couvent de.....avait annoncé depuis deux jours qu'une religieuse, de trois ans de profession seulement, avait rejoint son époux céleste, et une foule de curieux s'étaient réunis dans l'église, de grand matin, pour assister à ses funérailles. Tandis que chacun assistait à cette cérémonie lugubre avec la légèreté des gens du monde, trois personnes paraissaient navrées de douleur : un vieux prêtre agenouillé dans le sanctuaire qui priait avec ferveur, un vieillard dans la nef qui déplorait en sanglotant la mort d'une fille unique, et un jeune homme, en habit de deuil, qui faisait ses derniers adieux à celle qui fut autrefois sa fiancée : la malheureuse Rose Latulipe.

CHAPITRE SIXIEME.

> But in man's dwelling, he became a thing
> Restless, and worn, and stern, and wearisome.
> Droop'd as a wild born falcon with clept wings,
> To whom the boundless air alone were home.
>
> BYRON.

SAINT-CÉRAN.

Le lendemain, après une enquête qui dura toute la matinée, et pendant laquelle Mareuil avoua qu'il connaissait Guillemette, le magistrat lui demanda s'il le reconnaîtrait en le voyant, et, sur sa réponse affirmative, il lui proposa de visiter le corps ; il y consentit immédiatement.

En conséquence, Mareuil, lié et bien accompagné, prit le chemin de la demeure de Thibault, où une foule de spectateurs l'attendait. La conversation roulait principalement sur un point, savoir: l'effet que produirait l'arrivée du meurtrier près de sa victime. Beaucoup affirmaient que le sang coulerait immédiatement des blessures dès que l'assassin se trouverait en présence du corps.

Le bruit de plusieurs voitures fixa un moment l'attention de l'assemblée : " Le voilà, " se dirent-ils, et la porte s'ouvrant, on découvrit la haute taille et les traits sévères de Mareuil. Il s'avança près du corps, se baissa et prit, avec peine, (car ses liens le gênaient,) la branche de sapin et jeta quelques gouttes d'eau bénite sur le cadavre ; puis s'avança jusqu'à la tête et ayant levé le drap qui lui couvrait le visage, il s'écria :

—Ah ! c'est bien lui ; c'est toi, mon cher ami ! et l'on m'accuse de t'avoir ôté la vie ! Si c'est moi qui ai pu commettre un crime aussi atroce, je demande à Dieu de m'écraser de sa foudre à l'instant !

Puis il promena son grand œil noir sur l'assemblée et l'arrêta sur le magistrat pour le défier et comme s'il eût voulu lui dire :

" Tu croyais peut-être m'émouvoir et que mes nerfs me trahiraient dans une telle entrevue ; mais regarde comme je suis calme !"

—C'est bien là Guillemette, dit le magistrat ?

—Oui, c'est bien là mon ami, qui a couché chez moi, avant-hier, et qui est parti à la pointe du jour. Ah ! je ne m'attendais pas à le revoir ainsi ; pauvre ami ?

Mareuil se tut de nouveau. Le magistrat ordonna aussitôt de le faire retirer et reconduire chez lui. Après son départ les commères assurèrent qu'à son entrée le sang avait coulé et que ce devait être lui qui l'avait assassiné. Le fait est que le sang découlait lentement et continuellement des blessures ouvertes.

Notre héros, que nous avons perdu de vue depuis la soirée de sa fameuse conjuration dont l'effet manqua, comme nous l'avons vu, par la mauvaise foi de Dupont, se trouvait là ; et il était intimement convaincu que Mareuil était l'auteur du crime, et, en conséquence, qu'il serait exécuté. Il s'en réjouissait secrètement ; car, depuis longtemps, il n'y avait pas eu d'exécution, et il commençait à perdre l'espérance de se procurer sa fameuse *main-de-gloire*, avec laquelle il était assuré de ne pas se tromper. Il se promettait bien de ne pas perdre une si belle occasion, et de faire agir tous les ressorts de son imagination pour

réussir à s'emparer d'un des bras du criminel. Il serait retourné chez lui assez joyeux sans un accident qui le chagrinait : il avait apperçu Saint-Céran dans la réunion chez Thibault.

Un mot sur ce jeune homme. Saint-Céran était descendu d'une bonne famille et avait reçu une excellente éducation, qu'il avait ensuite perfectionnée par la lecture. Sa disposition, naturellement mélancolique, l'éloignait du fracas ordinaire du monde ; aussi avait-il passé la plus grande partie de sa jeunesse dans une belle retraite, à la campagne, où il se livrait à son goût passionné pour l'étude. (1) C'est là que dans une de ses longues promenades, il avait aperçu Amélie, jeune fille de quinze ans, au sourire triste et pensif. Amélie était le type d'une belle créole, ses longs cheveux noirs descendaient jusqu'à ses pieds ; des prunelles, couleur d'ébène, voilaient son œil brun et languissant, et donnaient à son visage pâle une expression angélique. Sa taille pouvait rivaliser avec celle des plus belles femmes du midi..... Ils s'étaient aimés en se voyant, et avaient senti toute la vérité de cette pensée d'un auteur moderne : " Nous étions nés l'un pour l'autre, et, oublieux du temps qui fuit, nous nous élancions gaîment dans la vie, avec nos joies naïves et nos décevantes illusions." Mais la volonté d'un père venait détruire ce rêve de bonheur ; Amélie était la fille d'Amand, et il avait juré qu'elle n'appartiendrait jamais à Saint-Céran. Peut-être que mon lecteur serait désireux de savoir d'où venait l'antipathie d'Amand. Notre héros avait fait tout son possible pour l'engager dans quelques mystères de son art, et le jeune homme

(1) Il avait néanmoins eu ses moments d'erreur.

s'y était obstinément refusé ; ensuite il lui avait emprunté quelques livres qu'il avait entièrement gâtés : ce qui avait décidé ce dernier à lui fermer sa bibliothèque. Depuis ce temps, ils ne se parlaient plus, et Amand avait défendu à sa fille de communiquer avec lui. C'est en partie ce qui avait décidé Saint-Céran à voyager dans le Haut-Canada, d'où il revenait lorsqu'il rencontra Guillemette chez Mareuil.

Peut-être Amand avait-il une autre raison de refuser sa fille au jeune homme ; Saint-Céran n'était pas riche et avait souvent refusé de lui prêter de l'argent. Les jours de bonheur étaient passés et la joie faisait place à la tristesse et au malheur. Qui pourrait s'en plaindre ? Qui pourrait espérer de trouver, au milieu d'une société d'hommes corrompus, la vérité, la paix et l'harmonie, seuls principes qui peuvent conduire à la vertu ; et, sans la vertu, plus d'amour entre les hommes.

Saint-Céran l'avait étudiée cette société tant vantée, et il en connaissait les fondements, qui sont : l'amour-propre, la vanité, le désir de plaire, la folie de se croire admiré de tous, de prendre le sourire du mépris pour celui de l'admiration, de se tourmenter toute une soirée, pour s'ennuyer et se dire à soi-même :

—Ah ! je me suis bien amusé ce soir.

Pendant une belle nuit du mois de septembre, Saint-Céran, seul, sur une belle anse de sable qui s'avançait dans le fleuve, était plongé dans des réflexions profondes. Tout-à-coup il se prit à sourire amèrement et se dit tout haut :—Cela est vrai ; mais je possédais cette malédiction de l'espèce humaine :—l'énergie ! C'est une maladie qui tue : il fallait la détruire. Je n'étais pas né pour exister, j'étais né pour vivre ; ne

pouvant aimer je méprisai ; mais j'avais toujours ce souvenir de jeune fille là. Je fus longtemps malheureux. Après avoir parcouru toutes les phases de la vie, je m'arrêtai près du torrent de la débauche. Un regard sur l'abîme fut suffisant. Je maudis l'existence et je me précipitai.....

Sans toi, mon Amélie, je croirais que la femme douce, aimante, ne se trouve que dans nos livres. En effet que sont-elles ces femmes de nos jours? Un composé de passions dont la faiblesse, principe inhérent de leur sexe, éteint le feu naturel et le change en une flamme qui n'est qu'une déception et une moquerie du beau idéal que nous cherchons dans tout ce qui nous environne. Mues par le premier principe de leur éducation, elles cherchent à plaire, à causer une impression, et elles croient y parvenir par un air affecté, un ruban ou une réponse impertinente. Est-ce que toutes les femmes n'ont pas ces avantages ? Et pourquoi plaisent-elles si peu ? Jeune homme, qui fais ton premier pas dans ce monde que tu idolâtres, tu me répondras sans doute qu'elles plaisent.—Mais non ; semblables aux acteurs qui paraissent un moment sur un théâtre, elles amusent et elles trompent. Va les voir ces visions si parfaites dans une belle soirée, va les voir le lendemain, pâles, défaites, attendant l'heure de reprendre leur visage riant, en médisant sur tout ce qui les environna la nuit précédente, et faisant rejaillir leur mauvaise humeur sur tout ce qui les approche. Le hazard a voulu que quelques unes, douces, aimantes, vrais météores dans la création, parussent parmi nous. Dans leur enfance c'était un plaisir de les entendre, de les voir, de les aimer : elles étaient pures, naïves et riantes : mais la société

les a bientôt flétries. Elles ont couvert d'un voile leur âme pure ; leur naïveté s'est changée en déception, leur sourire est devenu trompeur ; suivant les idées d'une mère expérimentée, elles sont devenues marchandes de sentiment, elles ont appris à les prodiguer à ceux qui ont de l'or :—on leur a dit que c'était le bonheur. Loin d'entourer leur enfance d'idées riantes, on a tapissé leur berceau de peintures de famine. Avant qu'elles connussent l'amour, on leur a parlé de femmes malheureuses, entourées des enfants de la misère, baptisés dans les larmes :

" *The child of misery baptised in tears.*

CRABBE.

Cherchant, de porte en porte, un refuge contre le froid, la faim et pleurant une union qui n'avait eu pour fondement que l'affection. Pourquoi, mères barbares, ne leur avez-vous pas dit que la plupart de ces couples infortunés n'étaient tombés dans un état aussi désolant que par suite de leurs défauts ? Pourquoi ne leur avez-vous pas dit : cette femme est malheureuse parce qu'elle a épousé un homme dissolu ? Non, le mot d'or a trop d'attrait à vos oreilles, il fallait inventer un mensonge pour pouvoir parler de ce métal chéri. Cette femme, avez-vous dit, est une mendiante parce qu'elle a épousé un homme qui n'avait pas d'or, et cette phrase a été suivie d'une admonition maternelle sur les richesses— Eh ! bien, je le veux ; qu'on leur en donne de l'or : elles en demanderont encore, elles diront à leurs filles : Vous ne pouvez plus songer à épouser un homme de rien ; vous qui avez une fortune, il faut vous élever.

Qu'on leur présente à ces femmes d'expérience un homme titré, riche, vieillard de vingt-cinq ans, cloaque de tout ce que la corruption humaine a inventé, alors écoutez les dire : Il est jeune, il se corrigera, il doit faire le bonheur de notre enfant ; elle nous remerciera un jour de ce que nous la forçons de s'unir à lui.— Oui, elle vous remerciera ; ou peut-être vous maudira-t-elle un jour, lorsque, seule, entourée d'une nombreuse famille, elle pleurera sa misère dans une masure, tandis que son époux accroupi près du feu d'un estaminet ignoble, cherchera à s'enivrer en se rappelant ses jours d'opulence et de grandeur.

Mais brisons là-dessus. Mon Amélie, tu me restes, tu partageras le sort de ma vie, tu oublieras mes égarements et nous serons heureux. Je saurai t'arracher des mains d'un père ridicule.....

.....

Le lendemain il fit ses préparatifs, à la hâte, et partit quelque temps après Mareuil, que les magistrats faisaient conduire à la prison du district de Québec. Il ne lui arriva rien de remarquable pendant sa route qui fut assez longue, vu le mauvais état des chemins. Arrivé au but de son voyage, il passa un brevet avec un médecin éminent du lieu, et commença, avec ardeur, ses études.

CHAPITRE SEPTIEME.

> Il n'a pas mauvaise mine; mais il a pourtant quelque chose de fâcheux dans le visage. Oui, ou toutes les règles de la métoposcopie et de la physionomie sont fausses, ou il devait être pendu.
>
> CRISPIN MÉDECIN.

> On taille, sans pitié, dans les corps palpitants
> Comme en des robes de momies.
>
> BERTAUD.

L'AUTOPSIE.

Dans la ville de Québec, au bas de la côte du Palais, est une jolie petite rue, remarquable par sa grande properté, qui s'appelle : rue de l'Arsenal. Le No. 2, au dehors, n'a rien de bien frappant.—Le jeune homme qui s'arrêterait, sous les jalousies vertes du premier étage, dans l'espérance de voir un joli visage rose, serait bien trompé ; car elle n'est habitée que par des squelettes hideux. La seule pièce qui compose cet appartement est le cabinet ostéologique et la chambre de dissection de la ville. Autour des murs sont d'immenses armoires vitrées, où sont rangés, avec ordre, les squelettes des plus fameux criminels de la province. Si vous le visitiez, maintenant, vous y verriez Mareuil, monté sur un cheval, tenant d'une main le marteau fatal au malheureux Guillemette. Il y a quelque chose d'attristant dans ce tableau, et la première idée qui frappe le visiteur en entrant, est celle de la fameuse peinture de la mort sur le cheval pâle. Est-ce la grande idée poétique de l'Apocalypse que les jeunes étudiants ont voulu rendre visible ? ou,

est-ce une simple plaisanterie, sortie de la tête de quelque étourdi qui ne comprenait pas la grandeur de sa pensée ? Qui peut décider cette question dans un siècle où ceux qui se livrent à l'étude de l'anatomie en font une étude de calembours et vont folâtrer jusque sur les tombeaux ? Au temps dont nous parlons, c'était un fameux voleur du nom de Hart, qui était à la tête du musée ; mais les directeurs lui firent céder sa place à Mareuil, qu'ils séparèrent même d'avec les autres, mus par la même idée que Victor Hugo a depuis revêtue en si beaux vers :

Et que ton âme, errante au milieu de ces âmes,
Y soit la plus abjecte entre les plus infâmes :
Et lorsqu'ils te verront paraître au milieu d'eux
Ces fourbes, dont l'histoire inscrit les noms hideux
Que l'or tenta jadis mais à qui, d'âge en âge,
Chaque peuple, en passant, vient cracher au visage.
Qui portent sur leurs lèvres un baiser venimeux :
Judas qui vend son Dieu, Leduc qui vend sa ville.
Groupe au louche regard, engeance ingrate et vile,
Tous en foule accourront—joyeux sur ton chemin.
Et Louvel indigné repoussera ta main.

Tout l'ameublement de cette pièce consistait en une table couverte d'un drap vert, une autre de bois de noyer et quelques chaises.

Dans une matinée fraîche du mois d'octobre, trois jeunes étudiants étaient assis près d'un petit feu de grille qui répandait une chaleur agréable dans cet appartement naturellement humide. A leur droite était une bouteille d'eau-de-vie, quelques verres sur la table, et, du côté opposé, les débris d'un cadavre d'enfant.

—Nous allons donc avoir un sujet nouveau, Dimi-

try, dit le premier, qui s'appelait Leduc, en se versant à boire.

—Tant mieux, répondit celui-ci, car je t'avouerai que notre dernière expédition m'a dégoûté.

—Mais, c'est vrai, je n'y étais pas, raconte-moi donc comment cela s'est passé.

—Est-il vrai que Young soit arrêté ?

—Oui, et comme nous devions nous y attendre, en vrai gentilhomme, il se propose de porter la peine seul. Est-ce que tu ne le lui as pas raconté, Rogers ?

—Non, dit celui-ci en bâillant, je n'y ai pas songé depuis.

—Tu connais bien, Leclerc, la petite fenêtre de la chambre d'autopsie de l'hôpital des émigrés. Eh bien ! nous avions fait rentrer Kidd, qui est tout petit, comme tu sais, et il nous a passé le corps. Kidd était sorti et nous nous disposions à reprendre le chemin de notre demeure, lorsque nous rencontrâmes trois maudits hommes de police, qui, nous voyant porter ce fardeau enveloppé dans un drap blanc, soupçonnèrent notre occupation et se mirent à notre poursuite. Nous laissâmes tomber le corps et nous nous enfuîmes ; mais ils ont reconnu Young, par malheur. Ils n'ont pas osé toucher au cadavre ; et tandis qu'ils allaient chercher du secours, nous avons réussi à le transporter ici.

Dans ce moment la porte s'ouvrit et laissa entrer un nouvel étudiant.

—Ah ! bonjour donc, Saint-Céran, dit Rogers qui avait gardé le silence jusqu'alors ; d'où viens-tu ? Tu as froid, va prendre une nippe. (1)

—Je viens de l'exécution, messieurs.

(1) Verre d'eau-de-vie.

—Est-ce fait ? dit Rogers.

—Oui, dans une heure le corps sera ici. Il a beaucoup souffert en mourant !

Et Saint-Céran, ayant pris un verre d'eau-de-vie, s'approcha du feu en adressant la parole à Rogers :

—Pourrais-tu me dire qui va présider à l'ouverture du corps ?

—Je crois que ce sera le docteur F***, mais je n'en suis pas sûr. Enfin, peu importe, nous avons bien de l'ouvrage pour une quinzaine de jours au moins.

—Oui, s'il n'y a pas d'études particulières.

J'espère, Rogers, que tu n'emporteras pas les deux bras cette fois, et toi, Leclerc, la tête ; j'ose croire que tu ne t'exposerais pas, Dimitry, à laisser tomber les poumons dans la rue, comme cela t'est arrivé l'autre jour.

—Tenez, voilà le corps qui arrive, dit Leclerc qui s'était approché de la fenêtre, et bien escorté, car voici une demi-douzaine de nos amis avec trois honorables membres de la faculté. Alors, Saint-Céran, silence sur les bras, têtes et poumons. Tu connais le proverbe anglais : *no tales out of school.*

La porte fut de suite ouverte par Rogers, et le corps fit son entrée, accompagné de sa brillante escorte. Ceux qui le portaient l'ayant déposé sur la table, sortirent aussitôt.

—Avant de procéder, dit le Dr. T***, qui venait d'arriver, si vous me le permettez, je vais vous donner la lecture d'une lettre que je viens de recevoir.

—Avec plaisir, dirent tous les étudiants.

Le Dr. déploya alors sa lettre et lut ce qui suit :

" *Saint-Jean-Port-Joli*,
2 Octobre, 18——.

" Mon cher ami,

" Tu seras peut-être surpris de ce que, pour me " débarrasser d'un fou, je te l'envoie. Mais, quand je " t'aurai donné mes raisons, j'espère que tu voudras " bien m'excuser. Le porteur de la présente s'ap- " pelle Charles Amand ; il s'est mis dans la tête qu'a- " vec une chandelle de graisse de pendu il doit trou- " ver des trésors, et depuis longtemps il m'obsède " pour que je lui en trouve une. Enfin, tant pour " m'en délivrer que pour faire une œuvre de charité, " je te l'adresse. Il est bon ouvrier et il gagne ce " qu'il veut ; mais il applique tout son argent sur des " métaux, des poisons, etc., qu'il se procure, Dieu " sait comment. Essaie donc de lui vendre une " bonne chandelle de suif de mouton, pour quatre ou " cinq piastres, et tu pourras donner l'argent aux " pauvres. Je dois t'avertir de te défier de lui ; car, " si l'on met de côté sa manie, il est fin comme un " renard ; ainsi, si tu pouvais le mener dans votre " museum, ce ne serait pas mauvais. En un mot, " je te le livre.

" Je suis ton ami jusqu'à
la mort,

T. L. B***.

" Dr. T***, écuyer,
Québec.

—Bon moyen de se venger du beau-père futur, se dit tout bas Saint-Céran. Docteur, ajouta-t-il tout haut, vous ne feriez peut-être pas mal d'attacher plusieurs

chandelles à ces ossements dans les vitraux ; il faudra alors, pour parler d'une manière technique, qu'il avale la pilule.

—Bien dit ! Saint-Céran, s'écrièrent tous les étudiants.

—Messieurs, comme il commence à être tard et que le docteur F*** n'est pas encore arrivé, dit le Dr. T***, nous ferions bien d'ajourner l'autopsie à demain ; si vous vous trouvez ici à neuf heures précises, vous aurez occasion de voir le conjurateur en question.

—J'y serai, moi, dit Saint-Céran ; et moi aussi, dit Rogers ; et moi, et moi, répétèrent les autres.

Après s'être mutuellement souhaité une bonne nuit, les jeunes étudiants se retirèrent. Le lendemain, tous furent fidèles au rendez-vous, et le docteur et son patient, comme l'appelait Rogers, ne venaient pas. Le docteur F*** commença immédiatement l'autopsie. Après l'ouverture du corps et l'examen intérieur, il ordonna à Dimitry de lui couper un bras. L'opération étant finie, à la grande satisfaction de tous les étudiants, un domestique vint avertir le docteur qu'il était demandé immédiatement par un de ses malades ; ces messieurs craignaient que son caractère sévère ne l'empêchât de goûter leur plaisanterie.

Midi sonnait lorsque le docteur T*** et notre héros firent leur entrée au musée. Amand se trouva tout-à-coup transporté dans un monde nouveau. Il n'avait jamais eu l'idée de cet immense réceptacle de la mort au milieu duquel il se trouvait. Tantôt ses yeux se portaient sur les grands vitraux garnis de squelettes, tantôt il regardait de côté le cadavre

étendu sur la table ; il ressentit une joie soudaine en s'apercevant qu'un des bras avait été coupé. Le Dr. T*** le présenta à chaque étudiant personnellement et leur dit ensuite, d'un air sérieux, quel était le but de la visite de M. Amand. Rogers décrocha aussitôt une chandelle suspendue au fémur de Hart et la présenta au docteur, qui la remit à Amand ; celui-ci tira immédiatement de sa poche un mouchoir de coton tout neuf, et l'ayant enveloppée avec soin, il la serra dans son sein, après quoi il tira de son gousset cinq piastres qu'il remit en échange au médecin. Il demanda ensuite à la société la permission de faire le tour de la chambre, permission qui lui fut accordée sur le champ. Longues furent les questions dont il accabla les étudiants, et amples les explications burlesques de ceux-ci. Arrivé près du corps de Mareuil, il se mit à leur raconter mille circonstances relativement au meurtre de l'infortuné Guillemette. Ils furent surpris de la facilité avec laquelle il s'énonçait, et ils écoutèrent les détails minutieux qu'il leur donna avec une éloquence admirable dans un homme, dont l'éducation se bornait à savoir lire un peu, et qui encore était obligé d'épeler souvent. Il saisit un moment où tous les yeux étaient fixés sur lui, pour s'emparer, sans remuer la vue, du bras qui était près de lui, qu'il glissa sous son manteau, et, terminant son récit, il feignit d'être en grande hâte et sortit aussitôt.

—C'est dommage qu'il soit fou, dit Leclerc, car il a de l'esprit.

Cette observation resta sans réponse ; car tous les étudiants réfléchissaient sur le malheur de cette âme

énergique qui, par son ignorance, se trouvait réduite à poursuivre toute sa vie une chimère.

Nos jeunes gens étaient tous enveloppés dans leurs manteaux et prêts à laisser la salle lorsque Leclerc s'écria :

—Young, ferme la porte ; inspection générale avant de sortir.

—Qu'a-t-il donc ? dit Rogers.

—Le bras, monsieur l'interrogateur, à commencer par vous, s'il vous plaît.

—Ah ! sans doute, messieurs, rien de plus juste, et je propose que celui sur lequel il sera trouvé paie un souper à l'assemblée.

—Adopté, s'écrièrent les étudiants.

La recherche fut faite, mais le bras ne se trouvait pas.

—Je gage, dit Dimitry, que *chose* l'aura emporté pour faire quelques sortiléges.

La chambre retentit aussitôt d'un éclat de rire général.

—Fais-lui payer le souper, Rogers, dit Saint-Céran ; et les étudiants se dispersèrent.

CHAPITRE HUITIEME.

Que je regrette, au sein des villes,
La douce paix de nos hameaux,
Nos cieux d'azur, nos lacs tranquilles,
Nos jours de fête et nos travaux.

CHANSON NOUVELLE.

Return to thy dwelling all lovely ; return.

CAMPBELL.

LE RETOUR.

Notre héros avait enfin accompli heureusement le but de son voyage ; et comme le séjour de la ville n'avait rien de bien attrayant pour lui, il se proposait de partir le lendemain, avant le lever du soleil, pour regagner son humble toit aussitôt que possible. Une chose surtout lui faisait désirer, avec grande hâte, d'être de retour chez lui : il voulait préparer sa *main-de-gloire* avant que le bras de Mareuil ne fût en décomposition, et il sentait bien qu'il ne pouvait trop se hâter ; car il avait une distance de soixante-et-cinq milles à parcourir, à pied, dans des chemins très-désavantageux. Il traversa donc le même soir à la Pointe-Lévi, afin d'être prêt à se mettre en route le lendemain avant l'aurore. Il se coucha après avoir mis sous son oreiller les deux objets de sa sollicitude, mais il essaya en vain de fermer la paupière ; car si l'inquiétude l'avait empêché de dormir jadis, la joie qu'il éprouvait dans le moment lui faisait le même effet. Il entendit avec impatience la pendule sonner toutes les heures de la nuit, et à trois heures du matin il sauta hors de son lit, s'habilla à la hâte, souhaita le bonjour à ses hôtes et se mit en route.

Le chemin que prit notre héros pour se rendre à Saint-Jean-Port-Joli n'était pas macadamisé, et le sol, qui était extrêmement noir, devenait boueux dans la saison des pluies. Amand avançait donc avec peine, suivant, autant que possible, les clôtures et glissant presque à chaque pas. Néanmoins, après une marche pénible de quatre heures, il arriva dans la paroisse de Beaumont, au bas d'une colline connue sous le nom de Côte à Nollet. Au pied de cette côte, à un demi-arpent de la voie publique, dans un endroit enfoncé, est une petite chaumière presqu'en ruines : c'est la demeure de la vieille Nollet, qui a donné son nom au côteau dont nous parlons. La femme Nollet se mêlait aussi de nécromancie et passait généralement, dans l'esprit des habitants, pour la plus grande sorcière du Canada. Si mon lecteur croyait que cette fée ressemblait à la fée aux miettes de Charles Nodier, il se tromperait fort, car l'amante de Michel, hormis les dents, n'avait rien de repoussant ; tout dans celle-ci, au contraire, était ignoble : recourbée sur elle-même et traînant avec peine ses soixante-et-quinze années, lorsqu'elle vous regardait, au travers de son immense coiffe blanche, avec son œil terne et vert, sa bouche béante et édentée, elle ressemblait assez à ces magots que l'imagination vive de nos jeunes filles a placés sur leurs roues de fortune pour dicter avec leur balai, accompagnement indispensable d'une sorcière, leurs succès futurs. D'aussi loin que Charles aperçut la maison :

—J'entrerai là, se dit-il, et je me convaincrai par moi-même, si elle est aussi versée dans les sciences occultes qu'on le dit, et peut-être qu'elle pourra me prédire si je réussirai dans mes entreprises.

Arrivé à la porte, il avança donc hardiment et frappa deux petits coups ; une jeune et jolie enfant d'une dizaine d'années lui ouvrit en lui demandant ce qu'il désirait.

—Puis-je voir la mère Nollet, dit-il.

—Oui, monsieur, donnez-vous la peine d'entrer.

La vieille mégère était assise au coin du feu, le front appuyé dans ses deux mains et entièrement absorbée dans ses pensées. Croyant que c'était quelqu'un de ses voisins, elle ne leva pas même la tête quand Amand entra ; mais la jeune fille l'ayant prise par son mantelet, en lui disant qu'un monsieur étranger voulait lui parler, elle se leva aussitôt en le regardant d'un air où perçait la méfiance.

—Y a-t-il quelque chose à votre service, dit-elle d'une voix tremblante.

— Oui, la mère ; je voudrais vous parler un moment en particulier.

—Alors passez par ici, dit-elle en ouvrant une porte qui donnait dans un petit appartement généralement nommé dans les campagnes *bas côté*.

Si la première pièce était dans un état de délabrement complet, la seconde ne lui en cédait point ; le plancher en était si mauvais, qu'avant d'y entrer notre héros le sonda plusieurs fois avec son pied ; il s'appuya sur une vieille barrique défoncée, qui était dans un coin, et fixant sa compagne d'un air résolu :

—Je voudrais savoir si je réussirai dans une grande entreprise que je suis sur le point de commencer.

—Vous allez être satisfait, répondit-elle en tirant de sa poche un vieux jeu de cartes espagnoles qu'elle étala avec orgueil.

Après les avoir fait couper trois fois, elle les parcourut lentement, en sépara quelques-unes, qu'elle garda dans ses mains :

—Vous êtes marié ? dit-elle.

—Oui.

—Vous avez des enfants ? Voyons, un, deux : attendez que je compte.

—Je n'ai qu'une fille.

—Oui, c'est justement cela.

—Permettez-moi, la mère, de vous prier d'en venir au fait immédiatement, dit notre héros, que ce préambule commençait à ennuyer fort.

—J'y viens. Vous cherchez fortune, dit-elle en regardant l'habit râpé de son interrogateur impatient.

—Oui ; mais pouvez-vous me dire par quels moyens je cherche à y parvenir ?

—Tous les moyens vous sont indifférents, reprit la vieille, pourvu que vous réussissiez.

—Elle a raison, se dit-il tout bas : Y parviendrai-je ?

—Oui, si vous avez du cœur, de l'énergie et de la force.

—S'il ne faut que cela, mon coup est sûr. Tenez, voilà pour vos peines, dit-il en lui donnant une pièce de monnaie. Je vous remercie ; adieu. Elle est sorcière, pensa-t-il, et il reprit sa route.

Du courage, de la force et de l'énergie, dit le héros se parlant à lui-même, si vous en avez ? m'a-t-elle dit.—Si j'en ai ! Les ombres des cinq cents sauvages, massacrés près de la grande caverne du Cap au Corbeau, pourront aller lui dire bientôt si j'en manque.

Amand hâta le pas afin de se rendre à un joli bos-

quet, situé à une lieue de là, près d'une petite rivière, où il se proposait de se reposer quelques instants. Il était près de huit heures et demie lorsqu'il y parvint ; il prit deux ou trois morceaux de planches, étendus çà et là, aux environs d'un vieux moulin à scie, s'en fit un siége, et s'étant jeté sur le côté, il tira de la poche de son gilet un morceau de pain qu'il se mit à manger de bon appétit. Lorsqu'il fut remis de sa fatigue il continua sa route ausi vite que les chemins le lui permirent dans le dessein d'arriver, avant le soleil couchant, chez un de ses oncles qui demeurait à Saint-Thomas, à sept lieues de là. Il pouvait être sept heures du soir lorsqu'il aperçut la fumée du toit hospitalier de Joseph Amand ; cette vue le fit sourire ; car il avait faim.

—Bonjour, mon oncle, dit-il à un vieillard frais et rosé, qui fumait sa pipe, assis sur le seuil de la porte.

—Tiens ! c'est toi, Charles ; rentre mon garçon ; tu es le bien venu ; tu arrives à propos ce soir ; les jeunes gens me présentent une grosse gerbe et nous allons avoir un divertissement ; tu ne seras pas de trop. D'où viens-tu ?

—De la ville, mon oncle.

—Ah ! Je suppose que tu es encore dans tes belles entreprises.

Le mécontentement se peignit sur le visage d'Amand ; le vieillard s'en étant aperçu, ajouta :

—Allons, n'en parlons plus, puisque ça te fait de la peine. Je suis sûr que tu t'es fatigué ; viens prendre un coup.

Ils avaient à peine fini leurs verres, qu'ils entendirent les chants des habitants qui revenaient du travail après avoir terminé la moisson du bonhomme.

Suivant le cérémonial d'usage, le vieillard alla s'asseoir au fond de la chambre, dans un grand fauteuil placé pour l'occasion, et attendit d'un air joyeux et content l'arrivée de ses enfants et de ses petits-fils, qui ne tardèrent pas à rentrer en foule, précédés de l'aîné de la famille, qui tenait d'une main un faisceau de superbes tiges de blé chargées de leurs épis et entourées d'une variété de boucles de ruban, et de l'autre côté une carafe et un verre. Il s'avança jusqu'au siége du maître de la maison, lui présenta la gerbe, en lui souhaitant chaque année de sa vie une récolte aussi abondante ; après quoi il versa à boire à la compagnie. Le vieillard le remercia d'une voix émue, et avala d'un seul trait le verre qui lui était présenté. Le maitre des cérémonies versa alors à boire, à la ronde, à toute la compagnie, qui passa ensuite dans la pièce voisine, où un souper composé de mouton, de laitage et de *crêpes au sucre* était préparé. Si le Rapin qui imagina de faire dire par un gros anglais, au pauvre qui n'avait pas mangé depuis la veille : " G.... m, le coquin, il être bien heureux d'avoir faim," avait vu ces bonnes gens manger, il aurait assurément transporté son milord goutteux et envieux dans la salle du festin, et lui aurait fait dire au pluriel : " G.... m, les coquins, ils être bien heureux d'avoir faim." Pour me servir de l'expression du vieillard qui présidait à la fête : ils pouvaient manger, les pauvres gens ; ils ne volaient pas leur nourriture. Le repas fini, la carafe d'eau-de-vie commença à circuler, et le jeune homme qui avait présenté la gerbe demanda à son père de leur chanter une chanson.

—Assurément qu'oui, mes enfants ; je ne vous

refuserai pas cela aujourd'hui, et je vais vous en chanter une drôle aussi. Et le vieillard commença aussitôt, la chanson suivante :

Il y a pas sept ans que je suis parti
De la Nouvelle-France ;
La nouvelle m'est arrivée,
Tra la la la,

Que ma maîtresse était fiancée.
J'ai pris mes bottes et mes éperons,
Et ma cavale par la bride,
Chez ma maîtresse je m'en suis allé,
Tra la la la,

Pour voir si elle était fiancée.
De tant loin qu'elle me vit venir
Son petit cœur soupire ;
—Qu'avez-vous donc belle à tant soupirer,
Tra la la la,

Puisque vous êtes fiancée ?
—Oui, fiancée je le suis,
Maudit soit la journée :
C'est dimanche mon premier banc,
Tra la la la,

Venez-y mettre empêchement.
Le premier dimanche du mois
Le curé monte en chaire :
—Ecoutez-moi, petits et grands,
Tra la la la,

Je vais vous publier un banc.
Le beau galant qui était là,
S'approche de la chaire.
—Ah ! monsieur le curé, ne publiez pas ce banc,
Tra la la la,

Je viens y mettre empêchement.
Il y a sept ans que je l'aimais,
Je l'aime bien encore.
—S'il y a sept ans que vous l'aimez,
Tra la la la,
Il est bien just' que vous l'ayez.

Lorsque le vieillard eut terminé sa chanson, tous ses hôtes burent à sa santé.

Alors les jeunes gens se retirèrent dans l'appartement voisin, pour se livrer à divers amusements ; ceux des convives qui restaient s'approchèrent de la cheminée et une conversation animée s'engagea entre eux.

CHAPITRE NEUVIEME.

Avaunt, and quit my sight! let the earth hide thee!
Thy bones are marrowless, thy blood is cold,
Thou hast no speculation in those eyes,
Which thou dost glare with.
. . . . . .
What man dare, I dare:
Approach thou like the rugged Russian bear,
The arm'd rhinoceros, or Hyrcanian tiger,
Take any shape but that, and my firm nerves
Shall never tremble; or be alive again,
And dare me to the desert with thy sword;
If trembling I inhabit, then protest me
The baby of a girl. Hence, terrible shadow!
Unreal mock'ry hence!

SHAKSPEARE.

L'HOMME DE LABRADOR.

Parmi les nombreux personnages groupés autour de l'âtre brûlant de l'immense cheminée, était un vieillard qui paraissait accablé sous le poids des ans. Assis sur un banc très-bas, il tenait à deux mains un

bâton, sur lequel il appuyait sa tête chauve. Il n'était nullement nécessaire d'avoir remarqué la besace, près de lui, pour le classer parmi les mendiants. Autant qu'il était possible d'en juger dans cette attitude, cet homme devait être de la plus haute stature. Le maître du logis l'avait vainement sollicité de prendre place parmi les convives ; il n'avait répondu à ses vives sollicitations que par un sourire amer et en montrant du doigt sa besace. C'est un homme qui fait quelques grandes pénitences, avait dit l'hôte en rentrant dans la chambre à souper, car malgré mes offres, il n'a voulu manger que du pain. C'était donc avec un certain respect que l'on regardait ce vieillard, qui semblait absorbé dans ses pensées. La conversation s'engagea néanmoins, et Amand eut soin de la faire tourner sur son sujet favori.

—Oui, Messieurs, s'écria-t-il, le génie et surtout les livres n'ont pas été donnés à l'homme inutilement ! avec les livres on peut évoquer les esprits de l'autre monde ; le diable même.

Quelques incrédules secouèrent la tête, et le vieillard appuya fortement la sienne sur son bâton.

—Moi-même, reprit Amand, il y a environ six mois, j'ai vu le diable sous la forme d'un cochon.

Le mendiant fit un mouvement d'impatience et regarda tous les assistants.

—C'était donc un cochon, s'écria un jeune clerc notaire, bel esprit du lieu.

Le vieillard se redressa sur son banc, et l'indignation la plus marquée parut sur ses traits sévères.

—Allons, monsieur Amand, dit le jeune clerc notaire, il ne faudrait jamais avoir mis le nez dans la science pour ne pas savoir que toutes ces histoires

d'apparitions ne sont que des contes que les grand'-mères inventent pour endormir leurs petits enfants.

Ici, le mendiant ne put se contenir davantage :

—Et moi, monsieur, je vous dis qu'il y a des apparitions, des apparitions terribles, et j'ai lieu d'y croire, ajouta-t-il en pressant fortement ses deux mains sur sa poitrine.

—A votre âge, père, les nerfs sont faibles, les facultés affaiblies, le manque d'éducation, que sais-je, répliqua l'érudit.

—A votre âge ! à votre âge ! répéta le mendiant, ils n'ont que ce mot dans la bouche. Mais, monsieur le notaire, à votre âge, moi, j'étais un homme ; oui, un homme. Regardez, dit-il en se levant avec peine, à l'aide de son bâton ; regardez, avec dédain même, si c'est votre bon plaisir, ce visage étique, ces yeux éteints, ces bras décharnés, tout ce corps amaigri ; eh bien, monsieur, à votre âge, des muscles d'acier faisaient mouvoir ce corps qui n'est plus aujourd'hui qu'un spectre ambulant. Quel homme osait alors, continua le vieillard avec énergie, se mesurer avec Rodrigue, surnommé Bras-de-fer ? et quant à l'éducation, sans avoir mis, aussi souvent que vous, le nez dans la science, j'en avais assez pour exercer une profession honorable, si mes passions ne m'eussent aveuglé ; eh bien, monsieur, à vingt-cinq ans une vision terrible, et il y a de cela soixante ans passés, m'a mis dans l'état de marasme où vous me voyez. Mais, mon Dieu, s'écria le vieillard en levant, vers le ciel, ses deux mains décharnées : si vous m'avez permis de traîner une si longue existence, c'est que votre justice n'était pas satisfaite ! Je n'avais pas expié mes crimes horribles ! Qu'ils

puissent enfin s'effacer, et je croirai ma pénitence trop courte !

Le vieillard, épuisé par cet effort, se laissa tomber sur son siége, et des larmes coulèrent le long de ses joues étiques.

—Ecoutez, père, dit l'hôte, je suis certain que monsieur n'a pas eu intention de vous faire de la peine.

—Non, certainement, dit le jeune clerc en tendant la main au vieillard, pardonnez-moi ; ce n'était qu'un badinage.

—Comment ne vous pardonnerais-je pas, dit le mendiant, moi qui ai tant besoin d'indulgence.

—Pour preuve de notre réconciliation, reprit le jeune homme, racontez-nous, s'il vous plaît, votre histoire.

—J'y consens, dit le vieillard, puisque la morale qu'elle renferme peut vous être utile.

Et il commença ainsi son récit :

A vingt ans j'étais un cloaque de tous les vices réunis : querelleur, batailleur, ivrogne, débauché, jureur et blasphémateur infâme ; mon père, après avoir tout tenté pour me corriger, me maudit, et mourut ensuite de chagrin. Me trouvant sans ressource, après avoir dissipé mon patrimoine, je fus trop heureux de trouver du service comme simple engagé de la compagnie de Labrador. C'était au printemps de l'année 17—, il pouvait être environ midi, nous descendions dans la goëlette *La Catherine*, par une jolie brise ; j'étais assis sur la lisse du gaillard d'arrière, lorsque le capitaine assembla l'équipage et lui dit : ah ça, enfants, nous serons, sur les quatre heures, au Poste du Diable ; qui est celui d'entre vous qui y restera ? Tous les regards se

tournèrent vers moi, et tous s'écrièrent unanimement : ce sera Rodrigue Bras-de-fer. Je vis que c'était concerté ; je serrai les dents avec tant de force que je coupai en deux le manche d'acier de mon calumet, et frappant avec force sur la lisse, où j'étais assis, je répondis dans un accès de rage : Oui, mes mille tonnerres, oui, ce sera moi ; car vous seriez trop lâches pour en faire autant ; je ne crains ni Dieu, ni diable, et quand satan y viendrait je n'en aurais pas peur. Bravo ! s'écrièrent-ils tous. Huzza ! pour Rodrigue. Je voulus rire à ce compliment ; mais mon ris ne fut qu'une grimace affreuse, et mes dents s'entre-choquèrent comme dans un violent accès de fièvre. Chacun alors m'offrit un coup, et nous passâmes l'après-midi à boire. Ce poste de peu de conséquence était toujours gardé, pendant trois mois, par un seul homme qui y faisait la chasse et la pêche, et quelque petit trafic avec les sauvages. C'était la terreur de tous les engagés, et tous ceux qui y avaient resté, avaient raconté des choses étranges de cette retraite solitaire ; de là, son nom de : Poste du Diable—en sorte que depuis plusieurs années on était convenu de tirer au sort pour celui qui devait l'habiter. Les autres engagés qui connaissaient mon orgueil savaient bien qu'en me nommant unanimement, la honte m'empêcherait de refuser, et par là, ils s'exemptaient d'y rester eux-mêmes, et se débarrassaient d'un compagnon brutal, qu'ils redoutaient tous.

Vers les quatre heures, nous étions vis-à-vis le poste dont le nom me fait encore frémir, après un laps de soixante ans, et ce ne fut pas sans une grande émotion, que j'entendis le capitaine donner l'ordre de

préparer la chaloupe. Quatre de mes compagnons me mirent à terre avec mon coffre, mes provisions et une petite pacotille pour échanger avec les sauvages ; et s'éloignèrent aussitôt de ce lieu maudit. Bon courage ! bon succès ! s'écrièrent-ils, d'un air moqueur, une fois éloignés du rivage.

—Que le diable vous emporte tous mes !.... que j'accompagnai d'un juron épouvantable.

—Bon, me cria Joseph Pelchat, à qui j'avais cassé deux côtes, six mois auparavant ; bon, ton ami le diable te rendra plus tôt visite qu'à nous. Rappelle-toi, ce que tu as dit.

Ces paroles me firent mal.

—Tu fais le drôle, Pelchat, lui criai-je ; mais suis bien mon conseil, fais-toi tanner la peau par les sauvages ; car si tu me tombes sous la patte dans trois mois, je te jure par....(autre exécrable juron,) qu'il ne t'en restera pas assez sur ta maudite carcasse, pour raccommoder mes souliers.

—Et quant à toi, me répondit Pelchat, le diable n'en laissera pas assez sur la tienne pour en faire de la *babiche*.

Ma rage était à son comble ! Je saisis un caillou, que je lançai avec tant de force et d'adresse, malgré l'éloignement de la terre, qu'il frappa à la tête le malheureux Pelchat et l'étendit sans connaissance, dans la chaloupe. Il l'a tué ! s'écrièrent ses trois autres compagnons, un seul lui portant secours tandis que les deux autres faisaient force de rames pour aborder la goëlette. Je crus, en effet, l'avoir tué, et je ne cherchai qu'à me cacher dans le bois, si la chaloupe revenait à terre ; mais une demi-heure après, qui me parut un siècle, je vis la goëlette

mettre toutes ses voiles et disparaître. Pelchat n'en mourut pourtant pas subitement, il languit pendant trois années et rendit le dernier soupir en pardonnant à son meurtrier. Puisse Dieu me pardonner, au jour du jugement, comme ce bon jeune homme le fit alors.

Un peu rassuré, par le départ de la goëlette, sur les suites de ma brutalité, (car je réfléchissais que si j'eusse tué ou blessé Pelchat mortellement, on serait venu me saisir,) je m'acheminai vers ma nouvelle demeure. C'était une cabane d'environ vingt pieds carrés, sans autre lumière qu'un carreau de vitre au sud-ouest ; deux petits tambours y étaient adossés ; en sorte que cette cabane avait trois portes. Quinze lits, ou plutôt grabats, étaient rangés autour de la pièce principale. Je m'abstiendrai de vous donner une description du reste ; ça n'a aucun rapport avec mon histoire.

J'avais bu beaucoup d'eau-de-vie pendant la journée, et je continuai à boire pour m'étourdir sur ma triste situation ; en effet, j'étais seul sur une plage éloignée de toute habitation ; seul avec ma conscience ! et, Dieu, quelle conscience ! Je sentais le bras puissant de ce même Dieu, que j'avais bravé et blasphêmé tant de fois, s'appesantir sur moi ; j'avais un poids énorme sur la poitrine. Les seules créatures vivantes, compagnons de ma sollicitude, étaient deux énormes chiens de Terre-Neuve : à peu-près aussi féroces que leur maître. On m'avait laissé ces chiens pour faire la chasse aux ours rouges, très-communs dans cet endroit.

Il pouvait être neuf heures du soir. J'avais soupé, je fumais ma pipe, près de mon feu, et mes deux

chiens dormaient à mes côtés ; la nuit était sombre et silencieuse, lorsque, tout-à-coup, j'entendis un hurlement si aigu, si perçant, que mes cheveux se hérissèrent. Ce n'était pas le hurlement du chien ni celui plus affreux du loup ; c'était quelque chose de satanique. Mes deux chiens y répondirent par des cris de douleur, comme si on leur eût brisé les os. J'hésitai ; mais l'orgueil l'emportant, je sortis armé de mon fusil chargé à trois balles ; mes deux chiens, si féroces, ne me suivirent qu'en tremblant. Tout était cependant retombé dans le silence, et je me préparais déjà à rentrer, lorsque je vis sortir du bois, un homme suivi d'un énorme chien noir ; cet homme était au-dessus de la moyenne taille et portait un chapeau immense, que je ne pourrais comparer qu'à une meule de moulin, et qui lui cachait entièrement le visage. Je l'appelai, je lui criai de s'arrêter ; mais il passa, ou plutôt coula comme une ombre, et lui et son chien s'engloutirent dans le fleuve. Mes chiens tremblant de tous leurs membres s'étaient pressés contre moi et semblaient me demander protection.

Je rentrai dans ma cabane, saisi d'une frayeur mortelle ; je fermai et barricadai mes trois portes avec ce que je pus me procurer de meubles ; et ensuite mon premier mouvement fut de prier ce Dieu que j'avais tant offensé et lui demander pardon de mes crimes : mais l'orgueil l'emporta, et repoussant ce mouvement de la grâce, je me couchai, tout habillé, dans le douzième lit, et mes deux chiens se placèrent à mes côtés. J'y étais depuis environ une demi-heure, lorsque j'entendis gratter sur ma cabane, comme si des milliers de chats, ou autres animaux,

s'y fussent cramponnés avec leurs griffes ; en effet je vis descendre dans ma cheminée et remonter avec une rapidité étonnante, une quantité innombrable de petits hommes hauts d'environ deux pieds ; leurs têtes ressemblaient à celles des singes et étaient armées de longues cornes. Après m'avoir regardé, un instant, avec une expression maligne, ils remontaient la cheminée avec la vitesse de l'éclair, en jetant des éclats de rires diaboliques. Mon âme était si endurcie que ce terrible spectacle, loin de me faire rentrer en moi-même, me jeta dans un accès de rage ; je mordais mes chiens pour les exciter, et saisissant mon fusil je l'armai et tirai avec force la détente, sans réussir pourtant à faire partir le coup. Je faisais des efforts inutiles pour me lever, saisir un harpon et tomber sur les diablotins, lorsqu'un hurlement plus horrible que le premier me fixa à ma place. Les petits êtres disparurent, il se fit un grand silence, et j'entendis frapper deux coups à ma première porte : un troisième coup se fit entendre, et la porte, malgré mes précautions, s'ouvrit avec un fracas épouvantable. Une sueur froide coula sur tous mes membres, et pour la première fois, depuis dix ans, je priai, je suppliai Dieu d'avoir pitié de moi. Un second hurlement m'annonça que mon ennemi se préparait à franchir la seconde porte, et au troisième coup elle s'ouvrit comme la première, et avec le même fracas. O mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je, sauvez-moi ! sauvez-moi ! Et la voix de Dieu grondait à mes oreilles, comme un tonnerre, et me répondait : non, malheureux, tu périras. Cependant un troisième hurlement se fit entendre et tout rentra dans le silence ; ce silence dura une dizaine de minutes. Mon cœur battait à

coups redoublés ; il me semblait que ma tête s'ouvrait et que ma cervelle s'en échappait goutte à goutte ; mes membres se crispaient et lorsqu'au troisième coup, la porte vola en éclats, sur mon plancher, je restai comme anéanti. L'être fantastique que j'avais vu passer, entra alors avec son chien et ils se placèrent vis-à-vis de la cheminée. Un reste de flamme qui y brillait s'éteignit aussitôt et je demeurai dans une obscurité parfaite.

Ce fut alors que je priai avec ardeur et fis vœu à la bonne sainte Anne, que si elle me délivrait, j'irais de porte en porte, mendiant mon pain le reste de mes jours. Je fus distrait de ma prière par une lumière soudaine ; le spectre s'était tourné de mon côté, avait relevé son immense chapeau, et deux yeux énormes, brillants comme des flambeaux, éclairèrent cette scène d'horreur. Ce fut alors que je pus contempler cette figure satanique : un énorme nez lui couvrait la lèvre supérieure, quoique son immense bouche s'étendît d'une tempe à l'autre ; ses oreilles lui tombaient sur les épaules comme celles d'un lévrier. Deux rangées de dents, noires comme du fer, et sortant presque horizontalement de sa bouche, se choquaient avec un fracas horrible. Il porta son regard farouche de tous côtés, et, s'avançant lentement, il promena sa main décharnée et armée de griffes, sur toute l'étendue du premier lit ; du premier lit il passa au second, et ainsi de suite jusqu'au onzième, où il s'arrêta quelque temps. Et moi, malheureux ! je calculais pendant ce temps-là, combien de lits me séparaient de sa griffe infernale. Je ne priais plus : je n'en avais pas la force ; ma langue desséchée était collée à mon palais et les battements de mon cœur, que la crainte me faisait suppri-

mer, interrompaient seuls le silence qui régnait autour de moi, dans cette nuit funeste. Je lui vis étendre la main sur moi ; alors, rassemblant toutes mes forces, et par un mouvement convulsif, je me trouvai debout, et face à face avec le fantôme dont l'haleine enflammée me brûlait le visage. " Fantôme ! " lui criai-je, " si tu es de la part de Dieu, demeure ; mais si tu viens de la part du diable je t'adjure, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de t'éloigner de ces lieux." Satan, (car c'était lui, messieurs, je ne puis en douter,) jeta un cri affreux, et son chien poussa un hurlement qui fit trembler ma cabane ; comme l'aurait fait une secousse de tremblement de terre. Tout disparut alors, et les trois portes se refermèrent avec un fracas horrible. Je retombai sur mon grabat, mes deux chiens m'étourdirent de leurs aboiements, pendant une partie de la nuit, et ne pouvant enfin résister à tant d'émotions cruelles, je perdis connaissance. Je ne sais combien dura cet état de syncope ; mais, lorsque je recouvrai l'usage de mes sens, j'étais étendu sur le plancher mourant de faim et de soif. Mes deux chiens avaient aussi beaucoup souffert ; car ils avaient mangé mes souliers, mes raquettes et tout ce qu'il y avait de cuir dans la cabane. Ce fut avec beaucoup de peine que je me remis assez de ce terrible choc pour me traîner hors de mon logis. Et lorsque mes compagnons revinrent, au bout de trois mois, ils eurent de la peine à me reconnaître : j'étais ce spectre vivant que vous voyez devant vous.

—Mais, mon vieux ! dit l'incorrigible clerc notaire.

—Mais.... mais.... que... te serre...., dit le colérique vieillard en relevant sa besace ; et, malgré les instances du maître, il s'éloigna en grommelant.

—Eh bien, monsieur le notaire, dit Amand d'un air de triomphe, qu'avez-vous à répondre, maintenant ?

—Il me semble, dit l'étudiant, esprit fort, que le mendiant nous en a assez dit pour expliquer la vision, d'une manière très-naturelle ; il était ivrogne d'habitude, il avait beaucoup bu ce jour-là ; sa conscience lui reprochait un meurtre atroce. Il eut un affreux cauchemar, suivi d'une fièvre au cerveau, causée par l'irritation du système nerveux et... et...

—Et c'est ce qui fait que votre fille est muette, dit Amand impatienté.

CHAPITRE DIXIEME.

Quels sont ces monts hardis, ces roches inconnues !
Leur pied se perd sous l'onde et leur front dans les nues.

CASIMIR DELAVIGNE.

LA CAVERNE DU CAP AU CORBEAU.

Le rusé Dousterswivel de Sir Walter Scott cherchait ses trésors dans les ruines des monastères ; mais notre héros avait des idées toutes différentes : c'était sur les rives des lacs, dans les cavernes les plus sombres et au fond de la mer, que se portaient toutes ses espérances. Sans qu'il eût lu les ouvrages de M. Galland et de M. Petit de Lacroix, son imagination transformait en palais de porphyre, à créneaux d'or, la demeure des reptiles les plus immondes. Un serpent était, pour lui, le génie qui gardait un trésor enfoui. Arrivé chez lui, tout fut bientôt préparé, et,

dès le lendemain, il devait traverser le fleuve pour se rendre à la caverne du cap au Corbeau. Celui qui l'eût vu la veille de son départ se promener, à grands pas, près de sa demeure, aurait pu s'écrier avec le poète :

> Ah! qui peindra jamais cet ennui dévorant.
> Les extases d'espoir, les fureurs solitaires,
> D'un grand homme ignoré qui lui seul se comprend.
>
> CASIMIR DELAVIGNE.

Il l'avait conçu, lui, cette idée, avant le poète, et que de consolations ne lui donnait-elle pas au milieu d'un monde railleur et méprisant ! La nécessité, le malheur l'avaient rendu morose. Il répondait un jour, avec une amère ironie, à un sarcasme qui lui était adressé : " Continuez, continuez, le mépris vaut mieux que la pitié au malheur qu'on ne soulage pas."

Quelles pouvaient être les pensées qui l'occupaient dans ce moment ? Il songeait à son élévation future ; car il n'avait plus un seul doute. Tout dépendait de lui seul maintenant ! Il y avait près d'une heure qu'il était enseveli dans ses rêveries, lorsqu'un homme sortit, tout-à-coup, du bois qui entourait sa chaumière et lui frappa sur l'épaule. Le nouvel arrivé était d'une taille médiocre, mais assez bien proportionnée ; sa figure ouverte annonçait une assurance ferme en ses propres forces, son visage n'avait rien de repoussant, mais sa bouche était loin de l'embellir. Le dix-neuvième siècle est convenu d'appeler monstre tout ce qui est extraordinaire, et les écrivains de ce siècle fécond se servent toujours du mot : type ; or cette

bouche était une bouche monstre, le type de toutes les bouches monstres. Ceux qui en doutent peuvent en voir la dimension au presbytère de Saint-Jean Port-Joli ; car moyennant un minot de pois, il a consenti à la laisser mesurer, au compas, et le rayon en est encore marqué sur la porte. Passons à ses qualités intellectuelles : il savait à peine lire ; ce qui ne l'empêchait pas d'avoir la modestie de se croire un homme des plus scientifiques et de trancher toutes les questions qu'on lui présentait, sans difficulté. Amand, seul, avait su lui en imposer ; parce qu'il savait des mots plus longs et plus difficiles à prononcer que lui. Notre héros s'était trouvé dans la nécessité de lui confier son secret ; car ne pouvant conduire une chaloupe, il lui fallait quelqu'un pour le traverser à la côte nord-ouest du fleuve. Il lui avait donc expliqué le but de son voyage à la capitale, et lui avait fait promettre de l'accompagner à son retour.

—Eh bien Amand, dit-il en l'abordant, as-tu tout ce qu'il te faut ?

—Chut, Capistrau, parle plus bas ; je ne t'ai pas vu dans le bois ; d'autres pourraient bien nous entendre à notre insu. Rentrons.

—Partons-nous demain ?

—Sans doute ; où est la chaloupe ?

—Je l'ai laissée dans l'anse, prête à faire voile quand tu voudras.

—Allons, c'est bien, demain, à la marée montante, si le vent est bon.

—Dans ce cas-là, dit Capistrau, je vais me jeter sur ton lit, car je suis fatigué.

—Moi aussi, dit Amand ; j'ai fait sept lieues aujourd'hui.

Sans aucun autre préparatif, les amis se jetèrent sur le mauvais grabat, et le sommeil ne tarda pas à clore leurs paupières.

Le lendemain, vers les six heures du matin, deux hommes étaient occupés à mettre une embarcation à l'eau, dans l'anse aux Pierre-Jean, et une demi-heure après, la chaloupe, couverte de toutes ses voiles, filait huit nœuds à l'heure vers la côte du nord. Vers une heure, nos deux aventuriers distinguèrent, près de la Baie-Saint-Paul, le cap au Corbeau. Ce cap a quelque chose de majestueux et de lugubre. A quelque distance on le prendrait pour un de ces immenses tombeaux jetés au milieu des déserts de l'Egypte par la folle vanité de quelque chétif mortel. Une nuée d'oiseaux, enfants des tempêtes, voltigent continuellement autour de son front couronné de sapins, et semblent, par leur croassement sinistre, entonner le glas funèbre de quelque mourant. Le fleuve s'engloutit avec fracas dans sa base en forme de caverne, où la voix de l'homme n'a jamais retenti. Or, c'était dans cette caverne qu'Amand voulait pénétrer. Il aurait bien voulu porter immédiatement vers cet endroit; mais son compagnon, plus prudent, s'efforça de l'en dissuader, en lui répétant qu'ils feraient mieux de mettre à terre le long de la côte, et de se rendre à pied jusqu'à la caverne, pour la visiter avant la nuit. Il lui raconta, en outre, plusieurs vieilles légendes touchant certains vaisseaux qui, conduits par des pilotes imprudents, s'étaient engouffrés à pleine voile, sous son immense voûte, et n'avaient jamais reparu. Amand était si confiant dans les précieux talismans qu'il portait sur lui qu'il ne voulait rien entendre; mais il fut obligé de céder à son compagnon qui était,

pour le moins, aussi entêté que lui et qui s'obstinait à faire route vers la côte voisine. Trois quarts d'heure après, ils abattaient leurs voiles et jetaient l'ancre à deux brasses sur un bon fond de sable. Aussitôt que notre héros impatient eut mis pied à terre, il s'achemina immédiatement vers le cap qui pouvait être à une demi-lieue de distance. Capistrau, après avoir placé tout en ordre dans la chaloupe, hâta le pas pour le rejoindre, si bien qu'ils arrivèrent ensemble, après dix minutes de marche, au lieu tant désiré. Il était impossible de parvenir à la caverne de ce côté, sans monter à une hauteur de quatre cents pieds par un sentier rude et tortueux, tracé sur le flanc de la montagne par les voyageurs curieux qui visitent souvent cette curiosité naturelle. Après bien des peines et des sueurs, nos deux aventuriers parvinrent au sommet, presque exténués; mais l'épuisement physique ne fut rien comparé à la consternation qui s'empara du cœur de notre héros lorsqu'il découvrit qu'il était impossible d'arriver à l'ouverture autrement que par le fleuve et qu'il vit le courant impétueux qui semblable à une chute, s'y précipitait avec fracas. Il jeta un regard douloureux sur son compagnon et soupira en se croisant les bras. Capistrau, prit la parole :

—Tiens, Amand, dit-il, tu dois être persuadé, qu'il est impossible de rentrer là-dedans ; quant à moi, je n'y ai jamais eu de confiance ; crois-m'en, nous ferons mieux de chercher ailleurs. Aussi bien, je me rappelle d'avoir entendu dire à mon grand-père, qu'un seigneur qui passait pour très-riche était mort dans cette paroisse et que, malgré toutes les recherches qu'on a pu faire, on n'a jamais trouvé un sou chez lui ; et beaucoup de personnes ont dit qu'il avait coutume d'en-

terrer son argent dans le bois qui avoisinait son domaine. Si tu veux m'en croire, nous allons nous rendre aux maisons pour nous reposer, en attendant la nuit, et vers minuit nous irons faire une recherche. Pour que personne ne se doute de nous, nous dirons que nous voulons coucher dans la chaloupe où nous retournerons après la veillée.

—C'est bon, je le veux bien ; car je te dirai la vérité, je crois que l'embarras ne serait pas de rentrer dans ce trou-là, mais plutôt d'en sortir, répondit notre héros qui avait toujours eu la vue attachée sur le gouffre pendant le discours de son compagnon.

Ils commencèrent à descendre, le flanc de la montagne et dirigèrent leurs pas vers les maisons situées sur le haut des côteaux voisins.

Leur préoccupation et une touffe de saules les avaient empêchés de distinguer deux jeunes étudiants, étendus sur l'herbe près de là. Aussitôt qu'ils furent éloignés, l'un d'eux dit à l'autre :

—Que le diable m'emporte, Théodore, je crois que ces deux corps-là, cherchent des trésors : si tu veux dire comme moi, nous allons leur en faire trouver un, ce soir ?

—Comment ?

—Ne dis rien ; promets-moi, seulement, de faire tout ce que je voudrai, et tu verras comme nous allons rire.

—Allons, je le veux bien ; explique-moi ce que nous allons faire ?

—Ecoute, il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse, savoir : s'ils vont se servir d'une chandelle dite magique. S'ils le font la seule difficulté serait de la faire éteindre à l'endroit propice. Je crois que j'en

viendrai à bout avec ma canne à air. Suis-moi, nous allons les sonder un peu, après quoi, nous préparerons ce qui est nécessaire. Une bonne chose, c'est que nous savons où doit se faire la cérémonie ; allons, viens. Et les deux étudiants suivirent de loin les traces de notre héros, et arrivèrent chez eux, quelques minutes après lui. Tous leurs efforts furent inutiles pour tirer, comme ils le disaient, les vers du nez, des deux magiciens. Ils résolurent néanmoins d'essayer à tout risque, et se séparèrent pour faire les apprêts nécessaires.

Vers les neuf heures du soir, comme ils en étaient convenus, les deux étrangers se retirèrent, sous prétexte de garder leur chaloupe pendant la nuit ; Charles, surtout, attendait avec impatience. Enfin, l'heure arriva, et ils s'acheminèrent vers le bosquet. Tirer un briquet et allumer la chandelle fut l'affaire d'un moment, et ils commencèrent tous deux une marche lente et majestueuse. Après plusieurs détours, ils arrivèrent près de l'endroit où étaient cachés les deux jeunes gens. Adolphe tira, aussitôt, son coup, l'air passa près du visage d'Amand, mais n'éteignit pas la lumière. Ce dernier tressaillit :

—Bonne place, dit-il, à son compagnon : cherchons.

Un second coup de la canne eut plus d'effet, ils se trouvèrent dans les ténèbres. Le héros eut immédiatement recours, de nouveau, au briquet, alluma une autre chandelle et se mit aussitôt en besogne. Qui pourrait peindre sa joie lorsque d'un coup de sa bêche il frappa le haut d'un baril ; il ne put prononcer que ces mots :

—Capistrau, notre fortune est faite : travaillons, mon garçon.

Ils le tirèrent, avec peine, et regagnèrent, en grande hâte, l'embarcation. Le précieux fardeau n'y fut pas plutôt déposé qu'Amand, armé d'une hache, en fit sauter le couvert. Il resta stupéfait et laissa tomber l'instrument ; quant à son compagnon, qui avait plus de sang-froid, il se hâta de faire sauter le contenu et le contenant par-dessus le bord.

Ah ! les mauvais plaisants !

CHAPITRE ONZIEME.

O'er the glad waters of the dark blue sea
Our thoughts as boundless and our souls as free,
Oh ! who can tell, not thou, luxurious slave,
Whose soul would sicken o'er the heaving wave.

BYRON.

Sur l'océan, sur l'océan.

LE PIRATE.

LA TEMPÊTE.

Le vent soufflait avec violence du nord-est, et la mer était houleuse dans le golfe Saint-Laurent ; tous les vaisseaux qui avaient pu se réfugier dans quelques havres y étaient à l'abri. Deux goëlettes seules louvoyaient, avec toutes leurs voiles hautes : la Sirène et le King Fisher ; c'est que, voyez-vous, cette dernière avait de bonnes raisons, à elles connues, pour donner la chasse à l'autre, et la Sirène croyait qu'il était fort de ses intérêts de s'exempter de la visite de la première. Or, la Sirène était à une demi-lieue, à peu près, de la côte du nord, lorsque le capitaine qui se tenait près du timonier s'écria, de toute la force de

sa voix : " About ship, boys—Hardlee—Tacks and sheets—Main sail haul—let go and haul," et la goëlette, vive comme un poisson volant, décrivait un demi-cercle avec une telle rapidité qu'elle présenta toute sa quille hors de l'eau. Dès qu'elle se fut redressée sur elle-même et eut repris son élan, le capitaine regarda l'autre en murmurant entre ses dents :—Tu ne passeras pas au vent à ce coup-ci, ma mignonne ; et puis à l'autre bordée, il fera noir ; ainsi, adieu mademoiselle, votre serviteur ; pas pour ce coup-ci, s'il vous plaît.

La Sirène était commandée par le capitaine Clenricard : il était d'une haute stature, et avait quelque chose de repoussant et de féroce dans les traits ; ses immenses sourcils croisés, au-dessus de son nez aquilin, le faisaient paraître comme constamment occupé d'une arrière-pensée. Il était placé sur l'Ile d'Anticosti pour prêter secours aux malheureux naufragés. Il faisait aussi la contrebande, et était chargé de pelleteries au temps où nous parlons. Le King Fisher, qui s'en doutait depuis longtemps, avait enfin réussi à acquérir la certitude que, dans le moment même, il faisait voile vers Québec, avec une riche cargaison. Or, Clenricard ne se fut pas plus tôt aperçu que la goëlette du gouvernement portait sur lui qu'il rebroussa chemin, et chercha son salut dans la fuite.

—Il faut ôter la voile de fortune immédiatement, Michel, dit-il, car nous forçons trop à la mer.

—Oui, capitaine.

—Viens prendre la barre quand ce sera fait, car j'ai froid ; il faut que je descende un peu dans la chambre.

A peine était-il descendu, et avait-il avalé un verre de rum de la Jamaïque, qu'il sentit la goëlette bon-

dir sur elle-même et entendit un bruit semblable à la détonation d'un coup de canon : d'un saut il se trouva au haut de l'escalier de la chambre. —Filez les écoutes de la grande voile et de la misaine,—s'écria-il d'une voix terrible,—deux hommes au hunier,—et il remonta aussitôt sur le pont. Le vent avait changé tout-à-coup, et frappant avec force contre la voile du hunier, l'avait fendue en deux ; ce qui causa le bruit qu'il avait entendu. Dès que la manœuvre qu'il avait commandée fut exécutée, l'ordre se rétablit sur la Sirène, qui filait alors dix nœuds, vent arrière. Un sourire inexprimable erra, quelques instants, sur les lèvres de Clenricard, qui, tenant sa lunette d'approche appuyée sur l'étai du grand mât, regardait le King Fisher, dont le mât de hune était renversé sur le tillac :

—Crois-tu, Michel, que c'est dommage pour nos amis de là-bas. Ce petit accident va les retarder un peu.

—Oui, capitaine, et je ne crois pas qu'ils nous retrouvent demain, la nuit commence déjà à tomber.

—C'est bon, dès que nous les aurons perdus de vue, tu feras allumer un fanal au beaupré et tu fileras ainsi trois quarts d'heure, après quoi tu le feras éteindre, et tu piqueras ensuite sur la côte du Sud : ces messieurs sont de fins matois ; mais il faudra pourtant qu'ils avalent celle-là ; quant à moi, il faut que j'aille me coucher. Tu te feras relever par Benjamin, aussitôt que tu auras dirigé ta course à l'est.

—C'est bien, capitaine.

Vers les neuf heures du soir, la tempête devint horrible ; il ne restait plus que *l'empointure* d'une seule voile ; et, néanmoins la goëlette menaçait, à chaque instant, de s'engloutir. Deux hommes étaient atta-

chés au gouvernail et pouvaient à peine la guider. Tous les panneaux étaient cloués et chaque vague balayait le pont dans toute sa longueur ; sans les cordages auxquels les matelots étaient attachés, ils auraient infailliblement été engloutis.

—Diable ! mes enfants, dit le capitaine, si nous avons échappé à ces marauds-là, je ne crois pas que nous évitions ce petit grelin-ci, tenons ferme toujours ; que nous n'ayons pas de reproches à nous faire : s'il faut que nous allions au diable, tant pis ; mais que ce ne soit pas de notre faute.

Sur les trois heures du matin le vent diminua, et la goëlette put reprendre sa route ; le King Fisher n'était plus visible sur l'horizon. Ils avaient à peine fait sept à huit milles, que le capitaine aperçut un point noir à quelque distance de lui ; il dirigea sa lunette sur cet endroit.

—Gouverne là-dessus, Michel, dit-il aussitôt, il y a un individu là-bas qui n'est pas trop à son aise.

En peu de temps la goëlette y fut rendue et un cable fut jeté à un malheureux qui grelottait de froid sur la quille d'une chaloupe. Il ne fut pas plus tôt à bord qu'il demanda un coup à boire.

—Ce n'est pas l'embarras, mon brave, dit Clenricard, on en prendrait à moins.

—Benjamin apporte une tasse et une bouteille ici ; comment vous appelez-vous ?

—Je m'appelle Amand, dit le nouvel arrivé aussitôt qu'il eut bu, et je vous assure que j'ai passé une nuit *chenue*.

—Etiez-vous seul ?

—Non, j'avais un ami avec moi, mais son biscuit est fait à lui.

—D'où étiez-vous parti ?

—De la Baie Saint-Paul ; quand le vent de sud-ouest a pris, nous n'avons pu tenir auprès du vent, et nous avons été obligés de faire vent largue. Nous allions d'un train du diable, quand, tout d'un coup, nous avons fait un saut en l'air, puis flan, renversés. Je crois que nous avons passé sur quelque morceau de bois ; quand à mon ami, je ne l'ai pas revu. En chavirant, par bonheur, j'ai attrappé une écoute, à l'aide de laquelle j'ai remonté sur la chaloupe.

—Il va falloir que vous veniez jusqu'à l'Ile d'Anticosti avec moi.

—Tant mieux, dit notre héros, (car c'était lui,) ça s'adonne bien, car j'y ai affaire—sommes-nous loin ?

—Un peu ; vous avez le temps de faire sécher vos habits avant que nous arrivions, dit le capitaine en riant, descendez toujours dans la chambre, il y a du feu.

Malgré tous les efforts de Clenricard, Amand ne voulut jamais ôter ses habits pour les faire sécher ; il craignait qu'on ne s'aperçut de sa main-de-gloire qu'il portait attachée sur sa poitrine, et à laquelle il croyait devoir son salut dans cette occasion.

Huit jours après ils étaient arrivés au port, et notre héros fut mis à terre, sans un seul sol dans sa poche, dans une île presque déserte. Dès que Clenricard sut qu'il était ouvrier, il lui proposa de l'employer, ce qu'il fut obligé d'accepter, quoiqu'il eût préféré s'occuper de ses recherches chéries ; mais la nécessité l'y força, car il lui eût été difficile de vivre dans cet endroit, sans travailler. Il y resta cinq années, faisant le moins d'ouvrage qu'il pouvait, et passant le reste de son temps à faire des recherches près des

rochers où il croyait qu'avaient péri quelques vaisseaux. Ses perquisitions ne furent pas inutiles, un jour il trouva, à trois brasses d'eau, une petite caisse qu'il retira, avec des peines infinies ; en l'ouvrant, il y trouva cinq cents piastres qu'il enterra promptement dans le sable ; car il savait bien que si son patron la découvrait jamais, sa portion serait petite. Depuis ce temps, il s'occupa, sans cesse, à chercher les moyens de s'échapper de l'île ; ce qui n'était pas très-facile, car Clenricard qui avait intérêt à l'y garder ne lui laissait pas grande liberté. Enfin, après mille difficultés, il réussit à s'embarquer avec son trésor dans une berge qui revenait de la pêche à la morue ; et il se trouva libre, et plein d'espérances de se rendre chez lui.

CHAPITRE DOUZIEME

JAF. I'm thinking, Pierre, how that damn'd
starving quality,
Call'd honesty, got footing in the world.
PIERRE. Why, powerful villainy first set it up,
For its own ease and safety. Honest men
Are the soft easy cushions on which knaves
Repose and fatten.

OTWAY.

UN JEUNE MÉDECIN.

Oh ! la jolie chambre que celle d'un étudiant, surtout s'il a les moyens de la meubler à son goût. Un tapis élégant, un sofa, quelques chaises, une table, une bibliothèque en acajou, un grand fauteuil, une lampe de nuit, un lit de camp, avec deux rideaux

attachés à une flèche au haut, qui lui donnent un air tout-à-fait oriental, un feu de grille (car l'étudiant n'aime pas le poële, il n'y a rien de poétique dans un poële,) et une armoire, voilà de quoi le rendre heureux. C'était par une belle matinée d'avril ; Saint-Céran était admis à pratiquer la médecine depuis six mois : or, ce jour-là, il avait approché son sofa de la grille, et, mollement étendu auprès du feu, un livre d'une main et un cigarre de l'autre, il se reposait des fatigues d'un grand bal, où il avait passé la nuit précédente ; tantôt il lisait, tantôt il se parlait à lui-même.

" Oh ! ruines ! je retournerai vers vous prendre vos leçons, je me replacerai dans la paix de vos solitudes, et là, éloigné du spectacle affligeant des passions, j'aimerai les hommes sur des souvenirs : je m'occuperai de leur bonheur, et le mien se composera de l'idée de l'avoir hâté."

—Vous auriez fait là une fameuse sottise, M. le comte de Chassebœuf, dit-il en jetant le livre sur la table qui était près de lui, car outre qu'il faut avoir l'imagination bien disposée pour aimer les hommes sur des souvenirs ; je crois qu'il est à-peu-près inutile de s'occuper de leur bonheur comme vous l'entendez. C'est dommage, il est pourtant gentil le monde ; qui aurait pu le croire que moi qui ne valais rien, il y a quatre ou cinq ans, je suis si charmant à présent !— Mais c'est connu, et il se mit à chanter

Autrefois Jean n'avait rien,
On disait, c'est un vaurien ;
Mais depuis son héritage,
On dit, c'est un garçon sage.

C'est vrai, vingt à trente visites par jour, c'est bien commencer, et déjà ma grosse écriture est bonne à

figurer dans l'album d'Hortense. Elle n'a pourtant pas changé depuis deux ans; non, c'est moi qui ai changé. C'est tout naturel, un jeune homme sans avenir, ça ne doit pas avoir de sentiment; aussi la visite finie—crac, la page au feu. Ce n'est pas le plus drôle; ce qui m'amuse le plus, c'est que, dans ce temps-là, je ne m'y attendais pas. Après tout, c'est désespérant de voir qu'il faille tout apprendre par la pratique. Ce pauvre Dimitry, s'il savait comment sa jolie note et son panier à ouvrage ont été reçus hier.—Il serait assez fou de se mettre en colère---c'était pourtant aimable ce billet.

—Mademoiselle, pardonnez-moi de différer une seule fois d'opinion avec vous. Vous m'avez dit, hier, au bazar, que si je gagnais le panier qui accompagne ce billet, de le donner à la plus laide; je ne veux pas suivre votre avis, je l'offre à la plus belle, et j'espère que vous voudrez bien l'accepter.

Tout à vous,

DIMITRY.

Ce *tout à vous* est charmant, a dit cette chère Adeline. Grand merci du présent, monsieur, je renoncerais à tout plutôt. Mais elle a gardé le panier---c'est dans les convenances.---Je parie qu'il y rève encore à cette heure; je le désabuserai. Comme dit le proverbe:---Encore un qui verra vrai.

Puis, ce farceur de Rogers qui va demander à Julia de danser avec lui; j'aurais cru qu'il y a assez longtemps qu'il est dans le monde, pour savoir que madame appartient exclusivement au *quadrille militaire.* Etait-elle touchante avec son: "je suis fâchée, monsieur, mais je suis engagée pour cette danse---Puis lui,

—à la prochaine donc, madame.---Engagée---A la troisième s'il vous plaît---De ce coup-là, il l'a eue au moins. Quel air de charmante indifférence !---Je crois que *je suis* trop *profondément* engagée pour danser avec vous ce soir. Il faut être philosophe. comme lui, pour lui avoir souri, après toutes ces réponses si élégantes. On voit bien que Lucas ne connaissait pas la société, lorsqu'il appelait Sganarelle le docteur des perroquets, parce qu'il portait un habit jaune et vert ; il aurait dû l'appeler le médecin des dames. Brown était admirable, avec sa voix de Stentor, quand il expliquait à Arménia ce qu'il ferait s'il était à la tête du pouvoir. En effet quelle jolie phrase : Si j'étais Gouverneur-en-chef des provinces du Haut et du Bas-Canada, et commandait de toutes les forces de sa majesté, je réserverais l'*esplanade* exclusivement pour le militaire et pour les dames. Bertaud avait bien raison de dire :

> Quand, au sein du vieux monde, éclôt une autre idée,
> Il faut un prêtre fort pour la prendre en sa main,
> Et l'épandre en rosée au cœur du genre humain.

Diable ! qui va là ? entrez, dit-il à quelqu'un qui frappait à la porte.

Tiens, Dimitry, je pensais à toi,---tu arrives à propos ; prends un cigarre, et jette-toi dans ce fauteuil.

—J'ai fait furieusement le galant hier, Saint-Céran.

—Pas possible—tu badines ?

—Parole d'honneur. J'ai envoyé un joli panier à Adeline.

—Elle n'a pas voulu accepter.

—Quoi, le panier ?

—Non, le *tout à vous.*

—Que diable veux-tu dire ?

—Mademoiselle, permettez-moi de différer une seule fois d'opinion avec vous, etc.

—Ah ! ça, Saint-Céran, dit Dimitry en rougissant, où as-tu pris cela ?

—J'y étais, mon cher ; elle s'est moquée de toi.

—Merci, je m'en vengerai. Oh ! la scélérate !

—Voyons, Dimitry, ne fais donc pas le petit Mayeux.

—Adieu, femmes perfides et trompeuses ! Jamais, non, jamais !

—Grâce, grâce, Dimitry, je t'en prie, pas de pathétique sur un sujet aussi ridicule. Si tu veux que je t'écoute, donne-moi du Brutus—pas de Zaïre pour aujourd'hui. As-tu jamais lu la Vénise Sauvée ?—

—Non.

—Eh bien ! lis cet ouvrage, si tu veux désormais connaître la société. C'était le livre de Trompe-la-Mort, à cause de l'amitié qui existe entre Pierre et Jaffier. Moi j'y admire les idées si justes du premier sur le monde.

Dimitry jeta son cigarre dans la cheminée.

—L'affection d'une femme qui vient de s'évaporer, dit Saint-Céran.

—Je crois que tu as raison, répondit nonchalamment son ami. A présent je vais spéculer sur leur amitié.

—Ne le dis pas à tout le monde, au moins ; car tu seras bien vite signalé.

—As-tu jamais aimé, Saint-Céran ?

—Oui, et j'aime encore, et ce qui t'étonnera le

plus, c'est que l'objet de mon affection est incapable de figurer parmi nos modèles de perfection ; tu lui donnerais en vain un lorgnon, elle n'oserait jamais fixer avec impertinence ceux qui l'environnent. Elle ne sait pas valser, ni sourire en montrant ses dents, et par bonheur elle est bien faite ; car elle eût peut-être deviné, par instinct, l'usage du coton. Sa devise est :

Aimons sans art, et sans art sachons plaire ;
Doux sentiment veut la simplicité,
Et c'est assez que son feu nous éclaire,
Pour arriver à la félicité.

Au moins jusqu'à présent j'ai tout lieu de le croire. Je pourrais me tromper : elle est femme ; mais il faut une compagne à l'homme ; j'en ai choisi une, et je suivrai la maxime de La Bruyère : c'est un bijou précieux que je cacherai. Comme tu es rêveur ! Il est onze heures ; ouvre cette armoire et donne-nous deux verres et cette carafe de vin. A ta santé ; puisses-tu être bientôt guéri. As-tu jamais remarqué, ajouta Saint-Céran en posant son verre sur la table, un jeune homme quand il fait sa première entrée dans un grand bal ? Sais-tu ce qui l'occupe le plus ?

—Oui, il est bien embarrassé, et il cherche des poses.

—Tu te trompes, il est dans un état de colère concentrée tout le temps ; il croit que tout le monde l'observe et le critique ; il voudrait pouvoir leur demander explication à tous ; mais il sent qu'il aurait trop à faire, ainsi il se contente de désirer que ce soit bientôt fini, et quoiqu'il soit loin d'être à l'aise, il

reste. Au contraire, lorsqu'il est dans la rue, il croit que tous les passants l'admirent. Vois-tu, c'est qu'alors il est dans son élément, il y est accoutumé, il a de l'aplomb et il est satisfait de lui-même. Si tu n'éprouves pas sa gêne dans le premier cas, tu as son orgueil dans le second ; tu sais que tu ne manques pas d'esprit, tu t'es dit : un présent et un joli billet, cela doit faire une impression. Cela était nouveau pour toi ; mais elle est blasée sur les présents et les jolis billets ; voilà toute la différence.

—Je vois que je ne suis qu'un sot.

—Finis donc, malin ; dis donc plutôt que tu manques de pratique ; car un sot, vois-tu, c'est généralement un homme du monde. La raison en est bien simple. Il n'a rien autre chose dans la tête, et, comme tu dis, il passe son temps à chercher des poses : des idées, c'est trop fatigant ; or, vu que *similis simili gaudet*, il n'est pas surprenant qu'une femme de société soit toute étonnée qu'on lui parle raison ; cela l'ennuie et elle va répondre *oui* à celui qui, après s'être regardé dans une glace et avoir arrangé sa cravatte, lui apprend la grande nouvelle : que la chambre est bien éclairée.

—A t'entendre parler, Saint-Céran, on croirait que tu es un cénobite parfait ; et pourtant tu parais bien t'amuser autant que nous dans ces soirées, dont tu fais un si beau tableau.

—J'ai tout lieu d'être réjoui, puisque tous ces gens-là travaillent à ma fortune.

—Explique-toi : je ne te comprends pas.

—C'est pourtant bien simple ; tandis que les filles prennent des rhumes dans la salle du bal, les papas et les mamans ne s'amusent pas à manger des bis-

cuits et à boire de l'eau en bas. C'est un curieux amalgame que notre société, et Jaffier a beau dire :

'Tis a base world and must reform,

il n'y aura jamais que les habits qui changeront, et encore l'on revient toujours aux anciens.

—Je vois ton porte-manteau arrangé près de ton armoire ; vas-tu faire quelque voyage ? dit Dimitry en se levant.

—C'est probable ; où vas-tu, toi ?

—J'ai besoin de prendre l'air ; au plaisir.

Dès que la porte fut fermée :

—En voilà un, comme dit Byron, qui trouve *the cold reality too real*, s'écria Saint-Céran en se jetant sur le sofa.

CHAPITRE TREIZIEME.

Come dwell with me, come dwell with me,
And our home shall be, and our home shall be,
A pleasant cot, on a tranquil spot,
With a distant view of the changing sea.

SONG.

LE MARIAGE.

Tiens, dira la jeune fille en arrivant aux dernières pages de cet ouvrage, ils vont déjà se marier, et ils n'ont seulement pas eu un petit refroidissement ; c'est drôle. Ducray Dumesnil sait bien mieux arranger une histoire. Je le veux bien, moi ; mais je me suis promis de respecter la vérité, et en outre j'enseignerai une bonne recette à celles qui croient qu'on ne

peut aimer sans se brouiller de temps à autre : elles n'ont qu'à voir leurs galants tous les six mois, et pour deux ou trois jours seulement, et elles ne chercheront pas à se l'attacher en le tourmentant ; et je crois, en outre, que cet ouvrage n'aurait pas fini par un mariage, si Amélie avait suivi ce système ; car Saint-Céran n'aimait pas les coquettes.

Le lendemain de son entrevue avec Dimitry, Saint-Céran écrivait la lettre suivante :

Ma chère Amélie,

Le temps est enfin venu de te rappeler tes promesses et de tenir les miennes. Tu dois être à moi, tu me l'as juré, et je réclame ton serment. Ton père est peut-être mort ; rien ne t'empêche de faire mon bonheur, et je pense que, s'il vivait, il ne me refuserait pas ta main maintenant. Mais peu importe, je serai près de toi dans quelques jours. Adieu mon amie.

De Saint-Céran.

Trois jours après, il reçut la réponse suivante :

Mon Eugène,

Tout est découvert ! Mon père est arrivé depuis deux jours. J'ai reçu ta lettre devant lui ; il m'a ordonné de la lui montrer, et j'ai été obligée de le faire ; il l'a lue sans rien dire : puis il s'est mis à sourire, de cette manière que tu sais, j'allais dire de cette manière qui *fait mal*, mais tu me l'as défendu. Puis il est parti, et je ne l'ai pas revu depuis. Je suis persuadée que tu ne viendras pas, dès que tu auras reçu cette lettre. Ecris-moi ce que je dois

faire. Mon père ne m'a pourtant rien dit, et je suis néanmoins bien malheureuse.

Ton amie affectionnée,

AMÉLIE.

—Fâcheux contretemps ! dit le jeune homme en jetant la lettre sur son bureau, et se promenant à grands pas dans sa chambre. Tout s'en mêle ; il y avait quatre ou cinq ans qu'on n'en entendait plus parler, il faut qu'il ressuscite sept à huit jours trop tôt. Patience ! ajouta-t-il en allumant son cigarre (c'était son remède universel), patience ! il faut retarder un peu ; voilà tout. Ou peut-être ferais-je mieux de lui parler ; il doit être pauvre comme un rat d'église ; je lui offrirai de l'argent, il ne pourra résister. Tout en parlant ainsi, Saint-Céran s'avança jusqu'auprès de la fenêtre, où il s'arrêta tout-à-coup avec un mouvement de surprise ; néanmoins, l'habitude qu'il avait de se commander à lui-même, lui fit bientôt reprendre son visage calme. " Le proverbe est vrai," dit-il, "parlons du diable, et on en voit la tête." C'était en effet Charles Amand lui-même, qui entra d'un pas ferme, l'air assuré, la tête haute, avec toute l'importance que donne un bon habit et trois ou quatre cents piastres dans la poche de celui qui depuis longtemps est privé de ces avantages, sans lesquels un homme est rarement bien vu dans le monde. Si mon lecteur ne croit pas que ces deux choses aient une grande influence sur le moral d'un homme, qu'il aille le demander à tous ces jeunes commis et écrivains, qui le plus souvent sont sans place, et qui connaissent parfaitement ce qu'on appelle en anglais les *up's and down's of human life ;*

et s'ils ne veulent pas l'avouer, c'est que ces messieurs brillent dans le moment. Or donc, Amand entra comme je viens de le dire :

—Bonjour, M. de Saint-Céran, dit-il du même air de confiance.

—Charmé de vous voir, Amand ; asseyez-vous. Notre héros parut chagrin, son orgueil était froissé ; il lui sembla que son interlocuteur aurait bien pu dire monsieur Amand : un habit, cela change tant un homme ! Néanmoins l'intérêt personnel, ce grand mobile des actions humaines, comme dit un auteur, l'empêcha de s'en plaindre ; car il venait pour se débarrasser de sa fille, et il n'aurait pas voulu tout gâter.

—Vous avez voyagé depuis notre dernière entrevue, continua le jeune médecin ; bon succès, j'espère ?

—Ah ! oui, monsieur, répondit Amand ; fameux pays d'où je viens, on sait payer le mérite là ; j'y serais bien resté, car je faisais ma fortune rapidement ; mais j'ai une famille, et vous sentez que l'idée de la croire malheureuse suffisait pour empoisonner mon existence : cela, joint avec l'amour du pays, qui m'a pris, m'a décidé à revenir. Mais j'y retournerai, vous pouvez en être sûr, s'il y a quelques moyens de s'y rendre.

—Vous avez donc été visiter la vieille Europe ?

—Non, mais j'ai été un peu en-deçà. Changeons de conversation. Je suis venu pour vous consulter sur quelques métaux dont je désirerais faire l'acquisition : savez-vous si je pourrais me procurer de l'étain de Cornwall en ville ?

—Je ne pourrais vous dire exactement si c'est de

l'étain de Cornwall ; mais il ne manque pas d'étain ici : il y en a beaucoup plus que d'argent.

—Je crois bien, mais ce n'est pas ce qui m'embarrasse. Si j'en trouve, j'ai enfin découvert le véritable moyen de le changer en argent.

—Ah ! tant mieux pour vous, dit Saint-Céran ; bon secret celui-là.

—Vous seriez bien plus étonné, continua l'alchimiste, si je vous disais que s'il ne me manquait pas un livre, qu'un français m'a promis, j'en ferais de l'*or* piment ; et peut-être que vous ne savez pas que les plus fameux orfèvres ont de la peine à reconnaître l'*or* piment d'avec l'or ordinaire ; ainsi, avec bien peu de peine, on parvient à leur faire prendre le change. Vous avez beau sourire, ajouta-t-il en s'apercevant que Saint-Céran souriait en l'entendant.

Pour toute réponse, le jeune médecin alla prendre un dictionnaire de l'Académie dans sa bibliothèque.

—Je vais vous montrer, mon cher Amand, dit-il, ce que c'est que votre or piment ; et il lut l'article suivant :

Or piment, s. m. : arsenic jaune qu'on trouve tout formé dans les terres ; on s'en sert pour peindre en jaune : on le nomme aussi orpin.

Le héros le lut et le relut :

—Maudit français, menteur, murmura-t-il entre ses dents, et moi qui croyais tout le temps qu'il disait vrai ; c'est égal, quant à en faire de l'argent, cela j'en suis sûr. A propos, dit-il désirant changer la conversation, vous avez écrit à Amélie, dites-le donc, vous lui proposez-là un joli coup.

—Nous y voilà, se dit tout bas Saint-Céran. Que vou-

lez-vous, mon cher Amand, vous ne voulez pas consentir à mon mariage, et il me faut Amélie à moi.

—Me l'avez-vous demandée ? est-ce que vous croyiez que j'allais vous l'offrir ?

—Hein ! fit Saint-Céran ; non, pas tout-à-fait. Mais vous lui aviez défendu de me parler pour toujours.

—J'avais mes raisons, dit le héros.

—Alors si je vous la demandais, me la refuseriez-vous ?

—Qui sait ?

Saint-Céran lui fit aussitôt une demande, dans toutes les formes, de la main d'Amélie, à laquelle Amand se hâta d'acquiescer. Le jeune médecin le pria d'accepter un petit présent de noces, ajoutant que connaissant sa soif de la science, il le priait de trouver bon que son don fût tout-à-fait littéraire. En conséquence il lui présenta le Dictionnaire des Merveilles de la Nature, en trois volumes, magnifiquement reliés, ouvrage qu'il lui assura avoir été écrit par des philosophes comme lui. Il y ajouta une vingtaine de manuels des différents arts et métiers. Amand, au comble de la joie, se retira avec son trésor, et l'on dit même qu'il alla consulter son français pour savoir si ce n'était pas une édition contrefaite du Dictionnaire des Merveilles de la Nature qu'on lui avait donnée ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il partit le lendemain, avec Saint-Céran, pour Saint-Jean-Port-Joli, où le mariage fut célébré dans l'église paroissiale avec beaucoup de pompe et de solennité.

Ainsi mes lecteurs ne doivent plus avoir aucune inquiétude sur le compte de Saint-Céran et d'Amélie, qui, sans aucun doute, doivent avoir coulé des jours pleins de prospérité et de bonheur.

CHAPITRE QUATORZIEME.

Mon âme aujourd'hui solitaire,
Sans objet comme sans désir,
S'égare et cherche à se distraire
Dans les songes de l'avenir.

LAHARPE.

CHARLES AMAND.

L'épouse d'Amand, dont nous n'avons fait nulle mention dans le cours de cet ouvrage, parce qu'elle ne prit aucune part aux événements que nous avons décrits, mourut peu de temps après le mariage d'Amélie. Amand se trouva donc seul dans le monde. Semblable à l'étudiant ambitieux de Bulwer, il aurait pu s'enfermer dans son cabinet, méditer sur les poètes, et regarder avec tristesse le soleil levant ; mais lui, il n'avait pas de cabinet ni de fenêtres

Aux longs panneaux de soie ;

aussi se livra-t-il à ses études alchimiques, près de l'âtre de l'humble chaumière où nous l'avons trouvé en commençant cette histoire, et où il mourra probablement ; car, voyez-vous, son âme à lui, c'est dans ce foyer. Ne l'accusez pas de folie, au moins dans cela, car le foyer c'est le royaume des illusions, c'est la source des rêves de bonheur. Vous tous, nés au sein de l'aisance, ne faites-vous pas consister une partie des délices de la vie à être couchés près d'un feu pétillant, en vous reposant de ce que vous appelez les fatigues de la journée ? N'est-ce pas parmi ces brasiers, aux images fantastiques, que votre ima-

gination cherche une autre existence qui puisse vous dédommager d'un monde où vous ne trouvez que des intérêts plus vils les uns que les autres, et qui s'entrechoquent sans cesse ? N'est-ce pas près du foyer que la jeune canadienne, que l'éducation n'a pas encore perfectionnée, se demande si parmi cette foule d'hommes élégants qui l'entourent, elle ne trouvera pas une âme poétique, dont les cordes vibrent à l'unisson de la sienne ? Enfin, n'est-ce pas le temple du souvenir ? Eh bien ! lui, s'il n'a pas une de ces magnifiques grilles qui décorent nos salons ennuyeux, il peut néanmoins savourer la même jouissance ; car c'est en contemplant un métal brillant qui reluit au fond d'un creuset, entouré de quelques petits charbons ardents, qu'il cherche à jeter dans l'oubli toute l'amertume de l'existence.

Amand se livra donc entièrement à l'étude des merveilles de la nature, dont Saint-Céran lui avait donné la clef, à ce qu'il disait ; et, s'il perdit le goût de faire des conjurations, cela ne l'empêchait pas soit qu'il se trouvât la nuit dans un bois, ou sur le rivage, de s'entretenir souvent avec quelques gnomes solitaires (qu'il décorait du nom pompeux de *gognomes*), cachés dans quelques taillis ou gémissant sur quelques rochers que la marée montante allait ensevelir : c'était les seules distractions qu'il se permettait, et encore assurait-il que c'était purement par accident qu'il rencontrait ces esprits infortunés.

Tranquille et sans inquiétude,
Il coulait ses jours sans soucis,
La nature était son étude
Et les livres ses seuls amis.

LAHARPE.

Il y a quelques années que l'auteur ne l'a pas vu ; il a seulement entendu dire qu'il cherche toujours la pierre philosophale, et qu'il lit sans cesse le petit Albert, ouvrage qui a décidé du sort de sa vie.

v. p. 126

PH. AUBERT DE GASPÉ.

LE CRAPAUD ET L'ÉPHÉMÈRE

Il était une fois, au bord du Saint-Laurent,
Par un beau jour d'été, sous un soleil ardent,
Un pauvre travailleur, venu là dès l'aurore,
Qui faisait rebondir et rebondir encore
Un lourd marteau d'acier,
Sur le flanc d'un rocher.
Mille coups impuissants retombant en cadence,
Ebranlaient les échos sur le rivage immense ;
De son bras musculeux, il martelait en vain ;
Il était aux abois !..... mais que voit-il soudain ?
Le rocher, tout meurtri, s'entrouvrir et se fendre,
Au milieu des débris, la lumière surprendre
Un crapaud renfermé dans l'étrange cachot,
Où pressé, comprimé, comme dans un maillot,
Il avait si longtemps, en triste solitaire,
Passé sa longue vie : bien des fois centenaire,
Et pour sûr assez vieux pour avoir vu Cartier.
Hors de lui, le captif se met à gambader,
Sans mesure, sans frein, comme pris de folie,.....
Puis s'arrête, admirant la richesse infinie
Du gazon qu'autrefois, jeune et naïf enfant,
Il foulait si joyeux !.....Puis encore avançant,
Il procède par bonds, puis encore il rumine,
Et se trémousse tant et si longtemps festine,
Qu'une douce langueur l'invitant au sommeil,
Il se gonfle, s'étend, et s'endort au soleil.
Un insecte, par là, voltigeant d'aventure,
Pour se poser plus haut, le choisit pour monture ;
En sentant l'aiguillon, se réveille en sursaut,

Comme un taureau blessé, le paresseux crapaud,
—" Impudente ! dit-il, tout rouge de colère,.....
Tu m'oses insulter, misérable éphémère !
Sais-tu que j'ai hanté l'Iroquois, l'Algonquin,
Le Huron, le Sioux, et l'immortel Champlain
Dont les deux continents se disputaient la gloire ;
De cent fières tribus, vu la sanglante histoire ;
Que j'ai connu le Rat, le plus grand des guerriers,
Et que j'ai barbotté dans les plus vieux bourbiers ?
Et sans plus de respect pour mon dos séculaire,
Toi, vil être d'un jour, à peine sur la terre,.....
Sur lui tu t'ébattrais !... Tu m'oses provoquer !
Mais sais-tu que je puis d'un seul coup te croquer ?"...
—" Vénérable crapaud, lui répondit la belle,
Vous êtes, par ma foi, d'une humeur trop cruelle ;
A votre âge, monsieur, cela n'est pas séant ;
De grâce, calmez-vous, et parlons sensément.
Peut-être, de mille ans, surpasses-tu mon âge,
Mais comment passas-tu ce temps, illustre sage ?
Accroupi, ramassé dans le creux d'un caillou,
Tu coulas tes beaux jours dans cet ignoble trou,
Sans jamais des crapauds, tes proches et tes frères,
Partager les labeurs, soulager les misères.
Tu hantais l'Iroquois,..... mais du fond d'un ruisseau,
Quand le Rat combattait,..... à l'abri d'un roseau
Tu comptais les blessés. Est-ce beaucoup de gloire
D'avoir vu de bien loin, sans danger, la victoire ?
Je suis jeune, il est vrai : mais déjà j'ai connu
Le travail et l'amour, le plaisir, la vertu,
Je suis mère, déjà ; pour ma progéniture,
Je travaille écoutant la voix de la nature,
Courant, sautant, volant, et n'ayant de repos,
Que je n'aie amassé la charge de mon dos.
Si pour faire le bien, de ton cerveau rebelle

Tu ne peux rien tirer, sers au moins d'escabelle.
Au soleil tu brillais d'un éclat mensonger,
Et vers toi j'accourus ; mais c'est assez flâner,
Je retourne au travail, riant de ta colère,.....
J'ai des ailes, vois-tu ;..... cours après l'éphémère ?"...
L'insecte s'envola. Le reptile à l'instant,
De rage plein, dit-on, mourut en écumant.

—

A quoi sert la science
L'âge et l'expérience
Si ce n'est pour le bien ? Les talents sont un prêt :
A Dieu le capital, au prochain l'intérêt.

—

N'est-il pas sur la terre
Maints bipèdes hargneux,
A l'encolure fière,
Bien plus lâches que vieux ;
Dormant sur leur avoir, au milieu de leur vie ;
A l'heure du danger, laissant là leur patrie,
Quand ils sont bien repus ; mais crevant de fureur
Quand la jeunesse veut pour eux avoir du cœur ?

CHS. LABERGE.

Montréal, juillet, 1853.

LA JEUNE MÈRE AU CHEVET DE SON FILS

Enfant chéri, sur ton berceau,
Dors du sommeil de l'innocence,
Car c'est le rêve de l'enfance
Qui, dans la vie, est le plus beau.

Tu tressailles quand je t'appelle,
Tu souris en voyant mes pleurs,
C'est que les humaines douleurs
N'ont pas sur toi posé leur aile.

Je tremble pour ton avenir ;
Qu'il me tarde de le connaître !
Ton bonheur y sera peut-être,
Le mien n'est plus qu'un souvenir.

Comme le tien, mon premier âge
S'écoula tranquille et serein ;
Hélas ! bientôt, sur mon chemin,
Au calme a succédé l'orage.

Triste victime du trépas,
Mon époux dort dans la poussière ;
Un jour, près de ta pauvre mère,
Mon fils, tu le remplaceras.....

L'amour, c'est un aimable songe
Qui berce le cœur un instant,
Le monde est un lieu de tourment
Et le bonheur, c'est un mensonge

Enfant chéri, sur ton berceau,
Dors du sommeil de l'innocence,
Car c'est le rêve de l'enfance
Qui, dans la vie, est le plus beau.

FÉLIX G. MARCHAND.

St. Jean, 16 mars, 1853.

LE PRINTEMPS

Quand le printemps, de son léger soupir,
Fait naître, dans nos champs, la fleur à demi-close,
Quand, par un doux baiser, il colore la rose,
Quand le gazon commence à reverdir,

Quand l'hirondelle a repris son ouvrage,
Et que le rossignol gazouille son doux chant,
J'aime à me reposer sous quelqu'arbre géant,
J'aime à rêver sous son jeune feuillage.

Cette eau limpide aux détours gracieux,
Qui coule en frémissant sur un lit de verdure,
Le suave parfum de la jeune nature,
Tout ravit l'âme et rend le cœur heureux.

Mais, ô printemps ! que tu sembles frivole !
Sur nos sens enivrés tu règnes un instant ;
Comme toi, le bonheur, passager, inconstant,
Aujourd'hui nous sourit et demain .... il s'envole !

FÉLIX G. MARCHAND.

St. Jean, 10 mai, 1853.

IMPORTANCE DES ÉTUDES RELIGIEUSES

Pour le bien général de la Société.

—

DISCOURS PRONONCÉS AUX EXERCICES LITTÉRAIRES DU COLLÉGE DE SAINT-HYACINTHE, 31 JUILLET 1850.

—

PREMIER DISCOURS.

Il y a deux ans, sur ce théâtre où j'ai l'honneur de vous adresser la parole, le Gouverneur Général du Canada terminait une éloquente allocution sur la nécessité d'une éducation religieuse par cette pensée : " C'est dans la sphère des idées éternelles qu'il faut aller chercher les principes qui doivent nous diriger pendant la vie du temps." Les plus vifs applaudissements accueillirent cette belle expression d'une noble intelligence.

Au moment où dans cette enceinte le représentant de Sa Majesté Britannique rendait devant la jeunesse du pays qu'il gouverne cet honneur à la religion comme base de la société, un des esprits les plus distingués de l'Europe, qui pendant sept ans avait dirigé la France, M. Guizot, voyant tomber sous les coups d'une révolution le trône de son roi que toute son habileté politique et son éloquence n'avaient pu préserver, et prévoyant les suites de ce bouleversement social, M. Guizot s'écriait : " La société ne retrouvera l'ordre et la sécurité que dans le retour aux idées chrétiennes ; le monde ne sera sauvé que par la foi, l'espérance, la charité." Peu de temps

après, le neveu de ce conquérant prodigieux qui disposa d'une si grande puissance sur les hommes, appelé à la présidence de la République Française, ne crut pas que le suffrage de plus de cinq millions d'hommes qui l'avaient nommé fut un sûr garant pour la stabilité de l'ordre : dans son discours d'installation, il jura de protéger la Religion, parce qu'elle est le fondement essentiel de la société.

Un autre homme, rival de M. Guizot dans l'éloquence et la politique, qui s'était écrié dans d'autres jours : "je me fais gloire d'être voltairien," comprit avec sa vive intelligence que le mouvement de février avait tout ébranlé dans le monde. Abdiquant noblement ses préjugés, M. Thiers dit, en parlant de son constant adversaire, qui lui avait crié quelques années auparavant : "Je suis le fils des croisés, je ne reculerai pas devant les fils de Voltaire," dit à la tribune nationale : "Je donne la main à M. de Montalembert, parce qu'il ne m'est plus permis de rien faire pour la société sans l'aide du principe religieux qu'il représente."

Messieurs, ces déclarations solennelles ne sont que la répétition d'un hommage déjà mille fois rendu à la religion ; mais les circonstances extraordinaires qui les ont provoquées rendent plus sensible que jamais que la foi chrétienne doit présider aux destinées du monde, et que suivant le mot de Chateaubriand : "La croix est l'étendard de la civilisation."

En effet, comment la société se passerait-elle de la religion ? Elle n'a pour maintenir l'ordre qu'une force répressive. Cette force, elle ne peut avoir d'action qu'autant que les crimes sont rares et exceptionnels à l'état normal de la société. Que la morale dispa-

raisse du corps d'une nation, l'autorité qui punit, n'ayant plus de racines dans les croyances du peuple, tombera bientôt. Le crime, n'étant plus condamné par l'opinion, bravera le pouvoir en attendant qu'il le détruise.

D'ailleurs la force publique ne peut atteindre dans sa répression que certains délits éclatants : mais que de vices attentatoires à l'ordre, au bien général, et principes secrets des crimes extérieurs objets de la rigueur des lois, que de vices l'autorité ne peut punir ! Ceux-là, ce n'est pas une force répressive qui les fait disparaître ; il faut, pour ainsi dire, une force préventive qui les empêche de naître et de se produire. Cette force, c'est la morale ; ce sont des principes d'équité, d'honnêteté, de pudeur, acceptés par la conscience ; mais il faut une autorité qui proclame ces principes comme des lois : car les penchants pervers du cœur empêcheraient dans mille circonstances d'en sentir la raison, et il faut une autorité qui, par les récompenses ou les châtiments, sanctionne ces lois ; car sans ce motif opposé au vice, ces principes ne recevraient qu'une dérision perpétuelle. Eh bien, cette autorité qui proclame la loi morale, et qui la sanctionne, qu'est-ce autre chose que la Religion ?

On a entendu naguère ce cri sauvage : " La propriété, c'est le vol." Ce principe, adopté par la conscience de tout ce qu'il y a de cupide chez une grande nation, a formé en peu de temps une secte déjà nombreuse, et qui épouvante le monde du plus grand effroi. Voyez-vous les communistes et les socialistes, qui ne sont que des communistes déguisés, les voyez-vous dominant dans un pays..... ? Ils ont régné..... Mais regardez après quelques années.....

Qu'y a-t-il sur ce sol, théâtre de leur empire ? Toutes les richesses ont disparu dans les luttes qu'on s'est livrées pour se les arracher mutuellement : tout ce qui avait été le produit de l'intelligence et de la fortune, toutes les merveilles de l'art sont détruites. Vos pieds ne foulent que des débris de monuments jadis splendides ; partout apparaissent des étangs de sang humain ; car la terre en a été inondée à larges flots : des monceaux d'ossements, élevés ça et là, redisent sur de vastes champs de bataille les embrassements de la fraternité socialiste. Ce qui reste de ce peuple offre au milieu d'une effroyable misère le spectacle d'une dégradation qui fait fuir d'horreur..... Mais, non, ce n'est plus un peuple : c'est une horde de sauvages, ou plutôt c'est une nation qui a fini, elle a été conquise ; une autre race domine sur son territoire et l'appelle de son nom. Voilà la fin des sociétés sans morale. Aussi, l'on peut dire, en voyant la négation des principes de l'ordre social dominer chez une nation : Exécuteurs des vengeances divines, préparez-vous, et creusez la fosse où doit pourrir cette race pervertie ; quelques instants encore, et ce ne sera qu'un cadavre de peuple.

Mais, messieurs, celui qui a émis la maxime subversive que j'ai énoncée tout à l'heure, la même bouche, pourquoi suis-je forcé d'employer un terme qui me semble impropre, la même bouche humaine qui a proclamé si énergiquement les principes du communisme, dit aussi dans un frénétique délire : " Dieu, c'est le mal." J'ai du goût, dit M. de Montalembert, j'ai du goût pour Proud'hon : cet homme tient une torche à la main : son but est de mettre le feu au monde ; mais avec cette torche, il illumine en

l'agitant les parois de la caverne ténébreuse où nous sommes engagés : nous en voyons la profondeur et les détours.

En effet, jamais on n'a vu mieux que dans notre siècle la liaison des principes avec les conséquences ; car une doctrine ne reste jamais à l'état de théorie, elle est de suite mise en pratique : aujourd'hui, une idée, c'est un fait.

Le socialisme est logique, il nie Dieu en niant la morale, la justice ; ou plutôt il ne nie les principes de l'ordre moral, fondement de l'ordre social, que parce qu'il a nié Dieu, c'est-à-dire rejeté toute religion, tout culte, toute autorité surnaturelle. C'est ce qu'ont compris les hommes d'Etat qui de toutes parts aujourd'hui proclament la nécessité de la religion pour maintenir les sentiments de la morale, de l'équité, de l'ordre, de la soumission à l'autorité nécessaire au maintien de la société.

La religion est nécessaire pour le bien moral et naturel du monde, voilà donc ce qui est incontestable et proclamé solennellement partout.

Il suit delà, messieurs, que la religion est vraie. Et je n'entends pas par religion, des idées, des sentiments vagues, qui n'auraient rien de bien déterminé ; qui n'auraient pas dans l'esprit et le cœur de l'homme un fondement plus assuré qu'une morale sans autorité religieuse. J'entends par religion un ensemble de dogmes coordonnés proposant des croyances positives de la part de l'autorité à qui l'homme doit obéir, c'est-à-dire de Dieu même. Eh bien ! je dis qu'une telle religion est vraie par cela seul qu'elle est nécessaire à la société.

Si l'on dit en effet que la religion, ainsi considérée

est une erreur, il faut admettre aussi que la morale, qui a en elle seule son appui, est une erreur. Mais on a reconnu que sans morale, il n'y a point de société. Or l'homme ne se conserve que dans l'état de société : ce n'est que dans cet état que ses facultés intellectuelles se développent, et qu'il s'élève au-dessus de la brute, par l'examen de sa raison, par la culture des sciences, par la pratique des vertus. D'un autre côté, l'erreur n'existe pas nécessairement, elle a pu être ou n'être pas inventée, elle est le produit contingent de ce qu'on appelle le hasard. Il suivrait de là, que la société elle-même est un pur effet du hasard ; que le genre humain ne se perpétue qu'à l'aide d'une invention fortuite, qui n'a de fondement que dans l'imagination. Il suit encore de là que la vérité est destructive de l'homme, et destructive de la société ; que le développement des facultés intellectuelles de l'homme, qui n'a lieu que dans la société, son génie, ses vertus sont le produit de l'égarement de l'esprit. Il faut enfin admettre que la perfection de l'homme, et son existence même, est fondée sur la violation des lois naturelles, et la connaissance de la vérité, sur la persuasion de l'erreur. Voilà les absurdités qu'il faut dévorer en reconnaissant que la religion est nécessaire à la société, et en ne voulant pas admettre que la religion est vraie, et doit commander chez tous les hommes l'assentiment de l'intelligence et du cœur.

Tout homme doué de logique doit donc conclure la vérité de la religion de sa nécessité sociale ; mais voici une autre conséquence que nous tirons des considérations qui viennent d'être présentées.

Si la vérité religieuse est le principe du bonheur de la société, cette vérité doit être connue dans ce

qu'elle est en elle-même, dans ses doctrines et dans ses préceptes. Et pour cela elle doit être étudiée. Une vérité qui n'est pas connue, est une vérité nulle pour l'intelligence. Il faut que cette vérité soit distinguée de ce qui peut sous une apparence trompeuse se confondre avec elle, il faut qu'on puisse en apprécier toute l'importance, toute l'utilité : et que l'on connaisse son moyen spécial d'action sur la société. Toute erreur concernant la religion est la dénégation de l'un de ses dogmes ou de ses préceptes ; c'est une restriction par conséquent à l'influence salutaire que la religion doit exercer : cette erreur est peut-être d'ailleurs par cela même un principe fécond en désastres pour la société : toute erreur amène à un degré quelconque un désordre. En effet c'est l'intelligence qui est le principe de tout dans l'homme ; si quelques-unes de ses idées sont erronées, sa conduite montrera bientôt en lui quelque démarche hors de la voie droite. L'œil qui n'est qu'incomplètement éclairé, ou qui est trompé par de fausses lueurs, guide le pied dans une mauvaise route ou le fait heurter péniblement sur les obstacles du chemin.

Les questions religieuses étant de leur nature les plus graves pour l'homme, touchant à ses plus grands intérêts, les erreurs qui s'y rattachent sont toutes importantes et funestes. L'histoire atteste que toute doctrine attaquant un dogme religieux, c'est-à-dire, pour nous, un dogme chrétien, a de suite produit une aberration fatale dans la société. Au fond toutes les grandes questions morales et sociales sont des questions religieuses. Je prends pour exemple la grande erreur contre laquelle la société unit tous ses efforts,

le Communisme. Comment cette erreur se formule-t-elle doctrinalement? Tous les hommes sont égaux, dit-elle; la nature leur a donné les mêmes droits. Pourquoi à un homme la misère, à son voisin la richesse? Pourquoi celui-ci reçoit-il de sa naissance sans aucun effort, aucun travail de sa part, toutes les jouissances, au moyen de la fortune; tandis que celui-là, dont la sueur couvre les membres fatigués, n'obtient le plus souvent qu'un aliment grossier? Rétablissons l'égalité naturelle. Partageons, partageons les biens, partageons les monceaux d'or, partageons les palais et les demeures royales. Eh bien, cette doctrine qui, du point de vue purement temporel, n'est pas sans valeur, cette doctrine qu'est-ce autre chose que la négation de l'ordre surnaturel, la négation d'une providence divine qui permet les malheurs d'ici-bas comme un moyen de mérite pour une récompense future?

Voulez-vous combattre efficacement la théorie socialiste : présentez la doctrine chrétienne. Les hommes égaux, par nature, ont un égal droit à la justice de Dieu et à celle des hommes. Mais Dieu, créateur des hommes a droit d'assigner à chacun la place qui lui convient dans un système qu'il a établi pour sa plus grande gloire et en dernier résultat pour le plus grand bonheur de l'humanité. Dieu c'est le père des hommes : en le nommant je nomme l'infinie tendresse, le suprême amour. Dieu peut-il tromper son affection dans le rang qu'il m'assigne? Quand mon père me dit : tu feras cela, voici ton rôle, ta place, tu y resteras, pourrai-je lui faire l'injure de croire qu'il ne veut pas mon bien? J'obéirai donc; je n'écouterai pas une voix de cupidité et d'anarchie, qui me dit :

va où te poussent tes passions, va où t'entraine ton caprice, va où tu voudras, à l'abîme, si tu veux y tomber, au trône si tu peux y monter. Non, j'irai à Dieu qui me dit: viens à moi, mais pour cela marche dans la destinée que je t'ai réservée ; la résignation en adoucira la rigueur ; ces misères passeront comme un nuage emporté par le vent, et ensuite ce sera le temps des rétributions éternelles ; plus on souffre ici-bas, plus on sera puissant et riche dans la cité de Dieu. Voilà comment la doctrine religieuse combat le Communisme : c'est ainsi que cette grande agitation de notre siècle touche essentiellement une des questions fondamentales de la religion.

Le rationalisme présentera peut-être, en dehors des considérations religieuses, une théorie de l'ordre social qui aura sans doute son côté satisfaisant, surtout pour les propriétaires intéressés à l'admettre, mais elle ne satisfera pas ceux qui ont un intérêt opposé : et si l'on considère, abstractivement parlant, la théorie en elle-même de l'ordre social actuel, il est bien difficile de la défendre contre la théorie communiste, appuyée sur le grand principe de l'égalité naturelle. Si la défense purement rationnelle de la propriété dit au Communisme : Quelque spécieux que soient vos principes, votre doctrine est fausse, car une société sans propriété ne se conçoit point ; après toute tentative en sens contraire, il faudrait revenir à l'ordre actuel ; sa nécessité indispensable montre qu'il est dans la nature de la société. Le communiste répondrait à cette argumentation : vous supposez décidé ce qui est la question même ; laissez-nous faire un essai qui n'a pas été tenté. L'antiquité ne pouvait concevoir la société sans l'esclavage. Les plus grands

philosophes, les plus ardents défenseurs de la liberté chez elle n'ont jamais songé à un ordre social où l'esclavage n'existerait pas ; l'expérience a montré qu'ils se sont trompés : le temps bientôt vous prouvera aussi à vous que vous êtes dans l'erreur.

Eh bien, c'est parce que les hommes éminents, qui dirigent le monde aujourd'hui, ont senti la faiblesse d'une solution purement rationnelle à cette difficulté, qu'ils se sont hâtés de demander à la religion ses enseignements. Le Communisme ne peut donc être efficacement combattu qu'en rétablissant la vérité de la doctrine religieuse qu'il combat.

Ce que j'ai dit du Communisme, je puis l'appliquer à toute autre erreur sociale, et l'on verra qu'elle n'est qu'une grande hérésie religieuse, qui peut seule combattre efficacement l'acquiescement à la foi chrétienne sur le point en question.

L'homme qui veut se préserver de ces grandes aberrations qui en troublant la société font le malheur individuel ; le citoyen animé de l'amour du bien public qui veut être l'athlète de l'ordre et de la justice, doivent donc connaître à fond la vérité religieuse, l'étudier dans ses sources, la suivre dans ses développements, et en apprécier les effets dans son application sociale. La religion ne doit pas être connue superficiellement. Elle a des difficultés qui ne disparaissent pas toujours à une première vue. Plus on l'étudie, plus on en sent la grandeur sublime, plus on trouve qu'elle est digne de son divin auteur, plus on éprouve qu'elle satisfait les avides investigations de l'intelligence et les nobles et ardents élans du cœur ; enfin plus on se convainc que hors d'elle il n'y a point de salut pour la société.

Etudier la vérité révélée de Dieu, c'est le premier devoir de l'homme, comme être religieux. Car ce n'est autre chose que prêter l'oreille à la parole que Dieu lui adresse. Si le Seigneur manifeste à l'homme des vérités qu'il n'eût point connues ou qu'imparfaitement entrevues par lui-même, le respect dû au suprême révélateur, et la nécessité pour l'homme de connaître ses devoirs afin de les accomplir, l'obligent donc à une étude profonde des dogmes et des préceptes de la doctrine religieuse : c'est donc en premier lieu un devoir du chrétien.

Etudier la religion, c'est encore la plus noble occupation de l'être intelligent, puisque cette étude lui donne les connaissances les plus claires sur les plus graves matières qui peuvent l'intéresser : c'est ouvrir son esprit à une lumière brillante et pure, puisqu'elle est le rayon du soleil de l'infinie vérité qui ne peut manquer en pénétrant l'intelligence d'y jeter les plus vives lueurs. C'est donc démesurément agrandir le domaine de la plus noble faculté de l'âme : c'est par conséquent un devoir pour l'homme qui tend à une brillante et solide éducation.

Etudier la religion, c'est enfin, comme je l'ai dit, connaître les sources du bonheur social, et se préparer des armes contre toutes les attaques tendant à troubler l'ordre et la sécurité publique ; c'est donc aussi le devoir du citoyen.

Eh bien, c'est à ce triple titre de chrétien, d'être intelligent avide de lumière, et de membre de la société, intéressé à la défendre, qu'une haute éducation religieuse nous est offerte dans cette institution, et que nous avons tâché d'en profiter en nous appliquant à l'acquérir de toutes les forces de l'esprit et du cœur.

DEUXIÈME DISCOURS.

Messieurs,

En partant de ce fait que la religion est la base de la société, on a conclu que la religion est vraie, et qu'elle doit être étudiée avec soin, ne serait-ce que sous le rapport des avantages qu'elle apporte dans l'ordre temporel. Je viens vous présenter la même conséquence, mais au moyen d'une argumentation procédant par une voie opposée.

Je suppose admise la vérité de la religion ; ou plutôt en parlant devant cet auditoire chrétien, il ne s'agit point d'hypothèse ; je dis donc : la vérité de la religion est reconnue ; eh bien, je conclus de ce fait que la religion doit être l'objet de profondes études pour le plus grand intérêt de l'ordre social.

La religion ne doit point être considérée comme un ordre de choses à part, comme une loi spéciale réglant les affaires purement spirituelles, exprimant les rapports immédiats et directs de l'homme avec Dieu, et sans liaison avec les théories diverses de la science, sans influence sur la société temporelle.

C'est parce que la religion a été ainsi isolée qu'elle a perdu cet empire qu'elle exerçait jadis sur toutes les intelligences. On fit abstraction de ses principes dans les théories politiques, philosophiques, littéraires ; l'histoire fut appréciée sans elle. Regardée comme étrangère aux diverses occupations de l'esprit humain, elle fut bannie du système général des études intellectuelles.

Il fut seulement permis à l'individu de lui donner accès au fond de sa conscience. Mais comme on prétendait tout expliquer sans son intervention ; que sa pensée n'était pas rappelée par un besoin continuel de recourir à ses lumières, elle fut bientôt oubliée, méconnue.

Il y eut dans cette séparation de la religion des autres objets des connaissances humaines une inconcevable erreur, un défaut essentiel de logique, un manque total de réflexion sur la destination des facultés intellectuelles.

L'unité est le caractère essentiel des œuvres de Dieu, parce que l'unité est Dieu même. La création entière doit avoir un but unique. Ce but, c'est Dieu. En créant le monde, le tout-puissant ne put avoir d'autre terme de sa pensée que lui-même, c'est-à-dire, sa gloire par la manifestation de ses attributs et l'hommage qu'il devait recevoir de ses créatures. Principe de tout ce qui existe, il en doit être aussi la fin. Tout descend de lui, tout doit remonter vers lui. Voilà ce que la suprême justice, la loi générale de l'ordre découvrent à la raison, et ce que la religion proclame en disant que tout doit être rapporté à Dieu.

Mais comment connaître les moyens de donner à nos actes cette impulsion qui les pousse vers Dieu ? Comment remplir la fin de notre existence en rapportant tout à celui de qui nous avons tout reçu ? Dieu vient au secours de notre ignorance, il nous manifeste sa volonté par la révélation.

Les diverses facultés de l'homme sont les moyens qu'il a de se mettre en rapport avec le bien infini.

Mais elles ne se portent pas toujours immédiatement, directement vers le créateur.

Entre Dieu et l'homme, il y a d'autres hommes, il y a la société, il y a la nature.

Comment faire tourner vers le créateur ces rapports de l'homme avec la création ? Comment diriger à Dieu les actes divers produits par l'application des facultés de l'homme aux objets qui l'entourent ? L'ensemble des vérités que Dieu a révélées ne doit-il pas renfermer un enseignement qui l'instruise sur cet important objet ?

Supposons un ordre de connaissances, un ensemble de rapports de l'homme avec les êtres créés qui, à son dernier terme, arriverait à une autre fin que Dieu. Quelle pourrait être cette fin ? Comment, dans le système général des lois de la création, pourrait se trouver cet ordre de choses, qui aurait un résultat particulier, dérogeant au but qu'a dû se proposer le créateur ?

Admettra-t-on, par exemple, que la société civile et politique soit parfaitement indifférente aux yeux de Dieu ; que les hommes puissent vivre dans l'état sauvage, dans une parfaite indépendance les uns des autres, ou qu'ils soient liés par des rapports sociaux qui permettent plus ou moins de développements aux facultés données à l'homme par Dieu et maintiennent l'ordre, la justice, le respect des droits individuels ;

Que l'autorité étant constituée, on puisse la renverser à son gré, et tout bouleverser en amenant chaque jour une révolution nouvelle ;

Que de peuple à peuple on en vienne à des dissentions, à des querelles qui se vident par toutes sortes

de calamités, et par l'effusion du sang de millions d'hommes ;

Que les lois civiles portent telle et telle disposition qui ne s'accorde pas avec les maximes de la religion ou qui blesse la constitution de la société religieuse telle que Dieu l'a formée ;

Que le goût des choses matérielles soit excité de plus en plus, quelles que soient les conséquences morales qui en résultent, par les efforts des gouvernements politiques ;

En un mot, que tout se fasse dans la société sans aucun rapport avec les vérités et les principes de l'ordre surnaturel ;

Eh bien ! admettra-t-on que tout cela soit un état de choses auquel Dieu n'ait rien à voir, pour ainsi dire, et sur lequel la religion n'ait aucune action à exercer ?

Le genre humain a subsisté six mille ans ; il durera peut-être encore des milliers et des milliers de siècles. L'histoire du monde ne sera que le récit de transformations sociales, de bouleversements politiques, qui auront mis en lutte tous les principes, changé les idées, les mœurs, favorisé ou proscrit les croyances révélées ; mais ce sera un livre fermé pour Dieu : il n'a pas droit de se le faire ouvrir, pour demander compte des faits qui y sont contenus. La société politique et civile est un ordre de choses à part, qui concerne l'homme seul ; elle subit ses diverses phases dans le temps : Dieu ne peut s'occuper que de ce qui a trait à l'éternité.

Ainsi, messieurs, tous les événements de l'ordre social seraient hors des desseins du créateur ; les actions des hommes dans le système politique ne

devraient pas avoir Dieu pour but, et elles ne peuvent en effet tendre vers lui, si elles s'écartent des principes et des préceptes que lui-même a révélés. Mais la raison, de concert avec la religion, ne peuvent admettre cette exception à la loi générale qui ramène tout à l'unité, et qui proclame que tout doit être rapporté à Dieu, parce qu'il est le principe de tout. Et Dieu lui-même ne peut permettre cette exception, sans renoncer à ce qui lui est dû, c'est-à-dire, sans s'abdiquer soi-même.

Et ce n'est pas d'ailleurs uniquement par cette raison métaphysique que l'ordre social ne peut être reconnu comme indépendant de l'ordre religieux.

La religion étant admise, comme réglant les rapports de l'individu avec Dieu, il faut bien que la société politique ne nuise pas à l'accomplissement des devoirs de l'homme, envers son créateur ; qu'elle ne prescrive rien, par conséquent, qui mette l'individu dans une lutte entre sa conscience et l'asservissement à une loi injuste et impie ; il faut bien qu'elle laisse à tous ses membres une pleine et entière liberté d'atteindre par la pratique de la religion le but auquel Dieu les a destinés.

Et si l'on reconnait l'existence d'une société divinement instituée pour conserver la révélation suprême, on devrait nécessairement admettre qu'aucune institution politique ou civile ne peut s'opposer au libre exercice des attributions de cette société ; car ce serait constituer le pouvoir social en lutte contre Dieu même.

Non, la société civile ne peut être en opposition avec la société religieuse ; au contraire elle n'existe que pour lui prêter main-forte, que pour maintenir un

ordre qui permette à l'homme de jouir de la sécurité et de la liberté d'accomplir les deux grands préceptes de la religion ; aimer Dieu de tout son cœur, et le prochain comme soi-même.... La religion, bien comprise ne saurait admettre une autre fin à l'ordre politique. D'après elle le but de toute théorie sociale doit être de diriger les hommes vers le bien, de placer la société dans le meilleur état possible, de combiner le bien moral et le bien matériel des peuples dans les rapports les plus propres à mettre l'homme en état de remplir les devoirs qui lui sont prescrits par le créateur.

Mais le bien moral pour la société ne saurait être autre chose que le maintien de l'ordre, l'observation de la justice, l'exercice de la bienveillance réciproque des hommes les uns envers les autres. Or, cela n'est-il pas prescrit, réglé par la religion ? Elle n'a pas d'autre but dans les préceptes qui expriment les rapports des hommes entre eux. Sa morale a pour objet le perfectionnement de l'homme ; la pratique de cette morale devra être le bonheur de la société. Si les individus en général sont bons et justes, la société entière sera bonne et juste.

Conçoit-on que ce qui ferait le bonheur de l'homme fût le malheur de l'humanité ? Donc, suivant le plus ou moins de vérités renfermées dans le culte religieux, il y aura plus au moins de bonheur dans l'Etat. Donc toute politique, toute institution sociale, qui de sa nature contredirait une maxime de la religion, devrait par cela même être aussitôt rejetée. Donc, pour établir la meilleure théorie sur le bien être des peuples, il faut avoir pris ses principes dans les enseignements de la religion.

D'une autre part, le bien matériel, objet des préoccupations de l'homme d'Etat, ne peut être recherché que comme moyen de placer la société, par l'aisance qu'il procure à ses membres, dans le plus libre exercice de ses tendances morales, de faciliter le développement des facultés intellectuelles, afin qu'elles atteignent plus tôt leur objet, le Bien Suprême. Faire rechercher les jouissances matérielles comme but principal, diriger à cette fin tous les désirs, tous les efforts d'un peuple, ce serait méconnaître l'objet de la société, et la fin de l'homme. Ainsi l'élan à donner aux sciences naturelles, l'application de leurs découvertes, les développements de l'industrie ne doivent point dans l'impulsion qu'on leur donne, détourner la société de sa marche dans le progrès moral. Ici encore la religion doit être consultée, à cause de son enseignement général sur les effets des satisfactions matérielles relativement au moral de l'homme ; et aussi parce que plusieurs de ses préceptes, de ses institutions donnent des lumières sur la tendance plus ou moins funeste et démoralisante de certaines jouissances.

L'étude de la religion devra donc fournir la solution de plusieurs grands problèmes d'économie sociale et politique. Il n'est pas à croire que sur un ordre de choses qui intéresse si vivement l'humanité, et qui doit influer si puissamment sur l'état moral et même religieux de l'homme, il n'est pas à croire qu'il ne se trouve des renseignements importants dans ce code de lois que Dieu a données pour le plus grand bien de l'homme, c'est-à-dire la religion. Donc l'étude approfondie de la doctrine révélée est nécessaire à l'écrivain social, au publiciste, à l'homme d'Etat.

Quelques applications de ces préceptes à certaines questions sociales fort débattues aujourd'hui feront mieux comprendre la vérité de la conclusion que nous venons d'exprimer.

Il a déjà été démontré que la théorie du communisme ne pourrait être victorieusement combattue que par la doctrine religieuse sur l'inégalité des conditions. Mais voici d'autres questions capitales. Quelle est l'origine du pouvoir social ? Est-il tellement soumis à la multitude que celle-ci puisse, sans raison, le renverser à sa volonté, suivant la doctrine de J. J. Rousseau ? L'autorité politique prise en général n'est-elle qu'une invention des hommes que l'on peut modifier, changer, détruire même à son gré ? La religion dit que le pouvoir, quelle que soit la forme dans laquelle il s'exerce, vient de Dieu ; et que si la société a le droit de mettre des garanties à sa liberté, son intérêt à elle-même demande le respect et la conservation de l'autorité qui maintient l'ordre, et en conséquence elle fait un devoir d'obéir aux puissances constituées.

Dans les pays dont l'industrie fait la richesse, mais menace aussi de faire la ruine sociale si elle n'est pas sagement dirigée, la religion ne guidera-t-elle pas le législateur appelé à réglementer le travail des manufactures, elle qui enseigne que la première œuvre de l'homme étant de faire son salut, il doit avoir le temps et les moyens de s'occuper des intérêts de son âme, et sanctifier par un saint repos le jour du Seigneur ; elle qui fait aux maîtres un devoir de surveiller la moralité de ceux qu'ils emploient et qui montrant le pauvre qui travaille comme le représentant du Christ, le rend un objet de commisération et

d'amour, et défend d'en faire par un labeur excessif l'esclave de l'antiquité ? Si la législation tenait compte de ces considérations, ne verrait-on pas s'arrêter dans son terrible progrès l'abrutissement moral où tendent les populations manufacturières ?

Le paupérisme envahit de plus en plus certains états. Que faire des pauvres ? On croirait que l'humanité seule pourrait résoudre la question. Malheureusement les législations antiques et certaines législations modernes montrent tout le mépris que l'on peut faire de ceux qui souffrent. On n'a semblé préoccupé que du soin d'empêcher les pauvres d'importuner le riche du spectacle de la misère ou d'affranchir celui-ci de la crainte du soulèvement des indigents. La religion, qui n'a jamais encouragé la mendicité proprement dite, mais qui honore la pauvreté, fait un devoir au pouvoir social d'offrir suivant les circonstances aux classes indigentes des moyens d'amélioration à leur sort, mais en même temps elle veut qu'on laisse la liberté à la charité, parce que l'exercice de cette vertu est l'accomplissement de son précepte le plus cher. La considération des principes religieux sur la pauvreté et la charité, et l'étude des institutions chrétiennes inspirées par ces principes, fourniraient peut-être les moyens les plus efficaces d'obvier, autant qu'il se peut, aux malheurs dont le paupérisme menace certaines sociétés.

Outre ces grandes questions sociales, la législation intervient aussi dans les conventions privées. Là encore elle rencontrera la religion à chaque pas. Doit-on ne mettre aucune entrave aux stipulations que fait le prêteur d'argent avec celui qui emprunte, c'est-à-dire, la loi ne reconnaîtra-t-elle plus d'usure ? Une

cupidité sophistique dira : Oui ; mais la religion au nom du pauvre dira : Non ; et tout en reconnaissant que dans certaines limites la loi peut déterminer le taux de l'intérêt, elle maintient le principe général que l'usure est un vol, et l'oppression du faible par le fort.

La constitution de la famille devient quelquefois aussi l'objet des délibérations des corps politiques. Mais la religion a soumis à ses lois la famille comme la société. Le bonheur de l'homme est trop intéressé à tout ce qui tient aux liens les plus intimes de la vie, pour que la parole divine qui pourvoit à tous les besoins et proscrit tous les penchants pervers, source de trouble et de désordre, n'ait pas pourvu à assurer la base de la famille ; c'est ce qu'a fait la religion en condamnant le divorce et la polygamie. Sous ce rapport elle n'a rien laissé à faire à la législation civile.

Quels rapports l'état doit-il avoir avec l'église ? La société civile doit elle une subvention au sacerdoce, ou du moins confirmer de son autorité le droit que prétend l'église à recevoir du peuple son soutien temporel ? Le législateur qui croit à la religion et veut éclairer son opinion sur ces points, n'a qu'à recourir aux moyens ordinaires ; ouvrir les saintes écritures et consulter la tradition chrétienne.

L'éducation est, suivant la mesure de ses développements et la nature de ses doctrines, la source plus ou moins féconde de la prospérité des Etats. On ne saurait refuser à la société politique le droit de s'en occuper du moins pour lui donner un puissant encouragement. Mais voici de suite une question immense qui de fait s'agite partout. Le gouverne-

ment doit-il diriger seul l'instruction ? De toutes parts le cri de la liberté s'élève pour la négative ; un peuple qui soumet l'éducation de la jeunesse à l'autorité politique se donne des fers ; il fait son intelligence esclave. Mais l'indépendance de l'enseignement du pouvoir temporel est surtout impérieusement réclamée par la religion ; c'est par l'éducation que celle-ci a son action sur les âmes, qu'elle les éclaire, les purifie, les prépare pour le ciel. Et cela non-seulement par une instruction dogmatique directe, mais encore par tous les moyens à l'aide desquels on peut parler à l'intelligence et au cœur de la jeunesse. C'est par l'éducation, imprégnée pour ainsi dire de son esprit, que la religion propage les principes qui font la vie de la société. Vouloir instruire sans sa participation, sans son contrôle, c'est ne pas reconnaître son influence temporelle, c'est en même temps lui interdire l'exercice des fonctions spirituelles qu'elle est appelée à remplir, c'est la proscrire du monde. La religion se lie nécessairement aux plus importantes branches de l'enseignement, par exemple, à la philosophie morale et sociale, parce qu'elle a une solution pour toutes les questions que celle-ci soulève ; à l'histoire, parce que son action ayant été mêlée aux plus grands événements, elle veut être dignement et justement appréciée ; à la littérature, parce qu'ayant porté son génie dans toutes les parties du domaine de l'art, la vérité de sa doctrine sera jugée d'après les inspirations qu'elle aura données, puisque le beau n'est que la splendeur du vrai. Si la religion intervient ainsi partout dans l'éducation, la vérité qu'elle est chargée de proclamer, la doit rendre, en fait de doctrine, essentiellement intolérante, et quiconque re-

connait son autorité, ne peut lui proposer de se taire ou de pactiser avec l'erreur.

Qui ne voit dans cette simple considération la solution de cette grande question qui émeut l'Europe, la liberté d'enseignement ? Qui n'y voit aussi évidemment la condamnation du principe de l'instruction mixte ou plutôt de l'exclusion de la religion des plus hautes matières de l'éducation ?

Ces applications des principes religieux aux plus grandes questions sociales font voir avec évidence la nécessité pour le publiciste et l'homme d'état, d'étudier à fond une doctrine qui peut jeter un si grand jour sur ce qui fait l'objet de leurs méditations.

Mais la religion ne doit pas être étudiée seulement en elle-même, dans ses dogmes, dans sa morale.... Le christianisme existe depuis dix-huit siècles, il a eu son action dans le monde ; il a porté ses fruits.... On l'a vu à l'œuvre ; il a fondé des institutions qui lui sont propres, et pendant longtemps il a animé de son esprit les créations sociales qu'il a rencontrées. Est-ce que son histoire ne renfermerait pas d'utiles enseignements propres à faire apprécier les théories politiques et civiles sur lesquelles le citoyen doit se prononcer ? L'on se rappelle le mot de Montesquieu : "chose étonnante, la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci." L'un des plus beaux livres qui soient sortis de la main des hommes, le *Génie du christianisme*, a démontré jusqu'à la plus grande évidence cette vérité, que la raison d'ailleurs aperçoit facilement.

Tout fait n'est qu'un principe mis en pratique. Evidemment le fait sera plus ou moins utile suivant

que le principe qui l'a produit sera plus ou moins conforme à la vérité et à la justice. Si l'on admet que le christianisme est vrai dans sa doctrine, il faut conclure qu'il a été salutaire dans les œuvres qu'il a opérées, les institutions qu'il a fondées. Le Christ a dit que tout enseignement se reconnaîtrait aux fruits qu'il produirait..... *A fructibus cognoscetis.* Proclamer la religion vraie, et se récrier contre toutes les institutions qu'elle a animées de son esprit, n'est qu'un mensonge dérisoire, ou une grossière aberration du jugement. L'action que la religion a exercée sur le corps social, soit par une impulsion immédiate, soit par l'exemple qu'elle a donné dans sa constitution hiérarchique, dans les associations si nombreuses qu'elle a formées, dans son code pénitentiaire, dans son régime administratif, dans son système de soulagement de la douleur et de la pauvreté : cette action directe ou indirecte de la religion sur la société doit être étudiée dans son histoire ; on en verra les effets ; l'humanité ne changeant point de nature, les mêmes causes doivent au fond produire les mêmes résultats : si les circonstances du temps, modifiant les formes sociales, modifient aussi les moyens d'action, la source des principes qui doivent faire le bonheur de l'humanité demeure toujours la même, quoiqu'elle varie son cours suivant les accidents du terrain. Et si d'un autre côté les institutions de la société politique et civile sont d'une nature différente des institutions religieuses, cependant comme les unes et les autres s'appliquent aux mêmes hommes, comme l'ordre social n'a pas d'autre but que le perfectionnement de l'humanité, ce qui est aussi le but de la religion quoique dans une sphère plus élevée, on sent

que si la religion n'a pas à prescrire à la société une imitation ou plutôt une copie de ses institutions, la société cependant ne peut que s'instruire et tirer des renseignements utiles en considérant son action sur les hommes.

Du moins la société civile doit prendre garde de blesser dans ses lois une institution religieuse ou un principe qui a présidé à quelque grande œuvre du Christianisme, car alors en s'attaquant à la vérité de la religion elle s'attaquerait à Dieu même, et par une suite nécessaire, elle se préparerait quelque malheur, non pas seulement sous le point de vue surnaturel d'un châtiment divin, mais par la conséquence de cette maxime que toute erreur amène un désorde.

L'étude du Christianisme dans son histoire devient donc, d'après les considérations exposées, un devoir en quelque sorte pour le bon citoyen comme pour le chrétien ami de sa foi, si toutefois ces deux qualités peuvent être séparées.

Messieurs, cette liaison intime de la religion avec le monde social nous a constamment été montrée dans les classes supérieures de notre cours d'étude. Nous avons vu aussi que les questions fondamentales de la philosophie ont leur soutien dans les dogmes religieux et que la littérature elle-même trouve dans les enseignements du Christianisme le principe du beau, la règle la plus sûre du goût et la source de ses plus belles inspirations. Tout est lié à la religion : toute théorie a besoin de son secours du moins pour ne pas conduire l'homme à un autre but que celui que le créateur lui a donné.

A cet aspect du Christianisme apparaissant comme une synthèse magnifique qui embrasse toutes les

connaissances dans son universalité ; à cette contemplation de la religion éclairant tous les domaines de la science de sa spendide lueur, il s'élève dans l'âme une pure et délicieuse jouissance, parce que ce désir qu'a l'intelligence de tout ramener à l'unité se trouve satisfait. Dans le contentement que cet aperçu donne à l'esprit, il y a quelque chose de cette pure intuition de la vérité suprême; que l'âme qui aura cherché le vrai sur la terre, éprouvera dans les cieux.

On conclut la vérité de la religion de cela seul qu'elle présente un principe général à l'aide duquel on coordonne les connaissances humaines entre elles, et qui les fait tendre, quoique diverses dans leurs opérations, à un même but, le perfectionnement moral de l'homme, la plus grande gloire du créateur.

Pour emprunter une comparaison à l'ordre physique qui n'est que le reflet de l'ordre intellectuel, voyez ces astres de notre système. planétaire roulant avec une si belle harmonie dans les régions célestes. Poussés par une force particulière, ils tendent à s'échapper dans les espaces sans fins ; mais ils sont attirés par le soleil qui les maintient dans les limites prescrites à leurs évolutions, et ils accomplissent leur course majestueuse chacun dans son orbite spécial.

C'est l'image du mouvement des divers ordres des connaissances humaines. Chaque science a son activité distinctive qui la porte à son but particulier ; elle a sa liberté d'action, son influence spéciale sur le bonheur de l'humanité, et pour cela elle a ses lois propres qui ne doivent point être violées. Mais le soleil de la religion est là qui fait sentir sa puissance d'attraction à chaque sphère où s'exerce l'intelligence humaine, qui lui fait refléter quelque rayon de sa vive

lumière, et la maintient dans un mouvement régulier où elle est toujours sous l'influence de l'immuable vérité.

Les considérations que nous venons de vous présenter vous font voir comment aux connaisances qui doivent former en nous le citoyen, l'homme utile à sa patrie par les diverses études auxquelles nous nous appliquons, se joignent celles qui préparent le chrétien aux devoirs dont l'accomplissement doit le rendre citoyen de l'éternelle patrie. Ces deux ordres d'idées ne se nuisent pas, ils se soutiennent l'un l'autre, comme les sentiments qui en résultent, au lieu de se combattre, empruntent à leur union dans le même cœur un charme indéfinissable. Les souvenirs religieux liés aux souvenirs de la patrie ne produisent-ils pas le plus grand amour pour la terre natale ? Le cœur ne fait qu'une seule chose de la maison de notre enfance et de l'église de la paroisse ; des champs et du cimetière ; des fêtes religieuses et des joies de la famille, de la prière et de l'amitié ; de Dieu et de nos parents, chers et purs objets de nos affections, qui forment les éléments du bonheur de la vie, comme la plante vit de la terre qui lui donne sa sève et du ciel qui la féconde de son soleil.

Il en est ainsi des principes qui doivent animer la vie sociale : ils puisent une énergie plus puissante dans les idées religieuses. Purifiés par leur alliance avec la doctrine sainte, fortement dirigés vers le bien par l'impression céleste, ils rendent le citoyen plus utile à la patrie, parce qu'ils lui font respecter la religion, base fondamentale de la société, et ils rendent la patrie plus chère au citoyen, parce qu'à l'affection naturelle qui porte à s'y attacher se joint le devoir

religieux qui fait voir un ordre de la Providence dans l'amour du sol natal et dans les devoirs à rendre à ses compatriotes ; la fraternité n'existe que par la religion.

Pour nous, Messieurs, nous tâcherons de mettre les principes que nous avons puisés dans cette enceinte au service de notre bien-aimée patrie. Nous espérons n'oublier jamais cette religion qui toucha nos fronts naissants, donna de doux soins à notre enfance, et présida à l'instruction de notre jeunesse ; elle est la mère de notre vie intellectuelle et morale. Elle règnera toujours dans nos cœurs avec ces charmes qui attirent à la bienfaisance maternelle l'amour, le respect et l'obéissance d'enfants aux nobles et pieux sentiments. Nous ne serons pas plus ingrats et indociles envers elle, nous le jurons, qu'envers nos mères bien-aimées selon la nature, pour lesquelles nos cœurs conservent un si délicieux amour.

L'Abbé J. S. Raymond, V. G.

LES VOIX DU PASSÉ (1)

I

C'est la fête du peuple, il la veut grande et fière !
La nature sourit à sa noble bannière ;
Le soleil annonce un beau jour !
Le Tout-Puissant exauce et la vierge qui prie
Et les bons citoyens offrant à la patrie
L'humble tribut de leur amour !

Que ne puis-je, en son nom, fixant tes destinées,
O Canada-Français t'annoncer des années
De gloire et de félicité !
Que ne puis-je, de Dieu l'élu comme Moïse,
Mourir en signalant une terre promise
A ta nationalité !

Mais les temps ne sont plus où de divins oracles
Aux peuples dévoyés, par d'éclatants miracles
Indiquaient un chemin tracé :
Aveugles, pour guider nos pas dans la nuit noire,
Ecoutons, saisissant le fil de notre histoire,
Ecoutons les voix du passé.....

(1) Cette pièce fut composée, le 24 juin 1858, à l'occasion de la fête nationale des Canadiens.

II

—" Peaux blanches, abordez sans crainte ce rivage,
" Oubliez parmi nous les périls du voyage
" A travers le grand lac salé :
" Nous vous offrons nos bois, nos fleuves, nos montagnes
" Et l'épi de maïs cueilli par nos compagnes
" Aux dents de perle, au teint hâlé.

" Partagez avec nous ! Dans nos vastes domaines,
" Le castor vit en paix avec les douces rennes
" Qui viennent boire à son étang ;
" L'esprit de feu qui brille au-dessus de nos têtes,
" En chef hospitalier, convie aux mêmes fêtes
" Le guerrier rouge et l'homme blanc.

" Soyez les bienvenus ! mais quand nos solitudes
" Se rempliront du bruit d'étranges multitudes
" Qui sur vos pas vont accourir,
" Laissez à nos enfants les signes de leur race,
" Leur vie errante et libre et leur pays de chasse,
" Nos os et notre souvenir ! "……

III

Comme l'écho lointain d'une note plaintive,
Comme un bruissement de vagues sur la rive,
Ces sons parviennent jusqu'à nous.
Mânes des Algonquins et des tribus Huronnes,
Demi-dieux des forêts, monarques sans couronnes,
Que de pensers rassemblez-vous !

Des siècles expirés franchissant les ténèbres,
Race éteinte, pourquoi, sur des tons si funèbres,
Viens-tu jeter dans nos festins,
Comme un reproche amer, l'hymne de l'espérance
Où, jadis saluant l'étendard de la France,
Tu croyais charmer les destins ?

Viens-tu nous annoncer que l'espoir n'est qu'un rêve ;
Que tout change ici-bas sans retour et sans trève,
Que tout sentier mène au néant ?
Qu'avec Tyr et Sydon, Babylone et Palmyre,
Des peuples, des héros, grands noms que l'on admire,
Nul n'échappe au gouffre béant ?

Que semblable au torrent de la marée avide,
Des enfants d'Albion l'invasion rapide
Nous fera sentir ses rigueurs ?
Que nos fils parleront une langue étrangère ;
Que les traditions apprises de leur mère
Ne feront plus battre leurs cœurs ?

Ah ! cesse de troubler nos fêtes patronales !
D'un plus noble avenir nos brillantes annales
Offrent des gages glorieux !
Silence !....un chant plus doux module à notre oreille
Les refrains endormis que ce beau jour réveille !
Ecoutons la voix des aïeux !

IV

" Quand au sommet d'un mont stérile,
" Le royal habitant des airs,
" Loin des sentiers de l'univers,
" A su se choisir un asile.
" Ce n'est pas que des aquilons
" Le cortége ait pour lui des charmes ;
" Mais il ressent plus d'alarmes
" Pour l'avenir de ses aiglons.

" Tel, de l'heureuse Normandie
" Quittant la rive en soupirant,
" Aux bords lointains du Saint-Laurent,
" Champlain fonde une autre patrie.
" Ce n'est pas l'exil de la Cour
" Qui le pousse vers cette plage ;
" Non, son cœur y voit l'héritage
" Des Français qui viendront un jour !

" Ainsi commença l'épopée
" Qu'au prix de son sang généreux,
" La France grava dans ces lieux
" Avec la hache, avec l'épée ;
" Ce fut une œuvre de géant !
" Qui nous rendra nos jours de gloire !
" Pourquoi faut-il que la victoire
" Nous ait trahis au dernier chant !

" D'Israël le bras tutélaire
" Succombe aux coups de Dalila ;
" Montcalm que, seul, Wolfe égala,

" Cède à la fortune arbitraire !
" Mourons ! pour la dernière fois,
" Sur nos drapeaux a lui l'aurore !
" Vivons ! si Dieu nous laisse encore
" L'honneur, notre langue et nos lois !

" Dépôt sacré, pour ta défense,
" Nos fils, quand nous ne serons plus,
" S'armeront des mâles vertus
" Seuls dons que nous laisse la France !
" Mais si par le sort envieux
" Leur âme, aux faux-dieux asservie,
" Sur leurs autels te sacrifie,
" Viens, viens nous retrouver aux cieux !"

Vos vœux s'accompliront : dormez ombres chéries !
Dormez : nous le jurons par l'immortel Cartier !
Ce dépôt illustré par vos mains aguerries,
Gardé par notre amour depuis un siècle entier,
Cet auguste héritage, aujourd'hui que nous sommes
Eprouvés par la lutte, un demi-million d'hommes,
Qui songe à le sacrifier ?

Le trahir ! nous ! comment ? par peur ? comme le lâche
Cuirassé de mépris justement prodigué !
Comme le serf obscur qui, courbé sur sa tâche,
Se plie au joug honteux de père en fils légué !
Par un sordide espoir ? comme le mercenaire
Qui livrerait son Dieu pour un hideux salaire !
Mais nous étions à Chateauguay !

Nous n'étions que trois cents à notre Thermopyle :

Pour défendre nos droits, nous serions trois cent mille
Invoquant la foi des traités !
Et votre sang soudain, s'allumant dans nos veines,
Déroberait encore aux Parques inhumaines
Nos immuables libertés !

Tels, des nochers rivaux que la discorde anime,
Unissent leurs efforts pour soustraire à l'abîme
Les débris de leur seul vaisseau :
Les torts sont oubliés, le péril les efface ;
De leurs divisions s'évanouit la trace,
Comme celle des vents sur l'eau.

VI

Ainsi puisse Albion sur l'océan du monde,
Bénissant un accord si fécond en bienfaits,
Aux splendides couleurs de la reine de l'onde
Allier pour toujours le pavillon français ;
Et puissent dans nos champs qu'un même fleuve arrose,
L'érable et le chardon, et le trèfle et la rose,
Croître unis et fleurir en paix !

L. J. C. Fiset.

MÉDITATION

Quand la nuit se fait belle au bord du Saint-Laurent,
Voyez-vous quelquefois au fond du firmament
Courir ces météores,
Fantômes lumineux, esprits nés des éclairs,
Qui dansent dans la nue étalant dans les airs
Leurs manteaux de phosphores?

Parfois, en se jouant, ils offrent à nos yeux
Des palais, des clochers, des dômes radieux,
Des forêts chancelantes,
Des flots d'hommes armés pressant leurs bataillons,
Des flottes s'engouffrant dans les vastes sillons
Des ondes écumantes.

Mais tandis qu'admirant leurs jeux toujours nouveaux,
Votre âme s'intéresse aux magiques travaux
De leurs essaims sans nombre,
A vos regards charmés se dérobant soudain,
Comme un léger brouillard sous les feux du matin,
Ils s'effacent dans l'ombre.

—

Tels que l'ange déchu, spectres bannis des cieux,
Quel présage ont porté vos flancs mystérieux?

—

De l'humaine vie
Qui toujours varie
Son tableau mouvant,

Ils tracent l'image
Où le sot, le sage
Inculte ou savant,
Poursuivent sur terre
Chacun sa chimère
Qu'emporte le vent.

J'y vois de l'enfance
Riche d'espérance
Les joyeux ébats;
L'ardente jeunesse
Y trouve l'ivresse
De ses premiers pas,
Et l'homme plus grave,
Roi, berger, esclave,
Ses rudes combats.

J'y vois de l'année
Hier terminée
L'aurore et la fin,
Ses luttes sanglantes
Bientôt renaissantes....
Peut-être demain!
Dont la brise apporte
Jusqu'à la porte
Un écho lointain.

Ris, grandeurs et gloire,
Coupes où vont boire
Les sens éperdus,
Trésors de ce monde,
Où l'homme en vain fonde
Ses vœux assidus,

Ainsi tout s'envole
Avec l'auréole
De nos jours perdus.

—

Ils sont passés.... qu'importe? O pèlerin débile!
S'ils t'ont laissé cueillir quelques fruits, quelques fleurs,
Combien de fois, hélas! dans le sentier stérile
N'ont-ils pas vu couler tes pleurs!
Pourquoi regrettons-nous chaque instant qui s'achève?
Un jour plus pur déjà se lève;
Chantons, saluons l'avenir!
Ainsi quand nous voyons l'iris de nos prairies
Couvrir le sol glacé de ses tiges flétries,
C'est qu'il va bientôt reflenrir.

Vers celui qui pour nous fit jaillir la lumière
Des germes du chaos où nous dormions encor,
Humble tribut d'amour, qu'une vive prière
De nos cœurs prenne son essor;
De ses nouveaux bienfaits offrons-lui les prémices:
L'encens des pompeux sacrifices
S'élève moins haut vers le ciel
Que les parfums d'une âme où la reconnaissance
Des plus douces vertus élabore l'essence,
Comme l'abeille fait son miel.

Prions pour que la paix, ainsi qu'un bon génie,
De son sceptre toujours protégeant nos foyers,
Nous épargne le sort de la noble Italie
Qui saigne encor sous ses lauriers!
Prions pour qu'à l'abri du fléau de la guerre,
L'auguste héritage de Pierre

Survive aux coups des factions.
Mais que dis-je? Oublions leur fureur impuissante
Puisque pour le sauver une main prévoyante
Fait et défait les nations.

Bien des siècles déjà sur la ville éternelle
Ont passé sans flétrir ou changer ses destins;
Déjà bien des poignards se sont levés sur elle
Sans lui ravir ses droits divins....
Telle on voyait naguère au centre du village
Où le plus effrayant carnage
Reçut le nom de Magenta,
De la reine du ciel la suave peinture
Au milieu des débris, souriant calme et pure
Des flots de sang qu'il en coûta.

—

Saluons l'avenir! Dans sa course rapide
Le temps entraînera ces nouvelles horreurs,
Du pontife sacré la souffrance et les pleurs,
Et de ses ennemis le projet parricide.

—

Mais vous, peuples heureux des bords du Saint-Laurent,
Quand la nuit vous verrez au fond du firmament
Courir les météores,
N'oubliez pas, amis, que nos jours sont comptés,
Et s'enfuiront soudain comme sont emportés
Ces mobiles phosphores.

L. J. C. Fiset.

1er Janvier, 1860.

LE POÈTE A LA MUSE

Vierge, qui présidez aux accords de la lyre,
Aimez-vous, quand le jour, à son déclin, se mire
Dans des flots de pourpre et de feu,
Sous l'ombre des grands bois, sur le flanc des montagnes,
Aimez-vous, loin du bruit, dans nos vertes campagnes,
A jouir des œuvres de Dieu ?

Laissez-moi vous y suivre !....Errant à l'aventure,
Par les tableaux riants dont s'orne la nature
Je sais égayer mes loisirs....
Et sans cesse bercé de mille fantaisies,
Je puise, en me jouant, mes humbles poésies
A la source de mes plaisirs.

Le joyeux écureuil courant de branche en branche
Et sautillant du chêne au bouleau qui se penche
Pour abriter un nid d'oiseaux,
Rappelle un souvenir de mes tendres années,
Fugitives lueurs par le temps entraînées
Comme la feuille au bord des eaux.

Parfois, du rossignol le séduisant ramage
Laisse dans mon esprit la gracieuse image
D'un ange exhalant son amour....
Ces sons harmonieux résonnent dans mon âme
Comme au pied des autels une voix qui réclame
L'espoir d'un plus heureux séjour.

Pour moi, le bruit du vent, le soupir de la brise
C'est un long cri de deuil, c'est un cœur qui se brise
Déshérité par le malheur ;
Le ruisseau murmurant qui bondit et m'enchante,
C'est le bonheur qui rit, c'est un hymne qui chante
Les louanges du Créateur.

Lorsque de fleurs, un jour, j'emplissais ma corbeille....
Je poursuivais mon rêve....une mouche, une abeille
Vint bourdonner à mes côtés.
En vain j'offre à ses yeux ma moisson d'églantines,
L'ingrate agite encor ses ailes argentines
Et fuit mes importunités.

Piqué de ses refus et pour mieux la surprendre,
En courant je la suis à travers le méandre
De son essor capricieux ;
Mais au loin si son vol s'arrête et se repose,
Ce n'est pas pour goûter de l'œillet, de la rose
Les arômes délicieux.

L'humble myosotis, l'odorant chèvrefeuille,
Le splendide jasmin que maintes fois je cueille
Bientôt l'appellent tour à tour.
Que de charmes perdus !....leur insistance est vaine !
La folâtre ! elle approche et les salue à peine
Pour leur dire adieu sans retour.

Mais voici qu'une fleur et plus belle et plus rare,
Un suave parfum dont Dieu même est avare
Enfin captive tous ses vœux.
C'en est fait : pour toujours la mouche industrieuse

A juré de l'aimer et s'abat plus heureuse
Que tout ce qui vit sous les cieux.

Et, peu discret témoin de sa vive allégresse,
Pensif, je me disais : " de tout ce qui le blesse
Qu'ainsi mon espoir soit vainqueur !"
Et je crus deviner....muse, vous le dirais-je ?
Dans ses chastes ébats, dans son gentil manège
Tous les mystères de mon cœur.

J'y trouve le secret de ces heures perdues
Où de tant de beautés en tout lieu répandues
J'osai négliger les attraits ;
Où tant d'êtres charmants dans les champs de la vie
Ont si souvent fait naître un murmure d'envie
Sans fixer mes regards distraits.

De mes souhaits constants j'y vois le doux emblême ;
Seront-ils exaucés ? décidez-en vous-même :
Donnez-moi des jours de bonheur !
Soyons unis ! sous l'orme, ou sur la plage humide
Lorsque je vais songer, dans mon rêve timide,
Je suis l'abeille et vous la fleur.

L. J. C. Fiset.

ODE

A Son Altesse Royale le Prince de Galles.

L'ATTENTE. (1)

Le calme de la nuit règne sur la nature ;
Les troupeaux mugissants ont laissé la pâture ;
Le chant des oiseaux a cessé :
Tout dort... Seule au balcon, la vierge au front timide,
Le cœur ivre d'espoir, parcourt d'un œil humide
L'image de son fiancé.

" Il va venir : au loin scintille son étoile.
" L'aurore annoncera demain sa blanche voile.
" Zéphyr, soit docile à sa voix !
" Cieux, soyez tout d'azur ! fôrets, soyez moins sombres !
" Il va goûter enfin la fraîcheur de vos ombres
" Demain, pour la première fois.

" Il est si jeune encor ! dans leurs course brillante,
" Dix-huit printemps n'ont pu de sa lèvre riante
" Bannir la sainte illusion !
" Son regard doux et fier, que nul autre n'efface,
" Nous dit qu'en le créant d'une si grande race,
" Dieu lui fit un cœur de lion !

" Sous les suaves lois d'une reine adorée,
" Son enfance a reçu la semence sacrée
" Qui forme le héros chrétien ;

(1) Cette pièce fut écrite pour la Société Typographique de Québec. Elle fut imprimée par une presse de la société placée sur un char dans la procession qui eut lieu à l'arrivée du Prince.

« Et son peuple, charmé de sa sagesse austère,
« Aime à voir dans le fils les vertus de la mère,
« Sa gloire et son digne soutien.

« Demain ! » ... Oh ! qui dira de la vierge ingénue,
Le solitaire émoi, l'ivresse contenue
Qui se mêle à ses rêves d'or !
Sa lampe s'est éteinte, et, calme, elle sommeille ;
Sa voix n'a plus d'accents, mais son âme qui veille
Vers son ami prend son essor.

L'ARRIVÉE.

Prince, tu l'as compris : la chaste fiancée
Dont la prière enfin par le ciel exaucée,
S'exhalait ainsi nuit et jour,
Du vaste Saint-Laurent c'est la rive sublime,
Dont les peuples divers, qu'un même espoir anime,
T'ont donné leur foi, leur amour !

Pour toi brille aujourd'hui sa plus belle parure ;
Elle a de ses joyaux orné sa chevelure,
Et veut plaire à son bien-aimé.
De la nature ainsi la robe se décore
Des festons et des fleurs que soudain fait éclore
Du printemps le souffle embaumé.

L'air est plein d'harmonie ; entends ces cris de fête !
Monte sur le pavois ! sois fier de ta conquête !
Elle n'a pas coûté de pleurs ;
Et ces hommes vaillants qui vont te rendre hommage,
De l'antique Albion, quand grondera l'orage,
Ne trahiront pas les couleurs.

Tous viennent à l'appel de ton royal sourire :
Le digne enfant d'Erin, le Saxon qui t'admire,
Le Picte fidèle à son roi,
Et ces braves colons si joyeux, si prospères,
Dont les aïeux jadis ont combattu tes pères,
Et dont les fils mourront pour toi !

Rivaux, frères, amis, à tes yeux équitables,
Tous ont des droits égaux et des destins semblables
Sous les plis de ton pavillon.
Tel, l'astre bienfaisant que chaque jour ramène,
Ne cessant de veiller sur ton futur domaine,
Verse à tous le même rayon.

L'ADIEU.

Puissent longtemps ces bords jouir de ta présence !
Vain désir ! il le faut, le deuil de ton absence
Bientôt va commencer pour nous !
La nuit va dérober l'astre toujours fidèle !
A travers l'océan, la gentille hirondelle
Va fuir vers des climats plus doux.

Il faut que le soleil éclaire une autre plage ;
Il faut que le bonheur, dans sa course volage,
Brille et s'efface tour à tour !
Il faut rendre à son fils ta glorieuse mère
Dont l'amour inquiet, dont la tristesse amère
Demande à Dieu ton prompt retour !

Pour nous elle a bravé l'angoisse maternelle !
De ce sublime effort la mémoire éternelle
Dans ces lieux bénira son nom !

Dis-lui que pour louer ses vertus intrépides,
Sur le fleuve géant, l'écho des Laurentides
Domine la voix du canon.

Prince, adieu ! va remplir tes grandes destinées !
La gloire, souriant à tes jeunes années,
Te convie au festin des rois !
Nous te suivrons, de loin, dans ta noble carrière ;
Pour toi de nos enfants la naïve prière
Monte au ciel du pied de la croix !

L. J. C. Fiset.

LE VŒU DE MARIETTE.

" Enfin le soleil luit au jour de ma naissance,
" Et je fais mes adieux aux hochets de l'enfance,
" A ses jeux séduisants !
" Mon cœur chante et s'élance ainsi que l'alouette :
" Vierge sainte, bénis ton enfant Mariette,
" Fière de ses quinze ans.

" Hier encore, hier, on me disait : " Petite,
" Cessez votre babil ; allez, mais allez vite
" Réciter la leçon.... "
" Aujourd'hui, je suis grande ! on dit : " Mademoiselle,
" Il vous faut essayer une robe nouvelle,
" Riche en point d'Alençon."

" D'harmonieuses voix partout sur mon passage
" Ont murmuré ces mots : " Elle est belle, elle est sage ;

" L'avenir lui sourit ! "
" L'avenir ! doux mystère où mon âme se plonge,
" Et se laisse bercer comme au milieu d'un songe
" Que l'espoir embellit.

" Mon avenir à moi c'est ce bouton de rose
" Où mon ange gardien chaque soir vient et pose
" Ses lèvres de carmin !
" Je veux, pour te l'offrir, que sa bouche le cueille,
" Et que tous ses parfums s'exhalent feuille à feuille
" De mon cœur dans ta main ! "

Et, soupirant ainsi sa naïve prière,
Mariette, à genoux, sur le degré de pierre,
Place un gentil rosier,
Un rosier dont la fleur est sur le point d'éclore
Belle comme le jour qui d'un rayon colore
Sa corbeille d'osier.

.....
.....

De la cloche des morts la lugubre volée
Attristait de ses sons l'écho de la vallée
Vers le temps de Noël....
J'accourus en tremblant à l'autel de Marie....
Une mère y pleurait : la rose était flétrie
Pour refleurir au ciel.

L. J. C. Fiset

TRAVAIL ET PARESSE

Sur les bords enchantés, que baigne le Permesse,
Est un heureux séjour, que la sombre tristesse,
Que l'envie à l'œil faux, les remords du plaisir
De leur souffle empesté ne peuvent point flétrir.
Un palais incrusté d'or et de pierreries
Domine avec orgueil sur de vastes prairies.
On ne voit là que marbre et diamants polis,
Que portiques d'argents, que perles, que rubis.
Dans ces lieux immortels, la brillante nature
Ajoute encore à l'or l'éclat de sa parure :
On voit dans ce séjour, asile du bonheur,
Un bocage odorant où règne la fraîcheur ;
Où des milliers d'oiseaux au séduisant plumage
Font entendre sans cesse un tendre et doux ramage ;
On voit des tapis verts où les plus belles fleurs
Répandent leur parfum, étalent leurs couleurs.
Aux beautés du printemps, là, le fertile automne
Se plaît à marier les douceurs de Pomone :
On voit des fruits mûris et de jaunes moissons,
Et des champs où le soc aligne des sillons.
Un berceau verdoyant sous l'ombrage d'un hêtre,
Aux hôtes de ces lieux offre un abri champêtre ;
Une onde de cristal, entre des prés fleuris,
Coule sur un gravier d'opale et de rubis,
Et s'en va, serpentant avec un doux murmure,
Arroser du gazon les fleurs et la verdure.
C'est là que le Travail au front toujours joyeux
Loin de tout faux plaisir coule des jours heureux.
A l'ouvrage, dit-on, longtemps avant l'aurore,
Au coucher du soleil on l'y revoit encore.
Non loin de ce séjour de paix et de gaîté,

Habitent le désordre et la stérilité :
Partout à nos regards la terre sans culture
Offre de vastes champs dépouillés de verdure.
Il ne croît en ces lieux où règne le repos
Que de tristes cyprès, des ifs et des pavots ;
Sous un roc ténébreux, œuvre de la nature,
Est un antre profond et d'informe structure ;
Sous le toit escarpé de ce sombre séjour
Ne pénétra jamais la lumière du jour.
On n'entend point gémir à travers la bruyère
Des suaves zéphyrs la brise printanière ;
Et là, jamais la voix du doux chantre des airs
Ne les fait résonner de ses joyeux concerts.
Seulement des hiboux au lugubre plumage
Font entendre leurs cris de sinistre présage ;
Enfin, tout semble fuir, dans un commun accord,
Ces lieux sombres qu'attriste un silence de mort.
Là, fille de la nuit et sœur de la Mollesse,
Sur un tendre duvet sommeille la Paresse ;
Morphée, à ses côtés, ministre du repos,
A chaque instant du jour l'enivre de pavots ;
On voit à son chevet sa fille l'Ignorance
Qui tient entre ses bras la molle Indifférence.

. . . . . .

. . . . . .

L'harmonie et la paix ne pouvaient exister ;
On devait bientôt voir la discorde éclater
Entre ces deux voisins d'une humeur si contraire :
L'un n'aimant qu'à dormir, s'étendre et ne rien faire,
Jugeant, à son avis, que le plus grand des maux
C'est le bruit, le fracas qui trouble le repos ;
L'autre, toujours chantant, travaillant dès l'aurore,
Réveillant par son bruit son voisin qu'il abhorre.
Aussi vit-on un jour la déesse en fureur

S'arracher de son antre, exhaler sa douleur,
De son corps endormi traînant la lourde masse,
Assembler à grand bruit, les hôtes du Parnasse ;
Afin que le Travail, seul auteur de tout mal,
Comparût aussitôt devant leur tribunal.....
.....
.....
Déjà tous sont rendus dans une vaste plaine ;
Haletante, épuisée, elle s'y traîne à peine.
Autour d'elle l'on voit les folâtres plaisirs,
L'ignorance, sa fille, et les honteux désirs.
Mais, voyant Apollon, sur un trône d'ivoire,
Tout prêt à décider du prix de la victoire,
La Paresse, à l'instant, réprimant ses sanglots,
S'adressant au travail l'apostrophe en ces mots :
" Toi, que, pour mon malheur, les Dieux dans leur colère,
" En haine des humains, ont jeté sur la terre,
" Quelle fureur t'anime, ennemi du repos,
" Ennemi de tout bien, auteur de tous les maux,
" Pour troubler un bonheur le plus doux de la vie,
" Une félicité que le ciel même envie !
" Oui, dès le jour fatal à tout le genre humain,
" Où le Travail parut, parut l'âge d'airain !
" On vit bien des mortels, (hélas, faut-il le dire !)
" Oubliant mes bienfaits, quitter mon doux empire,
" Se mettre sous son joug, et, troublant mon repos,
" Me dédaigner sans cesse en dépit de leurs maux ;
" Remplaçant mes plaisirs, mes tranquilles délices,
" Par la soif de l'argent, le plus honteux des vices !
" On vit l'homme bientôt, penché sur le sillon,
" Qu'il ne fertilisa qu'aux sueurs de son front ;
" Puis on le vit enfin traînant la maladie,
" Malheureux, languissant, tous les jours de sa vie.
" Et voyez le Travail, qui, fier de ses succès,

" Se glorifie encor des malheurs qu'il a faits,
" Hélas ! pour un vain nom, un vain titre de gloire
" Pour avoir des trésors, gagner une victoire.
" A quoi bon, répondez, parcourir l'univers
" Et sur un frêle esquif s'exposer sur les mers !
" Et puis, pour acquérir cette vaine fumée
" Que les simples humains appellent renommée,
" Pourquoi se consumer, tandis que, gras, vermeil,
" On peut, dans les douceurs d'un paisible sommeil,
" Délivré des soucis d'une affaire inutile,
" Voir couler chaque jour que la parque nous file !...
" Hélas ! qu'est devenu ce riant âge d'or,
" Où libre de tout soin, le monde jeune encor,
" Laissait, sans nuls soucis aux mains de la nature,
" Le soin de préparer son toit, sa nourriture !.
" La terre, sans semence, étalant ses produits,
" Aux fortunés mortels prodiguait ses beaux fruits ;
" On n'avait point bâti ces superbes portiques,
" Fruits de longues sueurs, ces palais magnifiques.
" Le tendre et vert gazon, à l'ombrage des bois,
" Servait et de demeure et de couche à la fois.
" Dans ces siècles heureux, jamais l'affreuse guerre
" De son souffle enflammé ne désola la terre :
" L'homme, dans les douceurs de son heureuse paix
" Jouissait en dormant de mes nombreux bienfaits.
" On ornait tous les jours mes autels de guirlandes,
" Et l'on y déposait des vœux et des offrandes....
" Mais vous qui vous lassez par d'inutiles soins,
" Jeunes gens, en ce jour, je vous prends en témoins :
" A quoi vous serviront ces longs moments d'étude
" Où le Travail odieux vous tient en servitude ?
" A quoi vous servira ce grec et ce latin,
" Qu'on cherche avec effort dans quelque vieux bouquin ?
" A quoi vous servira cette philosophie,

" Qui n'est autre à mes yeux qu'une vaine folie ?
" A quoi bon, répondez, ces arts tristes et vains,
" Qui loin de moi sans cesse occupent les humains ?
" A quoi bon ces talents où l'âme est asservie,
" Cet éclair passager qu'on appelle génie !
" Mais, vous, enfants chéris, aimables nourrissons,
" Qui préférez dormir sur de tendres gazons,
" Vous promener au frais à l'ombre du feuillage,
" Plutôt que de lasser votre corps par l'ouvrage,
" Oh ! dites, qu'ils sont doux ; dites, qu'ils sont charmants,
" Ces heures de loisir, ces fortunés moments
" Où vous goûtez parfois, dans la molle indolence,
" De mes milles douceurs la bénigne influence !
" Oh ! ne connaître rien, excepté le plaisir,
" Et parmi tous les arts que celui de dormir,
" Ignorer en un mot ce que c'est que l'ouvrage,
" A mon avis, c'est là ce qui s'appelle sage !.....
" Mais, pourquoi m'alarmer ! mon règne est-il fini !
" Suis-je donc condamnée à vivre dans l'oubli !
" Non, non, quelle que soit, grand dieu, votre sentence,
" Elle ne peut en rien troubler mon existence.
" En dépit du Travail et de tous ses suppôts,
" Sur la terre toujours règnera le repos ;
" Tant de nobles dandys, tant d'enfants de collége
" Mettront toujours leur gloire à grossir mon cortége ;
" L'entourage des rois et les grands de leurs cours
" Toujours entre mes bras couleront d'heureux jours ;
" Et la belle marquise et la noble duchesse
" Voudront vivre toujours au sein de la mollesse !
" Enfin, je dirai plus, orgueilleux ennemi,
" Chacun de tes amis, est mon meilleur ami :
" S'il aime à travailler, c'est excès de paresse ;
" C'est que par le travail il acquiert la richesse,
" Et qu'avec sa richesse il passe ses vieux jours
" Sans nul autre souci que de flâner toujours !"

Ainsi dit la Paresse, et, le corps tout en nage,
Elle exhale en sanglots le reste de sa rage.
Aussitôt le Travail, au cœur franc, sans détour,
S'avance dans la lice et s'exprime à son tour :
" Qui te donne, dit-il, une si grande audace,
" Pour oser sur ce ton discourir à ma face,
" Exécrable Paresse, et venir sans pudeur,
" Me reprocher des maux dont toi seul es l'auteur !
" Penses-tu m'éblouir par tes grandes paroles,
" Et, par les vains détours de tes raisons frivoles,
" Tromper sur tes vertus les hôtes de ces lieux ?
" Tu penses abuser les dieux, même les dieux !
" Mais, attends, malgré l'art inspiré par l'envie,
" Qui de telles couleurs farde la calomnie,
" Le vrai, simple et tout nu, l'emportera toujours
" Sur le faux, enfermé dans les plus beaux discours ;
" Et, puisque c'est mon droit qu'il s'agit de défendre,
" Jusqu'à te réfuter je consens à descendre.
" Ah ! je suis selon toi, l'être le plus affreux,
" Qui ne trame toujours que projets odieux !
" Ah ! je ne suis qu'un monstre envoyé sur la terre,
" Pour y semer partout les crimes, la misère !
" Eh ! qui donc, dis-le nous, eh ! qui donc te pétrit,
" A chaque heure du jour, le pain qui te nourrit ?
" Qui va, d'un main sage, à l'affreuse indigence
" Substituer partout une heureuse abondance ?
" Qui donne aux jeunes gens l'ardeur dans les combats,
" Le courage à leurs cœurs et la force à leurs bras ?
" Qui porte le bonheur dans le sein des familles,
" Et qui donne aux vieillards des jours longs et tranquilles ?
" Depuis le grain de sable, imperceptible aux yeux,
" Jusqu'aux globes brillants qui roulent dans les cieux ;
" Depuis le vermisseau qui rampe sur la terre,
" Jusqu'au Dieu souverain et maître du tonnerre,

" Qui, pour suffire à tous, multipliant ses soins,
" Partage entre eux ses dons, selon tous les besoins
" Enfin, qui donne à tout le mouvement, la vie ?
" Est-ce toi, par hazard ; réponds, belle assoupie ?
" Mais quoi ! te voilà donc interdite et sans voix,
" Déjà ton éloquence est réduite aux abois !
" Serait-ce que du jour la brillante lumière,
" Opérant sur ton être un effet salutaire,
" Dans ton âme bornée à son noir horizon,
" Aurait, t'ouvrant les yeux, fait luire la raison ?
" Ou serait-ce plutôt qu'importunée et lasse
" D'un bruit qui sans respect te trouble et te tracasse,
" Tu maudirais déjà la trop fatale ardeur
" Qui du moelleux duvet t'a fait fuir la douceur ?
" Qui peut te retenir ? n'es-tu pas immortelle ?
" A ta vocation reste toujours fidèle ;
" Va dormir loin de nous et respirer l'encens
" Que dessus tes autels feront brûler les grands.
" Vois ces rois fainéants que le sceptre embarrasse ;
" Ils te tendent leurs bras : va régner à leur place ;
" Va leur faire goûter dans un honteux repos
" L'oubli de leurs devoirs et celui de nos maux ;
" Si le remords rongeur quelquefois les réveille,
" Souffle leur aussitôt, mais bien bas à l'oreille,
" Qu'ils sont nés pour jouir, manger et bien dormir,
" Tandis que leurs sujets sont faits pour les servir !...
" Enlève aux uns l'honneur, aux autres la richesse,
" Enfin, apprends à tous qu'il n'est point de bassesse
" Que n'excuse toujours la malice du sort,
" Que n'élève à tes yeux l'avide soif de l'or !...
" Pour moi, dès ce moment, n'en déplaise à Morphée,
" Je redouble d'ardeur, et ma bile échauffée
" A mon génie actif donne un nouvel essor ;
" Ah ! depuis trop longtemps mon courage s'endort ;

" Le monde fécondé des sueurs de mes veilles
" Se couvrira bientôt d'innombrables merveilles.
" Je sais que les mortels n'ont pour moi que dédain ;
" Et, qu'afin de pouvoir paralyser ma main,
" La paresse fera, par ses noirs artifices,
" Comme autant de vertus, encenser tous ses vices ;
" Mais, vous, vous me restez, enfants aux nobles cœurs,
" Vous tous qui connaissez le prix de mes labeurs ;
" Je saurai par l'appas des biens que je prodigue,
" Au mal qui vous menace opposer une digue ;
" Le sentier que je trace est celui de l'honneur,
" Et c'est aussi celui qui conduit au bonheur ;
" Non ! des plaisirs trompeurs ne peuvent vous séduire !
" A l'œuvre ! et secondez mon ardeur de produire,
" Je cours reprendre en main mon travail suspendu,
" Afin de rattraper le temps que j'ai perdu."
Il dit ; et de la main ordonnant le silence,
Le divin Apollon, rendit cette sentence :
" La palme t'appartient, enfant chéri des dieux,
" Travail, pour tes vertus, tes bienfaits précieux ;
" Sur tout le genre humain j'élèverai ton trône,
" Approche, qu'Apollon de sa main te couronne."
Puis il jette un regard dédaigneux, foudroyant
Sur l'ignoble Paresse, et d'un ton menaçant :
" Retire-toi d'ici, déesse mensongère,
" Qui n'enfantes toujours que crimes, que misère ;
" Maudit soit le moment où tu reçus le jour,
" L'instant où tu parus dans cet heureux séjour !"
Honnie, humiliée et non pas convertie,
La Paresse en fureur du Parnasse est sortie,
Et vouant au Travail, à tout le genre humain,
Une haine implacable, elle jura soudain
Qu'elle soumettrait tout au joug de la paresse ;
Et, partant aussitôt, fidèle à sa promesse,

Exploitant les pays, les villes, les hameaux,
Elle fit de la terre un théâtre de maux !
Le Travail, il est vrai, fit fleurir l'industrie,
Ouvrit dans tous les arts la carrière au génie ;
Mais ses nobles efforts, ses précieux bienfaits
Compensent-ils les maux que la Paresse a faits !
Depuis ce temps l'on voit cette infâme déesse
Maîtriser les vieillards, amollir la jeunesse ;
On la voit ricanant, jouant sur un balcon,
Faire le passe-temps des dames du grand ton ;
On la voit, répandant l'amour de la parure,
Enfanter avec lui celui de la luxure ;
On la voit, l'œil hagard et les traits tout en feu,
Se promener autour d'une table de jeu ;
On la voit, se livrant à toute intempérance,
Dans tous les cabarets, boire, faire bombance ;
On la voit dans les bois et sur le grand chemin,
Pour avoir de l'argent, verser le sang humain ;
Puis, on la voit enfin, lasse de tant de crimes,
A l'ignoble gibet conduire ses victimes !"

OPHIR PELTIER.

NAPLES ET SES ENVIRONS

Par M. N. Bourassa.

M. le Supérieur, Mesdames et Messieurs,

On m'a demandé de venir vous dire quelque chose sur l'Italie : j'y ai consenti à cause d'un sentiment que je n'ai pu raisonner, et qui m'a tout simplement empêché de refuser. Il est probable que c'était de la faiblesse, car je ne sais pas ce que je pourrais vous dire de nouveau sur ce beau pays, ni quelle valeur pourrait avoir pour d'autres la description de choses que j'ai vues et senties pour mon propre compte et ma satisfaction intime. Mais puisque j'ai pu me résoudre à venir vous livrer un peu de mes souvenirs, veuillez les accepter avec votre bienveillance naturelle ; cette bienveillance, que je connaissais, a fait une partie de ma faiblesse. Je vous donne ces pages, sans prétention d'en faire un morceau de littérature, encore moins un chapitre d'érudition.

Les quelques jours que j'ai passés à Naples ont formé un *épisode* dans mon voyage d'Italie ; j'ai trouvé plus facile et plus court de me les rappeler et de vous en parler.

NAPLES.

La nouvelle d'une éruption considérable du Vésuve était arrivée à Rome depuis quelques jours. On était au 12 Mai 1855, aux plus beaux jours d'Italie. Il y avait un an passé que j'étais à Rome ; un an passé

que j'avais dit adieu à ma chère Florence..., et trois années écoulées depuis mon départ du Canada. Ce regret des affections passées, la lassitude que laisse toujours un travail uniforme et prolongé, dans une solitude aussi sévère que celle de la Ville-Eternelle, me commandaient un changement agréable, m'invitaient à des jouissances nouvelles. Je partis pour Naples.

L'absence du pays donne un besoin incessant de changement et d'émotions nouvelles, qu'il est bon de satisfaire, pour éviter le mal du pays. Les affections naturelles du cœur ont besoin d'avoir leur cour comme les eaux d'un ruisseau, qui se corrompent, quand elles cessent de glisser sur la pente qui les entraîne, ou sous le souffle de la brise qui les berce. Les plaisirs de l'imagination ne suffisent pas à l'homme ; quand une fois il a été heureux dans son cœur, il cherche partout cè bonheur absent. Qui le dirait ? non seulement l'ivresse des sens ne remplace pas le bonheur, mais elle l'appelle : et l'on cherche encore son Canada sous le ciel de Naples et de Sorrente. On oublie sa neige dans ces champs de fleurs ; ses brumes dans cet azur limpide. Au-delà des horizons les plus enchantés, de la nature la plus riante, des rivages les plus célèbres on aperçoit toujours la terre où l'on a commencé à vivre et à aimer. Là est toujours le plus *beau pays du monde*.....

On ne va pas à Naples comme on va à Rome, à Florence ou à Venise, pour voir une ville. Comparativement aux autres capitales de l'Italie, Naples renferme peu de monuments remarquables et de chefs-d'œuvre de l'art. A part quelques églises, riches en objets précieux, vénérables par les reliques qu'elles

renferment et par les générations qu'elles ont vu disparaître ; à part deux ou trois couvents, le *Campo-Santo* (le cimetière), le château Saint Elme, le Palais Royal, la *Villa-Reale*, le théâtre Saint Charles et le beau Musée-Bourbon, il reste peu d'objets dans la ville qui soient dignes de la curiosité d'un voyageur un peu pressé. Ce qui caractérise Naples et ses environs, c'est d'être par dessus tout le plus charmant séjour du monde, une terre pleine des merveilles de la nature et des souvenirs du passé.

C'est par cette partie de l'Italie que la Grèce a pénétré dans l'Europe Occidentale et nous a transmis sa civilisation et son génie. Cumes, Herculanum, Pompéï, Pozzuoli, Baïa et Naples furent des villes Grecques plutôt que Romaines (1). Même au XVe siècle, sous la maison d'Anjou, elles conservaient encore quelque chose de la langue et des usages d'Athènes : et on trouve, même aujourd'hui, dans l'île d'Ischia, devant Naples, des femmes qui portent un costume grec.

Nos héroïques ancêtres, les Normands, ont aussi imprimé sur ces rivages un souvenir de leurs exploits et de leur beau sang. Issus d'une race qui a visiblement conservé, jusqu'au temps de nos pères, l'amour des aventures héroïques, ces hommes partaient alors

(1) La fondation de la colonie *Eubéenne*, c'est-à-dire *Grecque*, sur le rivage de Cumes, est un fait classique :

Et tandem *Euboicis* Cumarum allabitur oris.

. . . . . .

Excisum *Euboicæ* latus ingens rupis in antrum.

. . . . . .

Undè locum *Graii* dixerunt nomine. . . . . .

Le nom même de Naples est tout grec, *neôs polis*, et signifia, pour ceux qui la fondèrent, *Ville Nouvelle*, nom que les colons de tous les temps et de tous les pays aiment à donner aux nouvelles terres qu'ils découvrent ; comme nous disons : Nouvelle-France, Nouvelle-Orléans, Terre-Neuve, Neufchâtel, New-York, New-England : ou par contraire *Civitta-Vecchia*, c'est-à-dire *Ville-Vieille*.

des rivages de la Normandie, sur de petits vaisseaux sans pont, avec une épée et un cœur plein de foi. Après mille privations et mille combats, ils se rendaient jusqu'à JÉRUSALEM ; ayant déposé sur le Saint-Sépulcre le tribut de leur adoration et de leur courage, ils revenaient dans leur pays. Un jour qu'une troupe de ces invincibles pélerins était à Salerne, le prince Guaymar III, qui régnait sur cette petite ville, requit leurs services contre les Sarrasins qui avaient envahi l'Italie et qui l'assiégeaient lui-même ; c'était vers l'an 900. Les Normands, qui n'étaient qu'au nombre de quarante-deux hommes, taillèrent l'ennemi en pièce, et c'est de cet exploit que date leur établissement en Italie.

Plus tard, sous la conduite des fils de Tancrède-de-Hauteville, ils firent, à différentes époques, la conquête de tout le royaume de Naples, et enlevèrent aux Grecs et aux Sarrasins toute la Sicile. Roger, un de leurs chefs, fendait des hommes d'un coup d'épée ; et à la tête de quelques soldats, il mettait le siége devant des villes fortes. C'est à la foi et au sang de cette race de héros que l'Italie doit l'expulsion des Sarrasins de son territoire : et c'est sans doute à son énergie que le royaume de Naples et la Sicile doivent la fondation de leurs plus vigoureuses institutions, le rétablissement de plusieurs villes et les principes d'une nouvelle civilisation. Beaucoup de beaux monuments rappellent l'époque des Normands, dans cette partie de l'Italie, surtout en Sicile.

Un de mes premiers soins, en touchant Naples, fut d'aller contempler la ville, d'un lieu élevé, et je montai au Château-St.-Elme, ou Chartreuse Saint Martin.

CHARTREUSE DE SAINT MARTIN.

C'est, après le Vésuve et le Couvent des Camaldules, le point le plus élevé du Golfe de Naples. On y monte par une multitude de détours, de passages étroits et obscurs : c'est le quartier le plus ancien, le plus délabré et le plus bizarre de la ville. On reste longtemps enfermé dans ce labyrinthe de vieilleries échafaudées les unes sur les autres avant d'arriver au cloître ; mais quand on est parvenu enfin à cette hauteur, tout-à-coup la vue s'échappe. C'est ici seulement qu'elle peut bien s'envoler et planer librement dans l'immensité d'un horizon sans borne, au-dessus des vallées, des collines, des villages et des mers. L'âme étreinte jusqu'alors dans l'œuvre misérable de l'homme, veut suivre l'œil ; elle s'émeut, elle grandit et semble s'élancer, avec vos soupirs, dans cette œuvre magnifique de Dieu. Combien la beauté, surtout quand elle a quelque chose de vague et de grand comme l'infini, saisit l'âme ! et comme l'âme a besoin de l'infini !

Je n'ai jamais autant éprouvé ce sentiment que sur le belvédère de la Chartreuse de Naples. Toute la ville semble sous vos pieds : le Golfe bleu s'étend au-devant, avec son cercle d'îles et de promontoires ; l'œil embrasse de chaque côté les plaines riantes de la Campanie et les côtes de Castellamare ; au-delà le Vésuve et la longue chaîne des Appennins ; et par dessus tout, la voûte immense du ciel, où monte seule la fumée du Vésuve, comme une colonne d'encens dans le temple du Créateur.

Voilà le point où les Chartreux ont élevé un autel pour offrir à Dieu le divin sacrifice, leurs chants

et leurs prières. Le couvent est un des beaux monuments de Naples ; j'eus le plaisir d'y rencontrer un vénérable religieux, dont le nom m'était depuis longtemps connu, et qui, par son bienveillant accueil, me donna l'occasion d'ajouter à ce nom un nouveau souvenir. Il s'appelait le père Dom Rémi Billaudèle ; c'est, je crois, le seul frère du vénérable supérieur que Montréal a si bien connu et si bien apprécié. Il fit pour moi, me dit-il, la même dépense de temps et de discours qu'il avait faite pour Nicolas, empereur de Russie, lors de sa visite à Naples. Il me conduisit partout où je pouvais pénétrer ; me donnant l'historique des lieux et des objets qui m'intéressaient le plus, et mélangeait ses discours de réflexions sur les événements de ce monde, sur le bonheur de la solitude et sur les divers accidents de sa vie. Une gaîté calme, le baume de la solitude, une franchise de soldat de Dieu, donnaient un charme à sa conversation ; et je m'éloignai difficilement de sa petite cellule, après y être resté quelques heures En nous séparant, il me dit cette phrase charmante à l'adresse de son frère, et que je ne puis vous cacher : " Je m'u-
" nis maintenant avec lui, dans le cœur de toutes les
" bonnes personnes, qui viennent à différentes
" époques (comme vous avez fait) me parler de lui. Il
" semble que depuis quelques années nous nous som-
" mes rapprochés ; je vois plus souvent des Canadiens,
" et j'attends dans le calme de cette belle solitude le
" moment qui nous réunira dans un séjour encore
" meilleur..... "

L'église de la Chartreuse renferme des tableaux remarquables du Spagnoletto et d'autres peintres napolitains, mais je ne puis pas m'y arrêter, non plus

qu'à tous ceux qui remplissent les galeries et les églises de Naples. L'Ecole Napolitaine a tellement produit qu'on ne sait plus où loger son œuvre ; mais on ne sait pas non plus à quelle partie de cette œuvre adresser son admiration. L'abondance des produits de l'esprit ne dit rien en faveur de leur supériorité. L'Ecole de Naples en est une preuve. Après avoir parcouru toutes les collections de la ville, je dus me résigner à ne pas y trouver, à part quelques belles inspirations du Spagnoletto, un tableau d'une grande élévation de style. Les napolitains sont les enfants-gâtés de la nature, ils l'aiment telle qu'ils la voient, et la copient sans la choisir. Comment expliquer cela chez un peuple qui a d'ailleurs le sentiment universel du beau ?.....

Cependant, outre l'œuvre de sa propre école, Naples possède encore une belle collection de peintures étrangères. J'ai trouvé dans quelques sacristies, et surtout dans les salles du Musée-Bourbon, des chefs-d'œuvre du Pérugin, du Beato-Angelico, de Raphaël, du Titien, de Luini, que je connaissais déjà par la gravure et que je pus admirer, d'autant plus...qu'ils étaient à Naples. Cela seul ferait du Musée-Bourbon une des plus riches collections de l'Europe, s'il ne possédait pas en outre, sa galerie unique des fresques d'Herculanum et de Pompéï, et le plus grand nombre de beaux marbres antiques qu'il soit possible de voir réunis, hors des collections de Rome.

En héritant des biens des Farnèse, le roi de Naples a enrichi sa capitale de trésors inappréciables, au point de vue de l'art.

Je voudrais m'arrêter un instant devant quelques-unes de ces merveilles du ciseau grec ; je voudrais

vous conduire à travers ces salles interminables, magnifiquement décorées, où s'étalent toutes ces nobles dépouilles de peuples nobles qui ne sont plus : je voudrais vous dire les perfections que ces œuvres renferment : mais ce serait trop long, et peut-être inutile ; en ébauchant en parole, ce qui n'est fait que pour être vu, je courrais le risque d'être mauvais peintre, et de vous ennuyer beaucoup sans rien vous faire voir.

VÉSUVE.

J'étais à Naples depuis trois jours, et je n'avais pas encore pu monter au Vésuve, ayant été retenu par mes compagnons de voyage et par un peu de mauvais temps. Enfin, le soir du troisième jour étant fixé entre nous, pour la visite au volcan, nous partîmes vers sept heures, par un temps pluvieux. Nous étions cinq renfermés dans la même voiture ; deux chevaux vigoureux nous entraînaient à la course ; et un habile cocher, avec un guide pourvu d'une torche, étaient chargés de nous conduire *vivants* jusqu'au pied du cratère. C'est ce qu'ils firent plus qu'à la satisfaction générale. Les cochers napolitains sont d'une grande habileté et les guides d'une grande témérité ; il est bon de ne pas leur confier trop aveuglement sa vie ; pour quelques francs, ils usent largement du permis.

Ce soir là, à peine avions-nous commencé à monter sur les flancs nus de la montagne qu'une tempête affreuse s'éleva. La pluie ruisselait et les vents se déchaînaient sur les rochers avec un bruit épouvantable. Quand la voiture passait sur les sommets les plus escarpés de la route, elle semblait se pencher

sous le vent ; les chevaux bronchaient et notre torche de bitume étant soufflée tout-à-coup, nous demeurions dans une obscurité complète sur le bord d'immenses précipices. Il nous devint bientôt impossible de rallumer notre flambeau, la pluie l'ayant pénétré au point que la flamme refusait de s'y attacher. Nous marchions incertains à la lueur des reflets que nous jetaient de temps en temps, par dessus les rochers, les nuages enflammés du volcan. Nous étions seuls sur la montagne ; aucun autre voyageur n'avait eu l'imprudence de s'y aventurer avec nous. Cependant nos guides persistaient à n'y voir aucun danger, et ils nous persuadaient qu'il était plus prudent de continuer la route jusqu'à l'hermitage où nous pourrions trouver un abri ; ce que nous fîmes.

Cet hermitage est une maison bâtie au pied du cratère et où stationnent quelques hommes de police placés là par le gouvernement pour protéger les visiteurs et les diriger dans les endroits périlleux ; c'est là que les voitures s'arrêtent. Après un instant de repos, nous partîmes à pied ; il pleuvait encore ; mais le spectacle que nous avions en perspective et qui s'offrit bientôt à nos yeux, nous fit oublier le temps et la fatigue. Nous arrivions devant le plus étonnant tableau qu'un homme puisse contempler impunément. Parvenus à un mille au-dessous de la gueule du volcan, une rivière de lave descendait devant nous, au fond d'un ravin large et profond qu'elle remplissait quelquefois sur un espace de dix arpents. Le lit de ce ravin formé d'anciennes laves refroidies et noires comme la nuit, faisait mieux ressortir la couleur de fer en fusion qu'avait le torrent. Toute la scène était éclairée d'une lumière rouge : une longue trainée de

nuages et de fumée roulée en tourbillons courait dans le ciel : au-dessus, on apercevait les sommets calcinés des rochers ; et autour de nous, l'abîme et les ténèbres semblaient infinis. A un endroit, le torrent arrêté par un obstacle, amassait ses ondes pesantes, puis les précipitait de l'autre côté, brisant et renversant d'énormes blocs de rochers ou de matière noire, avec un bruit qu'augmentaient la nuit et les échos de la montagne. C'était une cataracte de feu et de rochers. Plus loin, le torrent fauchait un jeune bois et entraînait dans sa course, comme une moisson légère, les arbres enflammés. Le Dante n'a rien mis sur les bords de son Styx de plus grandiose et de plus infernal que ce tableau.

A l'endroit où nous étions, la lave devait courir avec une vitesse de six milles à l'heure ; et elle était d'une consistance telle que nous pouvions faire glisser dessus des fragments considérables de celle refroidie sur laquelle nous marchions, sans que la surface du torrent en parut altérée. Ces projectiles roulaient sur la masse enflammée comme sur un pavé de marbre. On m'a dit qu'une anglaise, *bien chaussée*, avait traversé à la course un ruisseau de cette nature..... Les anglais et les anglaises ont tenté un peu de tout dans ce monde, si l'on en croit l'histoire. Quoiqu'il en soit, je ne vois pas jusqu'à quel point une semblable tentative serait impraticable, tout un peu téméraire qu'elle soit.

Ces faits laissent une idée de la force que peut avoir cette redoutable masse. Rien ne peut lui résister ; elle a parfois rasé des villages entiers. Cependant elle ne marche pas toujours avec la même vitesse dans toute sa course : en se refroidissant, elle

se durcit et n'avance plus que par secousses, à chaque gorgée nouvelle que vomit le volcan.

Après un instant passé devant ce tableau, nous montâmes au cratère. Il est formé aujourd'hui de plusieurs ouvertures sur le flanc de celui qui existait anciennement. Nous pûmes arriver jusqu'à son sommet ; un ralentissement dans l'éruption avait permis à la lave de former une croûte assez épaisse sur quelques-unes des ouvertures ; de sorte qu'il était possible de marcher dessus, sans trop de danger d'y enfoncer, ni même de se brûler. Nous n'étions cependant séparés des matières en fusion que par une épaisseur de quelques pouces. Nous pouvions même, à travers les crevasses de notre plancher improvisé, voir ces matières fuir sous nos pieds en bouillonnant, avec une rapidité étourdissante. Ici, je dois dire que le plus vieux d'entre nous avait vingt-sept ans. A cet âge, les dangers sont encore des plaisirs, la curiosité n'a pas de bornes, la mort est une grimace qu'on ne s'arrête pas à regarder ; et..... la sagesse est rarement née. Nous avions d'ailleurs un certificat d'existence de par notre guide, qui nous l'avait laissé un peu plus bas.

Le vent avait soufflé jusqu'alors du côté par où nous étions montés ; et il jetait en avant cette épaisse fumée de soufre qui s'échappe continuellement du cratère ; mais tout-à-coup, venant à changer, il nous enveloppa d'un nuage qui faillit nous ensevelir pour toujours. Chacun se précipita au hasard vers la base du volcan ; et quand nous fûmes sortis de cette atmosphère affreuse, deux ou trois d'entre nous étaient à bout de leur force. Cela mit fin à notre exploration. Chacun emportait dans sa poche un échantillon de

matière volcanique, et dans sa mémoire un avis pour ceux qui désirent aller se promener au Vésuve.

AUTRES ACCIDENTS VOLCANIQUES AUTOUR DE NAPLES.

Le volcan qui menace Naples a changé cent fois l'aspect des environs de cette capitale ; et, à des distances considérables tout autour d'elle, on retrouve les effets du même travail souterrain. Il semble, en regardant à vol d'oiseau, tout ce territoire, qu'on voit un champ que la charrue a sillonné ; les ruines et les édifices nouveaux sortent de la terre bouleversée ; comme la végétation morte et la végétation naissante sortent de dessous les couches d'une pièce de labour.

Toutes les côtes et les îles du golfe abondent en sources d'eau sulfureuse ou saline. A Ischia, île située à quelques lieues de la capitale, les montagnes fument encore à leur sommet ; sur le rivage de Pozzuoli, on trouve la Solfatara. C'est une caverne ouverte dans le côté d'un grand cratère rempli de cendre depuis des siècles. Du sein de cette gorge profonde s'échappe, en déchirant l'air, une colonne de soufre et de vapeur, qui peut asphyxier et brûler à plusieurs pieds de distance de l'ouverture.

Quam super haud ullæ poterant impune volantes
Tendere iter pennis, talis sese halitus atris
Faucibus effundens, supera ad convexa ferebat,
Undè locum Graii *dixerunt nomine avernum.*

(Æneïd. vi. v. 239 et suiv. (1)

(1) *Avernum* de *aornon*, mot grec signifiant *sans oiseaux*, c'est-à-dire *sans vie animale, au-dessus et autour du gouffre.*

Souvent, la nuit, tous les terrains environnants semblent enflammés. Un puit est creusé tout près de là ; et on en retire, à une profondeur de cent-vingt pieds, des eaux bouillantes, saturées de différents produits chimiques. Si on met l'oreille sur le sol, on croit entendre le bruit d'une immense bouilloire.

A quelque distance, on trouve le lac d'Agnano qui n'est qu'un cratère éteint, rempli d'eau ; et à côté, la Stuffa di San Germano, (l'Etuve de Saint Germain) où la vapeur s'élève jusqu'à quarante degrés réaumur. On voit encore dans ces environs la Grotte du Chien au fond de laquelle flotte sans cesse une couche d'acide carbonique d'un pied d'épaisseur. Dans un autre endroit, s'élève le Monte Nuovo, le Mont-Neuf, qui sortit tout-à-coup de terre, durant une éruption, le 29 septembre 1538 ; et à quelques milles de là, la Stuffa di Nerone, (l'Etuve de Néron,) large et profonde crevasse survenue dans un rocher, et dans laquelle je pus prendre un bain de vapeur, pendant que je me faisais cuire des œufs pour mon déjeûner.

Ces faits et mille autres semblables qu'on remarque à différentes distances, tout autour de Naples, montrent que le territoire entier de cette capitale, n'est que le couvert d'un immense volcan souterrain aux nombreux soupiraux, distants les uns des autres de plusieurs lieues et dont le Vésuve n'est qu'une des bouches. C'est au milieu de ce formidable entourage qu'est venue s'asseoir, il y a plus de deux mille ans, comme sur l'écume d'un creuset brûlant, une ville de cinq cents mille âmes, la plus gaie, la plus insouciante du monde.

Les ravages produits par des causes volcaniques, dans cette partie de l'Italie sont incalculables. Tout

le monde a lu avec effroi, les terribles détails de ce tremblement de terre, qui a écrasé durant une seule nuit de décembre dernier, (1857) près de vingt mille habitants sous les ruines de leurs maisons !... Il y a plus de deux siècles, en 1631, durant le même mois de décembre, une éruption terrible s'était produite. Elle voila tout le ciel d'une fumée noire, réduisit en cendres plusieurs villages du côté de Torre del Greco, et inonda la campagne de torrents d'eau bouillante, dans lesquels des centaines de malheureux trouvèrent la mort.

En 472, s'il faut en croire les récits des historiens, les cendres du volcan, continuellement élevées pendant plusieurs jours, furent portées par les vents jusqu'à Constantinople. Enfin, durant cette nuit lugubre de l'année 79 que Pline a décrite : après des tonnerres souterrains, des secousses sous le sol qui balançaient comme des jouets, les villes et les montagnes, une explosion affreuse se fit au sommet du Vésuve ; des nuages de fumée et de cendre enveloppèrent l'horizon et portèrent les ténèbres jusque sur les rivages de l'Afrique : un instant le volcan sembla ouvrir toutes ses issues, et vomir toutes ses entrailles :

> ..... *Avulsaque viscera montis*
> *Erigit eructans*..... Æneïd. iii. v. 575. 6.

Des cendres rouges, des pierres en fusion, des torrents d'eau, venaient s'abattre par couche sur les villes voisines ; les toits étaient enfoncés, les maisons violemment secouées, puis comblées, puis ensevelies pour toujours. Les habitants éperdus d'épouvante, erraient au hazard dans les campagnes, fuyant et ne

sachant où fuir ; la mort les saisissant partout dans les ténèbres, ils tombaient asphyxiés ou écrasés sous la chûte de pierres et de quartiers de roches calcinées. Qui pourrait dire les angoisses, les déchirements de cœur, et toutes les scènes lamentables que cette nuit ensevelit dans ses ombres !

Le lendemain de la catastrophe, Herculanum, Pompéï et Stabia étaient effacées de la terre : on marchait dessus, comme sur une prairie, après une tombée de neige, et l'on vit passer sur ce champ nivelé, quelques parents, des mères, des épouses ; leur visage était baigné de pleurs ; ils regardaient autour d'eux et ne voyaient plus rien que des cendres fumantes !

HERCULANUM.

Le Vésuve m'a conduit à Herculanum et à Pompeï ; je ne m'en éloignerai pas sans vous en parler.

La première de ces deux villes infortunées est aujourd'hui à près de quatre-vingts pieds sous terre, et Portici, un des beaux faubourgs de Naples, s'est établi au-dessus.

Fondée, dit-on, par Hercule, la ville qui portait son nom était, sous Auguste, habitée par des familles Romaines très-distinguées. Il est bien regrettable que la présence de Portici bâti au-dessus d'elle rende si difficiles les excavations que l'on y pratique aujourd'hui. Il n'y a pas de doute que les édifices d'Herculanum mieux conservés et plus somptueux que ceux de Pompéï, sa sœur, enterrée comme elle, offriraient aux visiteurs beaucoup plus d'intérêt que ceux de cette dernière ; mais, dans la crainte de voir

s'effondrer le sol et crouler les maisons qui s'élèvent dessus, le gouvernement a été forcé de faire combler les parties déjà explorées de la ville souterraine d'Hercule, après en avoir enlevé tout ce qui pouvait offrir quelqu'intérêt pour la science et les arts. Les travaux qui se continuent encore aujourd'hui sont dirigés d'après le même procédé Il devient donc presque inutile de descendre dans ces souterrains dépouillés, quand on a vu Pompéï et le Musée-Bourbon, à moins que l'on veuille étudier l'amphithéâtre, le seul monument facile à visiter et qui ressemble d'ailleurs à tous les amphithéâtres romains.

Une des choses les plus intéressantes qui aient été retirées de ces fouilles, est la collection qu'on appelle des "*Papiri.*" Ce sont des feuilles d'écorce ou de parchemin, roulées les unes sur les autres et calcinées au point que quand on veut les développer, elles se brisent comme des feuilles sèches. En regardant attentivement ces rouleaux de charbons, qu'on avait d'abord négligés, on découvrit qu'ils étaient couverts de caractères Grecs, et que l'on avait sous la main une bibliothèque entière de nouveaux manuscrits. Aussitôt un Religieux, le Père Antonio Piaggi, joignant à une rare aptitude pour ce genre de travail une persévérance égale, se mit à inventer et à employer les moyens les plus ingénieux pour déchiffrer, sans en perdre la moindre partie, ces livres en cendre. Il y réussit. Aujourd'hui cinq cents de ces rouleaux de "*Papiri,*" sont développés, transcrits et traduits, et une commission d'hommes spéciaux est sans cesse occupée à cette noble tâche. Plusieurs ouvrages inconnus sur la philosophie, sur la littérature et les arts seront bientôt livrés à la publicité.

POMPÉÏ.

A quelques milles d'Herculanum, dans un champ uni et fertile, on cultivait la vigne depuis à peu près dix-sept siècles, quand un vigneron découvrit, en plantant une bouture, qu'il se trouvait au sommet d'une maison. Il avait *exhumé* Pompéï : c'est de là que datent les travaux de déblaiement qui se continuent encore aujourd'hui, et qui ont mis à jour toute la muraille d'enceinte et la cinquième partie de la ville.

Rien peut-être n'a servi autant à l'étude et à la connaissance de l'art et des usages antiques que la découverte des ruines de Pompéï. Dès les premières fouilles, ordonnées par Charles III, vers la fin du siècle dernier, on a pu constater, (et on peut encore le faire tous les jours,) que les anciens avaient la connaissance et l'usage d'une quantité de choses que nous croyons avoir inventées, et d'une foule d'autres que nous ne connaissons pas. On peut aussi jouir et goûter un peu de leur intimité, dans ces demeures, fermées soudainement au milieu de l'activité d'une existence vigoureuse, et conservées sous l'enveloppe d'une matière heureusement propre à prévenir la décomposition et la ruine.

Les documents de l'histoire ne nous font connaître des Romains que leur existence comme nation ; on ne voit les individus que sur la place publique, au sénat, ou courant à la conquête du monde. A Pompéï, on les voit au foyer domestique ; on entre dans l'asile de la famille.

Les objets trouvés dans les maisons, et les peintures

allégoriques qui en recouvrent les murs peuvent nous dire, sinon les noms de ceux qui les habitaient, très-souvent, au moins, la profession qu'ils exerçaient. Ici, on entre chez un traiteur; là, chez un boulanger : quelques pains bien conservés portent encore son nom. Ailleurs on rencontre une buvette : des petits bons-hommes peints sur les murailles vous offrent encore à boire. Plus loin, on fait une visite au chirurgien, tous ses instruments étaient dans son office ; et ceux qui y entrèrent, la première fois, auraient pu sans désemparer, s'y couper des bras et des jambes : ces instruments étaient fraîchement aiguisés ; et il y en avait en quantité. Plus loin, on entre dans l'atelier d'un sculpteur ; en ouvrant, on aurait cru qu'il venait de s'absenter. Sa statue ébauchée était là, debout ; autour, on voyait quelques banquettes disposées pour le besoin de l'artiste durant son travail ; à terre, gisaient les ciseaux, jetés en désordre selon la mauvaise habitude de tous ces gens-là. Dans un autre endroit, on entre dans les Thermes ; des bancs sont sous les portiques pour recevoir ceux qui attendaient leur tour ; au milieu, s'ouvre une antichambre ; puis, un corridor vous conduit à la salle de toilette ; de là, vous pouvez entrer aux bains : il y en a de vapeur, d'eau chaude et d'eau froide ; un grand bassin de bronze est encore prêt à recevoir le feu.

On peut aussi, si l'on y tient, faire visite au meunier de l'endroit ; il n'y a aucun danger de s'enfariner chez lui ; la farine ainsi que le blé qu'on y a trouvés étaient contenus dans de grands vases, rangés soigneusement près des murs. Le même citoyen avait aussi une fabrique de pâtes sèches. Les Napolitains

touchent à la preuve que les Romains étaient aussi heureux qu'ils le sont, et qu'ils mangeaient du *macaroni*.

Je vous ai fait visiter des maisons, qui étaient par leur destination, autant celles du public que des particuliers : si vous désirez maintenant connaître la demeure privée d'un honnête rentier de ce temps-là, il y en a de très-élégantes, et de très-riches.

La vie de famille et la vie publique étaient entièrement distinctes chez les Romains ; ce qui devait donner beaucoup plus de charme à l'une et à l'autre tant que les mœurs furent pures. Le père de famille en laissant la rue pour entrer dans sa maison, s'y trouvait parfaitement isolé de tout ce qui était étranger aux affections de son foyer : il ne voyait chez lui que des parents ou des amis ; presque toutes les affaires d'un intérêt extérieur se traitaient aux Basiliques, au Forum, ou aux Bains publics. La porte de la maison était la seule ouverture qui donnait sur la rue ; car on ne peut considérer comme fenêtre quelques ovales percés au haut des étages supérieurs et que l'on ne rencontre que dans un petit nombre de maisons. Aucun œil indiscret ne pouvait se glisser du dehors, pour venir les troubler, au milieu des joies ou des chagrins de famille ; aucun regard curieux ou moqueur ne pouvait non plus du dedans, au travers d'un rideau facile, employer les heures à suivre le passant, à se railler de sa toilette ou de sa figure ; aucune oreille perfide ne pouvait enfin, ni du dehors ni du dedans, saisir les secrets qui tantôt s'introduisent, ou tantôt s'échappent par nos fenêtres. Le *Cancan* devait être un dieu inconnu aux anciens, (eux qui en avaient de tant d'espèces). C'est un personnage

de notre invention, c'est le dieu qui préside aux fenêtres. Le propriétaire et le père avaient une garantie de plus que nous, contre le séducteur, le ravisseur et le voleur, trois dangereux oiseaux de nuit.

Les serviteurs, quelquefois même les esclaves, étaient admis dans les affections renfermées dans cette enceinte, ils faisaient partie de la famille ; ce qui tendait à les empêcher de devenir, comme chez-nous quelquefois, les délateurs des secrets de maison. La famille consommait donc, sans partage, dans ces sanctuaires de l'intimité, sous la protection de ses pénates, tous ses chagrins, toutes ses joies, et elle en conservait longtemps le souvenir.

Bien des peuples civilisés du jour pourraient tirer, des cendres de Pompéï et des vieux monuments des beaux temps de la vieille Rome, des modèles de bon goût et des leçons de bien-vivre. Voici du reste une esquisse de leur intérieur.

Après avoir franchi le seuil de la porte, on se trouve dans un petit corridor, appelé *Prothyrum*, (1) pavé en mosaïque, et décoré de peintures. C'est là où l'on aperçoit souvent écrit, sous son pied, ces paroles : *Salve : cave canem ; salut, gare au chien.* Après une seconde porte, on entre dans une cour intérieure ; autour règne un portique soutenu de colonnes, et au milieu se trouve l'*Impluvium*, bassin destiné à recevoir les eaux du ciel qui y sont conduites, par un revêtement de grandes dalles, en marbre, ou par un parquet incliné, en mosaïque. Sous les portiques,

(1) Du mot grec *prothura*, espace en avant de la porte.

s'ouvrent les chambres des domestiques, placées les unes à la suite des autres, comme dans les vieux cloîtres italiens ; elles communiquent rarement entr'elles. Au fond de cette première enceinte se trouve une salle de réception s'unissant aux appartements de la famille par des couloirs étroits et donnant sur une seconde cour. Ce n'est qu'après avoir dépassé cette dernière salle, que l'on entre véritablement dans le sanctuaire des pénates, dans l'intimité du foyer domestique. Serviteurs et étrangers s'arrêtaient-là ; ou s'ils dépassaient la limite, ils ne franchissaient jamais l'entrée d'un appartement de la famille sans y être appelés. Ils pouvaient, au besoin, circuler sous les portiques ; aller à la cuisine ou à la dépense, pièces ordinairement situées au fond de cette seconde enceinte ; ou bien encore, dans cette même cour qui servait aussi de jardin, cueillir les fruits ou les fleurs qu'on y cultivait. Toutes les chambres s'ouvraient comme dans la première cour, sous le portique, ou au-dessus, quand les maisons avaient plus d'un étage.

C'est ici où la richesse et le bon goût du maître se faisaient surtout remarquer ; et j'avoue que je n'ai rien vu de mieux conçu dans le plan général ; de plus simple et de plus pur dans la forme ; enfin de plus agréable à habiter que ces demeures. Des fontaines élégantes, ornées de statues et de coquilles placées au milieu ou au fond de la cour, coulaient sans cesse, répandant la fraîcheur et une douce harmonie sous les portiques. Les enfants avaient un tapis de verdure pour s'y ébattre au grand air, sous les yeux de leur mère, et loin des périls de la rue. La famille pouvait se livrer à ses travaux domestiques, sans être enfermée sous le toit : elle passait ses beaux

soirs dehors, près des fontaines ou des vases de fleurs, s'éclairant des rayons de la lune ou de la lumière abondante de ces grands candélabres à trépied sculpté, qu'ils pouvaient transporter partout. Des mosaïques, représentant des sujets de la fable, parent encore tous les appartements ; des stucs et des peintures charmantes décorent encore tous les murs. Ce sont de simples caprices de pinceau ; des *grotesques* élégants ; de petites figures dansantes, pleines de grâce ; enfin des tableaux représentant les exploits des héros et des demi-dieux, et où l'art antique apparaît dans toute sa perfection.

L'art, chez les anciens, était descendu dans les moindres détails de la vie domestique. J'ai vu des marmites sorties de Pompéï, dont les anses étaient des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie ; et qui portaient sur leur bord de charmants grotesques en argent, incrustés et ciselés. Il est étonnant d'observer comme dans ces petites choses le génie grec a conservé ce caractère de simplicité, de sobriété et de pureté de forme qu'il a imprimé à toutes ses œuvres importantes. Vous dites, en apercevant ces longues suites de vases Etrusques, et ces milliers d'objets destinés à des usages familiers, exposés dans le Musée-Bourbon : ces objets ont appartenu à ceux qui ont bâti le Parthénon, et le Panthéon d'Agrippa. Rien dans Pompéi ne vous rappelle ce que nous appelons dans l'art le rococo, ou le flamboyant, ces dévergondages sortis d'esprits étroits, qui voient la grâce et la perfection dans le détail et l'enjolivure ; et qui en habillent toutes leurs créations. Il y a bien ici et là, quelques écarts de pinceau, au point de vue moral, (et l'on s'attend à en voir beaucoup plus dans une ville payenne ;) il y a

aussi des œuvres plus négligées que d'autres ; mais le goût est invariable partout ; toujours de la simplicité dans la conception, et de la grâce dans la forme. L'art grec n'a pas eu notre dix-huitième siècle. Il a grandi avec les années d'Homère, et il a disparu avec celles de Constantin, projetant plus ou moins d'éclat durant cette longue période du paganisme ; mais il semble avoir été exempt de ces débauches transitoires du goût, de ces oublis momentanés du beau qu'on remarque chez les modernes, et qu'on ne peut expliquer que par ces révolutions profondes qui sont venues altérer notre existence morale.

On a trouvé dans les parties actuellement découvertes d'Herculanum et de Pompeï, à peu près tout ce qui pouvait être en usage chez les peuples de ces temps-là ; et beaucoup de ces objets sont à peu près les mêmes que ceux que l'on retrouve au milieu des populations italiennes du jour. Ceux qui sont faits de matière précieuse, et les monnaies de valeur se trouvent en petit nombre comparativement aux autres : ce qui, avec le peu de restes humains découverts jusqu'à ce jour, tendrait à prouver que les habitants eurent le temps de se sauver et d'emporter ce qu'ils avaient de plus précieux. Soixante à quatre-vingts squelettes seulement ont été retirés de dessous les cendres de Pompéi, dont vingt étaient ensevelis dans une cave de la maison de Diomède l'affranchi. On a cru découvrir parmi ces formes humaines la femme de ce riche citoyen ; elle portait encore une longue chevelure, ornée d'un bandeau en or ; et une bourse en soie, remplie de pièces de monnaie, dans les phalanges encore serrées de sa main droite. Aux portes de la ville ou du théâtre, on a trouvé deux

sentinelles séchées dans leur armure. Ces Romains s'étaient-ils endormis dans leur guérite, ou avaient-ils refusé de laisser le poste et de fuir devant le désastre ?.... C'est le mystère de la mort. Aujourd'hui un de ces gardes est dans le Musée-Bourbon, encore revêtu de son armure : il semble veiller sur ces milliers d'objets exhumés avec lui du tombeau de la patrie, et des ténèbres d'une civilisation morte.

MUSÉE-BOURBON.

J'ai consacré bien des heures à visiter les longues salles du Musée de Naples, remplies de toutes ces vieilles choses. J'y revenais sans cesse ; ma curiosité ne se lassait jamais. La salle appelée, "*des objets précieux*," attire surtout l'intérêt. On y voit des camées d'un travail si fin qu'ils nécessitent l'usage d'un microscope pour les étudier ; on y voit des verres de couleur, des bijoux de toute espèce ; des marinades d'olives, si bien conservées, qu'on a pu en manger quand on les découvrit : on y remarque des plats remplis de linge, roulé pièce sur pièce, comme après un premier lavage : le Vésuve aura interrompu la besogne.—Dans d'autres vases, sont des œufs, un peu brisés, mais dont la coquille est encore blanche ; des fruits et des noix de toute espèce, séchés ou calcinés : des céréales, du grain et de la farine ; l'envie pourrait prendre d'en faire des pâtisseries, s'il n'y en avait pas tout à côté, qui semblent faites de la veille et sortir de chez un traiteur napolitain : elles ont tout-à-fait la forme de ces *échaudés* ronds que les Italiens appellent *ciambelle*. On voit encore des tissus de diverses espèces : de la soie sur rouleau ; des

lampes dont les mèches trempent encore dans l'huile dont elles furent remplies : des bourses tricotées en soie de couleur, et qui ressemblent à celles que j'ai vues bien souvent présentées par d'aimables élèves de nos couvents, à leur père le jour de sa fête, ou à leur cousin, quand il sortait du collége.

Mais je vous ai retenus trop longtemps dans la tombe du passé ; revenons à la vie.

BERGERS ET LAZZARONI.

Deux existences spéciales se sont conservées invariables, depuis des siècles, sous le ciel de Naples ; ce sont celle du montagnard et celle du lazzarone. Elles se perdent l'une et l'autre dans la nuit des temps, et ne laissent pas d'avoir leur forme poétique sous leur extérieur inculte. Ces rivages produisent la poésie à l'état de nature.

Celui qui a lu les Eglogues de Virgile et qui connaît la mythologie des anciens, retrouve tout cela dans l'habillement et la vie des montagnards calabrois. Leur costume simplifié a été évidemment le type des dieux de la campagne. Une culotte en peau de bouc ; les pieds et les jambes également enfermés dans des lisières de cette espèce de fourrure domestique ; une houlette et des chalumeaux pendus à leur côté ; voilà, avec quelque chose de plus, ajouté par le christianisme, la toilette du *capraïo* (berger.) C'est un Dieu-Pan converti. Du reste, il ne diffère en rien dans son esprit et dans son caractère, des bergers Tityre, Corydon, ou Alexis, chantés par le poëte de Mantoue. Il cultive comme eux, la musique des bois, sur les mêmes pipeaux d'autrefois ; il a rem-

placé Cérès par la Madone des Fleurs ; et il chôme ses fêtes, en couronnant ses images de roses et de moisson, en dansant autour, et en chantant ces mélodies qu'il trouve nées dans son âme.

On rencontre de ces chevriers jusque dans les grandes villes ; ils descendent de leurs montagnes pour venir y voir surtout la fête de Noël, qui se célèbre en Italie avec tant de gaieté et d'éclat. Cette fête des enfants et des âmes simples est surtout celle de ces pauvres gens.

Durant les huit jours qui la précèdent, ils visitent les petits sanctuaires de la rue, pour chanter devant les images de la Madone, ces protectrices du foyer, qu'on rencontre partout dans Naples, éclairées par une lampe et ornées de fleurs. Souvent, dès l'aube matinale, et encore pendant le silence du repos, vous vous sentez tirés comme par degrés d'un doux sommeil, en entendant monter, sous vos fenêtres, une de ces simples et gracieuses pastorales de Naples, qu'on n'écoute jamais sans aimer ces rivages : chants gémissants comme la vague sur l'écueil, cadencés comme la rame qui fend l'eau, et simples comme l'âme de ceux qui les murmurent. C'est une prière, un accent de joie, un encens, un trésor ; c'est tout ce que possèdent ces pauvres capraii, ces âmes nourries dans la poésie et l'harmonie. Quand ils ont fini leur concert à l'image de votre demeure, ils recommencent à la plus voisine ; ainsi de suite. Vous entendez s'éloigner, pendant longtemps, le roucoulement de leurs chalumeaux. Vous n'en perdez plus le souvenir ; c'est une harmonie de plus, ajoutée aux douces réminiscences de votre passé, qui murmure encore toutes les fois que vous pensez à ces beaux rivages.

Le montagnard calabrois est peut-être celui des habitants de l'antique Ausonie qui semble avoir le mieux conservé le type grec. Ses traits, quoique fortement bronzés, et encadrés dans une barbe et des cheveux mal peignés, frappent par leur régularité : ceux des femmes sont revêtus d'une grâce calme, et d'une teinte de rêverie, qui leur donne beaucoup de charme. Les peintres de genre ont fait une étude particulière des mœurs et de la physionomie de cette population : et on voit sortir de cette école une quantité de petits tableaux qui trouvent des amateurs partout. Léopold Robert, qui est peut-être le père de cette charmante école, en France, a aussi peint les Lazzaroni : mais ceux-ci ne valent pas les pasteurs des montagnes.

Le Lazzarone touche au bas étage de la population et participe à la corruption qui y règne. Il y a cependant, parmi eux, une classe supérieure aux autres, celle des pêcheurs, c'est la *Bourgeoisie* de l'espèce : leur vie a plus d'activité et est variée d'émotions. Le soir, ils vont se coucher dans une cabane *qui leur appartient*, au milieu de petits enfants qui prient la Madone, pour qu'elle protége leurs *barquerolles*. Ils ne sont compris sous le nom de lazzaroni que parce qu'ils habitent dans les environs du Lazaret.

Le Lazzarone pur sang est un porte-faix que l'on rencontre sur les quais et dans les environs de Santa-Lucia, en bien trop grand nombre : c'est, en entrant à Naples, par le port, la première connaissance que l'on fait, sans passe-port ni lettre d'introduction. Il se présente à vous, vous salue d'*Excellenza*, et vous offre ses services en vous montrant son panier.

Ce panier est toute sa propriété sous le ciel ; c'est son lit et sa maison ; il se couche dedans, quand le temps est beau, et dessous quand il fait orage : c'est encore la voiture dont il se sert pour transporter vos paquets. Où habite sa famille ? Dieu le sait ; car le panier ne peut loger plus que son propriétaire ; et ces gens-là ont certainement une femme et beaucoup d'enfants. On les rencontre ordinairement réunis autour de ces tables-d'hôte, ouvertes pour eux en pleine rue, dans les environs du port ou des halles.

Quand le Lazzarone a gagné la valeur de son repas, il va le prendre et sa journée est accomplie. Voilà le gros de son existence ; ce qui fait qu'elle n'est pas très-régulière, et qu'il ne dîne pas toujours à la même heure : son banquet est simple mais très-abondant ; il a le soin de gagner pour dîner beaucoup. Le dessert consiste toujours, depuis que les Lazzaroni et les macaroni sont de ce monde, dans un plat de ces *derniers*, mangés avec les doigts de *ces premiers*. Le spectacle en est pittoresque, et a mérité d'être gravé sur cuivre : je vous en épargnerai la description.

Le macarone est la plus grande jouissance du pauvre napolitain ; et c'est, après Saint-Janvier, la chose du monde qu'il *nomme* le plus. Le Saint est chargé de lui donner tout ce qu'il demande, de le préserver de tout ce qu'il craint ; or le macaroni exprime presque tous ses besoins. S'il vous rend un service, il vous demande du macaroni : si le douanier vous permet l'escamotage de quelques cigares, ou se refuse obstinément à visiter votre malle, il tourne le dos à son chef d'office, et tendant la main en avant, il vous dit avec un sourire de Faune, " *Excellenza, maccheroni.*"

Si un gamin demande l'aumône, il fait avec deux doigts, vis-à-vis de sa bouche, le jeu d'une fourchette, et il vous crie son *maccheroni*, seriez-vous à vingt pas, ou dans une voiture à la course : si une pauvre femme porte un bel enfant, et que vous vous arrêtiez à le regarder, elle vous dit : " *mangia maccheroni ;*" Excellence, il mange du macaroni.

Après le repas, le Lazzarone fait la sieste, et il se retire au fond de son panier : il n'a plus à s'occuper des intérêts de la maison ; il ferme philosophiquement les yeux sur tout le reste et s'endort à l'abri du plus beau ciel qui puisse couvrir..le lit d'un potentat. S'il ne possède pas même un panier, il se couche alors de tout son long, sans économie de la propriété publique, la tête appuyée sur le trottoir et les jambes fuyant vers la rue. Il est là chez lui, et personne n'a le droit de lui disputer l'emplacement de son corps, dès lors que les voitures ne courent pas le risque d'envahir ses pieds ; ou les passants, d'accrocher ses cheveux à leur chaussure.

Le Lazzarone est fort et d'une taille élevée ; toutes les fois qu'il ne rit pas, son visage prend une expression rébarbative ; il fixe sur vous son regard, à travers les poils abaissés de son sourcil ; il fait une grosse voix, et s'abandonne même très souvent à des écarts de gosier étourdissants pour ceux qui ne le paient pas à son goût. Malgré cela toutefois, il n'aime pas la guerre ; il est plus diplomate que soldat. Si, ayant oublié pour un instant votre *Excellence*, il vous a, par aventure, souhaité tous les *accidents* de l'enfer, bien vite il vous rend tous vos titres, aussitôt que vous lui montrez la cocarde d'un gendarme, ou un bâton allongé sur son échine.

Les femmes, par contraire, ont généralement des goûts moins pacifiques, elles se querellent souvent, se battent même en pleine rue ; mais cela ne brouille aucunement les maris : au plus fort du combat, quand, les mains entrelacées dans leur cheveux, leurs dignes moitiés se les tirent de leur mieux, les braves maris mettent la tête hors de la fenêtre, et se regardant avec un grand air de pitié : ils se disent entre eux : " *Teste di Donne* !" têtes de femmes ! !.... puis ils disparaissent.

Cette classe a pourtant ses poëtes, ses musiciens et ses lettrés. Ils ont aussi leurs spectacles. On les voit quelquefois, en attendant le travail, groupés autours de l'un d'entr'eux, dans un endroit isolé du port, ou sur le sable de la mer : là, assis en cercle, leur bonnet phrygien roulé au-dessus des yeux, la tête enfermée dans leurs grandes mains, leurs coudes appuyés sur leurs genoux (qui n'ont jamais perdu de vue le ciel de Naples,) cloués dans une immobilité complète, ils écoutent, des heures entières, la voix qui leur parle, ou qui chante. C'est un improvisateur qui célèbre, sur un thême de musique uniforme, des guerres fantastiques, des amours furibonds, ou les beautés de Naples. Il s'accompagne sur une mandoline, en s'agitant comme une sibylle. D'autres fois, c'est un poëte qui leur débite le Chant d'Ugolin, de l'Enfer du Dante, traduit dans leur dialecte. Le Dante est leur auteur favori ; sa poésie pleine de tableaux émouvants plait à leur imagination ; aussi, quand Ugolin dévore la tête de son ennemi, et qu'il essuie sa bouche ensangantée dans les cheveux de sa victime, pour répondre aux questions du Dante, tous les Lazzaroni s'entre-regardent avec horreur, et échangent entr'eux

une sorte de grognement, assez semblable à celui que feraient entendre des chiens qui flaireraient un cadavre.

Quand le lazzarone a gagné durant le jour plus qu'il n'avait l'intention de faire, et que, le diner et les macaroni expédiés, il lui reste six *grani* en caisse, il va au spectacle. Il a pour principe de consommer chaque jour le produit de la journée ; car comme sa porte ne ferme pas, il craint les voleurs de nuit. Quant à la pièce en elle-même, des assassinats, des conjurations, des combats de brigands, qui couvrent la scène de sang artificiel, et un polichinelle qui vient assaisonner ces gros plats à l'anglaise, d'un sel de halle ; voilà ce qui fait presque toujours le fond du spectacle de San-Carlino. Quand le rideau tombe, *ces Messieurs* se retirent au logis, en songeant bien sérieusement qu'ils sont des plus heureux parmi les heureux de ce monde.

EXCURSION DANS LE GOLFE.

Je terminai mon trop court séjour à Naples par une excursion dans le Golfe et dans les campagnes environnantes. Je partis par un beau matin, avec deux jeunes Américains et un guide : nous prîmes la route qui conduit à Pozzuoli, par le Pausilippe. Cette colline est traversée par un magnifique tunnel, creusé par les anciens, et à l'entrée duquel se trouve le prétendu tombeau de Virgile. Un mendiant qui était assis auprès, vint nous demander la *limosina*, (l'aumône) au nom de "*Santo Marone.*" Le pauvre

homme avait vu tant de monde s'arrêter avec intérêt autour de cette tombe, enlever un peu de la terre où elle est creusée, et de l'herbe qui pousse auprès, qu'il croyait que Virgile était un des plus grands saints du paradis, après Saint-Janvier.

Je vous ai dit quelques mots des phénomènes volcaniques produits sur tout ce rivage, depuis Naples, jusqu'au Cap Misène, qui ferme le golfe de ce côté là. Je rappellerai ici en courant les principaux souvenirs historiques que retrace ce même rivage.

Après quelques heures de marche, on rencontre le village de Pozzuoli, élevé sur les restes de l'ancienne Puteola. Si l'on en croit Cicéron, et les belles ruines qu'on découvre tous les jours sous les sables de la côte, Pozzuoli doit ressembler peu à son aïeule. En effet, l'ancienne ville était une des plus importantes de l'Italie, avant et sous les Romains ; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un bourg de pêcheurs, qui, tout le temps qu'ils ne sont pas à la mer, s'occupent à harceler les étrangers.

Cumes s'élevait un peu plus loin. L'histoire et Virgile donnent la plus haute idée de cette ville, la plus antique de l'Italie et qui jouait encore un rôle important dans le Moyen-Age. Le poëte de Mantoue fait aborder son héros près de ses murs (1). On le suit au temple d'Apollon où il alla prier les dieux de lui être favorables. Les ruines de ce temple sont là ; on accompagne le chef Troyen à l'antre de la fameuse Sibylle, qui est auprès (2). On trouve sur ses traces :

(1) Il dit ; rend leur essor aux ailes des vaisseaux,
Et Cume, enfant d'Eubée a reçu le héros. (Æneïd vi, v. 1 et 2.)

(2) Cependant le héros, plein d'espoir et de crainte,
Du temple d'Apollon va visiter l'enceinte,
Et l'antre prophétique où, déjà l'œil en feu

LA FORÊT DE L'AVERNE, PROCIDA, CAPRÉE.

Les lacs Lucrin et d'Agnano sont à deux pas. Enfin, on arrive avec Enée jusqu'à l'entrée du Tartare, qui est sans doute la Solfatara ou quelque cratère éteint, qui existait du temps de Virgile ; (1) on désigne, même sous le nom de Champs Elisées, une plaine qui avoisine ces lieux. Le sixième chant de l'Enéïde a été évidemment composé sur ces merveilleuses données de la nature.

La grotte de la Sibylle était, dans l'origine, un tunnel semblable à celui de Pausilippe ; l'intérieur que nous visitâmes ne laisse aucun doute là-dessus. Cette visite me rappelle un trait caractéristique du lazzarone, qui peut trouver place à la suite du portrait que je vous en ai fait.

Arrivés à la porte de la grotte depuis un instant à peine, nous vîmes sortir, je ne sais trop d'où, trois hommes énormes avec des torches, qui nous offrirent de nous la faire visiter. Comme l'eau a envahi les parties basses de son sol à la hauteur de plusieurs pieds, il est nécessaire de monter sur les épaules de quelqu'un pour y circuler. Nos survenants venaient nous offrir les leurs. J'avoue qu'en examinant, des pieds à la nuque, ces trois grandes vilaines pièces de Lazzaroni, nous aurions préféré voyager sur des rous-

---

La Prêtresse en fureur, lutte contre le Dieu,
Et cache sa présence au vulgaire profane.
Ils découvrent déjà la forêt de Diane,
Et son temple dont l'or relève la beauté. (Ibid. v. 9 13).

(1) Sous d'énormes rochers, un antre ténébreux
Ouvre une bouche immense ; autour, des bois affreux,
Les eaux d'un lac noirâtre en défendent la route ;
L'œil plonge avec effroi sous sa profonde voûte.
De ce gouffre infernal l'impure exhalaison
Dans l'air atteint l'oiseau, frappé de son poison ;
Et de là, par les Grecs, il fut nommé l'Averne. (Ibid. v. 237.)

sins d'Arcadie ; ceux-ci, au moins, sont toujours inoffensifs ; mais l'idée de parcourir cet antre, d'où sortirent autrefois tant d'oracles fameux, nous fit surmonter la répugnance que nous inspiraient nos humaines montures. Chacun enfourcha résolument la sienne ; deux torches furent allumées, et nous nous enfonçames dans le conduit souterrain. Notre guide était resté à l'entrée.

Nous marchions déjà depuis quelque temps quand nous arrivâmes à un point où la terre montrait, hors de l'eau, une surface de quelques pieds ; autour s'ouvraient de grandes trouées pratiquées dans le roc *aditus centum*, *ostia centum*, (*ibid.* 43.) lesquelles pouvaient paraître comme autant d'avenues infernales des régions de la nuit. Nos portefaix s'arrêtèrent là : puis, nous déposant sur le petit espace de terre, ils se dressèrent carrément devant nous comme par un mouvement convenu, et l'un d'eux me dit franchement : " *Excellenza, ecco la Grotta, siamo alle fine*," Excellence, voici la grotte, nous sommes au bout. —Eh bien ! dis-je, nous n'avons pas tout vu ! " *Si, ma quante dara lei per la paga ?*"—" Si, mais combien donnera votre Seigneurie pour le paiement ?" Je regardai mes compagnons de voyage, et je leur traduisis le dialogue ; puis je jetai un coup d'œil autour de nous ; un instant je crus que la grotte devenait plus noire, et que nos trois Lazzaroni avaient tout-à-coup grandi d'une coudée. La nature avait voulu que nous fussions, mes amis et moi, trois petits hommes. J'appris là que quelquefois les hommes se mesurent par la taille.

Cependant, il fallait faire bonne contenance : nos porteurs nous étudiaient à la lueur de leurs flambeaux

qu'ils tenaient braqués sur nos figures. Heureusement avant d'entrer, nous nous étions, comme par instinct, munis tous trois de solides bâtons : chacun mit la main sur le sien, et je continuai le dialogue : "*Andiamo!....* Allons, il faut bien nous faire voir toutes les belles choses qui sont renfermées ici ; et notre Cicerone vous paiera quand nous serons sortis ; c'est lui qui porte l'argent." Nos hommes s'entre-regardèrent un peu, comme nous avions fait à leur question ; et après avoir grogné quelque chose, ils courbèrent lentement, de nouveau, leurs larges dos ; nous remontâmes dessus ; et le reste du voyage fut heureux. L'un d'eux même nous prodigua ses observations. Il nous dit que ces chambres ténébreuses que nous avions observées étaient celles de la Sibylle. (1) Il nous désigna même son alcôve et ses baignoires. Voilà tous les oracles que nous rapportâmes de l'antre de Cumes. En général, à Naples, les explications ne manquent à personne ; on peut s'en procurer indéfiniment pour quelques sous, et sur toute espèce de sujets.

En continuant le chemin qui longe la mer, on trouve ce qui reste de Baïa. Baïa était, au temps de la plus grande puissance des Romains, plutôt un assemblage de villas et de jardins délicieux, qu'une ville ; c'était le lieu de plaisance de la haute aristocratie de Rome. Son air pur, ses eaux minérales, ses vins de Falerne, ses théâtres, ses plaisirs, ses voluptés, attiraient la richesse et le vice. Marius, Pompée, Crassus, César, Néron, Domitien, Sévère, y eurent des

(1) . . . . . ostia centum,
Unde ruunt totidem voces responsa Sibyllæ.
. . . . . Où cent portes conduisent.
De là les saints trépieds, par cent voix nous instruisent.

villas ; ils venaient oublier là, dans une coupe de Falerne, les fleuves de sang qu'ils avaient versés par leur ambition, ou pour leurs monstrueux caprices ; c'est là qu'ils dissipaient, dans des débauches horribles, le fruit de leurs déprédations et de leurs pillages. La terre a secoué toute cette corruption, et la peste règne aujourd'hui sur ces rivages. Il n'y reste que deux ou trois ruines de temples, que la mer envahit tous les jours.

Nous nous reposâmes dans l'un de ces édifices. Une petite fille vint nous y apporter quelques roses sauvages, et dansa la Tarentelle avec ses petits frères pour quelques grani, que nous leur jetâmes. Nous pûmes ensuite nous procurer, avec beaucoup de difficulté, un misérable dîner aux huîtres et au Falerne moderne. Les huîtres avaient passé saison, et le vin fabriqué avec du raisin malade, aurait certainement dégrisé le vieil Horace au milieu de ses plus beaux transports bachiques. Voilà toutes les voluptés que peut donner aujourd'hui la délicieuse Baïa d'autrefois, que les poètes appelaient la plus heureuse cité du monde.

Le lendemain nous prîmes un bateau monté de quatre rameurs et d'un guide, et nous partîmes pour Procida. En longeant la côte, nous jetâmes un coup d'œil au vieux rocher de Misène qui abritait autrefois les flottes de Rome, et qui est resté seul au milieu des tempêtes de la mer et du monde. (1) Le port qui l'avoisinait, par suite des déplacements du sol, est rentré dans la mer ; il ne reste, auprès, que quel-

---

(1) . . . . æternumque tenet per sæcula nomen.
Et ces bords, ô Misène, ont conservé ton nom.

Æneid VI. 235.

ques ruines intéressantes ; et sur le sommet du rocher les débris d'une tour élevée par Murat, pour protéger les restes d'un grand empire écroulé d'hier.

Procida est une île charmante où nous passâmes une journée à chercher des costumes et des types grecs. Nos recherches furent peu fructueuses, et le résumé fait de nos observations, nous décidâmes que pour retrouver les profils et les costumes de l'antique Ausonie, il faudrait soumettre les habitants et leurs vêtements à un lavage général. Nous y renonçâmes. On m'a dit depuis que les costumes grecs ne se montraient plus à Procida que le dimanche ; je l'ai cru facilement.

Malgré notre insuccès de ce côté, nous trouvâmes une ample compensation dans les beautés naturelles de ce rocher, dans l'aspect pittoresque des habitations, groupées les unes sur les autres jusqu'à des hauteurs de plusieurs cents pieds ; dans les allures gracieuses et naïves des habitants ; enfin dans les délices d'une nuit napolitaine. Nous étions logés dans une espèce de mauvais grenier ; (c'était l'hôtel de Procida ;) mais ce grenier dominait le golfe de Naples : par une de ses fenêtres on voyait disséminées sur les flots, les *barquettes* éclairées des pêcheurs de nuit ; au loin, les mille lumières des marchands de coquilles de Santa-Lucia ; au ciel, la lune et les étoiles ; et dans l'eau leurs images scintillantes.

Le lendemain, après avoir esquissé quelques contours pittoresques de la petite ville, nous allâmes visiter Caprée, autrefois somptueux repaire d'un tyran décrépi, et qui n'est plus aujourd'hui qu'un rocher aride, et un souvenir de honte pour l'humanité. Les derniers restes des douze palais de Tibère, la Grotte

d'azur, et les merveilleux points de vue qu'on trouve au sommet des montagnes, nous y retinrent plusieurs heures. C'est aussi là, que j'ai rencontré la population la plus essentiellement mendiante, la plus tracassière que j'aie vue de ma vie. Longtemps avant d'arriver sur la côte, nous entendions des voix, nous apercevions une multitude de mains qui appelaient notre attention et nos sympathies. Et quand nous touchâmes terre, je crus un instant que nous venions d'être pris d'assaut et qu'on allait nous livrer au pillage. Vieillards, enfants, femmes, filles, tout ce qu'il y avait d'habitants sur la petite île, se disputaient nos personnes et nos effets. Les uns voulaient nous faire accepter de misérables coquillages ; d'autres nous montraient des antiques, fabriqués de la veille, couverts d'une crasse et d'un vert-de-gris falsifiés, qui en valaient bien d'autres ; ceux-là voulaient à toute force nous faire escalader les flancs d'un cheval poussif ou d'un âne chancelant et morose, tout en nous vantant le caractère aimable de ces pauvres bêtes. Quand nous laissâmes le rivage, les mêmes supplications, les mêmes signaux nous accompagnèrent jusque dans le bateau et encore assez loin en mer. Pauvres gens ! l'aridité de leur île et l'abord continuel des étrangers, qui les y retient par l'espoir de quelque gain, leur a sans doute donné ces habitudes misérables. Mais je dois dire à leur avantage qu'ils y mettent beaucoup de bonne humeur.

Sorrente et Le Tasse. Amalfi.

Trois heures après avoir laissé ce rivage, nous touchions à Sorrente. Le jour s'éteignait dans une nuit délicieuse ; la mer dormait, le ciel se chargeait d'étoiles,

et de nouvelles lumières semblaient s'attacher de temps en temps aux flancs des montagnes qui bordent le Golfe de Naples. La lune, déjà levée derrière la presqu'île de la Campanella, se mirait dans l'ombre noire que projetaient sur la mer des bosquets de lauriers. Quelle heure pour saluer le berceau du Tasse ! car c'est à Sorrente que naquit le grand poète.

La maison qu'il habitait occupe le point le plus charmant de la ville. Retirée au fond d'un jardin, elle domine un rocher couvert d'orangers et de lauriers, et semble se pencher au-dessus de la mer, qui l'embrasse presqu'entièrement, et murmure à ses pieds. Le propriétaire de cette demeure pour le plaisir des voyageurs, ou pour exploiter cette mine de gloire, l'a réduite en hôtel, au moins durant une saison de l'année : libre à chacun de penser si c'est se montrer respectueux envers la mémoire d'un si beau génie ! Les Napolitains sont légers et heureux ; ils sont ingrats. Le Tasse n'a pas un monument digne sur tout le sol de l'Italie ; et le toit qui vit naître un enfant si plein d'espérance et de gloire future pour son pays, est devenu la chose de tout le monde. Heureusement que si un voyageur indifférent vient manger et dormir sous ce toit, sans autre intention que celle d'y faire bonne vie, d'autres y viennent déposer un tribut d'admiration, un soupir d'amitié, et peut-être une larme. Les poètes ont des amis au-delà des âges, aussi tendres que ceux qu'ils pressaient sur leur cœur.

Il y avait peu d'étrangers à Sorrente ; nous pûmes donc trouver à nous loger sous le toit du Tasse ; et la nuit que j'y ai passée m'est restée en mémoire avec mes plus charmantes images d'Italie.

Après le repas et quelques causeries, je me retirai sur la terrasse qui domine la mer pour jouir du frais et du repos du soir. On goûte si bien le soir, en Italie, après ces longs jours de soleil et d'accablement ! Il y a tant de calme, de silence et de fraîcheur dans l'atmosphère ! Aucun de ces bruits criards qui nous poursuivent dans nos villes d'Amérique, jusqu'au milieu du sommeil ; rien de cette chaleur d'étuve qui nous cuit encore longtemps après le coucher du soleil : on se repose au milieu d'un repos universel, c'est une jouissance parfaite.

Ce soir là, l'air frais circulait dans les lauriers, répandant à l'entour leur parfum ; rien ne passait sur les eaux que l'image de la lune ; le tableau pittoresque de la petite ville se dessinait parfaitement sous son voile de nuit. Un vieux buste du Tasse, à demi recouvert par une feuillée de lierre, s'élevait sur le mur et semblait contempler avec nous les charmes de cette solitude. Pauvre Tasse ! pensai-je, combien ce lieu charmant dût inspirer de douces rêveries à ta jeune imagination, et faire naître dans ton âme de brûlantes inspirations ! La carrière de la vie doit paraître bien enchantée, quand on la voit s'ouvrir devant soi, sous ce ciel ardent, dans cet air embaumé, au milieu de ces jardins toujours fleuris, devant cette perspective de mer, de montagnes et d'horizons vaporeux ! Et cependant tu fus malheureux !

A peine sorti de l'enfance, à l'aurore de la gloire, au sein des délices d'une cour charmante, un sentiment pur mais impossible, vint fourvoyer son cœur, et saturer sa vie d'amertume. Son âme avait pu monter si haut ; il crut que son cœur pourrait bien tenter d'arriver au pied d'un petit trône. Il connaissait peu la

terre. Les trônes sont fait de matière ; et on ne les conquérait, alors surtout, qu'avec l'épée ou de vigoureux moyens politiques ; non pas avec des pensées sublimes et des sentiments célestes. Les grands le désiraient bien comme convive à leurs banquets, comme le plus bel ornement de leurs fêtes, mais comme fiancé de leur fille !.... Voilà quelle fut sa *folie*.

Malade dans son âme, égaré dans sa passion malheureuse, on l'emprisonna pendant sept ans, comme un fou malfaisant. Relâché dans un état de santé déplorable, ce *fou* donne au monde sa Jérusalem délivrée. Après, il va d'un lieu à un autre, cherchant vainement un bonheur enfui, et une santé qui ne revient plus ; enfin, lassé, il termine à Rome, dans la solitude d'un cloître, au milieu d'un hôpital, ses cinquante années d'espérances déçues.

Le lendemain de sa mort, la ville entière vint couronner ses restes et les porter en triomphe,..dans la terre. Le Tasse était devenu immortel pour les hommes comme pour le ciel. Les vivants ont d'étranges flatteries en réserve, pour ceux qui veulent donner des charmes à leur existence.

Un jour que j'étais allé visiter, pendant mon séjour à Rome, l'église et le cloître de Saint Onuphre, j'y avais cherché longtemps une tombe que je savais exister quelque part dans ce pieux sanctuaire. Après avoir parcouru toutes les chapelles, et lu plusieurs pièces de compliments à l'adresse de quelques grands inconnus des temps passés, je découvris dans un recoin obscur un morceau de marbre, grand d'un pied carré, inscrusté dans les briques du pavé souillé par l'âge et par les pieds des passants, et sur lequel je lus ces mots :

" TORQUATI TASSI

OSSA

HIC JACENT."

" *Les os du Tasse reposent ici.*"

Cinq ou six autres paroles disent ensuite, si je m'en souviens bien, l'année de sa mort. Voilà le seul monument qui a marqué pendant longtemps l'endroit où reposent les restes du grand homme. On conçoit que la nation qui avait été presque indifférente pour celui qui la dotait d'une de ses plus nobles gloires, soit restée silencieuse sur sa tombe ; car un éloge tardif, c'est déjà une preuve d'ingratitude. Le cardinal Bevilacqua a fait depuis ériger un petit monument à côté de la pierre tumulaire, mais qui vaut encore moins, quoiqu'il soit un peu plus grand, et prétende dire un peu plus : c'est une manifestation de sympathie individuelle, qui ne fait honneur qu'à celui qui l'a donnée. J'aime bien mieux voir, sur la tombe d'un grand homme, une solitude religieuse que ces espèces de lettres de cachet, données fastueusement par un inférieur ; très souvent pour participer à la gloire de celui qu'il vante. Le génie est toujours au-dessus des éloges individuels ; il exige des monuments nationaux ; et les nations s'honorent elles-mêmes en lui en élevant. C'est témoigner qu'elles peuvent le comprendre et qu'elles méritent de le posséder. D'ailleurs, il y a un monument que les âges ont toujours vu s'élever et grandir ; c'est celui que le génie lui-même édifie dans son œuvre ; c'est cette admiration universelle et impérissable, qui s'attache invinciblement à toute création humaine, qui est

l'expression du beau, du vrai et du bien. Ce monument là triomphe des jalousies et des persécutions des contemporains, des préjugés d'une époque, des ruines du temps, des corruptions d'une langue ; et il apparaît toujours au-dessus des générations mortes, comme un phare immense, pour éclairer, diriger et réunir les hommes dans la recherche du beau, du vraie et du bien : ce monument là s'est élevé près de l'humble pierre sur laquelle, il y a trois cents ans, la main d'un *pauvre* religieux écrivait le nom d'un *pauvre* poète.... le Tasse.

Près de là, dans le cloître, au fond d'un long corridor, on montre la cellule qu'il habita et où il mourut : elle donne sur le jardin et domine la Ville Eternelle. Son œil, avant de se fermer, put se reposer encore une fois sur un des beaux tableaux de cette terre : des fleurs, un ombrage aimé et une ville superbe. Les religieux ont fait de cette chambre une sorte de sanctuaire destiné à perpétuer le souvenir glorieux du poète. Là se trouve son buste, moulé sur sa tête après sa mort. Cette tête annonce une moyenne, mais élégante stature, elle est élancée et petite. Le large développement du crâne, la douce expression des traits, surtout de la bouche, révèle les belles aptitudes du cœur et de l'esprit. Cette bouche sourit évidemment, et semble peindre autant un sentiment momentané de jouissance, que l'état habituel d'une âme tendre, modèle dans l'expression. L'âme, à l'heure de la séparation, a voulu laisser au corps quelque chose de l'autre vie, un sourire éternel. Parmi les objets que l'on aperçoit autour du buste, et que l'on a conservés avec soin, se trouvent son fauteuil, un encrier, quelques pièces d'habillement, un morceau

du chêne sous lequel il avait l'habitude d'aller goûter le frais durant la dernière fièvre de sa vie. On voit aussi plusieurs lettres autographes, une entr'autres qui fut sa dernière, et dont on conserve un imprimé. Il y fait ses adieux suprêmes à un ami tendre, lui dit la douloureuse surprise qu'il aura bientôt en apprenant la mort *de son Tasso*, laquelle ne peut pas tarder, vu le caractère sérieux que prend sa maladie. Il ajoute qu'il s'est retiré au couvent de St. Onuphre pour y jouir du bon air qu'on y respire : il termine en disant qu'il trouve, dans la conversation et les soins des bons religieux, une consolation pour les injustices souffertes, et qu'il s'habitue aux douces, charitables et saintes conversations du ciel, qu'il espère entendre bientôt. La douce amertume, la résignation, le calme philosophique et chrétien que respire cette petite lettre, font venir des larmes, et remplissent en même temps l'âme d'une bonne impression ; on a compati à l'infortune, et on partage ses saintes espérances. La mort du chrétien laisse toujours un baume après elle : il semble qu'on en respire encore dans cette chambre, et on est content d'y être venu.

Mais je reviens à Sorrente.

Le lendemain de cette belle nuit passée dans la maison du Tasse, après nous être procuré un guide, et de bonnes montures, nous laissâmes à regret Sorrente, ses jardins embaumés, ses ombrages de lauriers ; et nous continuâmes notre pérégrination pendant plusieurs jours, dans les montagnes et sur le golfe de Salerne, visitant Castellamare, Amalfi, Salerne et plusieurs petits bourgs, jetés au sommet des rochers, ou cachés au fond des vallons. Combien

de délicieux tableaux, de scènes charmantes et d'impressions agréables nous recueillîmes sur toute notre route ! Mais comme le temps me pousse et que vous êtes peut-être plus pressés d'arriver au bout du voyage que je ne l'étais moi-même alors, nous ne jetterons qu'un coup d'œil en passant sur la riante Amalfi.

Je n'ai rien vu de plus saisissant que l'aspect de cette petite ville, à l'heure où nous y arrivâmes. Le soleil tombait derrière le mont Saint-George, dont nous venions de franchir le sommet ; et nous nous trouvions à près de huit cent pieds au dessus du golfe de Salerne, qui se développait tout-à-coup en face de nous, dormant dans une ombre d'*encre bleue*. A travers les échancrures d'une longue chaîne de rochers arides filtraient encore quelques rayons de soleil qui allaient jeter leurs teintes de pourpre à des voiles blanches, bercées sur la ligne de l'horizon, entre le ciel et l'eau. Toute la petite ville se déroulait au-dessous de nous sur une pente abrupte, avec ses toits blancs et arrondis, comme ceux de Constantinople, ses balustrades de pots-de-fleurs, ses terrasses chargées d'orangers, de vignes et d'oliviers.

Les maisons sont plutôt attachées au flanc de la montagne que supportées sur une bâse naturelle ; elles se soutiennent toutes les unes les autres au moyen de grands travaux de terrassement ou par des murs en talus. Aussi, rien n'est plus singulier que la circulation au milieu de cet entassement d'habitations humaines. Du côté par où nous descendîmes, on ne trouve pas un chemin praticable pour une voiture. La rue est un escalier continuel et tortueux ; on passe tantôt sur le toit d'une maison, tantôt sur des

arcades ou des voûtes qui supportent d'autres demeures. Les familles groupées sur leurs terrasses, se reposaient de leurs travaux, en jouissant des douceurs de la soirée : elles nous saluaient de la main ou de la voix, et nous accompagnaient de leur sourire en nous adressant un mot bienveillant : " *Felicità*, *Buona-sera*, *Buon-viaggio*."

Amalfi était puissante au temps des croisades ; elle faisait le commerce avec l'Orient, et avait des Universités distinguées ; aussi renferme-t-elle beaucoup de vieux monuments, des églises où les Croisés s'agenouillèrent avant d'aller verser leur sang sur le Saint-Sépulcre, des tours décrépies, des cloîtres devenus des auberges par la révolution des temps. On peut connaître quelles ont été les relations de cette petite ville, avec les autres peuples du monde, en étudiant la figure dégradée de toutes ces antiques constructions : on y aperçoit, ici et là, des nuances des styles byzantin, moresque ou normand. Enfin, cette ville que je ne puis vous peindre assez belle, assez pittoresque, assez intéressante, est une de celles de l'Italie qui m'a fait commettre d'avantage le péché de vouloir oublier mon pays. Combien difficilement je m'en éloignai ! Combien de fois, en suivant à pied, le chemin accidenté par lequel je m'enfuyais, me retournai-je pour voir encore ces beaux rochers où le soleil va s'éteindre tous les soirs ; ces tourelles de temps fameux ; ces petits toits suspendus au milieu des orangers, au-dessus d'une mer azurée ; ces habitants si peu soucieux, et qui me semblaient borner toute leur ambition à la jouissance du pain de chaque jour et à celle d'un soir sans nuage !..... Etait-ce un voile enchanté que mon imagination étendait sur

ce petit point de terre, pour captiver mon cœur et l'égarer dans une douce illusion? je ne sais. Mais je n'ai pu depuis oublier Amalfi.

Après l'avoir vue (sans espérance de la revoir jamais) disparaître derrière un de ces gigantesques rochers que la route contourne à chaque instant, je cheminai peu soucieux de voir les autres beautés qui pouvaient s'offrir encore à moi; j'oubliai derrière moi les belles ruines de Pœstum; et en laissant, quelques jours après, Naples avec toutes ses séductions et ses splendeurs, je pensais encore à cette perle du golfe de Salerne....

CONCLUSION.

Dans cette excursion, afin de mieux étudier la population, nous avions négligé de suivre la route tracée par Murray et les autres guides; en effet, le passage continuel des étrangers dans les lieux indiqués par les itinéraires, laisse toujours aux habitants de ces points plus fréquentés, des habitudes et des vices *cosmopolites*.

En dehors des deux classes spéciales de la population dont je vous ai parlé, les Bergers et les Lazzaroni, les habitants des Etats de Naples diffèrent encore des autres Italiens par quelques nuances de caractère. Quoique aussi heureusement doués peut-être par la nature, du côté de l'esprit, ils sont cependant plus insouciants de gloire et de richesse; probablement parce que ces choses problématiques et périssables ne s'acquièrent que par beaucoup de travail. Ils préfèrent des jouissances qui arrivent plus immédiatement par les yeux, par les oreilles, par la bouche, par tous les sens. Ils sont organisés pour une vie plus expérimentale que spéculative. Ce

caractère et les événements ont été cause qu'ils ont moins fait que leurs voisins pour la civilisation.

Ce fut un malheur pour leurs pères que d'être demeurés si longtemps sous la domination de l'Empire d'Orient, quand cet empire n'avait pas même la force de se gouverner lui-même. Loin de communiquer à ces peuples un esprit civilisateur et vigoureux, il les abandonnait au caprice de vice-rois ou de ducs, et ne songeait à eux que pour les mettre à contribution. Ils perdirent, durant cette période, l'heureuse influence que produisaient dans le nord de l'Italie, les gouvernements énergiques d'Odoacre et surtout de Théodoric, et l'occasion de retremper leur sang appauvri et leurs mœurs dégénérées, dans le sang et les mœurs rudes de ces bandes de guerriers couverts de fer, qui avaient ruiné la puissance de Rome. Les barbares saccagèrent bien l'Italie méridionale, mais ils ne s'y fixèrent qu'en petit nombre ; le voisinage de Constantinople, les généraux de Justinien, et peut-être le climat, les en empêchèrent. Les Napolitains ont donc perdu, vis-à-vis des autres peuples d'Italie, un élément de régénération.

Les Normands, en réunissant ces peuples désunis sous le sceptre vigoureux de leurs princes, leur communiquèrent bien une activité nouvelle, mais ils étaient en trop petit nombre ; leur beau sang et leur grand courage ne put suffire à rendre toute une vie à ce reste épuisé de l'empire des Romains. La religion chrétienne, qui vivifie tout, avait dû trouver moins de prise sur la terre de Naples, que sur celles que les barbares avaient inondées. Des hommes habitués à adorer Vénus et Mercure étaient moins propres à recevoir la loi du Christ, que ces peuples

mâles à qui leurs pères n'avaient transmis qu'un culte sévère et des mœurs endurcies par l'exercice continuel d'une vie rude. La mollesse, au contraire, cette peste des nations comme des individus, avait, de toute antiquité, établi son séjour sous le ciel favorisé de Naples. Annibal y perdit Rome, et Rome elle-même y vit s'éteindre honteusement son empire dans la personne de Romulus Augustule.

Au XVe siècle, quand les Vénitiens, les Génois, les Pisans, les Florentins, quand les papes aussi de leur côté, forts chez eux, repoussaient un instant les étrangers du sol de l'Italie, et les Musulmans, au fond du Bosphore, fournissaient des lois aux grandes nations de l'Europe, inventaient les langues et les lettres modernes, les arts, les sciences, la civilisation enfin, Naples, qui eut pu participer à toute cette gloire, passait sous une domination étrangère ; depuis lors que n'eut-elle pas à souffrir ? Des gouverneurs et des vice-rois venaient lever ses habitants pour les armées d'Espagne, et épuiser ses revenus pour gorger des subalternes étrangers, etc., etc.

Après tous ces faits et toutes ces vicissitudes, il ne faut pas s'étonner si ce petit pays n'a pas marché aussi vite que d'autres dans l'amélioration de son état moral et physique, dans son administration civile ; s'il n'a pas produit dans les arts, les lettres, la philosophie, autant d'hommes éminents qu'en ont donnés ses voisins d'Italie ; si la masse du peuple n'est pas suffisamment instruite ; enfin si la mendicité s'étale par trop sur la voie publique. Mais il serait hors de toute raison, de toute justice, comme de toute connaissance véritable des faits, de faire retomber sur la famille souveraine, actuellement régnante, la res-

ponsabilité des malheurs du passé et des décrets de la providence. Il est remarquable d'ailleurs, en jetant les yeux sur les derniers règnes, y compris celui de Murat, de voir combien de choses ont été accomplies dans les intérêts de ce peuple : l'agriculture perfectionnée, des marais desséchés, la campagne assainie ; des manufactures et autres établissements de commerce fondés ; des maisons d'éducation ouvertes, des écoles pour les beaux arts établies et soutenues ; des routes publiques superbes et des voies ferrées ouvertes dans plusieurs directions ; les finances de l'état administrées avec une telle économie, par Ferdinand II surtout, qu'il n'a pas été nécessaire à Naples de contracter de nouveaux emprunts ni d'établir des impôts supplémentaires, après 1848, pour réparer les désordres occasionnés par la révolution. Voilà quelques faits, auxquels je pourrais en ajouter plusieurs autres, qui tendent à prouver que si le royaume de Naples n'est pas encore entré entièrement dans cette vie agissante et productive qui anime plusieurs nations de l'Europe, il a fait au moins des efforts considérables pour y participer dans la mesure de ses moyens.

La mendicité, qui semble à Naples le mal le plus apparent, prouve-t-elle une misère aussi profonde, aussi étendue qu'on se plaît à le dire ? Je suis loin de le croire. Cela dénote un certain manque de vergogne dans les habitudes des classes pauvres, et une faiblesse de la police plutôt que l'incurie d'un gouvernement qui ne pourrait nourrir ses peuples. Les derniers souverains ont tout fait pour guérir cette maladie invétérée, que les étrangers ont en partie fait naître, et qu'ils continuent de tenir à l'état chro-

nique. Car c'est un fait que je puis affirmer que la mendicité disparait presque dans les mois où les étrangers laissent l'Italie. Si j'avais à accuser quelqu'un de ce mal dont on rejette toute la responsabilité sur les autorités locales, j'en accuserais surtout les Anglais, qui ne cessent de calomnier l'Italie. Je me rappelle qu'il m'était impossible, à Naples, de dire un mot d'anglais sans me voir assailli d'attentions mendiantes, d'embarras dispendieux, dans les cafés, aux restaurants, dans les bureaux publics, dans les églises et dans les palais. Tout cela voulait dire : monsieur, vous êtes un lord ou peu s'en faut ; vous avez l'honneur et l'esprit d'être riche, vous pouvez tout payer, mes pas, mes paroles, jusqu'à mes sourires. Si bien que par économie il avait été convenu, entre mes compagnons de voyage et moi, de ne pas dire un mot d'anglais. Chacun de ces mots nous coûtait un carlino.

On a dit beaucoup de mal du roi régnant, Ferdinand II ; on a publié de longues jérémiades sur ses pauvres sujets, dans la presse anglaise et dans les journaux mazziniens. Cela pourrait peut-être s'expliquer parfaitement. Ce n'est sans doute ici ni le lieu ni le temps, ce ne serait pas d'ailleurs à moi qu'il conviendrait d'apprécier cette guerre de mots, et la conduite et le caractère d'un prince que je n'ai pas l'honneur de connaître. J'ai visité ses états, j'ai regardé autour de moi, j'ai connu particulièrement beaucoup de Napolitains, j'ai considérablement entendu parler d'eux ; j'ai lu quelques pages sur les derniers événements qui les ont affectés ; une chose que j'ai désirée, et que je désirerai toujours, depuis que j'ai contracté une dette de cœur avec l'Italie,

c'est le bonheur et l'union de ce beau pays, et son entière indépendance de tout pouvoir étranger. Eh bien ! après tout cela, je ne pourrais pas jeter une pierre à Ferdinand II. Et je dirai, sans avoir la prétention d'être entendu au milieu de toutes les clameurs et les malédictions du monde politique : Rêvons des âges de vertu, de richesse et de félicité générale ; ayons des convictions politiques ; croyons en des systèmes : ce n'est pas un mal que d'avoir beaucoup d'imagination et d'aimer démesurément l'humanité ; mais n'ayons pas des yeux pour ne pas voir ; n'apercevons pas les événements de l'histoire à travers le prisme, ordinairement séduisant, mais peu sûr, des théories individuelles, ou de petits préjugés de parti ou de lieu ; et surtout ne passons pas près du bien sans le sentir, sans même le soupçonner ; cela est un mal, et cela laisserait croire que si nous sommes encore faits pour rêver le bien, nous sommes devenus impropres à l'apprécier quand il nous touche, et peut-être à le pratiquer. Ne maudissons pas tous ceux qui ont des convictions contraires aux nôtres, et qui les basent sur des systèmes différents de ceux que nous édifions. Car il est contraire à la justice et au bon sens de vouloir que toute conviction bonne soit en nous ; et il faudrait d'ailleurs réprouver tous les hommes, puisque, par le temps qui court, chacun veut donner le jour à son petit système.

J'ajouterai, en résumant les impressions que m'a laissées le peuple napolitain, qu'il y a beaucoup de gaîté à Naples ; que ce sentiment perce partout ; que les Napolitains émigrent fort peu, que beaucoup d'étrangers et même d'Anglais se fixent sur ces rivages ou seraient heureux d'y retourner, quand une

fois ils y ont passé un jour ; que je n'ai pas eu, durant tout mon voyage, une seule occasion de me prendre d'une compassion accablante pour un peuple qui chante, rit et badine sans cesse. Si ce peuple endure aujourd'hui quelques grandes misères, il les souffre beaucoup dans son imagination ; et je conseillerais aux plus malheureux d'entr'eux, d'essayer d'aller distraire un instant leur douleur sous ce qu'ils appelleraient des cieux plus fortunés. Ils feront peut-être comme tous les Italiens que j'ai rencontrés sur des terres étrangères : ils iront pleurant l'Italie !

N. Bourassa.

MISÈRE

Méditez bien ceci, riches ! l'heure est venue
De donner une veste à la pauvreté nue,
A la faim, un pain noir . . . . . .

BARTHELEMY.

Vous en doutez ! Eh bien ! elle vient, elle est forte !
Son pied heurte déjà le seuil de votre porte !
Dans tous les carrefours, elle vous tend les mains !
Une meute d'enfants, de femmes aux fronts blêmes,
Se drapant de haillons, promène ses emblèmes,
Et porte sa hideur sur tous les grands chemins !

Or, la faim, ce fléau de toute grande ville,
Plus terrible toujours qu'une guerre civile,
Nous promet, cette année, un surcroît de douleurs !
Les neiges de l'hiver rigoureux qui commence,
Sont le moelleux tapis, où le squelette immense
Va s'ébattre au milieu des hontes et des pleurs !

Laisserez-vous grandir ce dangereux ulcère,
Sans porter le remède où se tord le viscère,
Sans ôter son prétexte à la mendicité !
La détresse du pauvre émeut le philanthrope :
Utilisez son corps ! on l'a fait en Europe !
Le servage du pauvre est son droit de cité !

Il est temps, ou jamais, de donner votre obole,
Si vous voulez en paix faire le monopole

De ces choses qu'ignore un peuple d'indigens !
Enlevez du bourbier une race flétrie !
Jetez la goutte d'eau dans son gosier qui crie !
Pour ses vices sans nom montrez-vous indulgens !

Qui sait si, quelque jour, devenant téméraires,
Ils ne vous diront pas : " Partagez, ô nos frères,
" Sans vous faire prier, l'héritage commun !
" Votre possession n'est pas un privilége !
" Le garder à vous seuls deviendrait sacrilége ;
" La justice est pour nous : nous sommes cent contre un !"

Ne craignez pas encor cette justice immonde
Qui sur sa faible base ébranle le vieux monde ;
Le paupérisme ici ne vous menace pas !
S'il se fait effronté comme le parasite,
C'est que vous le voulez, c'est que chacun hésite
A le traquer partout où s'imprègnent ses pas !

Et puis, vos parias ont les deux mains liées !
Vos femmes, que souvent leur bouche a suppliées,
Vous diront, sans mentir, qu'avec des cris moqueurs
Elles ont éconduit des enfants et leur mère,
Sans qu'un pli douloureux, sans qu'une plainte amère,
Ait sillonné leurs fronts, ou jailli de leurs cœurs !

Condamnés à mourir dans leurs ignominies,
Ils passent sous vos yeux, traînant leurs agonies !
Leur morne désespoir vous trouve indifférens !
Regardez bien pourtant ! toute la plèbe infime
Par les mêmes sentiers n'aborde point l'abîme,
Où l'aveugle malheur précipite ses rangs !

Ils sont là, devant vous ! sous leur mat épiderme
Chaque torture intime a déposé son germe
De misère sans fin, de prostitution !
Jetez-leur un lambeau de cette légitime,
Qui ne serait pas plus à vous qu'à la victime,
Si Dieu vous obligeait à restitution !

Eviter le contact d'une balle nocturne ;
Ne jamais rencontrer le piéton taciturne,
Qui, sous les porches noirs, va mûrir un projet ;
N'être jamais suivi par le gueux qui mendie ;
Ne jamais voir son toit rongé par l'incendie ;
Ajouter des louis aux louis du budget ;

Telle est la question ! Résolvez-là, vous autres,
Qui du noble agio vous faites les apôtres !
Elle est pleine de sang et grosse de sacs d'or !
Laissez-là, s'il vous plait, choir, sans y prendre garde !
Mais, sachez-le, ce fils d'une race bâtarde,
L'homme sans pain ressemble à l'hyène qui dort !

Occupez-vous aussi du sort du prolétaire :
Soit qu'il fasse le crime à l'ombre du mystère,
Soit qu'auprès de la borne il s'asseye en priant !
Journalistes, frondant toute erreur, tout scandale,
Cette question-ci vaut bien la féodale !
Elle intéresse plus que celle d'Orient !

J. Lenoir.

Montréal, 17 novembre, 1853.

LA FENÊTRE OUVERTE

Traduit de l'anglais de H. W. Longfellow.

Le vieux logis, muet et sombre,
Se cachait sous les tilleuls verts,
Et le jour disputait à l'ombre
Les sentiers de sable couverts.

J'allais m'asseoir sous la fenêtre,
Et je dis : " où donc êtes-vous ? "
Mais je n'y revis plus paraître
D'enfants rieurs aux regards doux.

Auprès du seuil de la demeure,
Un chien, gardant leur souvenir,
S'étonnait de voir passer l'heure
Sans qu'aucun d'eux pût revenir.

Son œil où brillait la tendresse,
Cherchait en vain sous les tilleuls
Ses gais compagnons d'allégresse !...
L'ombre y tendait ses noirs linceuls !

J'entendis gazouiller encore
L'oiseau dont le chant familier
Toujours éveillait, dès l'aurore,
Ceux que je ne puis oublier !

Mais la voix des anges que j'aime,
Voix qui charmait par ses doux bruits,
Ne chantera, douleur suprême !
Que dans les rêves de mes nuits !

Et, comme nous marchions ensemble,
L'enfant, qui suivait mon chemin,
Disait : " Oh ! que votre main tremble,
Qu'elle tremble en pressant ma main ! "

J. LENOIR.

Montréal, Mars, 1858.

LE ROI DES AULNES

BALLADE.

IMITÉ DE L'ALLEMAND DE GOËTHE.

Qui voyage si tard par le vent et la nuit ?
C'est un enfant avec son père.
Un cheval les emporte à travers la bruyère.
L'enfant ferme les yeux et tremble au moindre bruit.

—Pourquoi donc, ô mon fils, caches-tu ton visage ?
La lune luit ; aurais-tu peur ?
—Regarde ! enveloppé d'une blanche vapeur,
Le Roi des Aulnes vient là-bas, par le rivage !
—Mon fils, je ne vois qu'un nuage !

" —Cher petit enfant, doux trésor,
" Viens avec moi, viens, viens, je t'aime !
" Ma mère porte un diadème !
" Tu seras son bonheur suprême.
" Elle a des fleurs sans nombre et de beaux jouets d'or !"

—Entends-tu ce qu'il dit ? Père, prête l'oreille !
—Je n'entends que le bruit du vent qui se réveille !

" —Veux-tu venir ? Veux-tu venir ?
" Mes filles sont jeunes et belles.
" Tu pourras m'aimer avec elles ;
" Et, quand viendront tes nuits nouvelles,
" Elles auront des chants sereins pour t'endormir !"

—Oh ! ses filles sont là, dans le passage sombre !
—Du saule aux rameaux gris, enfant, ce n'est que l'ombre !

" —Que ton charmant visage est doux !
" Je t'aime ! Ange, veux-tu me suivre ?
" Comment, sans toi, pourrai-je vivre ?
" Viens donc ! ton bel œil bleu m'enivre !
" Je te veux, malgré toi, bercer sur mes genoux !"

—Mon père, il me saisit ! oh ! son haleine ardente,
En passant sur mon front, me glace d'épouvante !

Et pressant dans ses bras son fils avec effort,
Le père se hâtait de gagner sa demeure ;
Mais lorsque du retour au foyer sonna l'heure,
Le petit enfant était mort !

J. Lenoir.

PREMIERES PAGES DE LA VIE

Réponse à une lettre de mon ami Eugène Taché.

Prends ces vers en retour de ta fraîche missive :
Ce sont petites fleurs qu'en secret je cultive,
Et qui n'ont, je le sais, ni parfum, ni couleurs ;
Mais novembre jamais fut-il propice aux fleurs ?

I

Ce soir, pensif et seul, j'écoutais près de l'âtre
Le rire pétillant d'une flamme folâtre ;
Je disais en penchant mon front pâle d'ennui :
" Toute chose en ce monde a besoin d'un appui :
" Le pétrel bleu s'attache à l'algue qui surnage ;
" La vigne qui fléchit se suspend au treillage,
" Et la nuée en feu, noir groupe de démons,
" Va s'abattre en tonnant sur la pointe des monts.
" Je voudrais reposer aussi mon front qui penche ;
" Oui, j'ai besoin d'une âme où la mienne s'épanche,
" D'une âme de mon âge, à l'instinct noble et bon."
Et mes lèvres soudain ont prononcé ton nom.

Je t'appelais ; ma mère ouvrit ma porte close ;
Riante, elle agitait, au bout de son doigt rose,
Un petit carreau blanc de timbres constellé :
Ma main pour le saisir aussitôt a volé,
Comme un enfant après la vive luciole.
Adieu, mon spleen anglais ! Le noir vautour s'envole.

Penché sur l'âtre même à la fauve clarté,
J'ai dévoré ta lettre avec avidité.
Ma muse, en la lisant par sa grâce inspirée,
A relevé son voile ; et la joue empourprée,
D'une voix qui d'abord tremble un peu de frayeur,
C'est elle qui me dit ces vers en ton honneur.
Tel l'oiseau, s'il est seul, cherche l'ombre, sans joie ;
Mais au fond de l'azur qu'une aile se déploie,
On le voit à l'instant, aussi prompt que l'éclair,
S'élancer en chantant sur les vagues de l'air.

II

Tu m'écris : " Que fait donc l'amitié dans ton âme ?
" Les vents légers d'automne ont-ils tué sa flamme,
" Que tu ne songes plus, oublieux citadin,
" A celui qui va seul dans un âpre chemin ?
" Faudra-t-il que je dise, ô la pensée impie !
" Que mon ami d'enfance, âme éprouvée, oublie
" Ainsi qu'une aube d'or notre printemps vermeil !"
—Cher Eugène, ah ! causons de ces jours de soleil,
Où, plus bruyants cent fois qu'un essaim qui s'envole,
Nous renversions nos bancs en sortant de l'école.
Nous n'avions pas encor vu quatorze moissons,
Nous refusions déjà d'apprendre les leçons.
" Est-ce là, disions-nous, l'œuvre de jeunes hommes ?
" Mais le monde jamais ne saura que nous sommes.
" Non, non, c'est au grand jour qu'il nous faut travailler.
" Quand l'oiseau dans sa cage apprit-il à voler ?
" Et la gloire, où luit-elle ? Est-ce à l'école sombre ?
" La gloire est une fleur qui ne croît point à l'ombre :
" Elle aime les hauts lieux, colonnes, piédestaux,
" Et quelquefois, dit-on, le sommet des tombeaux.
" Il faut, pour la cueillir, s'élever dès l'aurore,
" Aux yeux du monde, au bruit de sa clameur sonore ;

" Car la gloire est coquette, et cette étrange fleur
" Veut qu'on la cueille au bruit d'un murmure flatteur.
" Assez, amis, assez de maîtres, âmes dures,
" Et de bancs enrichis par nous de ciselures ;
" Assez de noirs bouquins, grimoires incompris :
" On ne recueille pas grande gloire à ce prix.
" La gloire est dans la lutte avec la vie amère :
" Allons gagner le pain de notre bonne mère."

Et nous partions, le bras sur l'épaule, gaîment ;
Mais bientôt un vent frais, un frelon bourdonnant,
Une feuille entraînée au tournant d'une source,
Soufflait sur notre ardeur, suspendait notre course ;
Et quand le jour nouveau ramenait le matin,
Nous reprenions sans bruit l'affreux livre latin.

Mais une fois venu le mois bleu des vacances,
C'étaient des ris, des chants, de fantastiques danses ;
On passait la nuit blanche à faire des projets.

As-tu vu voltiger des troupes d'oiselets ?
Comme elles en chantant et rapide comme elles,
Tout l'essaim s'envolait aux ruches paternelles.
Quel plaisir de jouer alors sur le gazon,
De pêcher dans l'étang, d'aider à la moisson,
De poursuivre un oiseau qui fuit le long des haies,
De cueillir à genoux au bois de rouges baies,
De ramener au pré le cheval écumant,
Et le soir, quand le bleu s'assombrit doucement,
De suivre du regard, à l'ombre du village,
Un char retentissant fuyant dans un nuage.

O mes frais souvenirs, vous me rendez joyeux !

Surtout je me souviens de ce mois où tous deux,
A travers les grands blés pressant nos pas agiles,
Courbés, inaperçus sous les épis mobiles,
A l'heure où les oiseaux s'enfoncent dans le mur,
Nous volions détacher la nef au lac d'azur.
Nous n'étions pas de ceux qui rasent le rivage,
Tremblants comme une femme à l'aspect d'un nuage :
—Enfants !—Soit ; il fallait nous voir, au sein des flots,
Gouverner aussi droit que de vieux matelots.
Jouets d'un souffle d'air, d'une voix argentine,
Nous chantions, enivrés par la brise marine ;
Entre chaque refrain, c'était de longs propos
Sur les verts alentours et la grotte aux échos,
Et sur le couchant d'or qui dans l'eau se reflète,
Car nous étions déjà, toi peintre, moi poète.....

La barque cependant, sur un lac sans rocher,
Au milieu des glaïeuls échouait sans danger.

ALFRED GARNEAU.

28 novembre 1857.

HOC ERAT IN VOTIS

POUR LA FETE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE.

Que ne puis-je en ce jour, aux vers donnant la loi,
Faire entendre en tout lieu des chants dignes de toi !
Oui, je te chanterais, ô ma douce patrie !
Comme le fils bien-né d'une mère chérie
Qui va louant toujours l'objet de son amour,
En vers harmonieux je dirais tour-à-tour,

Et les faits merveilleux de ta brillante histoire ;
Et les lieux renommés, qui gardent la mémoire
De tant de noms chéris, dont le doux souvenir
Doit passer d'âge en âge aux siècles à venir ;
Et les champs glorieux, qu'illustra la vaillance ;
Et les prés émaillés, si chers à mon enfance.
Tantôt, comme Virgil, sur le doux chalumeau,
Je chanterais la paix, les plaisirs du hameau ;
Nos épaisses forêts et nos riches campagnes ;
Le Huron poursuivant l'élan sur les montagnes ;
L'enfant qui de l'hiver brave tous les frimats
Et guide son traîneau sur un lit de verglas,
Ou sillonne en tous sens l'éclatante surface
Qu'offre aux légers patins un brillant pont de glace.
Quelquefois j'oserais, d'un style plus pompeux,
Peindre du Saint-Laurent le cours majestueux ;
Ou bien, sans redouter l'infortune d'Icare,
Et suivant dans son vol le sublime Pindare,
Chanter de nos guerriers le nombreux bataillon
Triomphant et vainqueur aux champs de Carillon ;
Montcalm et son rival, que la valeur entraîne,
Tout couverts de leur sang succombant dans la plaine.
C'est alors que vos noms, célébrés dans mes vers,
Iraient de bouche en bouche au bout de l'univers,
Châteauguay, Maricourt, Sérigny, d'Iberville,
Saint-Hélène, Longueil, et vous, brave Bienville !
Famille de héros que les plus durs climats
Virent jadis gaîment affronter les combats.
Mais toi, Salaberry, comment à ta mémoire
Rendre un juste tribut de louange et de gloire ?
Par quels sublimes chants de tes trois cents guerriers
Célébrer la valeur et les nobles lauriers ?
Ma Muse à le tenter serait même inhabile ;
Pour un si beau sujet il faudrait un Virgile.
Toutefois j'essaîrais de louer vos vertus

Et vos noms à jamais de gloire revêtus,
Généreux fondateurs, vrais amis de l'enfance,
Pour qui le Canada, plein de reconnaissance,
Gardera souvenir à son amour égal ;
Oui, vos noms, précédés de l'immortel Laval,
Seraient partout bénis et répétés sans cesse.
Avec le même amour et la même allégresse,
J'exalterais ces noms tant bénis autrefois :
Manse, Youville et puis cet aimable Bourgeois,
Ange de charité, gloire de ma patrie.
Je ne t'oublîrais pas, pieuse La Peltrie !
Ton nom réveille en moi de trop doux souvenirs :
Ma Muse à te louer charmerait ses loisirs.
Que ne puis-je te peindre auprès du monastère,
A la religion prêtant ton ministère ?
Quand au pied de ton arbre on voyait à ta voix
La fille du Huron, sortant du fond des bois,
Se changer tout-à-coup en timide colombe ;
Oh ! de combien de fleurs je chargerais ta tombe !

Puis, quittant ces sujets, sur le rivage errant,
Qu'il me plairait le soir, aux bords du Saint-Laurent,
De prêter en silence une oreille attentive
Aux chants du matelot que répète la rive !
De contempler au loin, balancés sur les flots,
De joyeux Canadiens dans leurs légers canots,
Et la lune argentant de sa clarté féconde
Mille objets répétés dans le cristal de l'onde !
Oh ! oui, qu'il me plairait de composer alors,
Pour dire ces beautés, les plus tendres accords !
Combien de fois aussi, dans un riant bocage,
Ecoutant des oiseaux l'agréable ramage,
A leur chant si joyeux je mêlerais ma voix,
Pour faire retentir les échos de nos bois !

Puis, variant les sons de mon humble musette,
Paisiblement assis sur la naissante herbette,
Ou suivant en jouant les replis d'un ruisseau,
Des jardins et des champs je peindrais le tableau.

Et comme l'abeille
Qui, de fleur en fleur,
Pillant la corbeille
Et flairant l'odeur
Des parfums de Flore,
Et, même du jour
Prévenant l'aurore,
Revoit tour-à-tour
Les beautés nouvelles
Qui, dans le jardin,
Renaissent plus belles
Au frais du matin ;
Ma Muse légère
Ainsi volerait
Parmi la fougère,
Et là chanterait
La riche verdure
Qui, de son manteau,
Revêt la nature
D'un éclat nouveau :
Toutes les merveilles,
Des jardins, des prés,
Les roses vermeilles,
Les œillets pourprés,
L'humble violette,
Le narcisse en fleur,
La blanche pâquette,
L'agréable odeur
Du lilas nouveau,
Embaumant l'enceinte

D'un riant berceau,
La sombre hyacinthe,
Tous les trésors enfin que les tendres zéphyrs
Font éclore au printemps au gré de nos désirs ;
Et les fruits abondants que nous offre l'automne ;
Et les champs jaunissants que, plein d'espoir, moissonne
Le joyeux laboureur, suivi de ses enfants,
Seraient aussi l'objet de mes rustiques chants.

Mais où m'emporte donc ma folle rêverie ?
Pourquoi ces vains désirs de louer ma patrie ?
Adieu, vœux impuissants ! mon esprit désormais
Va, pour se consoler, former d'autres souhaits.
" Prospère, O Canada, grandis longtemps encore.
" Puisses-tu des malheurs que l'Europe déplore
" Ignorer à jamais les funestes excès !
" Puisses-tu détourner les rapides progrès
" De cet esprit nouveau dont le sombre délire
" A renverser tout ordre exerce son empire !
" A l'ombre du drapeau de la fière Albion
" Attends en paix l'instant où, comme nation,
" Sous l'égide du Dieu modérateur suprême,
" Tu pourras, libre enfin, te gouverner toi-même"

Oh ! si le ciel propice écoute tous mes vœux,
Que mon pays alors verra de jours heureux !
D'autres célèbreront son bonheur et sa gloire ;
Je n'irai point contre eux disputer la victoire.
Puisque du don des vers le ciel sage et discret
Me condamne à toujours ignorer le secret,
Froid versificateur, sans génie et sans verve,
Je ne veux plus rimer en dépit de Minerve.
Mais si plus tard sa voix, réveillant mon ardeur,
M'appelait à mourir ou vaincre au champ d'honneur,

Digne fils des héros que guidait d'Iberville,
Et comme eux méprisant une crainte servile,
J'irais, je volerais au milieu des combats.
Du belliqueux clairon les sonores éclats,
Sous nos drapeaux vainqueurs nous appelant aux armes,
Pour moi dans ce grand jour auraient autant de charmes
Que la paisible voix de l'humble chalumeau,
Qui module le soir les chants gais du hameau ;
Car ma seule devise et mon plus beau partage,
Ma gloire et mon bonheur, en tout temps, à tout âge,
Sera toujours d'aimer, de défendre à la fois
NOS INSTITUTIONS, NOTRE LANGUE ET NOS LOIS.

L'ABBÉ CHARLES TRUDELLE.

UNE PAGE DE NOTRE HISTOIRE

Discours prononcé par M. Adelard Boucher, à Montréal, le 26 Octobre, 1858.

Mesdames et Messieurs,

Aujourd'hui, vingt-six octobre, quarante-cinquième anniversaire de la glorieuse bataille de Chateauguay, le Cabinet de lecture Paroissiale inaugure, vraiment sous d'heureux auspices, son troisième cours de séances littéraires. Le succès qui a constamment couronné cette œuvre admirable pendant les deux premières années de son existence, n'offre rien d'étonnant, si l'on en considère d'une part l'importance et l'utilité, d'autre part le zèle que n'a cessé de déployer son habile et infatigable Directeur, et enfin, l'intérêt et la diversité des matières qu'y ont traité si souvent les savants *lectureurs* qui m'ont précédé dans cette tribune.

. . . . . .

. . . . . .

Le choix d'un sujet qui puisse plaire à tous n'est pas ordinairement chose facile, mais j'ai ici cet avantage que celui que j'ai à traiter rencontrera toutes vos sympathies. A l'imitation donc du digne et savant ecclésiastique, (M. Rouxel) qui nous entretint, vers cette époque, l'an dernier, de "La vocation de la Colonie de Montréal," je me propose aussi de traiter devant vous, ce soir, une page des plus brillantes de notre histoire. J'ai dit "traiter une page brillante ;"

votre indulgence comprendra que je n'ai pas entendu dire " traiter brillamment " cette page.

Qui d'entre vous, Mesdames et Messieurs, n'a point senti son cœur battre d'une noble envie en lisant dans l'histoire, ou en entendant raconter la vie de ces grands hommes qui ont passé, de temps à autre, sur la scène du monde, et dont le génie, le courage et les vertus ont jeté un si grand lustre sur les siècles où ils ont vécu ? N'était-ce pas ce que nous éprouvions tous lorsque, naguères encore, on nous donnait, du haut de cette tribune, ces esquisses si piquantes sur la carrière du maréchal Saint-Arnaud, sur le jeune vicomte de Villeneuve-Trans, et sur l'immortel Pothier, dont le nom sera, dans tous les siècles, placé parmi ceux des plus célèbres jurisconsultes et des plus illustres théologiens moralistes.

Et pourtant, ces hommes, comme tant d'autres, nous étaient personnellement inconnus. Ils ont vécu sous d'autres climats et sous d'autres cieux : mais leur courage, leurs vertus et leur science ont ennobli l'humanité, et, à ce titre, l'humanité entière, n'importe le point du globe sur lequel ils aient vécu, les réclame pour des frères et leur accorde toutes ses sympathies et toute son admiration. Heureux, me disais-je, heureux le pays qui peut se glorifier d'avoir donné le jour à de pareils hommes !

Mais, à ces réflexions venaient s'en mêler d'autres d'une nature affligeante pour un cœur canadien. Hélas ! me disais-je, notre beau pays du Canada, est-il donc si déshérité des faveurs du ciel qu'il ne puisse montrer au moins un seul homme qui ait laissé quelques traces remarquables de son passage ? En sommes-nous donc réduits à aller chercher à l'étranger des

sujets pour les présenter à notre admiration et les proposer pour modèles à la jeunesse canadienne ?

Non, Mesdames et Messieurs, hâtons-nous de le dire, nous n'aurons point la honte d'avoir à avouer notre stérilité. Non, notre histoire nous fournit des hommes éminents, de grandes figures, qui ont laissé sur le sol que nous habitons, des traces glorieuses et durables : la mine est abondante, il ne faut que savoir l'exploiter.

Pendant que, tout plein de ces réflexions, je me disposais à mettre la main à l'œuvre, mon attention fut attirée par l'annonce d'un ouvrage qui venait de paraître à Montréal et qui avait pour titre : " l'Héroïne de Chateauguay " ou la fameuse bataille du vingt-six octobre 1813. J'ouvre le livre avec empressement. Mais quelle déception ! Ouvrage de pure fiction, et dont l'imagination de l'auteur avait fait tous les frais ; intrigues, complots, où entrent en scène, Anglais, Canadiens, Américains et Sauvages. Je rejette le livre presqu'avec dégoût. Non, ce n'est pas là une épisode de notre histoire : la vérité, la simple vérité historique avant tout ! On ne saurait trop s'élever contre cette étrange manière d'écrire l'histoire : c'est la défigurer, c'est la ravaler, c'est fausser l'esprit et les idées de la jeunesse, dans les mains de laquelle tombent ces livres de pure fiction.

Pourtant il me semble, Mesdames et Messieurs, que ce beau fait d'armes qui immortalisera à jamais la guerre de 1812, traité selon toute la vérité historique, aura toujours droit d'exciter l'enthousiasme d'un auditoire canadien. Vous raconter les causes de cette guerre, les suites qu'elle a eues ; faire passer devant vous les acteurs de cette époque mémorable, c'est ce

que je me suis proposé de faire, dans mon discours de ce soir : heureux, si je pouvais réussir à effacer, au moins en partie, les impressions erronées qu'auraient laissé, dans l'esprit de ceux qui l'ont lu, le roman que je viens de mentionner.

Et cependant je n'ose presque continuer ; non que je doute de votre indulgence ; je sais qu'elle est acquise à tous ceux qui montent à cette tribune avec de la bonne volonté ; mais je l'avoue, je me sens mal à l'aise pour parler de notre histoire en songeant que nous avons près de nous un homme qui a déjà tant et si bien écrit du Canada, dans les Vies de messire Olier, des Sœurs Bourgeois, Youville et Mance et de Mlle. Leber, et qui s'occupe, dit-on, dans ce moment à couronner ce travail par " l'Histoire générale de la Colonie de Montréal." Cependant ce savant biographe, fût-il ici présent, je n'en continuerais pas moins mon discours, persuadé que son indulgence est au niveau de sa profonde érudition.

J'entre donc en matière sans plus de préambule.

Nous sommes à cette époque de 1812 et de 1813. Vous savez qu'alors toute l'Europe était en armes. Depuis plusieurs années, notre pays contemplait, avec anxiété, mais sans en ressentir les secousses, les luttes gigantesques de Napoléon I contre l'Angleterre et les autres grandes puissances de l'Europe. Cette guerre, il est vrai, gênait extraordinairement nos relations commerciales avec la France et certains pays de l'Europe, ses alliés ; mais avec l'Angleterre, notre commerce n'en était devenu que plus actif. Le blocus continental imposé par Napoléon à l'Angleterre, en lui fermant les ports de la Baltique, forçait cette puissance à venir s'approvisionner dans sa colonie, des

choses qui lui étaient nécessaires et indispensables pour soutenir cette guerre désastreuse. Dès lors nos céréales, nos alkalis, notre bois de construction, atteignirent un prix presque fabuleux. Déjà, dès 1803, des chantiers de construction de marine marchande, établis au bas de notre ville, avaient donné à ce genre de commerce, une activité extraordinaire. Mais la cessation des hostilités tarit pour nous cette branche d'industrie : il n'en reste plus de trace aujourd'hui.

Bien plus, l'état de paix, dont nous avions joui jusque-là, ne devait malheureusement pas, non plus, durer longtemps. La Providence avait décrété que le souffle de la guerre, qui désolait l'Europe, traverserait les mers, et se ferait sentir dans cette colonie, naguères si heureuse.

Les Etats-Unis, voyant l'Angleterre engagée dans cette terrible lutte, en profitèrent pour élever contre cette puissance des motifs de plainte réels ou supposés. Déjà leur gouvernement avait décrété l'embargo sur les vaisseaux anglais, et défendu même tout commerce avec le Canada. Tout faisait donc présager une rupture ouverte entre les deux pays : elle ne se fit pas attendre. La guerre fut déclarée en juin de cette année 1812, et proclamée aussitôt solennellement à Québec et à Montréal.

Quoiqu'on s'attendît généralement à cet événement, il ne laissa pas néanmoins de causer partout une grande sensation. Les villes, en peu de jours, prirent un aspect tout militaire. La presse jeta le cri d'alarme. Les citoyens s'assemblèrent, en masse, pour délibérer sur les dangers de la chose publique. Les Sauvages, nos fidèles alliés, accourus au premier signal, dansèrent leurs danses de guerre. Il n'y eut pas même

jusqu'à nos paisibles maisons d'éducation, où le culte des muses ne faillit être interrompu pour les travaux de Mars. Partout retentissaient des chants guerriers, des refrains militaires :

Mourir, c'est rendre à la nature,
Un don qu'elle nous a prêté ;
Quiconque meurt sous son armure,
Renaît à l'immortalité.

Le bruit du tambour
Nous rappelle au camp, Rataplan, &c.

Cependant, une grande inquiétude s'emparait involontairement de tous les esprits. Cette déclaration de guerre nous prenait à l'improviste. Nous n'avions à opposer à l'ennemi qu'à peu près deux régiments de troupes régulières.

Le Général Prevost, qui gouvernait alors la colonie, venait, il est vrai, d'ordonner la levée de quatre bataillons de milice d'élite et incorporée ; mais il fallait du temps pour organiser ces recrues, pour les exercer au maniement des armes. Il fallait surtout des chefs habiles et qui possédassent la confiance entière du soldat. Le danger était pressant, imminent : l'ennemi s'avançait en force.

D'un autre côté les Canadiens tournaient leurs regards vers leur Evêque, dont le patriotisme bien connu les assurait de la part pleine d'anxiété qu'il devait prendre dans le danger public. Ils voulaient avoir sa sanction avant de voler à la défense de la Patrie. Malheureusement, Mgr. Plessis, Evêque de Québec, était alors éloigné de sa ville épiscopale ; le soin des missions le retenait au fond du district de Gaspé. L'hésitation, le trouble furent extrêmes. Un moment de retard pouvait devenir fatal et compromettre la sûreté publique. Mais, rassurez-vous, Mes-

dames et Messieurs ; un homme va se rencontrer, qui, par sa parole puissante, va dissiper toutes les craintes et réveillera le courage dans tous les cœurs.

Cet homme, universellement respecté pour son éloquence, et son savoir, chéri pour ses manières engageantes et polies, cet homme dont le nom, (nous disent les mémoires du temps,) faisait, de son vivant, autorité dans la province, c'était le très regretté Jean Henri Auguste Roux, septième Supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal. Nous n'avons pas eu le bonheur de voir cet homme vénérable, non plus que vous, jeunes compatriotes de mon âge qui m'écoutez : nous sommes venus trop tard ! mais plusieurs dans cet auditoire ont eu cet avantage. Leurs cheveux blancs attestent que déjà vingt-sept hivers ont refroidi ses cendres. Mais ce qui le fera connaître de tous, ce sont les ouvrages qu'il a laissés : monuments qui survivront à sa mémoire. Grand nombre de traités "ex professo," sur des points de loi très compliqués et très difficiles, et également remarquables pour la clarté du style et la force du raisonnement, lui ont valu, ici comme en Europe, les éloges des jurisconsultes les plus estimés.

Cet homme a mesuré, d'un coup d'œil, toute la gravité de la circonstance. En sa qualité de Grand Vicaire de l'évêque de Québec, il va le remplacer, et prêcher la croisade en son nom. L'appel qu'il fit alors, au peuple canadien, est un chef-d'œuvre d'éloquence et de littérature : à ces titres, vous me permettrez de vous en faire la lecture, et vous verrez que l'éloignement du temps et des circonstances pour lesquelles il fut écrit, n'a rien enlevé à cette courte production, de sa fraîcheur ni de son mérite.

" MANDEMENT

" *De messire Jean-Henri-Auguste Roux, vicaire-général du diocèse de Québec.*

(Pour la Paroisse de Montréal.)

" Dans ces temps difficiles, vous espériez, nos très chers frères, entendre la voix de votre Evêque : elle aurait été bien plus puissante sur vos cœurs. Mais puisque son zèle l'a éloigné de vous et qu'il nous a chargé de tenir sa place auprès des fidèles confiés à ses soins, nous osons vous recommander, en son nom, des devoirs qui vous sont chers ; nous venons vous inviter à vous placer à la hauteur des circonstances, à élever vos âmes au niveau de nos dangers.

" La guerre, qui depuis tant d'années, désole les deux mondes, avait, jusqu'à présent, épargné nos foyers. Au milieu des calamités qui pèsent sur tant de royaumes, nous ne cessions de goûter les douceurs de la paix, de jouir même de la plus riche abondance. Heureux si nous avions mieux senti la main divine qui répandait sur nous ses bienfaits ! Nos voisins, jaloux de notre bonheur, se sont armés pour nous le ravir ; ils viennent de nous déclarer la guerre ; ou plutôt, c'est un Dieu irrité qui veut se servir de leurs conseils et de leurs bras pour se venger de nos crimes.

" Que ferons-nous, nos très chers frères, à la vue des maux qui nous menacent ? D'abord nous emploierons les ressources humaines. La jeunesse s'armera pour repousser une attaque injuste : au premier signal de nos chefs, elle marchera pour combattre l'ennemi. S'il était besoin d'exciter leur valeur martiale, que de motifs ne pourrions-nous pas leur représenter ? Nous

vous rappellerions la bravoure de vos ancêtres, toujours prêts à voler au combat contre les ennemis de leur Roi,—tenant pour ainsi dire, comme les Juifs, une main à la charrue qui les nourrissait, et l'autre à l'épée qui défendait leur pays.

" Vous êtes les enfants de ces héros. Nous vous rappellerions cette bravoure personnelle qui semble née avec vous, et couler dans vos veines, avec le sang de vos pères. Chaque évènement nous en fournit quelque trait. Nous le vîmes cet enthousiasme guerrier qui vous saisit, quand la guerre, il y a quelques années, semblait toucher à nos frontières. Nous l'avons vu, cette bravoure, dans ces temps, quand notre ville s'est ébranlée, comme un seul homme, " quasi vir unus," pour faire observer la loi. Nous vous rappellerions tous les intérêts qui vous commandent. Vous avez vos biens à défendre, votre liberté à conserver, et tout ce qui doit transporter des âmes fières, —vous avez à soutenir votre honneur, et peut-être l'honneur de vos épouses et de vos filles, et surtout, l'honneur de votre religion qui serait bien humiliée, si vous pouviez cesser un moment de soutenir les drapeaux de votre Roi. Nous vous rappellerions la force de la Puissance qui vous protége. C'est la Grande-Bretagne toute brillante de mille rayons de gloire, seule debout au milieu de tous les trônes fracassés; la Grande-Bretagne qui ne livre des combats que pour remporter des victoires, qui n'attaque les forteresses que pour les emporter, qui ne défend les pays les plus faibles que pour les rendre invincibles !

" Notre Mère-Patrie qui protège si puissamment les royaumes étrangers, pourrait-elle abandonner ses enfants ? Et ce bras qui soutient l'Europe chancelante,

ne vous semblera-t-il pas assez fort pour vous soutenir? Nous vous rappellerions le Général qui nous commande. Nous le connaissons ici par mille traits de bonté pour le peuple canadien ; nous le connaissions avant, par les places qu'il a si glorieusement défendues, par les places qu'il a si vaillamment conquises. La bonté, le courage, le bonheur du général, que faut-il de plus pour animer le courage du soldat ?

" Mais, nos très chers frères, ce qui met le comble à nos espérances, c'est que le ciel sera pour nous ; nous ne faisons que nous défendre contre une attaque inattendue, et le ciel pourrait-il abandonner la juste cause de l'homme pacifique, qui se borne à défendre ses foyers ?

" Un peuple que nous regardions comme notre ami, qui venait en foule partager le bonheur de nos climats, c'est lui qui vient subitement troubler et menacer nos paisibles retraites ! Le ciel laisserait-il impuni le mépris de la plus touchante hospitalité ? Et ce temple, et ces autels, l'ennemi, s'il était vainqueur, les respecterait-il ? Le ciel vous en a confié la défense. Le ciel sera pour ceux qui les préserveront de l'outrage. Ces autels, nous les environnerons, nos très chers frères, tandis que vous combattrez pour les défendre. Comme Moïse, nous lèverons les mains sur la montagne sainte, et vous, comme Israël, vous triompherez dans nos plaines.

" Mais, nos très chers frères, la guerre est un châtiment du ciel. Voulez-vous donc la rendre glorieuse ? Voulez-vous la faire cesser parmi vous ? Faites cesser l'iniquité, convertissez-vous. Par la pureté de vos mœurs et par votre pénitence, apaisez la justice divine,—par l'ardeur de vos prières, ramenez les misé-

ricordes anciennes, et alors le ciel sera pour vous plus que jamais. Le ciel est pour ces soldats qui se souviennent qu'ils sont les soldats de Jésus-Christ, avant que d'être soldats du Prince ; et vous-mêmes, vous doublerez votre valeur par votre innocence. Quand on a la conscience pure, on ne craint pas la mort.

" Le champ d'honneur, où l'on perdrait la vie, ne serait que l'escabeau qui ferait monter au trône immortel le soldat qui mourrait pour son Dieu, sa Patrie et son Roi.

" O Marie, Vierge tutélaire de cette Province, de cette ville, placez nos guerriers sous l'égide de vos ailes ; ramenez-nous nos amis, nos frères, nos enfants, nos défenseurs ; ramenez-les tous couverts de lauriers. Soyez pour nous la Reine des Victoires, comme vous la fûtes pour nos pères, comme vous l'êtes pour les deux mondes, pour la terre et pour la mer. Que vos prières nous obtiennent des triomphes qui nous assurent une paix prompte et honorable.

" Donné à Montréal, &c.,

" J. H. Aug. Roux,

" Vic.-Gén. du Diocèse de Québec.

" Juillet, 1812."

Qui aurait pu, Mesdames et Messieurs, rester insensible à un appel si éloquent ? Aussi vous est-il plus facile de vous figurer, qu'à moi d'exprimer l'effet immense qu'il produisit. Ces accents, pleins d'énergie, donnèrent un nouvel élan au patriotisme et au courage des citoyens. On s'empresse, on accourt de tous côtés se ranger sous les drapeaux des divers corps d'armée qui se formaient alors : la milice incorporée, les *Canadian Fencibles*, les corps des Voyageurs, des Chasseurs et les Voltigeurs Canadiens.

Mais c'était surtout ce dernier corps, celui des Voltigeurs, qui semblait avoir plus d'attrait pour les enfants du pays. Armé à la légère et destiné à un combat de tirailleurs, comme son nom l'indique, ce bataillon était tout-à-fait dans le goût d'un peuple vif, agile, alerte ; qualités qu'il a reçues en héritage de ses ancêtres. L'opinion unanime de tous les hommes de guerre étrangers qui sont venus dans ce pays, a toujours été que l'infanterie de ligne, la grosse infanterie, ne convenait point du tout aux Canadiens. C'était, entre autres, l'opinion de M. Caisac, lieutenant aux Chasseurs d'Afrique, et que la mort vient malheureusement de nous enlever à Toronto, où il s'était établi. Ce personnage distingué avait formellement exprimé sa conviction à ce sujet, dans une suite d'articles remarquables, publiés dans les journaux, sur la meilleure méthode d'organisation militaire en Canada.

C'était donc par goût et comme par instinct que nos Canadiens se portaient vers le régiment des Voltigeurs. Aussi fut-il le premier en état d'organisation complète, et prêt, avant tous les autres, à entrer en campagne. On eut le bon esprit de ne pas affubler ce corps de l'uniforme de rigueur rouge et blanc, dont les couleurs brillantes exposent le soldat à être aperçu de trop loin et à servir ainsi plus facilement de point de mire à l'ennemi ; mais on lui en donna un de couleur sombre, gris de fer foncé, avec parements noirs, costume beaucoup plus propre à le servir dans le genre de combat qui allait s'engager.

Ce régiment s'est toujours distingué depuis entre les autres, dans divers engagements où il s'est trouvé, notamment au village de Lacolle et à Chrysler's Farm.

C'étaient nos Zouaves Canadiens, et ils méritaient ce nom, autant par leur hardiesse et leur bravoure, que par leur agilité. On les vit, plusieurs fois, dans la journée de Chateauguay, courir à l'ennemi, et après une première décharge, disparaître comme par enchantement. "Eclipse de ces Messieurs," comme disent les Zouaves Français. Qu'étaient-ils devenus? Vous en eussiez trouvé un nombre couchés dans les fossés qu'ils avaient rencontrés sous leurs pas, chargeant et déchargeant leurs armes dans cette position, d'autres se glissant le long des clôtures, ou abrités par des troncs d'arbres, avec lesquels la couleur de leur habillement les identifiait presque, le reste enfin, escaladant, avec l'agilité de l'écureuil, les haies et les maisons, et chacun faisant un feu meurtrier sur leurs ennemis restés à découvert. On ne saurait croire combien ceux-ci se trouvèrent soudainement déconcertés d'avoir à lutter contre des ennemis invisibles et insaisissables.

Le gouverneur Prevost avait fait preuve d'un grand tact militaire, en donnant le commandement de ce corps d'élite à un officier distingué d'origine française, le major Charles Michel de Salaberry, du 60e Régiment ou "*Royal American.*" Les soldats, de leur côté, étaient fiers de marcher sous les ordres d'un homme de commune origine avec eux, parlant la même langue, et déjà illustré par mille preuves de bravoure et de capacité. Le mérite personnel de ce commandant était encore relevé par le souvenir de deux de ses frères morts glorieusement en Espagne, l'un au siége de Badajoz, le second à Salamanque; enfin par celui de Louis de Salaberry, major du 1er Bataillon des "*Royal Canadian Volunteers,*" père

de ces trois héros, et lui-même autrefois si respecté et si aimé des Canadiens. (1)

Voilà comme les soldats canadiens-français savent témoigner leur reconnaissance à ceux de leurs officiers dans lesquels ils ont trouvé le commandement doux et honnête.

Mais déjà le canon grondait dans le sud. C'était le Général Dearborn, qui, parti d'Albany où il avait établi son quartier général, s'avançait, à marches forcées, sur nos frontières avec des troupes nombreuses et bien munies. A la tête d'un détachement fort de 5,000 hommes, le Général Hampton, pensant ne trouver que peu ou presque point de résistance, tenta de surprendre le district de Montréal, et osa même traverser la ligne, et s'avancer jusqu'au premier village canadien ; mais il avait compté sans nos braves milices incorporées, et, surtout, sans nos Voltigeurs, qui avaient coupé les chemins, construit des abattis considérables, et opposé ainsi une barrière infranchis-

(1) Le trait suivant pourra donner une idée du respect et de l'affection que portèrent toujours au commandant les soldats du "*Royal Canadian Volunteers.*"

Lorsque ce régiment, formé en 1796, fut licencié, à Québec, en 1804, c'était le vieux major Louis de Salaberry qui avait le commandement du 1er Bataillon, presque tout composé de Canadiens-Français, (il avait succédé dans ce grade à M. Joseph de Longueil, mort depuis quelques années.) Salaberry assembla donc son bataillon, et leur fit ses adieux dans des termes qui rappellent les adieux de Napoléon à sa vieille garde, à Fontainebleau. "Soldats," s'écria-t-il, "il a plu à Sa Majesté d'ordonner le licenciement "de notre régiment, et elle vous remercie de vos services. Vous avez "toujours rempli vos devoirs avec fidélité. Les punitions ont été bien "rares et très-légères dans votre bataillon, ce qui est une preuve irrécu-"sable de votre bonne conduite. Maintenant, mes enfants, nous allons "nous dire adieu, et nous séparer pour toujours. Vous allez retourner "dans vos familles : mais promettez-moi que si jamais votre drapeau repa-"raissait à vos regards, vous le salueriez avec respect. Sa vue vous "reportera aux jours que nous avons passés ensemble, et j'espère aussi "qu'il rappellera votre vieux major qui vous a toujours beaucoup aimé. ."

A ces mots il veut se dérober à ses soldats pour leur cacher l'émotion qui l'oppresse. Mais ceux-ci ne lui en laissent pas le moyen. Ils se précipitent, ils l'entourent, en poussant des *hourrahs* frénétiques, l'enlèvent, malgré ses prières et sa résistance, et lui faisant un siége de leurs armes renversées, ils le portent en triomphe jusqu'à sa demeure !

sable à l'armée ennemie. Hampton déconcerté se borna à quelques escarmouches; mais partout repoussé, il est contraint de rétrograder; et n'ayant pu forcer nos lignes, il va tenter un passage par la rivière Chateauguay.

Le Colonel de Salaberry, à qui les mouvements de l'ennemi n'échappaient point, laissant à Odellton le gros de son armée, se porta de ce côté, avec un faible détachement de trois cents hommes, composé d'une compagnie de "Canadian Fencibles," de deux compagnies de ses Voltigeurs, de quelques milices et de quelques auxiliaires iroquois.

Le 26 octobre, à pareil jour qu'aujourd'hui, vers les dix heures du matin, le Colonel de Salaberry découvrit la cavalerie et les troupes légères de l'ennemi qui s'avançaient des deux côtés de la rivière Chateauguay. Aussitôt, et malgré la faiblesse des moyens dont il pouvait disposer, il forme la résolution héroïque de l'arrêter à tout prix. La poignée d'hommes qu'il commandait était postée sur le côté nord de la rivière, et protégée en front par une petite redoute et un abattis construit à la hâte. Le flanc droit était appuyé par un parti de vingt-deux sauvages, et la gauche par une compagnie du 3e bataillon de la milice incorporée, sous les ordres du capitaine Daly, à environ trois-cent-cinquante pas de distance et de l'autre côté de la rivière dont la largeur en cet endroit n'excède guère trente pas. Sur quatre ravins profonds, Salaberry établit autant de lignes de défenses; les trois premières lignes étaient distantes l'une de l'autre d'environ deux cents pas; la quatrième était, à peu près, à un demi mille en arrière et commandait, sur le côté droit de la rivière, un gué qu'il

était très-important de défendre, afin de protéger la rive gauche. Il fit faire sur chacune de ces lignes une espèce de parapet qui s'étendait à quelque distance dans le bois, pour garantir sa droite. Le parapet sur la première ligne formait un angle obtus à la droite du chemin. Toute une journée fut employée à fortifier cette position, qui avait l'avantage de contraindre l'ennemi, s'il voulait attaquer, à traverser une grande étendue de terrain plat et sans défense, et à s'éloigner ainsi de ses ressources. Dans cette position on attendit l'approche de l'ennemi.

Dès le 21 précédent, l'armée américaine avait laissé son camp de Four Corners, et ayant passé la ligne frontière, elle avait obtenu d'abord un léger avantage, en surprenant un petit détachement de sauvages, et en repoussant un piquet de milice sédentaire, placé à la jonction des rivières Outarde et Chateauguay : postée sur ce terrain elle avait incontinent établi une communication avec le reste du camp pour pouvoir faire avancer son artillerie.

Le 24, ces préparatifs étaient terminés, et, le lendemain, le général Hampton se prépara à marcher en avant. Le 26 octobre au matin, par un temps magnifique, il fit passer la rivière à sa colonne de droite, à environ trois quarts de mille, en front des piquets canadiens. Bientôt après, cette colonne se déploya sur deux lignes, à environ soixante-quinze toises de la position occupée par le capitaine Daly.

En même temps, la colonne gauche, commandée par le général Hampton en personne, composée de quatre régiments d'infanterie, de deux cents chevaux, s'avança vers l'abattis, dépourvue toutefois de deux pièces d'artillerie que la destruction des ponts opérée

par nos Voltigeurs, avait empêché d'avancer. L'attaque commença vers les deux heures de l'après-midi. Le feu des ennemis fut d'abord faible et mal dirigé, et malgré tous ses efforts pour se forcer un passage, par des assauts répétés, il fut tenu en échec, par le feu vigoureux et bien dirigé du colonel de Salaberry, et de ses braves Voltigeurs, Fencibles et Sauvages. Le colonel de Salaberry était debout sur un tronc d'arbre renversé, posté à l'extrême gauche de ses soldats, et près de la ligne ennemie, dont il distinguait tous les mouvements, sans en être lui-même aperçu. La carabine à la main il animait ses soldats de la voix et du geste. A ses côtés, était un jeune trompette canadien, qui, pour mieux tromper l'ennemi, avait ordre de sonner la retraite lorsqu'on commandait la charge, et le contraire pour ordonner la retraite. Ce stratagème convenu d'avance avec nos troupes, mais heureusement ignorée de l'ennemi réussit à l'abuser complètement, et jeta la confusion dans l'armée américaine, qui entendait continuellement sonner la retraite, et la voyait pourtant s'opérer d'une manière si étrangement désastreuse pour elle.

Bientôt, les Américains, entendant les fanfares des corps et des trompettes placées à dessein, à différents intervalles dans les bois, par le colonel de Salaberry, crurent que les Canadiens s'avançaient sur eux en grand nombre, et leur ardeur se ralentit.

Sur le côté opposé de la rivière, la brigade légère américaine, commandée par le colonel McCarthy, et qui avait été détachée de la colonne de droite, pour tourner la position du capitaine Daly et la prendre en flanc, fut arrêtée dans son progrès par l'audace et la vivacité avec laquelle nos soldats marchèrent en

avant, soutenus par une compagnie de milice de Chateauguay, sous les ordres du capitaine Bruyères ; le feu vif et bien soutenu de ces deux compagnies, et les manœuvres savantes des deux commandants firent échouer l'entreprise de l'ennemi ; mais malheureusement le brave capitaine Daly atteint à la hanche et à l'épaule, de plusieurs coups de feu, et le capitaine Bruyères, aussi grièvement blessé en se heurtant contre un tronc d'arbre, dûrent être emportés du champ de bataille.

Le commandement de la compagnie du capitaine Daly passa alors entre les mains du Lieut. Schiller. Ce vaillant et intrépide militaire, dont l'ardeur croissait avec le péril et la longue durée du combat, resté jusqu'à cette heure indécis, sentit aussitôt la responsabilité de la charge qui lui était dévolue. Lui aussi anime ses soldats, qui, encouragés par l'exemple de leur nouveau chef (au dire de ses compagnons d'armes qui survivent encore aujourd'hui) firent des prodiges de valeur.

Ah ! messieurs, c'est qu'ils étaient Canadiens, et ils le comprirent bien ! Ces soixante braves en face de 1500 Américains, sentaient à quel point reposait sur eux l'espoir de la patrie. Oui, de leur patrie, qui leur avait ordonné d'aller à la frontière défendre leurs foyers menacés. Ces héros entraînés à la victoire par les paroles patriotiques que je vous citais tantôt, invincibles par leur propre courage, que stimulait davantage le souvenir chéri de la glorieuse France ; ces héros, mes amis, firent un exploit qui retentira dans la postérité, et qui devra à jamais faire palpiter de joie et d'un légitime orgueil tout cœur où reste encore la plus petite étincelle du feu sacré de l'amour de la patrie.

Combats des Thermopyles, vous pâlissez devant les ravins de Chateauguay ! Azincourt, la tache que tu imprimas sur les drapeaux de la France, est lavée en ce jour par ses valeureux descendants ! Et toi même, glorieuse journée de Carillon, ton éclat est rehaussé par la victoire qui vient d'illustrer les armes de tes petits enfants !

La division américaine, sous les ordres du colonel Purdy, avait été envoyée pendant la nuit précédente, pour s'emparer du gué, et tourner la position des Canadiens. Elle s'égara dans les bois. Cependant elle arriva à ce gué, pendant le combat, mais elle fut repoussée et mise en désordre, par un piquet de soixante hommes de la milice de Beauharnois qui y avait été posté.

N'ayant ainsi pu obtenir aucun avantage sur cette troupe de vrais Spartiates, et voyant ses plans déconcertés par la défaite de cette division, Hampton prit le parti d'ordonner la retraite, et de repasser la frontière.

Ainsi se termina, vers les six heures du soir cette bataille à jamais mémorable.

La perte de l'ennemi fut considérable ; elle s'accrut encore beaucoup, par la méprise de quelques-uns de ses corps détachés qui s'entrefusillèrent dans les bois : l'ennemi s'empressa d'enlever tous ses morts parmi lesquels se trouvaient plusieurs officiers de marque ; nos soldats trouvèrent pourtant encore une quarantaine de morts échappés aux recherches de leurs compagnons, et plusieurs chevaux laissés aussi sur la place, bien que l'inégalité du terrain n'eût pas permis aux corps de cavalerie d'agir en masse. La perte des nôtres fut presque insignifiante ; trois

hommes seulement canadiens-français, dont deux appartenaient au corps des Voltigeurs, le troisième aux Fencibles. Deux furent tués sur le champ de bataille, l'autre mourut peu après de ses blessures.

L'heure avancée, Mesdames et Messieurs, ne me permet pas d'énumérer ici, plus au long, les brillants exploits qui illustrèrent chacun des corps en particulier. Je me bornerai à mentionner les noms de ceux qui se sont le plus distingués dans ce combat où tous s'immortalisèrent ; ce sont entre autres le Lieut.-Colonel McDonell, les capitaines Lamothe, Gaucher, Lévesque, Debartzch, Fergusson, Jean Bte. et Juchereau Duchesnay, Ducharme, Longtin et Auneau, les Lieutenants Guy, Johnson, Hebben, Powell et Plinguet, les sauvages Louis Langlade, Noël Aunance et Barlet Lyons, et les soldats Vincent, Pelletier, Vervais, Dubois et Clapion auxquels j'ajouterai ces deux braves que vous voyez devant vous, restes glorieux de cette invincible armée.

Tel est ce combat de Chateauguay, où les Canadiens se couvrirent d'une gloire immortelle, pour avoir tenu en échec, et finalement forcé à la retraite, une armée vingt fois plus nombreuse, pleine de confiance dans ses propres forces, et dont le général s'était vanté de venir établir ses quartiers d'hiver à Montréal. On avait vu, sans doute, des batailles plus acharnées et plus meurtrières, mais aucune dont les résultats furent acquis si glorieusement et à si peu de frais.

Cet exploit sauva le pays. Aussi dans toute la Province, il n'y eut qu'une voix pour célébrer ce triomphe.

Les deux chambres du Parlement Provincial, par

le ministère de leurs présidents, adressèrent au colonel de Salaberry, des remerciments publics : Son Excellence le Gouverneur Sir Geo. Prévost, le recommanda à George IV, alors Prince Régent ; Edouard, duc de Kent, père de la Reine actuelle, fit frapper une médaille d'or en mémoire de cette action célèbre, et conféra à ces vaillants défenseurs du pays, le privilége de conserver toujours les drapeaux qu'ils avaient su si bien défendre : enfin il adressa à notre héros, au nom de la mère-patrie, une lettre de félicitation écrite de sa propre main, dont voici un extrait :

PALAIS DE KENSINGTON,
21 Mars, 1814.

Mon cher De Salaberry,

C'est le 22 décembre que je reçus votre lettre du 28 octobre précédent ; les détails de votre brillant exploit, contre l'ennemi, ne vinrent à ma connaissance que quelques jours plus tard par l'entremise de votre illustre père et de votre beau-frère Duchesnay.

KENSINGTON PALACE,
21st March, 1814.

My dear De Salaberry,

It was on the 22nd of December that I received your letter of the 28th of October, and a few days afterwards, through your worthy father and brother in law Duchesnay, the details of your brilllant repulse of the ennemy.

It will be needless for me to say more in this, than that I appreciate as highly your distinguished conduct on the memorable occasion in question, as if it had been noticed by those, whose duty it was to notice it in a manner commensurate to your merits. It is easy to form an opinion why more ample justice was not done you ; but upon this head, it may perhaps be more prudent to be silent ; more especially, as you may take my word for it, that here, there is but one opinion as to the credit you have done yourself.

I sincerely hope that the exertions now making by Government to send an adequate force to America, will be the means of maintaining a superiority upon Lake Ontario.

It is a great satisfaction to me to find that the Canadian militia, both embodied and sedentary, have behaved so well ; and when it is considered how inefficient the militia laws are to the proper government of the men,

Je n'ai pas autre chose à vous dire à cet égard sinon que je n'apprécie pas moins votre conduite distinguée, dans l'occasion mémorable dont il s'agit, que si le fait m'eût été mandé par ceux pour qui c'eut été un devoir de le faire, et cela d'une manière proportionnée à votre mérite. On peut facilement comprendre pourquoi plus ample justice ne vous a pas été rendue ; pourtant il est peut-être plus prudent de garder le silence à cet égard ; vû surtout (croyez-en ma parole) qu'ici il n'y a qu'une voix sur l'honneur que vous vous êtes fait dans cette circonstance.

J'espère avec une ferme confiance que les efforts que fait, en ce moment, le gouvernement pour envoyer une force suffisante en Amérique, auront l'effet de maintenir notre supériorité sur le lac Ontario.

J'éprouve une grande satisfaction, en voyant que la milice canadienne, tant la milice incorporée que la milice sédentaire, s'est si bien conduite. Quand je considère combien les lois concernant les milices sont impuissantes à former de simples citoyens à l'art de la guerre, je trouve que votre mérite est au-dessus de tout éloge, pour avoir réussi à amener vos Voltigeurs à l'état de perfection qu'on m'informe qu'ils ont atteint.

---

upon military principles, I think your merit in having brought your Voltigeurs to the state of perfection which, I understand they have attained, is beyond all praise.

With reference to yourself, I will tell you candidly, my wish is, when a proper opportunity offers, to see you promoted to the rank of Colonel, by being nominated an honorary Aid-de-Camp to the Prince Regent ; and then, some day or other, appointed *Colonel propriétaire* of the Canadian Regiment which will then thrive under you, and enable you to remain in your own country, with benefit to that, and honour to yourself. So, do not think of quitting the army upon any consideration, while there is not a chance of your being removed from the defence of your *Dieux Penates.*

I have only to add my kindest remembrance to you repeating, as I conclude, the sentiment of friendship and esteem, with which I ever am

My dear De Salaberry,

Your faithfully,

(Signed.) EDWARD,

Pour ce qui vous regarde personnellement je vous avouerai en toute candeur, que je désire, aussitôt qu'il s'en présentera une occasion favorable, vous voir élevé au rang de Colonel. Nommé d'abord aide-de-camp honoraire du Prince Régent, vous seriez ensuite promu au grade de Colonel propriétaire du régiment canadien qui sous votre commandement ne pourra que s'illustrer, et par ce moyen vous pourrez résider dans votre propre pays pour le plus grand avantage de celui-ci, et pour votre honneur à vous-même. Ne songez donc pour aucune considération à quitter l'armée, tant qu'il n'y aura aucune apparence qu'on vous enlève à la défense de vos *Dieux Pénates.*

Je ne puis que joindre ici mes souhaits affectueux, et vous réitérer, en finissant, l'expression des sentiments d'amitié et d'estime avec lesquels je serai toujours

Mon cher De Salaberry,

Votre fidèle,

(Signé,) Edward,

Trente cinq ans plus tard, le Gouvernement Britannique fit frapper des médailles d'argent, en souvenir du même exploit, et les fit distribuer à ceux qui y avaient pris part et qui vivaient encore. Quoique je n'aie point eu l'honneur de figurer au champ de bataille de 1813, pour des raisons que vous comprendrez sans peine, j'ai l'avantage de posséder une de ces médailles : elle porte d'un côté l'effigie de la Reine Victoria, le revers représente une victoire couronnant un guerrier victorieux.

Cette bataille de Chateauguay eut, comme les plus célèbres de l'antiquité, ses bardes et ses poètes :

Et vous me permettrez sans doute, Mesdames et Messieurs, tout en vous remerciant de votre bienveillante attention, de terminer ce discours par la citation de quelques chants de nos poëtes canadiens sur l'illustre et aimable Chef de cette expédition.

Quoi ! pas un mot pour te défendre !
Ta gloire, tes exploits tout cela dans l'oubli !
Ton nom est-il enseveli
Pour toujours sous ta cendre ?
Toi, le héros de Chateauguay,
Toi, le vainqueur de la Pointe-aux-Erables,
Ces noms impérissables
Passeraient, sans le tien, à la postérité ?

Chaque fois qu'on écrit l'almanach des grands hommes,
Déchire-t-on la page où brillait ton talent ?
L'encre est-elle effacée ; ou si le firmament
Qu'habite ton étoile, échappe aux astronomes ?
Où sont donc ces obus, ces bombes, ces boulets,
Dont les Américains ont senti la brûlure,
Et qui, sur leurs canons, gravaient ta signature
Au bas de tes hauts faits ?

Quand, de gloire énivrée, une jeunesse altière
Se ruait, âme et corps, sur les rangs ennemis !
Qui, cédant au courage, allaient, dans la poussière,
Former des monceaux de débris ;
Là, sous le plomb mortel, qui rasait ton panache,
Tu marchais à la tête, et montrais le chemin
Où tes jeunes guerriers, glanaient, à pleine main,
Leur part des lauriers qu'on t'arrache.

Ces braves voltigeurs, trempés à ton creuset,
Ils étaient beaux à voir, sur le champ de bataille !
Demi-dieux par le cœur, et géants par la taille,
Ils tordaient, dans leur bras, l'Amérique en arrêt !

Quand la mort vint poser ses doigts nus et livides
Sur ton front, où Bellone avait tracé des rides
Et l'immortalité !
Quand ton âme, fuyant sa demeure argileuse,
S'élança vers son Dieu pour prendre radieuse,
Sa place, à son côté ;

On vit nos citoyens, dans des groupes funèbres,
Se pencher sur ta tombe, et répandre des pleurs,
Et ce jour fut inscrit parmi les jours célèbres
Dans le livre des cœurs !

En voici une autre, je choisis entre mille :

. . . . . .

Là, (1) j'ai vu l'homme heureux qui prêche par l'exemple,
Et, chez lui, j'ai connu cette pure amitié
Qu'en tout autre pays, on ne vit qu'à moitié.
Héros et citoyen ! tendre époux et bon maître,
Il est père de tous, sans vouloir le paraître.
Au camp, Léonidas, aux champs, Cincinnatus,
Thémistocle, au conseil, à table, Lucullus :
Sans avoir les défauts de la Grèce et de Rome,
Il réunit en lui les vertus du grand homme !
On voit, à ses côtés, l'air pur, l'air grand, l'air gai,
L'air de Chambly s'y joindre à l'air de Chateauguay.
On contemple, on admire, et bientôt on s'amuse,
Le héros devient chantre, et fait briller sa muse.
Son aimable compagne, aux convives flattés
Présente l'ambroisie, et porte des santés ;
L'enfant, avec douceur, gesticule et sautille,
Et le bon mot succède au nectar qui frétille.
Je me tais. .. .mais où donc, ai-je tant vu, tant ri ?
Chacun l'a déviné. ...c'est chez Salaberry.
La trompette a sonné : l'éclair luit, l'airain gronde ;
Salaberry parait, la valeur le seconde,
Et trois cents Canadiens, qui marchent sur ses pas
Comme lui, d'un air gai, vont braver le trépas.
Huit mille Américains s'avancent, d'un air sombre ;
Hampton, leur chef, en vain veut compter sur leur nombre.
C'est un nuage affreux, qui parait s'épaissir.
Mais que le fer de Mars doit bientôt éclaircir.
Le Héros canadien calme, quand l'airain tonne,
Vaillant, quand il combat, prudent quand il ordonne,
A placé ses guerriers, observé son rival :
Il a saisi l'instant, et donné le signal.
Sur le nuage épais, qui, contre lui s'avance,
Aussi prompt que l'éclair, le Canadien s'élance.
Le grand nombre l'arrête. . .il ne recule pas ;
Il offre sa prière à l'Ange des combats,

---

(1) A Chambly.

Implore, du Très-Haut, le secours invisible,
Remplit tous ses devoirs, et se croit invincible!
Les ennemis confus poussent des hurlements,
Le chef et les soldats font de faux mouvements.
Salaberry, qui voit que son rival hésite,
Dans la horde nombreuse a lancé son élite :
Le nuage s'entrouvre ; il en sort mille éclairs ;
La foudre et ses éclats se perdent dans les airs.
Du pâle Américain la honte se déploie :
Les Canadiens vainqueurs jettent des cris de joie !
Leur intrépide Chef, enchaîne le succès,
Et tout l'espoir d'Hampton s'enfuit dans les forêts.
Oui ! généreux soldats, votre valeur enchante :
La patrie, envers vous, sera reconnaissante!
Qu'une main libérale, unie au sentiment,
En gravant ce qui suit, vous offre un monument :
" Ici, les Canadiens se couvrirent de gloire ;
" Oui ! trois cents sur huit mille obtinrent la victoire !
" Leur constante union fut un rempart d'airain
" Qui repoussa les traits du fier Américain.
" Passant, admire les....Ces rivages tranquilles
" Ont été défendus, comme les Thermopyles ;
" Ici, Léonidas et ses trois cents guerriers,
" Revinrent, parmi nous, cueillir d'autres lauriers."

ADELARD BOUCHER.

ALLELUIA

Resurrexit sicut dixit, alleluia !

I

Satan vient de s'enfuir au fond des noirs abîmes ;
L'immense sacrifice est enfin achevé :
Le monde a consommé le plus grand de ses crimes....
Et le monde est sauvé !

Une hymne a retenti sous les sacrés portiques,
Et les échos du ciel ont redit les cantiques
Que les anges chantaient sur leurs lyres de feu.
Des brûlants Séraphins les augustes phalanges,
Les Trônes étonnés, les sublimes Archanges
Chantent le triomphe d'un Dieu !

Chantez, anges des cieux, et dans votre allégresse
Entonnez tous en chœur votre chant le plus beau ;
Celui pour qui le ciel était dans la tristesse
Est sorti du tombeau !

L'Univers tout entier frémissait d'épouvante :
Le Christ était mourant. Dans sa rage sanglante
De vinaigre et de fiel un monstre l'abreuva,
Mais deux soleils à peine ont passé sur sa tombe
Que l'Homme-Dieu s'élance ainsi qu'une colombe
Vers le palais de Jéhova !

Rugissant de courroux dans sa demeure immonde,
Lucifer sur son trône a tremblé de terreur,

Et la mort jusqu'ici la maîtresse du monde
A trouvé son vainqueur.

II

Pendant que de la nuit les profondes ténèbres
Couvraient le Golgotha de leurs voiles funèbres,
Une immense clarté dans les ombres a lui.
Le Christ sort du tombeau tout rayonnant de gloire.
Tremblants, épouvantés, les gardes du Prétoire
Tombent foudroyés devant lui.

Il vit !.... et du tombeau secouant la poussière,
Tout brillant de splendeur il éblouit les yeux.
Puis soudain dans des flots d'éclatante lumière
On voit s'ouvrir les cieux !

Alors trois escadrons des célestes armées,
Chantant et secouant leurs ailes enflammées
Au devant de leur roi dirigent leur essor,
Et de blonds Chérubins aux vêtements de neige
D'un vol harmonieux précèdent le cortége
Portés sur leurs six ailes d'or !

Bientôt le front caché sous ces ailes brûlantes,
Ils adorent le fils du monarque éternel,
Et sur ses pas divins leurs cohortes brillantes
Remontent vers le ciel.

Comme ces globes d'or qui de leur blanche reine
Suivent pendant la nuit la course aérienne,
Tous ces princes du ciel suivent le roi des rois ;
Leurs mains laissent tomber des roses immortelles ;
Ils chantent et soudain les harpes éternelles
Frémissent d'amour sous leurs doigts ;

III

" Tressaillez d'allégresse, ô peuples de la terre !
" Chantez avec les cieux l'éternel hozanna !
" Car Dieu vient d'opposer le pardon du Calvaire
" Aux foudres du Sina !

" Sion ! ferme à jamais tes augustes portiques !
" N'éveille plus l'écho de tes lambris dorés !
" Plus d'agneaux égorgés dans tes parvis antiques,
" Sur tes autels sacrés !

" Eteins tes encensoirs dont la flamme odorante
" Roule en flots de parfums, se ranime ou s'endort !
" Plus de fêtes le soir à la lueur mourante
" De tes sept lampes d'or !

" Ne verse plus à flots le nard et le dictame,
" N'embaume plus les airs du parfum le plus pur,
" Ne brûle plus l'encens, la myrrhe et le cinname
" Dans tes urnes d'azur !

" Suspendez vos accords, ô bardes de Solyme :
" Les harpes d'Israël ont horreur de vos mains
" Qui viennent d'immoler une auguste victime,
" Le Sauveur des humains.

" Malheur à toi, Sion ! malheur aux déicides !
" Bientôt tes ennemis cerneront tes remparts ;
" Sur toi des légions de soldats intrépides
" Fondront de toutes parts.

" A son banquet ton Dien t'appela la première,
" Mais, ingrate Sion, tu fus sourde à sa voix ;
" Et voilà que son bras a réduit en poussière
" Le sceptre de tes rois.

" Il a lancé sur toi ses foudres vengeresses :
" Ton temple, tes autels sont détruits pour toujours ;
" Il a frappé du pied tes hautes forteresses,
" Tes orgueilleuses tours !

" Quitte, Galiléen, ta retraite profonde ;
" Va par tout l'Univers faire entendre ta voix
" Et, timide pêcheur, va conquérir le monde :
" Ton arme c'est la croix !

" Et vous qu'à son banquet le Tout-Puissant convie,
" O race des gentils, ô fortunés mortels !
" A celui dont la mort vous a donné la vie
" Elevez des autels.

" Tressaillez d'allégresse, ô peuples de la terre !
" Chantez avec les cieux l'éternel hozanna !
" Car Dieu vient d'opposer le pardon du Calvaire
" Aux foudres du Sina !"

IV

Leurs voix roulaient encor dans les champs de l'espace
Et leur brillant essaim comme un astre qui passe,
S'élançait par delà tous les mondes ravis.
Les cieux ont entendu leurs hymnes solennelles,

Et les demeures éternelles
Inclinent devant eux leurs augustes parvis.

V

Fleuves, ruisseaux, fontaines,
Filtrant sous le gazon,
Forêts, immenses plaines !
Montagnes dont les chaînes
Dentellent l'horizon !

Vagues, flots de la grève,
Ecume du torrent,
Rameaux bouillants de sève
Que la brise soulève
De son souffle odorant !

Murmure du rivage
Où s'endort le flot bleu,
Foudres qui dans l'orage
Déchirez le nuage
Par un sillon de feu !

Des forêts murmurantes
Orchestre aux mille voix,
Ouragans et tourmentes,
Cascades écumantes
Grondant au fond des bois !

Brillant concert des mondes,
Rochers silencieux,
Immensité des ondes,

Et vous, grottes profondes,
Chantez le roi des cieux !....

Chantez le roi des cieux, sur votre lyre immense !
Chantez le roi des cieux dans un commun transport !
Il est ressuscité !.... Pour chanter sa puissance
Unissez de vos voix le grandiose accord !

Chantez, bardes des cieux, sur vos lyres sublimes !
Car le jour du Seigneur est enfin arrivé !
Le monde a consommé le plus grand de ses crimes,
Et le monde est sauvé !

LOUIS-HONORÉ FRÉCHETTE.

Avril, 1859.

LE RETOUR

A travers les rameaux d'une forêt aride
Les vents faisaient entendre un plaintif sifflement.
La neige, en tourbillons, tombait d'un ciel livide,
Et les ombres du soir montaient au firmament.

Au bord de la forêt était une chaumière
Au toit garni d'écorce, obscure et triste à voir :
Le jour, quatre carreaux lui donnaient la lumière,
Et la lueur du poêle était sa lampe au soir.

Une femme encor jeune et dont un pâle voile
De tristesse et de peine éclipsait la beauté,
Etait assise seule à la porte du poêle,
Et filait sa quenouille avec anxiété.

Auprès d'elle un enfant, sur un grabat de mousse,
S'endormait doucement en priant le bon Dieu.
Ernest avait dix ans : sa parole était douce ;
Il était le meilleur des enfants de ce lieu.

Et puis, de temps en temps, la solitaire femme
Regardait une croix pendant aux murs noircis :
Alors un long soupir s'échappait de son âme,
Et sur sa main tombait son front plein de soucis.

De temps en temps aussi sa paupière baissée
Laissait couler des pleurs, pleurs, hélas ! superflus !
Elle n'espérait point. D'une voix oppressée
Elle disait : Seigneur, il ne reviendra plus !

Et comme elle priait, unissant sa prière
Aux grondements des vents déchaînés dans les cieux,
Un homme vint frapper à la pauvre chaumière.
Il entra s'appuyant sur un bâton noueux.

Elle trembla de peur, ainsi qu'une colombe
A l'aspect imprévu d'un avide vautour.
—" Femme, dit l'étranger, de fatigue je tombe :
" Puis-je ici du matin attendre le retour ?"

Elle lui répondit : " Le Seigneur me préserve
" De rester insensible à la voix du malheur !
" Voyageur, assieds-toi ; que Jésus nous conserve !
" Qu'il te donne la paix, et calme ma douleur !"

L'étranger, près du feu, vint s'asseoir sans attendre ;
De son épaule large un grand manteau pendait,
Son œil, couleur du ciel, était brillant mais tendre,
Et jusque sur son sein sa barbe descendait.

—" Femme, votre douleur est-elle sans remède ?
" Votre cœur abattu ne peut-il espérer ?
" Au temps, vous le savez, toute amertume cède,
" Et la mort vient bientôt du deuil nous retirer."

—" Hélas !" reprit la femme, essuyant une larme
Qui roulait dans ses yeux comme une perle d'or,

" Le jour, à mes regards, ne déroule aucun charme ;
" Je n'aime plus la vie, et pourtant crains la mort !

" Le travail de mes mains éloigne la misère,
" Et mon petit Ernest qui dort en ce moment
" M'aide déjà beaucoup. " Je voudrais, bonne mère,
" Ressembler à Jésus," me dit-il bien souvent.

" Le pauvre enfant n'a point souvenir de son père,
" Car il avait encor pour berceau mes genoux
" Quand ce père chéri sur la rive étrangère,
" Pour recueillir de l'or, s'en alla loin de nous.

" Qu'avions-nous donc besoin de ces richesses vaines,
" Nous nous aimions tous deux, et c'était le bonheur ?
" Souvent la pauvreté voit des heures sereines,
" Et l'or ne guérit point les blessures du cœur !

" Ah ! si je le voyais avant que de descendre
" Dans le sombre tombeau que m'ouvrent les ennuis !
" Mais le ciel à mes vœux refuse de se rendre,
" Et les jours ont pour moi plus d'ombres que les nuits !

Elle disait ainsi les chagrins de sa vie ;
Et des larmes tombaient des yeux de l'inconnu.
Soudain entre ses bras il s'élance et s'écrie :
" Femme, console-toi, ton époux est venu !"

LÉON PAMPHILE LEMAY.

A LA GLOIRE DE PIE IX.

O Père des croyants, colonne de la foi,
Demeure inébranlable au plus fort de l'orage,
Car l'ange du Seigneur seconde ton courage,
Et Dieu combat pour toi.

Tes jours sont traversés, ô Pontife immortel ;
Mais que peut le danger sur un cœur magnanime !
Ta force est dans la Croix, cet étendard sublime,
Que tu reçus du ciel.

Ton bras doit prévaloir sur l'enfer conjuré.
De tes fiers ennemis la puissance éphémère
Toujours se brisera contre le roc de Pierre :
Le Seigneur l'a juré.

D'un souffle il terrassa le grand Napoléon ;
Ce colosse est tombé comme un roseau fragile,
Ton siége, raffermi sur un roc immobile,
A bravé l'Aquilon.

Guide l'arche bénie à travers les brisants,
Espère : un jour meilleur brillera sur ta tête ;
Car Celui dont la voix commande à la tempête,
Veille sur ses enfants.

Courage ! Elu du Christ, sois ferme et sans émoi.
L'épreuve n'a qu'un temps ; oui, ces ligues impies,
Ces fières légions que l'enfer a vomies,
Tomberont devant toi.

ZÉPHYRIN MAYRAND.

FIN DU TOME SECOND.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

TABLE DES MATIERES.

PAGE.

Avant-propos..... 5

O. CRÉMAZIE:

Le jour de l'an, 1852..... 9

Le jour de l'an, 1853..... 13

Colonisation,..... 15

Guerre 22

Le vieux soldat canadien..... 27

Chant du troubadour au concile de Clermont. 33

Les morts..... 36

La paix..... 42

Le drapeau de carillon 47

Le canada..... 56

L'alouette 57

Le printemps 59

Aux canadiens-francais 61

Le retour de "l'abeille" 66

Un soldat de l'empire 67

Deux-centième anniversaire de l'arrivée de Mgr. de Montmorency-Laval, en Canada.. 78

Chant pour la fete de mgr. de laval 84

Fete nationale..... 86

A la mémoire de M. de Fenouillet 88

La fiancée du marin..... 91

Guerre d'italie..... 99

Qu'il fait bon d'etre canadien 105

Les mille iles 107

Castelfidardo..... 115

Le chant des voyageurs 120

Ph. AUBERT DE GASPÉ : fils.

Le chercheur de trésors ou l'influence d'un livre..... 123

CHS. LABERGE:

Le crapaud et l'éphémère 221

FÉLIX G. MARCHAND:

La jeune mère au chevet de son fils 224

Le printemps..... 225

L'ABBÉ J. S. RAYMOND, V. G.

Importance des études religieuses..... 226

L. J. C. FISET:

Les voix du passé 254

Méditation 260

Le poete a la muse..... 264

Ode, à Son Altesse Royale le Prince de Galles. 267

Le vœu de mariette..... 270

OPHIR PELTIER :

Travail et paresse 272

N. BOURASSA :

Naples et ses environs 281

J. LENOIR :

Misere 334

La fenetre ouverte 337

Le roi des aulnes 338

ALFRED GARNEAU :

Premieres pages de la vie 340

L'ABBÉ CHARLES TRUDELLE :

Hoc erat in votis 343

ADELARD BOUCHER :

Une page de notre histoire 349

LOUIS HONORÉ FRÉCHETTE :

Alleluia 375

LÉON PAMPHILE LEMAY :

Le retour 381

ZÉPHYRIN MAYRAND :

A la gloire de pie ix 384

1821 117

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

AUG 0 9 2001
AUG AOUT 0 3 2001
MAY 0 3 2002
MAY 0 8 2002
UO MAY 30 2003
SEP 06 '83
AUG 2 2 '83
MAR 0 7 1986
07 AVR '86
JUL 3 1 1999
JUL 2 3 1999

a39003 004431887b

PS 8231 .L57 1863 V2

LITTERATURE CANADIENNE

CE PS 8043
.F69 1863 V002
C00 LITTERATUR
ACC# 1427553